HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME SEPTIEME.

CONTENANT non-ſeulement le *TABLEAU DE L'EUROPE*, mais auſſi toutes les Augmentations & Variantes eſſentielles éparſes dans la nouvelle Edition qui vient de paroître en ſept Volumes, *La Haye*, 1774.

Pour ſervir de Supplément à l'Édition publiée en ſix Volumes, ſous le titre d'Amſterdam, 1773.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR, Imprimeur & Libraire.

M. DCC. LXXIV.

AVIS

DU LIBRAIRE.

LEs Papiers publics, & notamment la Gazette de La Haye, ont annoncé avec éclat une nouvelle Edition de L'Histoire philosophique & politique des Etablissements & du Commerce des Européens dans les deux Indes, grand 8°. 7 vol. avec Cartes & Estampes.

Cette Edition vient de paroître, & l'annonce ne lui a donné que des éloges mérités. Je la présente aussi au Public avec confiance. Il y trouvera beaucoup de corrections, d'augmentations, indépendamment du Tableau de l'Europe, *qui fait lui seul un morceau aussi considérable qu'intéressant.*

Mais cette même annonce a présenté les Editions précédentes comme données par un Editeur infidele qui s'est permis d'en altérer le texte d'une maniere incroyable; *& d'après ces qualifications, ceux qui possédoient cet Ouvrage, pourroient croire non-seulement qu'on les a séduits, mais que cette premiere Edition ne vaut absolument rien, qu'elle n'est pas en un mot l'œuvre de son Auteur.*

Je sais qu'il ne me convient point de prononcer sur une question aussi délicate, ni de déterminer laquelle des deux Editions est la meilleure. Je me permettrai seulement d'avancer que l'arrêt qu'on vient de lire, & qui semble flétrir l'une pour relever l'autre, me paroît beaucoup trop sévere. Au reste, le Public éclairé en jugera.

Mais une chose qui dépend de moi, & dans laquelle je ne mériterai sûrement aucun reproche, c'est de rassurer les propriétaires des précédentes Editions, & notamment de celle publiée en six vol. grand 8°. sous le titre d'Amsterdam, 1773. *Je n'ai pas voulu,*

qu'ils craigniſſent d'avoir acquis un Ouvrage imparfait, & j'ai cru que je me recommanderois auprès d'eux en leur offrant un Supplément exact & complet, qui mît leur Edition au niveau de la nouvelle.

C'eſt dans cette vue que j'ai comparé avec le plus grand ſoin les deux Editions. J'ai extrait non-ſeulement les Augmentations, mais auſſi les Variantes intéreſſantes éparſes dans les ſept Volumes de la nouvelle Edition, & j'en ai formé un Tome ſeptieme, auquel j'ai joint le Tableau de l'Europe. *J'ai même eu l'attention de couronner mon travail par une Table des Sommaires ou Chapitres ſuivant la nouvelle diviſion, avec les chiffres correſpondants de l'ancienne. De cette maniere, l'ancienne Edition ſera au pair de la nouvelle, & également en 7 Volumes. Elle aura même cet avantage, qu'elle n'a ſubi aucun retranchement, & c'eſt aux yeux de bien des perſonnes, un mérite dont la nouvelle, quoique très-eſtimable d'ailleurs, mieux ordonnée peut-être que la premiere, ne peut néanmoins ſe glorifier.*

Ainſi les Perſonnes qui avoient acquis la premiere Edition en 6 vol., trouveront chez moi un Tome ſeptieme, qui les completera; & celles qui n'avoient point encore cet Ouvrage, peuvent également s'y procurer la nouvelle Edition en 7 vol. grand 8°. avec Cartes & Figures.

EXPLICATION
DES ESTAMPES

Qui se trouvent à la tête de chaque Volume de la nouvelle Édition de l'Histoire philosophique & politique des Établissements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME PREMIER.

LA Cérémonie annuelle, dans laquelle l'Empereur de la Chine conduit la charrue, désigne l'honneur qu'on rend dans cet Empire au premier de tous les Arts, & le respect qu'on doit dans tous les pays & dans tous les siecles aux Agriculteurs, sans lesquels il n'y a ni société, ni véritable richesse.

TOME II.

L'Abondance, avec un visage riant, répand des especes monnoyées, pour échange de quantité de ballots que des facteurs font porter près d'elle, & qui renferment les épiceries & les marchandises que fournissent les Indes.

TOME III.

Un Philosophe, dans un mouvement d'indignation, trace, sur une colonne, ces mots : *AURI SACRA FAMES*, &c. On voit dans l'éloignement, des vaisseaux Espagnols & Portugais en rade ; & sur la terre une troupe de guerriers massacrant des hommes qui fuyent, & en enchaînant d'autres qu'ils destinent aux travaux des mines.

TOME IV.

La Natute, représentée par une femme, nourrit à la fois, & avec le même intérêt, un enfant blanc & un enfant noir. Elle regarde avec compassion des Negres esclaves, que l'on voit dans l'éloignement, travailler à des sucreries où ils sont maltraités par ceux qui les gouvernent.

TOME V.

Un événement atroce, arrivé à la Barbade, a fourni le sujet de cette planche. Un jeune Anglois, sauvé des mains des Caraïbes par une Indienne, vend sa libératrice. Ce fait est rapporté à la page 192 de ce volume.

TOME VI.

L'industrie, caractérisée par une figure ailée, appelle des Sauvages, à qui elle montre une charrue, un métier, un levier & des poulies. Ces Sauvages se rassemblent pour faire usage des nouveaux bienfaits qui leur sont offerts.

TOME VII.

Un Pays cultivé, orné de villages, présente des ports remplis de vaisseaux. Sur le devant de la scene, paroissent deux Quakers, dont l'un embrasse de jeunes Indiens, comme ses freres; & l'autre rompt, & jette loin de lui, des arcs & des fleches, symboles des divisions & des guerres.

FIN.

AVERTISSEMENT.

LEs Lecteurs qui ont accordé un peu d'attention à l'*Hiſtoire philoſophique & politique des Etabliſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes*, ont démêlé ſans peine que ce Livre ne pouvoit pas avoir été composé tel qu'il a été imprimé. Les éditions ſe reſſemblent toutes, parce que toutes ont été réduites à copier la premiere, faite viſiblement ſur un manuſcrit informe ou altéré.

Voici enfin l'Ouvrage, tel qu'il eſt ſorti des mains de l'Auteur. Il s'y trouvera encore trop d'erreurs; mais on aura quelque indulgence pour un Ecrivain diſpoſé à profiter des lumieres que les gens inſtruits voudront bien lui communiquer.

Comme la connoiſſance des monnoies étrangeres n'eſt pas commune, on a pris

le parti de les réduire en livres tournois. En voici l'évaluation.

Bourſe de Turquie, . . .	1, 500 L.		
Cruzade, ...	4	10 ſ.	
Daler d'argent, ...	1	10	
Daler de cuivre, . . .		10	
Ducat de l'Empire, . . .	9	10	
Ecu d'Allemagne, . . .	3	18	
Florin de Hollande, . . .	2		
Livre des Colonies François,		13	4 d.
Livre ſterling, ...	22	10	
Pagode, ...	8	5	
Piaſtre, ...	5	5	
Rixdaler, ...	4	10	
Roupie, ...	2	8	
Taël de la Chine, . . .	7	10	

TABLE générale des Livres & Sommaires ou Chapitres, ſuivant la diviſion obſervée dans la nouvelle Edition, avec les chiffres correſpondants dans l'ancienne.

TOME I.

LIVRE PREMIER.

Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales, Page 1

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

Fin de la Table du Livre III & du Tome I.

TOME II.

LIVRE QUATRIEME.

Voyages, établissements, guerres & commerce des François dans les Indes Orientales, Page 1

LIVRE CINQUIEME.

Fin de la Table du Livre V & du Tome II.

TOME

TOME III.

LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Etablissements Espagnols dans cette partie du nouveau monde, Page 1

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIEME.

LIVRE NEUVIEME.

Établissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie, Page 319

Fin de la Table des Chapitres du Livre IX & du Tome III.

TOME IV.

LIVRE DIXIEME.

Établissement des nations Européennes dans le Grand Archipel de l'Amérique, connu sous le nom d'Antilles, Page 7

LIVRE ONZIEME.

LIVRE DOUZIEME.

Fin de la Table des Chapitres du Livre XII & du Tome IV.

TOME V.

LIVRE TREIZIEME.

LIVRE QUATORZIEME.

Fin de la Table des Chapitres du Livre XIV & du Tome V.

TOME VI.

LIVRE QUINZIEME.

LIVRE SEIZIEME.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Fin de la Table des Chapitres du Livre XVIII & du Tome VI.

LIVRE DIX-NEUVIEME, OU TABLEAU DE L'EUROPE.

Fin de la Table générale des Chapitres.

NB. Il s'eſt gliſſé une faute dans le N°. des pages. Après celle 399, on a recommencé 340, & cette erreur n'a été rectifiée qu'à la page 404, qui a été marquée 464, comme elle doit l'être en effet. Cette mépriſe, au reſte, eſt indifférente au texte, dans lequel il n'y a ni interruption, ni tranſpoſition.

HISTOIRE

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des Établissements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE PREMIER.

Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales.

ADDITIONS AU TOME I.

P*Age* 2, *après ces mots :* Les peuples qui ont poli les autres, ont été commerçants, *lisez :* Les Phéniciens n'étoient qu'une nation très-bornée dans son territoire & dans sa puissance; & c'est la premiere dans l'histoire des nations. Il n'en est aucune qui ne parle de ce peuple. Il fut connu

par-tout ; il vit encore par ſa renommée : c'eſt qu'il étoit navigateur.

La nature, qui l'avoit jetté ſur une côte aride, entre la Méditerranée & la chaîne du Liban, ſembloit l'avoir ſéparé, en quelque ſorte, de la terre, pour lui apprendre à régner ſur les eaux. La pêche lui enſeigna l'art de la navigation. Le *murex*, fruit de la pêche, lui donna la pourpre. Le ſable de ſes rivages lui fit trouver le ſecret du verre. Heureux ce peuple, de n'avoir preſque rien reçu de la nature ; puiſqu'il tira de cette indigence même le génie & le travail, d'où naquirent les arts & les richeſſes !

Il faut avouer qu'il étoit heureuſement ſitué pour faire le commerce de l'Univers. Placés auprès des limites qui ſéparent & joignent, pour ainſi dire, l'Afrique, l'Aſie & l'Europe, les Phéniciens pouvoient, ſinon lier entre eux les habitants de la terre, du moins être les médiateurs de leurs échanges, & communiquer à chaque nation les jouiſſances de tous les climats. Mais l'antiquité que nous avons ſouvent ſurpaſſée, quoiqu'elle nous ait beaucoup appris, n'avoit pas d'aſſez grands moyens pour un commerce univerſel. La Phénicie borna ſa marine à des galeres, ſon commerce au cabotage, & ſa navigation à la Méditerranée. Modele des peuples maritimes, on ſait moins ce qu'il a fait, que ce qu'il a pu faire : on conjecture ſa population par ſes colonies. On veut qu'il ait couvert de ſes eſſaims les bords de la Méditerranée, & ſurtout les côtes d'Afrique.

Tyr, ou Sidon, reine de la mer, enfanta Carthage. L'opulence de Tyr lui avoit forgé des fers, & donné des tyrans. La fille de Tyr, Carthage, plus heureuſe que ſa mere, fut libre, malgré

ses richesses. Elle dominoit sur les côtes d'Afrique, & possédoit la plus riche contrée de l'Europe, l'Espagne, célebre dès-lors par ses mines d'or & d'argent, & qui devoit un jour, au prix de tant de sang, conquérir celles d'un nouveau monde.

Carthage n'auroit été peut-être que commerçante, s'il n'y avoit pas eu des Romains. Mais l'ambition d'un peuple souleva tous les autres. Il fallut faire la guerre au lieu du commerce, & périr ou vaincre. Carthage succomba, parce que tout devoit succomber sous le génie de Rome conquérante : mais elle eut au moins la gloire de disputer long-temps l'empire du monde. Ce fut un malheur peut-être pour l'Europe & pour toutes les nations, que la destruction d'une république qui mettoit sa gloire dans son industrie, & sa puissance dans des travaux utiles au genre humain.

La Grece, entre-coupée de tous côtés par des mers, devoit fleurir par le commerce. S'élevant dans un archipel, & séparée des grands continents, il sembloit qu'elle ne dût ni conquérir, ni être conquise. Placée entre l'Asie & l'Europe pour policer l'une par l'autre, elle devoit jouir dans une juste prospérité du fruit de ses travaux & de ses bienfaits. Les Grecs, presque tous venus de l'Egypte, ou de la Phénicie, en apporterent la sagesse & l'industrie. Le peuple le plus brillant & le plus heureux de toutes ces colonies Asiatiques, fut commerçant.

Athenes se servit de ses premiers vaisseaux pour trafiquer en Asie, ou pour y répandre autant de colonies que la Grece en avoit pu recevoir dans sa naissance. Mais ces transmigrations furent une source de guerres. Les Perses,

soumis au despotisme, ne vouloient souffrir, même sur les bords de la mer, aucune espece de peuple libre; & les Satrapes du grand Roi lui persuadoient que tout devoit être esclave. Delà toutes les guerres de l'Asie-Mineure, où les Athéniens s'étoient fait autant d'alliés ou de sujets, qu'il y avoit de peuples insulaires ou maritimes. Athenes agrandit son commerce par ses victoires, & sa puissance par son commerce. Tous les arts à la fois naquirent dans la Grece, avec le luxe de l'Asie.

C'est par les Grecs & les Carthaginois que le commerce, l'agriculture & les moyens de la population, s'étoient introduits en Sicile. Rome le vit, en fut jalouse, s'assujettit une isle qui devoit la nourrir; & après avoir chassé les deux nations rivales qui vouloient y régner, elle les attaqua l'une après l'autre. Du moment ou Carthage fut détruite, la Grece dut trembler. Mais Alexandre fraya la route aux Romains, & il sembloit que les Grecs ne pussent être subjugués par une nation étrangere, qu'après avoir été vaincus par eux-mêmes. Dès que le commerce, qui trouve à la fin sa ruine dans les richesses qu'il entasse, comme toute puissance la trouve dans ses conquêtes; dès que le commerce des Grecs eut cessé dans la Méditerranée, il n'y en eut plus dans le monde connu.

Les Grecs, en ajoutant à toutes les connoissances, à tous les arts qu'ils avoient reçus des Egyptiens & des Tyriens, éleverent la raison humaine à un degré de perfection, d'où les révolutions des Empires l'ont fait descendre peut-être pour jamais. Leurs admirables institutions étoient supérieures à toutes celles que nous connoissons. L'esprit dans lequel ils avoient fondé

leurs colonies, fait honneur à leur humanité. Tout naquit dans leurs mains, tout s'y perfectionna, tout y périt. On voit, par quelques ouvrages de Xénophon, qu'ils entendoient mieux les principes du commerce, que la plupart des nations modernes.

Si l'on fait attention, &c. *page* 3.

Page 11, *ligne* 10, *au-lieu de*, La Vanité, *jusqu'à page* 12, Assemblée des peuples, *lisez :* Ce furent les Italiens, plus connus sous le nom de Lombards, qui profiterent les premiers de ce commencement de révolution dans les idées. Ils obtinrent, pour les petites sociétés qu'ils formoient, la protection de quelques Gouvernements, qui dérogerent pour eux aux loix portées, dans des temps barbares, contre tous les étrangers. Cette faveur les rendit les agents de tout le midi de l'Europe.

Le Nord parut se réveiller aussi; mais un peu plus tard, & plus difficilement encore. Hambourg & Lubec ayant entrepris d'ouvrir un commerce dans la mer Baltique, se virent obligés de s'unir, pour se défendre contre les brigands qui infestoient ces parages. Le succès de cette petite ligue détermina d'autres villes à entrer dans la confédération : bientôt elle fut composée de quatre-vingt cités, qui formoient une chaîne depuis la Baltique jusqu'au Rhin, & qui avoient obtenu ou acheté le privilege de se gouverner par leurs propres loix. Cette association, la premiere qui ait eu dans les temps modernes un systême régulier de commerce, échangeoit avec les Lombards les munitions navales & les autres marchandises du Nord, contre les productions de l'Asie, de l'Italie & des autres Etats du Midi.

La Flandre servoit de théâtre à tant d'heureu-

ſes opérations. Sa poſition n'étoit pas la ſeule cauſe de cette préférence ſi utile. Elle la devoit auſſi à ſes belles & nombreuſes manufactures de draps; elle la devoit encore à ſes fabriques de tapiſſeries, qui prouvent invinciblement à quel point le deſſin & la perſpective étoient alors ignorés. Tous ces moyens de proſpérité firent des Pays-Bas la région la plus riche, la plus peuplée, la plus cultivée de l'Europe.

L'état floriſſant des peuples de la Flandre, de ceux de la Grande Anſe, de ceux de quelques Républiques qui proſpéroient à l'aide de la liberté, fit impreſſion ſur la plupart des Rois. Dans leurs Etats, il n'y avoit de citoyens que la Nobleſſe & les Eccléſiaſtiques. Le reſte étoit eſclave. Ils affranchirent les Villes, & leur prodiguerent les privileges. Auſſi-tôt ſe formerent des corps de marchands, des corps de métiers; & ces aſſociations acquirent du crédit, en acquérant des richeſſes. Les Souverains les oppoſerent aux Barons. On vit diminuer peu à peu l'anarchie & la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent citoyens, & le tiers-état fut rétabli dans le droit d'être admis aux aſſemblées nationales.

Le Préſident de Monteſquieu, &c.

Page 14, *au-lieu de ces mots :* Il y avoit loin, au quinzieme ſiecle, du reſte de l'Europe à l'Italie, *liſez :* Au quinzieme ſiecle, l'Italie laiſſoit bien loin derriere elle tout le reſte de l'Europe. Le zele de religion, qui tenoit lieu de tout mérite, & qui produiſoit tant de pratiques minucieuſes & tant de fureurs atroces, avoit cependant peu-à-peu tiré l'Eſpagne du joug des Arabes. Ses différentes Provinces venoient de ſe réunir par le mariage de Ferdinand & d'Iſabelle, & par la conquête de Grenade. L'Eſpagne étoit de-

venue une Puissance, qui s'égaloit à la France même. Les belles laines de Castille & de Léon étoient travaillées à Ségovie. On en fabriquoit des draps qui se vendoient dans toute l'Europe, & même en Asie. Les efforts continuels que les Espagnols avoient été obligés de faire pour défendre leur liberté, leur avoient donné de la vigueur & de la confiance. Leurs succès leur avoient élevé l'ame. Peu éclairés, ils avoient tout l'enthousiasme de la chevalerie & de la religion. Bornés à leur péninsule, & ne commerçant guere par eux-mêmes avec les autres nations, ils les méprisoient : ils avoient un dédain fastueux, qui, chez un peuple comme dans un particulier, marque ordinairement peu de lumieres. C'étoit la seule Puissance qui eût une infanterie toujours subsistante ; & cette infanterie étoit admirable. Comme, depuis plusieurs siecles, les Espagnols faisoient la guerre, ils étoient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe.

Les Portugais avoient à peu près le même caractere : mais leur monarchie étoit mieux réglée que la Castille, & plus facile à conduire, depuis que, par la conquête des Algarves, elle avoit été délivrée des Maures.

En France, &c.

Page 14, *au-lieu* De la diversité des saisons ; *lisez :* L'influence des deux saisons est encore plus marquée sur les deux mers de l'Inde, où on les distingue sous le nom de mouçons seche & pluvieuse. Tandis que le soleil, revenant sur ses pas, amene au printemps la saison des tempêtes & des naufrages pour la mer qui baigne la côte de Malabar, celle de Coromandel voit les plus légers vaisseaux voguer sans aucun risque sur une mer tranquille, ou les pilotes n'ont besoin

ni de ſcience, ni de précaution. Mais l'automne, à ſon tour, changeant la face des éléments, fait paſſer le calme ſur la côte occidentale, & les orages ſur la mer orientale des Indes; tranſporte la paix où étoit la guerre, & la guerre où étoit la paix. L'inſulaire de Ceylan, les yeux tournés vers la région de l'équateur, aux deux ſaiſons de l'équinoxe, voit alternativement les flots tourmentés à ſa droite, & paiſibles à ſa gauche; comme ſi l'Auteur de la nature tournoit tout-à-coup en ces deux moments d'équilibre, la balance des fléaux & des bienfaits qu'il tient perpétuellement en ſes mains. Peut-être même eſt-ce dans l'Inde, où les deux empires du bien & du mal ſemblent n'être ſéparés que par un rempart de montagnes, qu'eſt né le dogme des deux principes du Manichéïſme : car la douleur & le plaiſir ſont la ſource de tous les cultes, comme l'origine de toutes les idées.

Telle eſt la liaiſon entre les loix phyſiques & morales, que le climat a jetté par-tout les premiers fondements des ſyſtêmes de l'eſprit humain, ſur les objets importants au bonheur. Ainſi les Indiens, ſur l'imagination deſquels la nature fait les plus profondes impreſſions, par les plus fortes influences du bien & du mal, par le ſpectacle continuel du combat des éléments; les Indiens ont été placés dans la poſition la plus féconde en révolutions, en événements, en faits de toute eſpece.

Auſſi la philoſophie, &c.

Page 30, *au-lieu de* Si le phyſique, *liſez :* Le moral n'y eſt pas moins extraordinaire que le phyſique. Lorſqu'on arrête ſes regards ſur cette vaſte contrée, on ne peut voir, ſans douleur, que la nature y a tout fait pour le bonheur de

l'homme, & que l'homme y a tout fait contre elle. La fureur des conquêtes, & un autre fléau qui n'est guere moins destructeur, l'avidité des commerçants, ont ravagé tour-à-tour & opprimé le plus beau pays de l'univers.

Au milieu des brigands féroces, & de ce ramas d'étrangers que la guerre & l'avidité ont attirés dans l'Inde, on en démêle aisément les anciens habitants. La couleur de leur teint & leur forme extérieure, les distinguent encore moins que les traits particuliers de leur caractere. Ce peuple, écrasé sous le joug du despotisme, ou plutôt de l'anarchie la plus extravagante, n'a pris ni les mœurs, ni les loix, ni la religion de ses tyrans. Le spectacle continuel de toutes les fureurs de la guerre, de tous les excès & de tous les vices dont la nature humaine est capable, n'a pu corrompre son caractere. Doux, humain, timide, rien n'a pu familiariser un Indien avec la vue du sang, ni lui inspirer le courage & le sentiment de la révolte. Il n'a que les vices de la foiblesse.

Le voyageur éclairé, qui, en parcourant les plaines de l'Egypte, voit épars dans la campagne des tronçons de colonnes, des statues mutilées, des entablements brisés, des pyramides immenses échappées aux ravages des guerres & des temps, contemple avec admiration ces restes d'une nation qui n'existe plus. Il ne retrouve plus la place de cette Thebes aux cent portes, si célebre dans l'antiquité. Mais les débris de ces temples & de ces tombeaux lui donnent une plus haute idée de sa magnificence, que les récits d'Hérodote & de Diodore.

En examinant avec attention les récits des voyageurs sur les mœurs des naturels de l'Inde, on

croit marcher ſur des monceaux de ruines. Ce ſont les débris d'un édifice immenſe. L'enſemble en eſt détruit : mais ces débris épars atteſtent la grandeur & la régularité du plan. Au travers de ſuperſtitions abſurdes, de pratiques puériles & extravagantes, d'uſages & de préjugés bizarres, on apperçoit les traces d'une morale ſublime, d'une philoſophie profonde, d'une police très-raffinée ; & lorſqu'on veut remonter à la ſource de ces inſtitutions religieuſes & ſociales, on voit qu'elle ſe perd dans l'obſcurité des temps. Les traditions les plus anciennes préſentent les Indiens comme le peuple le plus anciennement éclairé & civiliſé. Mais le ſyſtême de ſa légiſlation n'a jamais été connu. Il paroît que les anciens eux-mêmes n'en ont vu que les ruines.

On retrouve dans l'Inde les veſtiges d'une multitude de ſuperſtitions, d'arts, de jeux, d'erreurs & de vérités de toute eſpece, qui ont été adoptés de preſque tous les peuples.

Les Indiens ont perdu eux-mêmes la trace de leur religion & de leur police. Ils ſont reſtés attachés à des uſages qui ne pouvoient être établis que ſur un ordre de choſes qui n'exiſte plus. L'eſprit qui animoit le corps politique a péri, & toutes les parties ſe ſont altérées ou corrompues. Une religion allégorique & morale a dégénéré en un amas de ſuperſtitions extravagantes & obſcenes ; parce qu'on a réaliſé des fictions qui n'étoient que des ſymboles & des emblêmes.

Peut-être parviendroit-on à diſſiper quelques-uns des nuages qui voilent tant de myſteres, s'il étoit poſſible d'obtenir la communication des livres ſacrés, le ſeul monument qui reſte de l'antiquité Indienne : mais qui peut eſpérer cette marque de confiance ?

L'Empereur Mahmoud Akebar eut la fantaisie de s'instruire des principes de toutes les religions répandues dans ses vastes Provinces. Dégagé des superstitions dont l'éducation Mahométane l'avoit préoccupé, il voulut juger par lui-même. Rien ne lui fut plus facile que de connoître tous les cultes, qui ne demandent qu'à faire des prosélytes: mais il échoua dans ses desseins, quand il fallut traiter avec les Indiens, qui ne veulent admettre personne dans la communion de leurs mysteres. Toute la puissance & les promesses d'Akebar ne purent déterminer les Bramines à lui découvrir les dogmes de leur religion. Ce Prince recourut donc à l'artifice. L'expédient qu'il imagina fut de faire remettre à ces Prêtres un jeune enfant nommé Feizi, comme un pauvre orphelin de la race sacerdotale, la seule qui puisse être admise aux saints mysteres de la théologie. Feizi, bien instruit du rôle qu'il devoit jouer, fut secretement envoyé à Benarès, le siege des sciences de l'Indostan. Il fut reçu par un savant Bramine, qui l'éleva avec autant de tendresse, que s'il eût été son fils. Après dix ans d'études, Abekar voulut faire revenir le jeune homme : mais celui-ci étoit épris des charmes de la fille du Bramine, son instituteur.

Les femmes de la race sacerdotale passent pour les plus belles femmes de l'Indostan. Le vieux Bramine ne s'opposa pas aux progrès de la passion des deux amants. Il aimoit Feizi, qui avoit gagné son cœur par ses manieres & sa docilité, & lui offrit son amante en mariage. Alors le jeune homme, partagé entre l'amour & la reconnoissance, ne voulut pas continuer plus longtemps la supercherie. Tombant aux pieds du Bramine, il lui découvre la fraude, & le supplie de lui pardonner son crime.

Le Prêtre, sans lui faire aucun reproche, saisit un poignard qu'il portoit à sa ceinture, & alloit s'en frapper, si Feizi n'eût arrêté son bras. Ce jeune homme mit tout en usage pour le calmer, protestant qu'il étoit prêt à tout faire pour expier son infidélité. Le Bramine fondant en larmes, promit de lui pardonner, s'il vouloit jurer de ne jamais traduire les *Bedas* ou livres saints, & de ne jamais révéler à personne le symbole de la croyance des Bramines. Feizi promit tout sans hésiter. On ignore s'il observa fidélement sa parole : mais jusqu'ici, ni lui, ni personne, n'a traduit les livres saints de l'Inde.

Les Bramines, &c.

Page 32, *troisieme alinea*, *lisez* : On lui attribue la division du peuple en tribus ou *castes*, séparées les unes des autres par des principes de politique & de religion. Cette institution est antérieure à toutes les traditions, à tous les monuments connus, & peut être regardée comme la preuve la plus frappante de la prodigieuse antiquité des Indiens. Rien ne paroît plus contraire aux progrès naturels de la société, que cette distinction de classes, parmi les membres d'un même Etat. Une semblable idée n'a pu être fondée que sur un systême réfléchi de législation, qui suppose déjà un état de civilisation & de lumieres très-avancé. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que cet usage se soit conservé tant de siecles, après que le principe & le lien en ont été détruits. C'est un exemple frappant de la force des préjugés nationaux, sanctifiés par des idées religieuses.

La nation est divisée en quatre classes ; les Bramines, les gens de guerre, les laboureurs & les artisans. Ces classes sont subdivisées.

Il y en a différentes, &c.

Page 33, *après ces mots :* aucune communication, *lisez :* Tels sont les descendants des anciens brachmanes, dont l'antiquité ne parle qu'avec admiration ; parce que l'affectation de l'austérité & du mystere, & le privilege de parler au nom du ciel, en imposent au vulgaire dans tous les siecles. C'est à eux que les Grecs attribuoient le dogme de l'immortalité de l'ame, les idées sur la nature du grand être, sur les peines & les récompenses futures.

A ces connoissances, qui flattent d'autant plus la curiosité de l'homme qu'elles sont plus au-dessus de sa foiblesse, les brachmanes joignoient une infinité de pratiques religieuses, que Pythagore adopta dans son école : le jeûne, la priere, le silence, la contemplation : vertus de l'imagination, qui frappent plus la multitude que les vertus utiles & bienfaisantes. On regardoit les brachmanes comme les amis des Dieux, parce qu'ils paroissoient s'en occuper beaucoup ; & comme les protecteurs des hommes, parce qu'ils ne s'en occupoient point du tout. Aussi le respect & la reconnoissance leur étoient-ils prodigués sans mesure. Les Princes même, dans les circonstances difficiles, alloient consulter ces solitaires, à qui l'on supposoit apparemment le secours de l'inspiration ; puisqu'on ne pouvoit pas leur supposer les lumieres de l'expérience. Il est cependant difficile de croire, qu'il n'y eût pas parmi eux des hommes véritablement vertueux. Ce devoient être ceux qui trouvoient dans l'étude & la science, les aliments d'un esprit doux & d'une ame pure, & qui en s'élevant par la pensée, vers le grand être qu'ils cherchoient, ne voyoient dans cette contemplation sublime, qu'une raison de plus pour se rendre dignes de

lui, & non pas un titre pour tromper & tyranniſer les humains.

La claſſe des hommes, &c.

Page 33, ibid. *après ces mots*, ni opprimés par le Gouvernement, *liſez* : Cette claſſe, autrefois très-reſpectée, étoit à l'abri de la tyrannie & des fureurs de la guerre. Jamais les laboureurs n'étoient obligés de prendre les armes. Leurs terres & leurs travaux étoient également ſacrés. Ils traçoient tranquillement des ſillons, à côté de deux armées féroces, qui ne troubloient point la paiſible agriculture. Jamais on ne mettoit le feu au bled; jamais on n'abattoit les arbres; & la religion toute-puiſſante, pour le bien comme pour le mal, venoit ainſi au ſecours de la raiſon, qui enſeigne, à la vérité, qu'il faut protéger les travaux utiles; mais qui, toute ſeule, n'a pas aſſez de force pour faire exécuter tout ce qu'elle enſeigne.

La tribu des artiſans, &c.

Page 34, *après ces mots*, par ſon approche, *liſez* : Les Européens, pour avoir vécu avec ces malheureux, comme on doit vivre avec des hommes, ont fini par inſpirer aux Indiens une horreur preſqu'égale. Cette horreur ſubſiſte même encore aujourd'hui dans l'intérieur des terres, où le défaut de communication nourrit des préjugés profonds, qui ſe diſſipent peu à peu ſur les côtes, où le commerce & les beſoins rapprochent tous les hommes, & donnent néceſſairement des idées plus juſtes de la nature humaine.

Toutes ces claſſes, &c.

Page 35, *après ces mots*, enfants du même Dieu, *liſez* : La religion qui conſacre cette inégalité parmi les Indiens, n'a pas ſuffi pour les faire renoncer entiérement à la conſidération dont

jouiſſent les claſſes ſupérieures. L'ambition naturelle s'eſt fait quelquefois entendre, & a inſpiré à quelques hommes jaloux des moyens bien ſinguliers, pour partager avec les Bramines les reſpects de la multitude. C'eſt-là l'origine des moines connus dans l'Inde, ſous le nom de Faquirs.

Les hommes de toutes les caſtes ſont admis à ce genre de vie. Il ſuffit de ſe livrer, comme les Bramines, à la contemplation & à l'oiſiveté; mais il faut les ſurpaſſer par des mortifications effrayantes, qui inſpirent une ſainte horreur au plus doux de tous les peuples. Les ſpectacles que donnent ces fanatiques, étonnent l'imagination. Les uns ſe vautrent dans l'ordure; d'autres ſe font une cruelle habitude de tenir les bras élevés au-deſſus de leur tête, de maniere qu'ils ne puiſſent plus les baiſſer; quelques-uns ſont debout ſept ou huit jours de ſuite ſur leurs jambes, qui enflent prodigieuſement. Ils font tous vœu de ne jamais laver, ni peigner le poil qui couvre leur corps, & de contrarier, de défigurer la nature, pour mieux plaire à ſon auteur. Les reſpects de la multitude les dédommagent de ces ſacrifices, qui ſurpaſſent infiniment les mortifications de nos moines d'Europe; ſi l'on peut appeller mortifications, des pratiques ſingulieres qu'on n'adopte que dans ſa jeuneſſe, c'eſt-à-dire, dans un âge où l'imagination arrêtée par des ſcrupules ſur les moyens naturels & défendus de ſatisfaire les paſſions, embraſſe avec ardeur toutes les manieres d'être, extraordinaires & permiſes, & les met toutes à profit pour la volupté.

Quoique les livres ſacrés, &c.

Page 38, *ſecond alinea, après ces mots*, qui

fait par-tout tant de victimes, *lisez :* Cette obligation si atroce n'est imposée qu'aux veuves qui sont sans postérité. Celles qui ont des enfants, doivent veiller à leur éducation, à leur établissement. Sans cette précaution, l'Etat, qui auroit dû servir de pere à ces orphelins, se seroit trouvé chargé d'un fardeau énorme.

Depuis que les Mogols sont devenus les maîtres de l'Indostan, le nombre de ces horribles scenes a prodigieusement diminué ; parce que la liberté de les donner n'est accordée qu'aux personnes assez riches pour en acheter la permission. Mais cette difficulté même a rendu les desirs quelquefois plus vifs. On a vu des femmes se consacrer pendant plusieurs années aux travaux les plus humiliants & les plus pénibles, afin de gagner les sommes exigées pour cet extravagant suicide. D'autres n'en ont été que plus animées à des sacrifices devenus plus rares.

Il n'y a que peu d'années qu'une veuve de Surate, jeune, belle, opulente, ambitionna ce singulier honneur. Le dépositaire de l'autorité publique lui refusa la permission d'ensevelir avec elle tant de précieux avantages. Cette femme indignée prit des charbons ardents dans ses mains, & paroissant supérieure à la douleur, elle dit d'un ton ferme au Gouverneur : *Ne considere pas seulement la foiblesse de mon âge ; vois avec quelle insensibilité je tiens ce feu dans mes mains : sache que c'est avec la même constance que je me précipiterai au milieu des flammes.*

Cependant toutes les femmes n'ont pas un enthousiasme si intrépide. Plusieurs, après avoir aspiré à la gloire de s'immoler aux mânes de leur mari, tremblent & frémissent involontairement, quand l'horreur du sacrifice se fait voir de plus près.

près. Pour les encourager à ce grand effort, auquel la raiſon & la nature ſe refuſent, on leur donne un breuvage qui, en étourdiſſant les ſens, ôte la frayeur qu'inſpire l'appareil de la mort. On ſaiſit l'inſtant où l'ivreſſe commence, pour jetter ſur le bûcher ces malheureuſes veuves; & c'eſt à ce ſtratagême inventé par les fauteurs du fanatiſme, qu'il faut attribuer ces ſignes apparents de joie & de ſatisfaction qu'elles donnent, à l'aſpect des flammes dévorantes qui vont les réduire en cendres.

Cette inſtitution n'eſt point, dit-on, de Brama : elle paroît l'ouvrage de quelque bramine qui a porté la jalouſie au-delà du tombeau. Ce raffinement inſpiré par un amour cruel & recherché, s'accorde avec le caractere des eſprits ſuperſtitieux, & des hommes qui ſe font un mérite eſſentiel des mœurs, & de ce qu'ils appellent une extrême pureté.

Ces peuples ſont doux, &c.

Page 39, *après ces mots*, & des petites ames, *liſez :* On peut juger de leurs talents pour les arts, par les ouvrages qui nous viennent de l'Inde. S'ils ſont d'une exécution difficile, ils ſont d'ailleurs ſans goût & ſans élégance. Les ſciences y ſont encore plus négligées. Ils n'ont aucune connoiſſance en méchanique. Avant les Mahométans, ils n'avoient conſtruit aucun pont. La plupart des pagodes ſont des édifices miſérables de forme quarrée, qui ne reçoivent de jour que par la porte, toujours tournée au Levant. On ne ſupplée à la lumiere que par des cierges, que les dévots ont ſoin d'y faire brûler. On prétend cependant que les grandes pagodes ont de la régularité & des ornements aſſez précieux en-dedans & en-dehors. Elles ſont en forme de

croix. L'idole est placée au milieu, de maniere que les parias, qui ne peuvent pas entrer dans le temple, puissent la voir à travers les portes. Il y a dans ces pagodes des pieces d'eau pour purifier les Indiens. C'est le peuple qui pratique le plus ces superstitions. On prétend qu'il y a encore des bramines qui sont en état de calculer les éclipses : mais il est difficile de savoir, si c'est par le moyen des formules qui leur sont restées, ou si réellement ils savent la théorie qui doit précéder la solution de ces problêmes.

La caste des gens de guerre, &c.

Page 42, Outre les indigenes, *lisez cet article comme suit :* les Portugais trouverent encore dans l'Inde, des Mahométans. Quelques-uns y étoient venus des bords de l'Afrique. La plupart étoient les descendants d'Arabes, qui avoient fait dans ces régions des établissements ou des incursions. La force des armes les avoit rendus les maîtres de tous les pays situés jusqu'à l'Indus. Les plus entreprenants avoient ensuite passé ce fleuve, &, de proche en proche, étoient arrivés jusqu'aux extrêmités de l'Orient. Sur ce continent immense, ils étoient les facteurs de l'Arabie & de l'Egypte, & traités avec des égards marqués par tous les Souverains, qui vouloient avoir des liaisons avec ces contrées. Ils s'y étoient fort multipliés, parce que leur Religion permettant la polygamie, ils se marioient dans tous les lieux où ils faisoient quelque résidence.

Leurs succès avoient été encore plus rapides & plus permanents dans les isles répandues sur cet Océan. Le besoin du commerce les y avoit fait mieux accueillir par les Princes & par les peuples. On ne tarda pas à les voir monter aux

premieres dignités de ces petits Etats, & s'y rendre les arbitres du Gouvernement. Ils profiterent de l'ascendant que leur donnoient leurs lumieres, & l'appui qu'ils tiroient de leur patrie, pour tout asservir. Dans la vue de leur plaire, des despotes & des esclaves se détacherent d'une Religion à laquelle ils tenoient fort peu, pour des dogmes nouveaux qui devoient leur procurer quelques avantages. Le sacrifice étoit d'autant plus facile, que les prédicateurs de l'Alcoran souffroient sans difficulté qu'on alliât les anciennes superstitions avec celles qu'ils vouloient établir.

Ces Mahométans, &c.

Page 43, *après ces mots*, dans tout le Malabar, *lisez* : C'est une ancienne tradition, que lorsque les Arabes commencerent à s'établir aux Indes dans le huitieme siecle, le Souverain du Malabar prit un goût si vif pour leur Religion, que, peu content de l'embrasser, il résolut d'aller finir ses jours à la Mecque. Calicut, où il s'embarqua, parut un lieu si cher, si vénérable aux Maures, qu'insensiblement ils contracterent l'habitude d'y conduire leurs vaisseaux. Ce port, tout incommode, tout dangereux qu'il étoit, devint, par la seule force de cette superstition, le plus riche entrepôt de ces contrées.

Les pierres précieuses, &c.

Page 49, L'Egypte, *lisez* : L'Egypte que nous regardons comme la mere de toutes les antiquités historiques, la premiere source de la police, le berceau des sciences & des arts; l'Egypte, après avoir resté durant des siecles isolée du reste de la terre, que sa sagesse dédaignoit, connut & pratiqua la navigation. Ses habitants négligerent long-temps la Méditerranée,

où, ſans doute, ils n'appercevoient pas de grands avantages, pour tourner leurs voiles vers la mer des Indes, qui étoit le vrai canal des richeſſes.

A l'aſpect d'une région ſituée entre deux mers, dont l'une eſt la porte de l'Orient, & l'autre eſt la porte de l'Occident, Alexandre forma le projet de placer le ſiege de ſon Empire en Egypte, & d'en faire le centre du commerce de l'univers. Ce Prince, le plus éclairé des conquérants, comprit que s'il y avoit un moyen de cimenter l'union des conquêtes qu'il avoit faites, & de celles qu'il ſe propoſoit, c'étoit dans un pays que la nature ſemble avoir attaché, pour ainſi dire, à la jonction de l'Afrique & de l'Aſie, pour les lier avec l'Europe. La mort prématurée du plus grand Capitaine que l'hiſtoire & la fable ayent tranſmis à l'admiration des hommes, auroit à jamais enſeveli ces grandes vues, ſi elles n'euſſent été ſuivies, en partie, par Ptolomée, celui de ſes lieutenants, qui, dans le partage de la plus magnifique dépouille que l'on connoiſſe, s'appropria l'Egypte.

Sous le regne de ce nouveau Souverain, & de ſes premiers ſucceſſeurs, le commerce prit des accroiſſements immenſes. Alexandrie ſervoit au débouché des marchandiſes qui venoient de l'Inde, par la Mer Rouge, au port de Bérénice.

Un écrivain, qui s'eſt profondément occupé de cet objet, & qui nous ſert de guide, dit, que quelques-uns des nombreux vaiſſeaux que ces liaiſons avoient fait conſtruire, ſe bornoient à traiter dans le golfe avec les Arabes & les Abyſſins. Parmi ceux qui tentoient la grande mer, les uns deſcendoient à droite vers le Midi, le

long des côtes orientales de l'Afrique, juſqu'à l'iſle de Madagaſcar; les autres montoient à gauche vers le ſein Perſique, entroient même dans l'Euphrate, pour négocier avec les habitants de ſes bords, & ſur-tout avec les Grecs, qu'Alexandre y avoit entraînés dans ſes expéditions. D'autres, plus enhardis encore par la cupidité, reconnoiſſoient les bouches de l'Indus, parcouroient la côte de Malabar, & s'arrêtoient à l'iſle de Ceylan, connue des anciens ſous le nom de Taprobane. Enfin, un très-petit nombre franchiſſoient le Coromandel, pour remonter le Gange, juſqu'à Palybotra, la plus célebre ville de l'Inde par ſes richeſſes. Ainſi l'induſtrie alla pas à pas, de fleuve en fleuve, & d'une côte à l'autre, s'approprier les tréſors de la terre la plus fertile en fruits, en fleurs, en aromates, en pierreries, en aliments de luxe & de volupté.

On n'employoit, à cette navigation, que des bâteaux longs & plats, tels, à-peu-près, qu'on les voyoit flotter ſur le Nil. Avant que la bouſſole eût agrandi les vaiſſeaux, & les eût pouſſés en haute mer à pluſieurs voiles, ils étoient réduits à raſer les côtes à la rame, à ſuivre, terre à terre, toutes les ſinuoſités du rivage, à ne prêter que peu de bord & de flanc aux vents, peu de profondeur aux vagues, de peur d'échouer contre les écueils, ou ſur les ſables & les bas-fonds. Auſſi les voyages, dont la traverſée n'égaloit pas le tiers de ceux que nous faiſons en moins de ſix mois, duroient-ils quelquefois cinq ans & plus. On ſuppléoit alors à la petiteſſe des vaiſſeaux, par le nombre, & à la lenteur de leur marche, par la multiplication des eſcadres.

Les Egyptiens, &c.

Page 54, *troisieme alinea*, *au-lieu de* l'Empire auroit pu, *lisez :* Cet avantage seul auroit pu soutenir l'Empire dans le penchant de sa décadence, & peut-être lui rendre son ancienne gloire : mais il l'avoit due à ses armes, à des vertus, à des mœurs frugales ; & tout ce qui conserve la prospérité, lui manquoit. Corrompus par les richesses prodigieuses qu'un commerce exclusif leur assuroit presque sans efforts & sans vigilance, les Grecs s'abandonnerent à cette vie oisive & molle qu'amene le luxe; aux frivoles jouissances des arts brillants & voluptueux, aux vaines discussions d'un jargon sophistique sur les matieres de goût, de sentiment, & même de religion & de politique. Ils ne savoient que se laisser opprimer, & non se faire gouverner ; caresser tour-à-tour la tyrannie par une lâche adulation, ou l'irriter par une molle résistance. Quand les Empereurs eurent acheté ce peuple, ils le vendirent à tous les monopoleurs qui voulurent s'enrichir des ruines de l'Etat. Le Gouvernement, toujours plutôt corrompu que les citoyens, laissa tomber sa marine, & ne compta plus, pour sa défense, que sur les traités qu'il faisoit avec les étrangers, dont les vaisseaux remplissoient ses ports. Les Italiens s'étoient insensiblement emparés de la navigation de transport, que les Grecs avoient long-temps retenue dans leurs mains. Cette branche d'industrie, plus active encore que lucrative, étoit doublement utile à une nation commerçante, dont la principale richesse est celle qui entretient la vigueur par le travail. L'inaction précipita la perte de Constantinople, pressée, investie de tous côtés par les conquêtes des Turcs. Les Génois furent engloutis dans le

précipice que leur perfidie & leur avidité leur avoient creusé. Mahomet second les chassa de Caffa, où, dans les derniers temps, ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Asie.

Les Vénitiens, &c.

Page 67, ligne 3, après ces mots, dans sa plus grande largeur, *lisez :* Dans les siecles les plus reculés, elle étoit très-connue sous le nom de Taprobane. Le détail des révolutions qu'elle doit avoir éprouvées, n'est pas venu jusqu'à nous. Tout ce que l'histoire nous apprend de remarquable, c'est que les loix y furent autrefois si respectées, que le Monarque n'étoit pas plus dispensé de leur observation que le dernier des citoyens. S'il les violoit, il étoit condamné à la mort; mais avec cette distinction, qu'on lui épargnoit les humiliations du supplice. Tout commerce, toute consolation, tous les secours de la vie, lui étoient refusés; & il finissoit misérablement ses jours dans cette espece d'excommunication.

Lorsque les Portugais aborderent à Ceylan, ils la trouverent très-peuplée : deux nations, &c.

Page 83, après ces mots, de l'Europe, *lisez :* Jettons un coup d'œil sur ce peuple. L'histoire d'une nation si bien policée, est proprement l'histoire des hommes : tout le reste de la terre est une image du cahos où étoit la matiere avant la formation du monde. C'est par une continuité de destructions, que la société s'est essayée à l'ordre, à l'harmonie. Les Etats & les peuples y sont nés les uns des autres, comme les individus; avec cette différence, que dans les familles, la nature pourvoit à la mort des uns, à la naissance des autres, par des voies constantes & régulieres.

Mais dans les Etats, la ſociété trouble & rompt cette loi, par un déſordre où l'on voit, tantôt les anciennes monarchies étouffer au berceau les Républiques naiſſantes, & tantôt un peuple informe & ſauvage, engloutir dans ſes irruptions une foule d'Etats briſés & démembrés.

La Chine a réſiſté ſeule à cette fatalité. Cet Empire, &c.

Page 85, *après ces mots*, faire ailleurs, *liſez :* Ces hauteurs donnent ordinairement par an trois récoltes. A une eſpece de radis, qui fournit de l'huile, ſuccede le coton, qui, lui-même, eſt remplacé par des patates. Cet ordre de culture n'eſt pas invariable, mais il eſt commun.

On voit ſur la plupart des montagnes, qui refuſent de la nourriture aux hommes, des arbres néceſſaires pour la charpente des édifices, pour la conſtruction des vaiſſeaux. Pluſieurs renferment des mines de fer, d'étain, de cuivre, proportionnées aux beſoins de l'Empire. Celles d'or ont été abandonnées, ſoit qu'elles ne ſe ſoient pas trouvées aſſez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeoient, ſoit que les parties que les torrents en détachent, ayent été jugées ſuffiſantes pour tous les échanges.

La mer, &c.

Page 86, *ſecond alinea*, *au-lieu de*, Les Chinois, *liſez :* Les cultures ne ſont pas les mêmes dans tout l'Empire. Elles varient ſuivant la nature des terreins & la diverſité des climats. Dans les Provinces baſſes & méridionales, on demande à la terre un riz, qui eſt continuellement ſubmergé, qui devient fort gros, & qu'on récolte deux fois chaque année. Sur les lieux élevés & ſecs de l'intérieur du pays, le ſol produit un riz, qui a moins de volume, moins de goût,

moins de ſubſtance, & qui ne récompenſe qu'une fois l'an les travaux du laboureur. Au Nord, on trouve tous les grains qui nourriſſent les peuples de l'Europe : ils y ſont auſſi abondants & d'auſſi bonne qualité que dans nos plus fertiles contrées. D'une extrêmité de la Chine à l'autre, l'on voit une grande abondance de légumes. Cependant ils ſont plus multipliés au Sud, où, avec le poiſſon, ils tiennent lieu au peuple de la viande, dont l'uſage eſt général dans d'autres Provinces. Mais ce qu'on connoît, ce qu'on pratique univerſellement, c'eſt l'amélioration des terres. Tout engrais eſt conſervé, tout engrais eſt mis à profit avec la vigilance la plus éclairée ; & ce qui ſort de la terre féconde, y rentre pour la féconder encore. Ce grand ſyſtême de la nature, qui ſe reproduit de ſes débris, eſt mieux entendu, mieux ſuivi à la Chine, que dans tous les autres pays du monde.

Un philoſophe ſenſible, & que l'eſprit d'obſervation a conduit dans cet empire, a connu & développé les ſources de l'économie rurale des Chinois.

La premiere, &c.

Page 91, *premier alinea, au-lieu de*, Ainſi, par des circonſtances, *liſez :* Ce n'eſt que depuis peu que la conquête ou le commerce ont introduit de nouveaux tributs à la Chine. Les Empereurs Tartares ont impoſé des droits ſur certaines denrées, ſur les métaux, ſur des marchandiſes. Enfin, ſi l'on en croit le Jéſuite Amyot, ils ont établi des douanes, à l'exemple des Européens.

Il ſeroit à ſouhaiter que ceux-ci vouluſſent emprunter des Chinois, la maniere de lever les tributs. Elle eſt juſte, douce & peu diſpendieuſe. Chaque année, au temps de la moiſſon, les champs

ſont meſurés & taxés en raiſon de leur produit réel & viſible. Soit que les Chinois n'ayent pas dans leur caractere cette mauvaiſe foi dont on les accuſe, ou que, ſemblables à pluſieurs des peuples anciens, ils ne ſoient infideles & trompeurs qu'avec les étrangers, le Gouvernement prend aſſez de confiance en eux, pour ne pas les vexer & les moleſter par toutes les recherches & les viſites importunes de la finance Européenne. L'unique peine qu'on impoſe aux contribuables trop lents à s'acquitter des charges publiques de l'impôt, eſt qu'on envoye chez eux des vieillards, des infirmes & des pauvres, pour y vivre à leurs dépens, juſqu'à ce qu'ils ayent payé leur dette à l'Etat. C'eſt la commiſération, c'eſt l'humanité qu'on va ſolliciter dans le cœur du citoyen, par le ſpectacle de la miſere, par les cris & les pleurs de la faim ; & non pas révolter ſon ame, & ſoulever ſon indignation par la violence des ſaiſies, par les menaces d'une ſoldateſque inſolente, qui vient s'établir, à diſcrétion, dans une maiſon ouverte aux cent bouches du fiſc.

La Chine ignore ces voies d'oppreſſion que l'impôt occaſionne en Europe. Des Mandarins perçoivent, en nature, la dixme des terres. Les officiers municipaux verſent le produit de cette levée, de toutes les taxes, dans le tréſor de l'Etat, par les mains du receveur de la Province. La deſtination de ce revenu prévient les infidélités dans la perception. On ſait qu'une partie de cette redevance, eſt employée à la nourriture du Magiſtrat & du ſoldat. Le prix de la portion des récoltes qu'on a vendue, ne ſort du fiſc que pour les beſoins publics. Enfin, il en reſte dans les magaſins pour les temps de diſette, où l'on

rend au peuple ce qu'il avoit comme prêté dans les temps d'abondance.

Des peuples qui jouiſſoient de tant d'avantages, devoient ſe multiplier prodigieuſement dans une région où les femmes, quelle qu'en ſoit la raiſon, ſont extrêmement fécondes, & où les hommes n'alterent jamais un tempérament naturellement robuſte, par l'uſage des liqueurs fortes; ſous un ciel ſain & tempéré, où il naît beaucoup d'enfants, où il en meurt fort peu; ſur une terre qui donne plus de ſubſiſtances, qu'elle n'exige de travail; avec un genre de vie ſimple, peu diſpendieux, & qui tend toujours à la plus auſtere économie.

Cependant, les Jéſuites chargés par la Cour de Pékin de lever les cartes de l'Empire, ont découvert, dans le cours de leurs opérations, des déſerts aſſez conſidérables, dont la connoiſſance avoit échappé aux négociants qui ne fréquentoient que les ports de mer, aux voyageurs, qui n'avoient fait que la route de Canton à la capitale.

Le défaut de population dans quelques contrées écartées de la Chine, feroit inexplicable, ſi l'on ne ſavoit que, dans ces vaſtes Etats, un aſſez grand nombre d'enfants ſont étouffés immédiatement après leur naiſſance; que pluſieurs de ceux qui ont échappé à cette cruauté, ſont condamnés à la plus honteuſe des mutilations; que, parmi ceux auxquels on ne fait pas l'outrage de les priver de leur ſexe, beaucoup ſont réduits à l'eſclavage & privés des liens conſolants du mariage, par des maîtres tyranniques; que la polygamie, ſi oppoſée à l'eſprit ſocial & à la raiſon, eſt d'un uſage univerſellement reçu; que la débauche que la nature repouſſe avec le plus d'hor-

reur, eſt très-répandue ; & que les couvents des Bonzes ne renferment guere moins d'un million de célibataires.

Mais ſi un petit nombre de cantons, épars & preſque ignorés à la Chine même, ſont privés des bras qui devroient les défricher, combien n'en eſt-il pas, où les hommes entaſſés, pour ainſi dire, les uns ſur les autres, ſe nuiſent réciproquement ? Ce vice ſe remarque généralement aux environs des villes, ſur les grandes routes, & ſinguliérement dans les Provinces méridionales. Auſſi les annales de l'Empire atteſtent-elles qu'il y a peu de mauvaiſes récoltes qui n'occaſionnent des révoltes.

Il ne faut pas, &c.

Page 93, *après ces mots*, que ſes enfants lui portoient, *liſez :* Une complaiſance, qui entretiendroit ailleurs une fermentation continuelle, & qui y feroit la ſource d'une infinité d'intrigues, n'a nul inconvénient à la Chine, où les habitants ſont naturellement doux & juſtes, & où le Gouvernement eſt conſtitué de maniere que ſes délégués n'ont que rarement des ordres rigoureux à exécuter.

Cette néceſſité, &c.

Page 94, *après ces mots*, de la nature même, *liſez :* Cependant cette morale ſublime, qui perpétue depuis tant de ſiecles le bonheur de l'Empire Chinois, ſe ſeroit peut-être inſenſiblement altérée, ſi des diſtinctions chimériques attachées à la naiſſance, euſſent rompu cette égalité primitive, que la nature établit entre les hommes, & qui ne doit céder qu'aux talents & aux vertus. Dans tous nos Gouvernements d'Europe, il eſt une claſſe d'hommes, qui apportent, en naiſſant, une ſupériorité indépendante de leurs

qualités morales. On n'approche de leur berceau qu'avec respect. Dans leur enfance, tout leur annonce qu'ils sont faits pour commander aux autres. Bientôt ils s'accoutument à penser qu'ils sont d'une espece particuliere ; & sûrs d'un état & d'un rang, ils ne cherchent plus à s'en rendre dignes.

Cette institution, à laquelle on a dû tant de Ministres médiocres, de Magistrats ignorants, & de mauvais Généraux, cette institution n'a point lieu à la Chine. Il n'y a point de noblesse héréditaire. La fortune de chaque citoyen commence & finit avec lui. Le fils du premier ministre de l'Empire n'a d'autres avantages, au moment de sa naissance, que ceux qu'il peut avoir reçus de la nature. On ennoblit quelquefois les aïeux d'un homme qui a rendu des services importants : mais cette distinction purement personnelle, est enfermée avec lui dans le tombeau ; & il ne reste à ses enfants que le souvenir & l'exemple de ses vertus.

Une égalité si parfaite permet de donner aux Chinois une éducation uniforme, & de leur inspirer des principes semblables. Il n'est pas difficile de persuader à des hommes nés égaux, qu'ils sont tous freres. Il y a tout à gagner pour eux dans cette opinion ; il y auroit tout à perdre dans l'opinion contraire. Un Chinois qui voudroit sortir de cette fraternité générale, deviendroit dès-lors un être isolé & malheureux : il seroit étranger au milieu de sa patrie.

A la place de ces distinctions frivoles, que la naissance établit entre les hommes, dans presque tout le reste de l'univers, le mérite personnel en établit de réelles à la Chine. Sous le nom de Mandarins lettrés, un corps d'hommes sages &

éclairés, se livrent à toutes les études qui peuvent les rendre propres à l'administration publique. Ce sont les talents & les connoissances qui font seules admettre dans ce corps respectable. Les richesses n'y donnent aucun droit. Les Mandarins choisissent eux-mêmes ceux qu'ils jugent à propos de s'associer ; & ce choix est toujours précédé d'un examen rigoureux. Il y a différentes classes de Mandarins, & l'on s'éleve des unes aux autres, non point par l'ancienneté, mais par le mérite.

C'est parmi ces Mandarins que l'Empereur, par un usage aussi ancien que l'Empire même, choisit les Ministres, les Magistrats, les Gouverneurs de Province ; en un mot, tous les administrateurs, qui, sous différentes qualités, sont appellés à prendre part au Gouvernement. Son choix ne peut jamais tomber que sur des sujets capables, éprouvés ; & le bonheur des peuples n'est jamais confié qu'à des hommes vraiment dignes de le faire.

Au moyen de cette constitution, il n'y a de dignité héréditaire, que celle de l'Empereur ; & l'Empire même ne passe pas toujours à l'aîné des Princes, &c.

Page 95, *second alinea, après ces mots,* d'en dispenser, *lisez :* S'ils trompent une partie de la nation, ce n'est pas du moins celle dont l'exemple & l'autorité doivent le plus influer sur le sort de l'Etat.

Confucius, dont les actions servirent d'exemple, & les paroles de leçon ; Confucius, dont la mémoire est également honorée, la doctrine également chérie de toutes les classes & de toutes les sectes : Confucius a fondé la religion nationale de la Chine. Son code n'est que la loi

naturelle, qui devroit être la base de toutes les religions de la terre, le fondement de toute société, la regle de tous les Gouvernements. La raison, dit Confucius, est une émanation de la Divinité; la loi suprême n'est que l'accord de la nature & de la raison. Toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine, ne vient point du ciel.

Ce ciel est Dieu : car les Chinois n'ont point de terme pour exprimer Dieu. *Mais ce n'est point au ciel visible & matériel que nous adressons des sacrifices*, dit l'Empereur Chan-Gi, dans un édit de 1710; *c'est au Maître du ciel.* Ainsi l'athéïsme, quoiqu'il ne soit pas rare à la Chine, n'y est point avoué; on n'en fait pas une profession publique. Ce n'est point un signal de secte, ni un objet de persécution. Il y est seulement toléré comme la superstition.

L'Empereur, seul Pontife de la nation, est aussi juge de la Religion : mais comme le culte a été fait pour le Gouvernement, & non le Gouvernement pour le culte; comme l'un & l'autre ont été formés pour la société, le Souverain n'a ni intérêt, ni intention d'employer cette unité de puissance qu'il a dans les mains, à tyranniser le peuple. Si d'un côté les dogmes ou les rites de la hiérarchie ne répriment pas dans le Prince l'abus du pouvoir despotique, il est d'un autre côté plus fortement contenu par les mœurs publiques & nationales.

Rien n'est plus difficile, &c.

Page 98, *après ces mots*, dans les autres nations, *lisez :* Si ce tableau des mœurs Chinoises se trouvoit en contradiction avec celui que d'autres écrivains en ont tracé, peut-être ne seroit-il pas impossible de concilier des opinions en apparence

ſi oppoſées. La Chine peut être enviſagée ſous un double aſpect. Quand on n'étudie ſes habitants que dans les ports de mer ou les grandes villes, on eſt révolté de leur lâcheté, de leur mauvaiſe foi, de leur avarice : mais dans le reſte de l'Empire, ſur-tout dans les campagnes, ils ont des mœurs domeſtiques ; ils ont des mœurs ſociales ; ils ont des mœurs patriotiques. On trouveroit difficilement un peuple plus vertueux, plus humain & plus éclairé.

Cependant, &c.

Page 99, *ſecond alinea*, *après ces mots*, de cet Empire, *liſez :* Peut-être encore faut-il attribuer l'imperfection des lettres & des beaux-arts, chez les Chinois, à la perfection même de la police & du Gouvernement. Ce paradoxe eſt fondé ſur la raiſon. Lorſque chez un peuple la premiere étude eſt celle des loix ; que la récompenſe de l'étude eſt une place dans l'adminiſtration, au-lieu d'une place d'académie ; que l'occupation des lettrés eſt de veiller à l'obſervation de la morale, ou à la manutention de la politique : ſi cette nation eſt infiniment nombreuſe ; s'il y faut une vigilance continuelle des ſavants ſur la population & la ſubſiſtance ; ſi chacun, outre les devoirs publics dont la connoiſſance même eſt une longue ſcience, a des devoirs particuliers, ſoit de famille ou de profeſſion : chez un tel peuple, les ſciences ſpéculatives & de pur ornement ne doivent pas s'élever à cette hauteur, à cet éclat où nous les voyons en Europe. Mais les Chinois, toujours écoliers dans nos arts de luxe & de vanité, ſont nos maîtres dans la ſcience de bien gouverner. Ils le ſont dans l'art de peupler, non dans celui de détruire.

La guerre n'eſt point à la Chine une ſcience perfectionnée.

perfectionnée. Une nation, dont toute la vie est réglée comme l'enfance, par des rites, des préceptes, des usages publics & domestiques, doit être naturellement souple, modérée, paisible & pacifique. La raison & la réflexion, qui président à ses leçons & à ses pensées, ne sauroient lui laisser cet enthousiasme qui fait les guerriers & les héros. L'humanité même, dont on remplit son ame tendre & molle, lui fait regarder avec horreur l'effusion du sang, le pillage & le massacre si familiers à tout peuple soldat. Avec cet esprit, est-il étonnant que les Chinois ne soient pas belliqueux? Leur milice est innombrable, mais ignorante, & ne sait qu'obéir. Elle manque de tactique encore plus que de courage. Dans les guerres contre les Tartares, les Chinois n'ont pas su combattre; mais ils ont su mourir. L'amour pour leur Gouvernement, pour leur patrie & pour leurs loix, doit leur tenir lieu d'esprit guerrier; mais il ne tient pas lieu de bonnes armes & de la science de la guerre. Quand on soumet ses conquérants par les mœurs, on n'a pas besoin de dompter ses ennemis par les armes.

Tel est l'Empire, &c.

Page 102, *premier alinea*, *après ces mots*, la route du Japon, *lisez* : Ils trouverent un grand Empire, peut-être le plus ancien du monde, après celui de la Chine. Ses annales sont mêlées de beaucoup de fables : mais il paroît démontré qu'en 660, Sin-Mu fonda la monarchie, qui s'est depuis perpétuée dans la même famille. Ces Souverains, nommés Daïris, étoient à la fois les Rois, les Pontifes de la nation; & la réunion de ces deux pouvoirs mettoit dans leurs mains tous les ressorts de l'autorité suprême. Les Daï-

ris étoient des perſonnes ſacrées, les deſcendants, les repréſentants des Dieux. La plus legére déſobéiſſance à la moindre de leurs loix, étoit regardée comme un crime digne des plus grands ſupplices. Le coupable même n'étoit pas puni ſeul. On enveloppoit dans ſon châtiment ſa famille entiere.

Vers le onzieme ſiecle, ces Princes plus jaloux, ſans doute, des douces prérogatives du ſacerdoce, que des droits pénibles de la Royauté, partagerent l'Etat en pluſieurs Gouvernements, dont l'adminiſtration politique fut confiée à de grands Seigneurs, connus par leurs lumieres & par leur ſageſſe.

Le pouvoir illimité des Daïris ſouffrit de ce changement. Ils laiſſerent flotter comme au haſard, les rênes de l'Empire. Leurs lieutenants, dont l'ambition étoit inquiete & clairvoyante, trouverent dans cette indolence le germe de mille révolutions. Peu à peu on les vit ſe relâcher de l'obéiſſance qu'ils avoient jurée. Ils ſe firent la guerre entr'eux; ils la firent à leur chef. Une indépendance entiere fut le fruit de ces mouvements. Tel étoit l'état du Japon, lorſqu'il fut découvert par les Portugais.

Les grandes iſles, &c.

Page 103, *ſecond alinea, après ces mots*, qu'elles avoient gagné, *liſez* : Par ce pieux abandon d'elles-mêmes, au vœu le plus ſacré de la nature.

Dans toutes les religions, les femmes ont influé ſur le culte, comme prêtreſſes ou comme victimes des Dieux. La conſtitution phyſique de leur ſexe, les expoſe à des infirmités ſingulieres, dont les cauſes & les accidents ont quelque choſe d'inexplicable & de merveilleux. Dès-

lors, c'eſt par elles, c'eſt en elles que s'operent ces prodiges, dont leur foibleſſe & leur vanité ſe repaiſſent, & que l'aſcendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux hommes, doublement faſcinés par l'ignorance & par l'amour. Les impoſteurs ont toujours profité de ces diſpoſitions, pour étayer leur puiſſance ſur la foibleſſe des femmes pour le merveilleux, ſur la foibleſſe des hommes pour les femmes. Les extaſes, les apparitions, les frayeurs & les raviſſements, toutes les ſortes de convulſions appartiennent à la ſenſibilité du genre nerveux. Comme c'eſt ſur-tout après la puberté, que les ſpaſmes & les vapeurs ſe manifeſtent, le célibat eſt très-propre à les entretenir dans le ſexe le plus ſuſceptible de ces ſymptômes. Auſſi la virginité fut-elle de tout temps convenable à la religion. La dévotion s'empare aiſément d'un jeune cœur qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les perſonnes nubiles, en qui les viſions ſe ſont manifeſtées, ont prétendu ne connoître point d'homme. Elles en ont été plus reſpectées par les deux ſexes.

Les peuples ſauvages ont des magiciennes; les barbares Gaulois ont eu des druideſſes; les Romains, des veſtales; & le Midi de l'Europe ſe glorifie encore d'avoir des religieuſes. Chez les ſauvages, ce ſont les vieilles femmes qui deviennent les nourrices de la ſuperſtition, quand elles ne ſont plus bonnes à rien. Chez les peuples demi-civiliſés ou tout-à-fait policés, c'eſt la jeuneſſe & la beauté qui ſervent d'inſtrument & de ſoutien au culte religieux, en s'y dévouant par un ſacrifice public & ſolemnel. Mais combien ce dévouement, même volontaire, outrage la raiſon, l'humanité & la religion!

Quoi qu'il en ſoit des raiſons, ſoit religieuſes ou politiques, qui ont introduit & cimenté le célibat monaſtique en Europe, on ne doit pas du moins juger avec rigueur les inſtitutions contraires, que le climat a dû ſans doute établir en des régions où le ciel & le ſol parlent ſi puiſſamment en faveur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'eſt une vertu ſous la Zone tempérée, d'étouffer les deſirs qui portent les deux ſexes à s'aimer, à s'unir; céder à ce penchant, eſt un devoir plus cher & plus ſacré, ſous le climat brûlant du Japon.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la ſageſſe à le changer en culte. Quel ſujet de reconnoiſſance envers l'Etre des êtres, que d'attendre & de recevoir, comme un préſent de ſa main, le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie; l'épouſe ou l'époux qu'on doit chérir; les enfants qui naiſſent d'une ſource de délices où ils iront ſe reproduire & ſe perdre à leur tour! Que de biens dont la religion pourroit faire des vertus & les récompenſes de la vertu; mais qu'elle profane & dénature, quand elle les repréſente comme un ſentier de crimes, de malheurs & de peines! Oh, que les hommes ſe ſont éloignés des fondements de la morale, en s'écartant des premiers ſentiments de la nature! Ils ont cherché les liens de la ſociété dans des erreurs périſſables & funeſtes. Si l'homme avoit beſoin d'illuſions pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchants de ſon cœur? Quel moraliſte, quel légiſlateur ſublime ſaura trouver, dans les beſoins qui tendent à la conſervation, à la réproduction de l'eſpece, les moyens les plus ſûrs de multiplier les

individus, & de les rendre heureux ? Qu'il faut plaindre les ames froides, insensibles, malheureuses & dures, à qui ces sentiments, ces vœux d'un cœur honnête, paroîtroient un délire ou même un attentat !

Tels sont les Budsoïstes, autre secte du Japon, dont Buds fut le fondateur. Quoiqu'ils professent à-peu-près les dogmes du Sintos, ils ont espéré l'emporter sur cette religion, par une morale plus sévere. Les Budsoïstes adorent, outre la divinité des Sintoïstes, un Amida, sorte de médiateur entre Dieu & les hommes ; des divinités médiatrices entre les hommes & leur Amida. C'est par la multitude de ses préceptes, par l'excès de son austérité, par les bisarreries de ses pratiques & de ses mortifications, que cette religion a cru mériter la préférence sur la plus ancienne.

L'esprit du Budsoïsme, &c.

Page 106, *second alinea, après ces mots*, à cette Religion, *lisez* : Qui concouroient à rendre l'homme plus féroce dans la société des hommes, qu'il ne l'eût été dans les bois parmi les monstres des déserts.

A la Chine, &c.

Page 107, *premier alinea, après ces mots*, & la foiblesse, *lisez* : Un tel caractere devoit rendre ce peuple avide de nouveautés. Aussi les Portugais furent-ils reçus avec le plus vif empressement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des petits Rois du pays chercha à les attirer dans ses Etats. On se disputoit à qui leur feroit plus d'avantages, à qui leur accorderoit plus de privileges, à qui leur donneroit plus de facilités. Ces négociants firent un commerce immense. Ils transportoient au Japon les marchandi-

ses de l'Inde qu'ils tiroient de différents marchés ; & celles de Portugal auxquelles Macao servoit d'entrepôt. Le Daïri, les usurpateurs de ses droits souverains, les grands de l'Empire, la nation entiere, tout faisoit une consommation prodigieuse des productions d'Europe & d'Asie. Mais avec quoi les payoit-on ?

Le terrein du Japon est en général montueux, pierreux, & peu fertile. Ce qu'il donne de riz, d'orge & de froment, les seuls grains auxquels il soit propre, ne suffit pas à la prodigieuse population qui le couvre. Les hommes, malgré leur activité, leur intelligence, leur frugalité, seroient réduits à mourir de faim, sans les ressources d'une mer extrêmement poissonneuse. L'Empire ne fournit aucune production qui puisse être exportée. Il ne peut même donner en échange aucun des arts de ses atteliers, si l'on en excepte ses ouvrages d'acier, les plus parfaits que l'on connoisse.

Ce n'étoit qu'avec le secours de ses mines d'or, d'argent, de cuivre, les plus riches de l'Asie & peut-être du monde entier, que le Japon pouvoit soutenir toutes ses dépenses. Les Portugais emportoient tous les ans de ces métaux, pour quatorze à quinze millions de livres. Ils épousoient d'ailleurs les plus riches héritieres du pays, & s'allioient aux familles les plus puissantes.

Leur cupidité, &c.

Page 107, *ibid*, *second alinea*, *après ces mots*, & du Japon, *lisez* : Dans cet immense espace, la volonté des Portugais étoit la loi suprême. Ils tenoient sous le joug les terres & les mers. Leur despotisme ne laissoit aux choses & aux personnes, qu'une existence précaire & fugiti-

ve. Aucun peuple, aucun particulier ne navi-guoient, ne faisoient le commerce sans leur aveu & leurs passe-ports. Ceux auxquels on permettoit cette activité, ne pouvoient l'étendre à la canelle, au gingembre, au poivre, au bois de charpente, au fer, à l'acier, au plomb, à l'étain, aux armes, dont les conquérants s'étoient réservé la vente exclusive. Mille objets précieux, sur lesquels tant de nations ont depuis élevé leur fortune, & qui, dans leur nouveauté, avoient une valeur qu'ils n'ont pas eue depuis, étoient concentrés dans leurs seules mains. Ce monopole les rendoit les arbitres absolus du prix des productions, des manufactures de l'Europe & de l'Asie.

Au milieu, &c.

Page 120, *cinquieme alinea, après ces mots,* extrême misere, *lisez:* Toutes ces calamités avoient été prévues. Lorsque la Cour de Lisbonne s'étoit occupée de la découverte des Indes, elle s'étoit flattée qu'il n'y auroit qu'à se montrer dans ce doux climat, pour y dominer; que le commerce de ces contrées seroit une source inépuisable de richesses pour la nation, comme il l'avoit été pour les peuples, qui, jusqu'alors, en avoient été les maîtres; que les trésors qu'on y puiseroit éleveroient l'Etat, malgré les étroites limites de son territoire, à la force, à la splendeur des Puissances les plus redoutables. Ces séduisantes espérances ne subjuguerent pas tous les esprits. Les plus éclairés, les plus modérés des ministres, oserent dire, que, pour courir après des métaux, après des objets brillants, on négligeroit les biens réels, l'exploitation des terres, des manufactures; que les guerres, les naufrages, les épidémies, les accidents de tous les

genres, énerveroient, pour jamais, le Royaume entier ; que le Gouvernement, entraîné loin de ſon centre par une ambition démeſurée, attireroit, par violence ou par ſéduction, les citoyens aux extrêmités de l'Aſie ; que le ſuccès même de l'entrepriſe ſuſciteroit à la Couronne des ennemis puiſſants, qu'il lui ſeroit impoſſible de repouſſer. Inutilement on entreprit, quelque temps après, de détromper ces hommes ſages, en leur montrant les Indiens ſoumis, les Maures réprimés, les Turcs humiliés, l'or & l'argent répandus abondamment dans le Portugal. Leurs principes & leur expérience les ſoutinrent contre l'éclat impoſant des proſpérités. Ils ne demanderent que peu d'années encore pour voir la corruption, la dévaſtation, la confuſion de toutes choſes, pouſſées au dernier période. Le temps, ce juge ſuprême de la politique, ne tarda pas à juſtifier leurs prédictions.

De toutes les conquêtes que les Portugais avoient faites dans l'Inde, il ne leur reſte que Macao, Diu & Goa. Les liaiſons que ces trois établiſſements ont entr'eux, dans le reſte de l'Inde & avec le Portugal, ſont peu importantes.

Macao envoye tous les ans à Goa deux petits bâtiments chargés de porcelaines & d'autres marchandiſes rebutées à Canton, & qui appartiennent, la plupart, à des négociants Chinois. Ces navires ſe chargent, en retour, de bois de ſandal, de ſafran d'Inde, de gingembre & de poivre, qu'une des deux frégates, qu'occupe Goa, a pu recueillir ſur la côte du Sud. Celle qui a ſa direction au Nord, porte à Surate une partie des cargaiſons arrivées de la Chine, & y prend quelques toiles, dont elle va achever

le chargement à Diu, qui n'eſt plus ce qu'il a été. Un vaiſſeau qui arrive tous les ans d'Europe, forme à Goa une foible & mauvaiſe cargaiſon, de ce qu'on y a pu ramaſſer de marchandiſes de la Chine, du Guzurate, de quelques comptoirs Anglois, & va le diſtribuer au Mozambique, au Bréſil ou à Angole, & à la métropole.

Tel eſt l'état de dégradation où ſont tombés, dans l'Inde, les hardis navigateurs qui la découvrirent, les intrépides guerriers qui la ſubjuguerent. Le théâtre de leur gloire, de leur opulence, eſt devenu celui de leur ruine & de leur opprobre. Leur ſituation n'eſt pourtant pas auſſi déſeſpérée qu'on le pourroit croire. Ce qui leur reſte de poſſeſſions, ſeroit plus que ſuffiſant pour leur redonner une grande part aux affaires de l'Aſie. Cette révolution doit être l'ouvrage de la philoſophie, de la liberté. Que les Portugais connoiſſent leurs intérêts; que leurs ports jouiſſent d'une liberté entiere; que ceux qui s'y fixeront, trouvent une égale ſûreté pour leurs préjugés religieux & pour leur fortune: les Indiens opprimés par leur Gouvernement, les Européens gênés par le monopole de leurs compagnies, s'y rendront en foule. Bientôt un pavillon, oublié depuis long-temps, redeviendra reſpectable. Cependant il ne ſera pas l'égal de celui des Hollandois, nation patiente & réfléchie, dont les entrepriſes vont nous occuper.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

Établiſſements, guerres, politique & commerce des Hollandois dans les Indes Orientales.

LA République de Hollande a été, même à ſon aurore, un grand ſpectacle pour les nations ; & elle ne ſauroit manquer d'être un objet de curioſité pour la poſtérité la plus reculée. Son induſtrie & ſon audace ont éclaté par-tout ; mais plus particuliérement ſur les mers & le continent des Indes. Avant de la ſuivre dans ces opulentes & vaſtes régions, nous remonterons juſqu'à l'époque la plus reculée de ſon hiſtoire. C'eſt, ſur-tout, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, qu'il convient d'embraſſer d'un coup-d'œil rapide, tout ce qui peut caractériſer le génie d'une nation. Il faut mettre le lecteur qui réfléchit, à portée de juger par lui-même, ſi ce qu'elle étoit dans ſa naiſſance annonçoit ce qu'elle eſt devenue depuis ; & ſi les dignes compagnons de Civilis, qui braverent la puiſſance Romaine, ſe retrouvent dans ces républicains intrépides, qui, ſous les auſpices de Naſſau, repouſſerent la ſombre & odieuſe tyrannie de Philippe II.

C'eſt une des vérités hiſtoriques les mieux prouvées, qu'un ſiecle avant l'ere Chrétienne, les Battes, dégoûtés de la Heſſe, allerent s'établir dans l'iſle que forment le Waal & le Rhin, ſur un terrein marécageux, qui n'avoit point, ou qui n'avoit que peu d'habitants. Ils donnerent à leur nouvelle patrie, le nom de Batavie. Leur Gouvernement fut un mêlange de monar-

chie, d'aristocratie, de démocratie. On y voyoit un chef, qui n'étoit proprement que le premier des citoyens, & qui donnoit moins des ordres que des conseils. Les grands, qui jugeoient les procès de leur district, & commandoient les troupes, étoient choisis, comme les Rois, dans les assemblées générales. Cent personnes, prises dans la multitude, servoient de surveillants à chaque Comte, & de chefs aux différents hameaux. La nation entiere étoit, en quelque sorte, une armée toujours sur pied. Chaque famille y composoit un corps de milice, qui servoit sous le capitaine qu'elle se donnoit.

Telle étoit, &c.

Page 128, *après ces mots*, du peuple Romain, *lisez*: Révoltés dans la suite des injustices de quelques Gouverneurs, ils suivirent cet instinct courageux & digne de l'homme, qui cherche dans les armes la vengeance d'un affront. Ils se montrerent ennemis aussi redoutables, qu'alliés fideles; mais ces troubles s'appaiserent, & les Bataves furent calmés plutôt que vaincus.

Dès que Rome, &c.

Page 130, *après ces mots*, de la Maison de Bourgogne, *lisez*, qui étoit déja puissante, & qui le fut encore davantage après cette réunion.

Les gens éclairés, &c.

Page 134, *après ces mots*, dans toute l'Europe, *lisez*, Philippe II, devenu le maître du Portugal, défendit, en 1594, à ses nouveaux sujets, toute relation avec ses ennemis. Ce despote ne prévoyoit pas, qu'une interdiction qu'il croyoit devoir affoiblir les Hollandois, les rendroit, en effet, plus redoutables. Si ces sages navigateurs n'avoient pas été exclus d'un port d'où dépendoit tout le succès de leurs opérations

navales, on peut penſer que, contents de couvrir de leurs vaiſſeaux les mers d'Europe, ils n'auroient pas ſongé à porter leur pavillon dans des mers plus éloignées. L'impoſſibilité de maintenir leur commerce ſans les productions de l'Orient, les força à ſortir d'une ſphere, peut-être trop étroite pour la ſituation où ils ſe trouvoient. On réſolut d'aller puiſer ces richeſſes à leur ſource.

Il ſemble, &c.

Page 139, *premier alinea, après ces mots*, pour leurs tyrans, *liſez* : Les Hollandois étoient animés par le ſentiment preſſant de leurs beſoins; par l'eſpoir de donner une ſtabilité entiere à une indépendance qu'on leur diſputoit encore; par l'ambition de fonder un grand commerce ſur les ruines du commerce de leurs anciens maîtres; par une haine que la diverſité de religion rendoit implacable. Ces paſſions, en leur donnant l'activité, la force, l'opiniâtreté néceſſaires dans l'exécution des grands projets, ne les empêchoient pas de ſe conduire avec précaution.

Leur douceur, &c.

Page 139, *ibid. troiſieme alinea, liſez* : Cependant la balance fut long-temps égale, & les événements aſſez variés. Il ne faut pas en être étonné. Les Portugais, à leur arrivée aux Indes, n'avoient eu à combattre ſur mer que de foibles navires, mal conſtruits, mal armés, mal défendus; & ſur le continent, que des hommes efféminés, des deſpotes voluptueux, des eſclaves tremblants : au-lieu que ceux qui venoient leur arracher le ſceptre de l'Aſie, devoient enlever à l'abordage des vaiſſeaux ſemblables aux leurs; emporter d'aſſaut des fortereſſes réguliérement conſtruites; vaincre & ſubjuguer des

Européens, enorgueillis par un ſiecle de victoires, & par la fondation d'un Empire immenſe.

Le temps arriva enfin, où les Portugais expierent leurs perfidies, leurs brigandages & leurs cruautés. Alors, &c.

Page 141, *premier alinea*, *liſez* : Ils cherchoient, en 1607, à s'ouvrir les ports du vaſte Empire de la Chine, qui, à cette époque, n'admettoit que difficilement les étrangers. L'or des Portugais, & les intrigues de leurs miſſionnaires, leur en firent refuſer l'entrée. La force pouvoit arracher ce qu'on avoit refuſé aux prieres, & ils ſe déterminerent à intercepter les vaiſſeaux Chinois. Ce brigandage n'eut pas les ſuites favorables qu'on s'en étoit promiſes. Une flotte Portugaiſe, ſortie de Macao, alloit fondre ſur les pirates, lorſqu'ils prirent le parti de s'éloigner. L'inégalité du nombre, l'impoſſibilité de ſe radouber dans des mers où l'on manquoit d'aſyle, la crainte de commettre l'honneur de la nation, à la vue d'un grand Empire où l'on étoit intéreſſé à le conſerver, tout déterminoit à éviter le combat. Ce ne fut pas pour long-temps.

Quelques années après, les Hollandois aſſiégerent une place, dont ils avoient appris à connoître l'importance. Ils échouerent, &c.

Page 145, *premier alinea*, Depuis un ſiecle, *liſez* : Depuis près d'un ſiecle, le Gouvernement avoit changé au Japon. Un tyran avoit rendu féroce un peuple magnanime. Taycoſama, de ſoldat devenu Général, & de Général Empereur, avoit uſurpé tous les pouvoirs, anéanti tous les droits. Après avoir dépouillé le Daïri du peu qui lui étoit reſté d'autorité, il avoit ſubjugué tous les petits Rois du pays. Le com-

ble de la tyrannie, est d'établir le despotisme par les loix. Taycosama fit plus encore ; il le cimenta par des loix sanguinaires. Sa législation civile ne fut qu'un code criminel, où l'on ne voyoit que des échafauds, des supplices, des coupables, des bourreaux.

Dès que le Japonnois vit l'esclavage, il prit les armes : le sang coula dans tout l'Empire ; & quoiqu'il semble que la liberté doive être plus courageuse que la tyrannie, celle-ci triompha. Elle fut encore plus atroce, quand elle eut à se venger. Une inquisition publique & secrete consterna les citoyens : ils devinrent espions, délateurs, accusateurs, ennemis les uns des autres. Les fautes de police s'appellerent crimes d'Etat, & les discours imprudents, crimes de leze-majesté. La persécution fut érigée en législation. Il fallut noyer successivement trois générations dans leur propre sang ; & des peres rébelles donnerent le jour à des fils proscrits.

Le Japon ne fut, durant un siecle, qu'un cachot rempli de criminels, & un théâtre de supplices. Le trône, élevé sur les débris de l'autel, étoit entouré de gibets. Les sujets étoient devenus atroces comme leur tyran. Avides de la mort, ils la cherchoient souvent par des crimes qui, sous le despotisme, ne pouvoient leur manquer. Au défaut de bourreaux, ils se punissoient de leur esclavage, ou se vengeoient de la tyrannie, en se donnant la mort. Un nouveau courage, un nouveau motif de la braver, vint les aider à la souffrir. Ce fut le christianisme, que les Portugais leur avoient apporté.

Ce nouveau culte trouva dans l'oppression des Japonois, le germe le plus fécond de prosélytisme. On écouta des missionnaires qui prê-

choient une Religion de ſouffrances. En vain la doctrine de Confucius cherchoit à s'inſinuer chez un peuple voiſin de la Chine. Elle étoit trop ſimple, trop raiſonnable, cette doctrine, pour des inſulaires, dont l'imagination, naturellement inquiete, étoit encore exaltée par les cruautés du Gouvernement. Quelques dogmes du Chriſtianiſme, aſſez ſemblables à ceux des Budſoïſtes, le même eſprit de pénitence dans les deux croyances, donnerent des proſélytes aux miſſionnaires Portugais. Mais indépendamment de cette conformité, on ſe ſeroit fait chrétien au Japon, ſeulement par haine du Prince.

La Religion nouvelle, ſuſpecte à la Cour, devoit plaire aux familles détrônées. Elle y enflamma le levain de tous les reſſentiments. On aima un Dieu étranger que n'aimoit pas le tyran. Alors Taycoſama leva un ſceptre de fer, & frappa ſur les chrétiens, comme ennemis de l'Etat. Il proſcrivit les dogmes de l'Europe, & la proſcription les enracina dans les eſprits. Il dreſſa des bûchers, & des millions de victimes s'y précipiterent. Les Empereurs du Japon enchérirent ſur ceux de Rome dans l'art de perſécuter les Chrétiens. Durant quarante ans, les échafauds furent teints du ſang innocent des martyrs. Ce fut une ſemence de Chriſtianiſme, mais auſſi de ſédition. Près de quarante mille Chrétiens, dans le Royaume ou la Province Darima, s'armerent au nom, & pour le nom de *Chriſt :* ils ſe défendirent avec tant de fureur, qu'il n'en ſurvécut pas un ſeul au carnage, excité par la perſécution.

La navigation, le commerce, les comptoirs des Portugais s'étoient ſoutenus durant toute cette grande criſe. Cependant, depuis long-temps,

le Gouvernement & le peuple étoient mécontents d'eux. Ils s'étoient rendus ſuſpects au Gouvernement par leur ambition, par leurs intrigues, peut-être par des conſpirations ſecretes ; & odieux au peuple, par leur avarice, par leur orgueil, par leurs infidélités. Mais comme on avoit pris l'habitude des marchandiſes qu'ils apportoient, & qu'on n'avoit point d'autre canal que celui de leur navigation pour ſe les procurer, ils ne furent exclus du Japon qu'à la fin de 1638, lorſqu'il y eut des négociants en état de les remplacer.

Les Hollandois, &c.

Page 148, *ſecond alinea, au-lieu de,* les Hollandois, *liſez :* Ainſi la politique inhumaine de l'Etat s'eſt ôté l'unique moyen de s'adoucir elle-même, en adouciſſant le caractere national. Le Japonois, ardent comme ſon climat, agité comme la mer qui l'environne, avoit beſoin de la plus grande activité, que le commerce le plus vif pouvoit ſeul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les ſupplices, il falloit l'exercer par les travaux. Son inquiétude devoit avoir une carriere libre au-dehors, ſi l'on craignoit qu'elle n'allumât un feu ſéditieux au-dedans. Cette énergie de l'ame, qui eſt dégénérée en fanatiſme, ſe ſeroit exaltée en induſtrie. La contemplation ſe ſeroit changée en action, la crainte des peines, en amour du plaiſir. Cette haine de la vie, qui tourmente le Japonois, enchaîné, gourmandé, effarouché par le frein des loix qu'il ronge dans ſa rage, auroit cédé, dans ſon ame, à la curioſité de courir les mers & de voir les nations. En changeant ſouvent de place & de climat, il eût inſenſiblement changé de mœurs, d'opinions & de caractere ; & ce changement étoit

étoit un bien pour lui, comme il l'est pour la plupart des peuples. Par le commerce, on est moins citoyen peut-être, mais on devient plus homme; & le Japonois est devenu tigre sous la verge de ses tyrans.

Qu'on nous vante les Spartiates, les Egyptiens & toutes les nations isolées, qui ont été plus fortes, plus grandes & plus stables dans l'état de séparation qu'elles s'étoient imposé : le genre-humain n'a rien gagné dans ces institutions singulieres. Mais l'esprit de commerce est utile à toutes les nations, en leur communiquant les biens & les lumieres de chacune. Enfin, fût-il inutile ou funeste à certains peuples, il étoit nécessaire aux Japonois. Par le commerce, ils se seroient éclairés à la Chine, humanisés dans l'Inde, guéris de tous leurs préjugés avec les Européens.

Heureusement pour les Hollandois, ils avoient des ressources qui les dédommageoient de ce qu'ils avoient pu perdre au Japon. Ils n'étoient pas encore entrés en commerce avec ces isles les plus remarquables de la Zone Torride, lorsqu'ils chercherent à s'approprier celui des Moluques. Les Portugais, après en avoir été long-temps les maîtres, s'étoient vus réduits à en partager les avantages avec les Espagnols devenus leurs maîtres, &, avec le temps, à leur céder ce commerce presqu'entiérement.

Les deux nations, &c.

Page 154, *second alinea*, *lisez* : La premiere de ces deux isles a soixante lieues de long, sur quinze ou dix-huit de large. Elle est partagée en plusieurs souverainetés. Les Portugais y sont en grand nombre. Ces conquérants, qui, à leur arrivée dans les Indes, avoient pris un vol hardi

& démeſuré ; qui avoient parcouru une carriere immenſe & remplie de précipices, avec une rapidité que rien n'arrêtoit ; qui s'étoient ſi bien accoutumés aux actions héroïques, que les exploits les plus difficiles ne leur coûtoient plus d'efforts : ces conquérants attaqués par les Hollandois, lorſque leur trop vaſte Empire, fatigué par ſon propre poids, étoit prêt à crouler de toutes parts, ne montrerent aucune des vertus qui avoient fondé leur puiſſance. Forcés dans une citadelle, chaſſés d'un Royaume, diſperſés par une défaite, ils auroient dû chercher un aſyle auprès de leurs freres, & ſe réunir ſous des drapeaux juſqu'alors invincibles, pour arrêter les progrès de leurs ennemis, ou pour recouvrer leurs établiſſements. Loin de prendre une réſolution ſi généreuſe, on les vit mendier un emploi, ou quelque ſolde, auprès des mêmes Princes Indiens qu'ils avoient ſi ſouvent outragés. Ceux qui avoient le plus contracté l'habitude de la molleſſe & de la lâcheté, ſe refugierent à Timor, iſle pauvre & ſans induſtrie, où ils penſerent qu'un ennemi occupé de conquêtes utiles, ne les pourſuivroit pas. Ils ſe tromperent.

Ils furent chaſſés, &c.

Page 159, *après ces mots*, difficilement ailleurs, *liſez :* La plus utile production de ce grand pays, eſt le camphre, huile ou réſine volatile & pénétrante. L'arbre qui le fournit, ſe trouve dans pluſieurs iſles de l'Aſie ; & l'on a découvert depuis peu que cette ſubſtance ſinguliere pouvoit ſe tirer, en plus grande ou moindre quantité, de tous les arbres qui ſont de la famille des lauriers.

Pour obtenir du camphre, on coupe le bois du camphrier en petits morceaux, ſemblables à

des allumettes ; on les met dans un vaisseau qui a la forme d'une vessie ; on les fait bouillir dans de l'eau, & le camphre s'attache au chapiteau sous une forme concrête. Les Hollandois sont le seul peuple de l'Europe, qui ait le secret de le raffiner en grand.

Entre les camphres, celui de Bornéo est incontestablement le plus parfait. Sa supériorité est si bien reconnue, que les Japonois donnent cinq ou six quintaux du leur, pour une livre de celui de Bornéo ; & que les Chinois, qui le regardent comme le premier des remedes, l'achetent jusqu'à huit cents francs la livre. Les Gentils se servent dans tout l'Orient du camphre commun, pour des feux d'artifice ; & les Mahométans le mettent dans la bouche de leurs morts, lorsqu'ils les enterrent.

Les Portugais cherchoient, vers l'an 1526, à s'établir à Bornéo. Trop foibles pour s'y faire respecter par les armes, ils imaginerent de gagner la bienveillance d'un des Souverains du pays, en lui offrant quelques pieces de tapisserie. Ce Prince imbécille prit les figures qu'elles représentoient, pour des hommes enchantés qui l'étrangleroient durant la nuit, s'il les admettoit auprès de sa personne. Les explications qu'on donna pour dissiper ces vaines terreurs, ne le rassurerent pas ; & il refusa opiniâtrément de recevoir les présents dans son palais, & d'admettre dans sa capitale ceux qui les avoient apportés.

Ces navigateurs furent pourtant reçus dans la suite : mais ce fut pour leur malheur. Ils furent tous massacrés. Un comptoir que les Anglois y formerent quelques années après, eut la même destinée.

Les Hollandois, &c.

Page 162, *premier alinea*, *lisez:* Le commerce des Hollandois à Siam, fut d'abord assez considérable. Un despote, qui opprimoit ce malheureux pays, ayant, vers l'an 1660, manqué d'égards pour la compagnie, elle l'en punit, en abandonnant les comptoirs qu'elle avoit placés sur son territoire, comme si c'eût été un bienfait qu'elle retiroit. Ces Républicains, qui affectoient un air de grandeur, vouloient alors qu'on regardât leur présence comme une faveur, comme une sûreté, comme une gloire. Ils avoient si bien réussi à établir ce singulier préjugé, que, pour les rappeller, il fallut leur envoyer une ambassade éclatante, qui demanda pardon pour le passé, qui donna les plus fortes assurances pour l'avenir.

Ces déférences eurent cependant un terme, & ce fut le pavillon des autres Puissances qui l'amena très-rapidement. Les affaires de la compagnie, à Siam, ont toujours été en déclinant.

Comme elle n'y a point, &c.

Page 178, *après ces mots*, on mit à la voile, *lisez :* La grande contrée qu'on se proposoit de mettre en valeur, étoit habitée par les Hottentots, peuples divisés, dit un voyageur François, en plusieurs hordes, dont chacune forme un village indépendant. Des cabanes couvertes de peaux, dans lesquelles on n'entre qu'en rampant, & qui sont distribuées sur une ligne circulaire, forment les habitations. Ces huttes ne servent guere qu'à serrer quelques denrées & les ustensiles de ménage. Hors le temps des pluies, l'Hottentot n'y entre jamais. On le voit toujours couché à sa porte. S'il interrompt de temps en

temps son sommeil, c'est pour fumer une herbe forte qui lui tient lieu de tabac.

La conduite des bestiaux est l'unique occupation de ces sauvages. Comme il n'y a qu'un troupeau dans chaque bourgade, & qu'il est commun à tous, chacun, à son tour, est chargé de le garder. Cette fonction doit être accompagnée d'une vigilance continuelle; parce que le pays est rempli de bêtes féroces, plus voraces à cette extrêmité de l'Afrique, que par-tout ailleurs. Chaque jour le berger envoye à la découverte. Si un léopard, si un tigre se sont montrés dans le voisinage, la bourgade entiere prend les armes. On vole à l'ennemi; & il est bien rare qu'il échappe à une multitude de fleches empoisonnées, & à des pieux aiguisés & durcis au feu.

Les Hottentots n'ayant ni richesses, ni signes de richesses; & leurs bœufs, leurs moutons, qui sont leur seul bien, étant en commun, il doit y avoir parmi eux peu de sujets de division. Aussi sont-ils unis entr'eux par les liens d'une concorde inaltérable. Jamais même ils n'auroient de guerre avec leurs voisins, sans les querelles que le bétail enlevé ou égaré occasionne entre les bergers.

On l'a souvent remarqué. Des usages publics donnerent naissance aux premieres peuplades. On employa des marques distinctives, pour leur servir à se lier & à se reconnoître. Le nez écrasé, la tête applatie, les oreilles percées, les peintures, la brûlure, les chevelures: tels sont les uniformes du monde sauvage. Comme ses habitants n'ont aucun plan de morale & d'éducation, il faut que des habitudes universelles leur tiennent lieu de police & de Gouvernement. C'est du physique du climat que ces hommes

bruts, que ces enfants de la nature, dépendent entiérement. Il a donné aux Hottentots les mœurs des pâtres.

Ils étoient, à l'arrivée des Hollandois, comme tous les peuples paſteurs, remplis de bienveillance; & ils tenoient quelque choſe de la malpropreté & de la ſtupidité des animaux qu'ils conduiſoient. Ils avoient inſtitué un ordre, dont on honoroit ceux qui avoient vaincu quelqu'un des monſtres deſtructeurs de leurs bergeries; & ils révéroient la mémoire de ces héros utiles aux hommes. L'apothéoſe d'Hercule avoit eu la même origine.

Riebeek, &c.

Page 183, *ſecond alinea*, ils avoient jetté les yeux ſur l'iſle de Java, *ajoutez* dès 1609. Le peuple de cette iſle, qui peut avoir deux cents lieues de long ſur une largeur de trente & quarante, ſe croyoit, &c.

Page 184, *ligne* 26, *après ces mots*, ſe laiſſerent aſſervir, *liſez* : Ce fut l'ouvrage du temps, de l'adreſſe, de la politique.

Une des maximes fondamentales des Portugais, avoit été d'engager les Princes qu'ils vouloient mettre ou tenir ſous l'oppreſſion, d'envoyer leurs enfants à Goa, pour y être élevés aux dépens de la Cour de Lisbonne, & s'y naturaliſer, en quelque maniere, avec ſes mœurs & ſes principes. Mais cette idée, bonne en elle-même, les conquérants l'avoient gâtée, en admettant ces jeunes gens à leurs plaiſirs les plus criminels, à leurs plus honteuſes débauches. Il arrivoit de là que ces Indiens, mûris par l'âge, ne pouvoient s'empêcher de haïr, de mépriſer du moins des inſtituteurs ſi corrompus. En adoptant cette pratique, les Hollandois la perfection-

nerent. Ils chercherent à bien convaincre leurs éleves de la foiblesse, de la légereté, de la perfidie de leurs sujets; & plus encore de la puissance, de la sagesse, de la fidélité de la compagnie. Avec cette méthode, ils affermirent leurs usurpations : mais, il faut le dire, la perfidie, la cruauté, furent aussi les moyens qu'employerent les Hollandois.

Le Gouvernement, &c.

Page 188, *après ces mots*, qu'on y porte, *lisez :* L'Empire de Mataran, qui s'étendoit autrefois sur l'isle entiere, dont il embrasse encore la plus grande partie, a été le dernier subjugué. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattoit encore pour son indépendance. lorsque le fils & le frere d'un Souverain, mort en 1704, se disputerent sa dépouille. La nation se partagea entre les deux concurrents. Celui que l'ordre de la succession appelloit au trône, prenoit si visiblement le dessus, qu'il ne devoit pas tarder à se voir tout-à-fait le maître, si les Hollandois ne se fussent déclarés pour son rival. Les intérêts que ces républicains avoient embrassés, prévalurent à la fin : mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus répétés, plus savants, plus opiniâtres qu'on ne devoit s'y attendre. Le jeune Prince qu'on vouloit priver de la succession du Roi son pere, montra tant d'intrépidité, de prudence & de fermeté, qu'il auroit triomphé, sans l'avantage que ses ennemis tiroient de leurs magasins, de leurs forteresses & de leurs vaisseaux. Son oncle occupa sa place : mais ce ne fut que pour s'en montrer indigne.

La compagnie, en lui remettant le sceptre, lui dicta des loix. Elle choisit le lieu où il devoit fixer sa Cour, & s'assura de lui par une ci-

tadelle où est établie une garde qui n'a de fonction apparente, que celle de veiller à la conservation du Prince.

Après toutes ces précautions, &c.

Page 190, *premier alinea, après ces mots*, en firent un désert, *lisez :* Il resta inculte & sans industrie.

Les Hollandois, ceux sur-tout qui vont chercher la fortune aux Indes, n'étoient guere propres à tirer ce sol excellent de cet état d'anéantissement. On imagina plusieurs fois de recourir aux Allemands, dont, avec l'encouragement de quelques avances ou de quelques gratifications, on auroit dirigé les travaux de la maniere la plus utile pour la compagnie. Ce que ces hommes laborieux auroient fait dans les campagnes, des ouvriers en soie tirés de la Chine, des tisserands en toile appellés du Coromandel, l'auroient exécuté dans des atteliers pour la prospérité des manufactures. Comme ces projets utiles ne favorisoient en rien l'intérêt particulier, ils resterent toujours de simples projets. Enfin, les Généraux Imohff & Mossel, frappés d'un si grand désordre, ont cherché à y remédier.

Pour y réussir, &c.

Page 192, *premier alinea, après ces mots*, pour le répandre, *ajoutez :* ou pour l'augmenter dans nos contrées. La force & l'exemple d'un Gouvernement Européen, luttent en vain contre les loix & les mœurs du climat d'Asie.

Page 202, *après ces mots*, à la corruption. *lisez :* Mais si l'on pesoit tous les serments absurdes & ridicules qu'il faut prêter aujourd'hui dans la plupart des Etats, pour entrer dans quelque corps ou profession que ce soit, on

feroit moins étonné de voir continuer par des prévarications, là où l'on a commencé par un parjure.

Toutes les combinaifons, &c.

Page 203, *troifieme alinea, après ces mots*, de trente actions, *lifez* : Les actions fe vendent comptant, ou à crédit, comme toutes les marchandifes. Les formalités fe réduifent à fubftituer le nom de l'acheteur à celui du vendeur, fur les livres de la compagnie, feul titre qu'ayent les actionnaires. L'avidité & l'efprit de commerce ont imaginé une autre maniere de prendre part à ce trafic. Des hommes qui n'ont point d'actions à vendre, des hommes qui n'en veulent pas acheter, s'engagent réciproquement, les uns à en livrer, les autres à en recevoir un nombre déterminé à un prix convenu, & à un temps fixe. A cette époque, l'on fait la balance de ce que les actions ont été vendues & de ce qu'elles valent : on folde avec de l'argent, & la négociation eft finie. Le defir de gagner, la crainte de perdre dans ces fpéculations, caufe une grande fermentation dans les efprits. On invente de bonnes ou de mauvaifes nouvelles; on accrédite ou on combat celles qui fe répandent; on cherche à furprendre le fecret des Cours, ou on achete celui des miniftres étrangers. Ces divers intérêts ont fouvent troublé la tranquillité publique. Les chofes ont été même pouffées fi loin, que la République s'eft vue forcée de prendre des mefures pour arrêter l'excès de cet agiotage. La plus efficace, a été de déclarer que toute vente d'actions à terme, feroit nulle; à moins qu'il ne fût prouvé, par les livres de la compagnie, que le vendeur, dans le temps du marché, en étoit propriétaire. Les

gens d'honneur ne se croyent pas dispensés par cette loi de tenir leurs engagements ; mais elle doit rendre, & elle rend, en effet, ces opérations plus rares.

Le prix des actions, qu'on peut regarder comme le vrai thermometre de la compagnie, a souvent varié. Des combinaisons plus ou moins sages, plus ou moins heureuses ; des concurrences nouvelles ; les événements inséparables d'un commerce très-étendu ; la tranquillité ou les troubles de l'Inde, & sur-tout de l'Europe, ont occasionné ces révolutions. La valeur habituelle des actions n'est, depuis quelques années, que de deux cents quarante pour cent, au-dessus de leur valeur primitive. Elles gagnerent autrefois six cents cinquante pour cent. Un bénéfice si considérable doit avoir beaucoup enrichi les premiers propriétaires de ces effets, les familles où ils se sont perpétués : mais pour ceux qui les achetent aujourd'hui, ils retirent rarement plus de trois & demi de l'intérêt de leur argent. Une prospérité si éclatante n'a pas d'exemple dans l'histoire. Elle doit avoir eu des causes. Tâchons de les développer.

Les Hollandois durent leurs premiers succès au bonheur qu'ils eurent de s'emparer, dans moins d'un demi-siecle, de plus de trois cents vaisseaux Portugais. Ces bâtiments, dont les uns étoient destinés pour l'Europe, & les autres pour différentes échelles de l'Inde, étoient chargés des dépouilles de l'Asie. Ces richesses, que les équipages avoient la fidélité de ne point entamer, formoient à la compagnie des retours immenses, ou servoient à lui en procurer. De cette maniere, les ventes étoient fort considérables, quoique les envois fussent très-médiocres.

L'affoibliffement de la marine Portugaife enhardit à attaquer les établiffements de cette nation, & en facilita extrêmement la conquête. On trouva des fortereffes folidement bâties, munies d'une artillerie nombreufe, approvifionnées de tout ce que le Gouvernement & les riches particuliers d'une nation conquérante avoient dû naturellement raffembler. Pour juger fainement de cet avantage, il ne faut que faire attention à ce qu'il en a coûté aux autres peuples, pour obtenir la permiffion de fe fixer où leur intérêt les appelloit ; pour bâtir des maifons, des magafins, des forts ; pour acquérir l'arrondiffement néceffaire à leur confervation ou à leur commerce.

Lorfque la compagnie fe vit en poffeffion de tant d'établiffement fi riches & fi folides, elle ne fe livra pas à une ambition trop vafte. C'eft fon commerce qu'elle voulut étendre, & non fes conquêtes. On n'eut guere à lui reprocher d'injuftices, que celles qui fembloient néceffaires à fa puiffance. Le fang des peuples de l'Orient ne coula plus, comme au temps où l'envie de fe diftinguer par des exploits guerriers & par la manie des converfions, montroit partout les Portugais aux Indes fous un appareil menaçant.

Les Hollandois fembloient être venus plutôt pour venger, pour délivrer les naturels du pays, que pour les fubjuguer. Ils n'eurent de guerres contre eux, que pour en obtenir des établiffements fur les côtes, & pour les forcer à des traités de commerce. A la vérité, ce n'étoit pas pour l'avantage de ces peuples, qui même y perdoient une grande partie de leur liberté : mais, d'ailleurs, les nouveaux dominateurs, un

peu moins barbares que les conquérants qu'ils avoient chaſſés, laiſſoient les Indiens ſe gouverner eux-mêmes, & ne les contraignoient pas à changer leurs loix, leurs mœurs & leur religion.

Par la maniere de placer & de diſtribuer leurs forces, ils ſurent contenir les peuples que leur conduite leur avoit d'abord conciliés. A l'exception de Cochin & de Malaca, ils n'eurent ſur le continent que des comptoirs & de petits forts. C'eſt dans les iſles de Java & de Ceylan qu'ils établirent leurs troupes & leurs magaſins; c'eſt de là que leurs vaiſſeaux ſoutenoient leur autorité, & protégeoient leur commerce dans le reſte des Indes.

Il y étoit très-conſidérable, depuis que la ruine des établiſſements Portugais avoit mis dans leurs mains les épiceries. Cette ſource de richeſſes a trouvé un débit plus ou moins étendu ſuivant les circonſtances. Actuellement, on vend chaque année cent cinquante mille livres de girofle dans les Indes, & trois cents cinquante mille en Europe; le prix en eſt également fixé dans les deux mondes a dix francs la livre. Quoique les Hollandois ne la payent que huit ſols quelques deniers la livre, elle leur revient à quatre livres ſix ſols, à raiſon des fraix & des non-valeurs. L'Inde ne conſomme que cent mille livres de muſcade, & l'Europe en conſomme deux cents cinquante mille. On l'achete deux ſols trois deniers la livre; & les dépenſes néceſſaires la font monter à deux livres dix ſols. Elle eſt vendue ſept livres dix ſols en-deçà du cap, & cinq livres douze ſols ſeulement au-delà. Cette différence n'inſpirera à aucun navigateur la tentation de nous apporter de la muſca-

de ; parce que les noix qu'on répand dans l'Asie sont maigres, manquent d'huile, & se corrompent souvent. Dix mille livres de macis suffisent pour l'approvisionnement de l'Inde, & cent mille pour celui de l'Europe. La livre est payée seize sols six deniers, revient à cinq livres huit sols, & est vendue par-tout douze livres seize sols. A l'égard de la canelle, la consommation n'excede pas quatre cents mille livres en Europe, & ne va pas dans l'Inde à deux cents mille, qu'on livre presqu'entiérement à Manille pour l'Amérique Espagnole. La compagnie la vend actuellement par-tout dix livres dix sols la livre, quoiqu'elle ne lui revienne pas à douze sols. La canelle qu'elle rebute, comme trop grossiere, & qu'elle ne paye pas, est réduite en huile. On en fait des présents aux Puissances de l'Asie, qui ne l'acheteroient pas ; & l'on en vend parmi nous environ vingt livres, à cinquante ou soixante livres l'once. Son parfum est en même-temps si fort & si agréable, que l'usage en deviendroit commun, peut-être général, si les Hollandois ne la tenoient à un prix si haut ; parce qu'il leur est plus avantageux de vendre en nature cette épicerie.

Nous ne finirons pas un article si important, sans observer qu'à mesure que les bénéfices de la compagnie ont diminué, elle a augmenté le prix des épiceries dans les Indes, & en Europe. Cette pratique, mauvaise en elle-même, n'a pas nui, ou du moins elle a peu nui à la vente du girofle & de la muscade, que rien ne pouvoit remplacer. Il n'en a pas été ainsi de la canelle. La fausse a pris la place de la véritable dans plusieurs marchés ; & la décadence de cette branche de commerce devient tous les jours,

& deviendra encore dans la suite plus sensible.

Il n'est rien que la compagnie n'ait tenté pour conserver le commerce exclusif du poivre qu'elle eut quelque temps. Ses efforts n'ont pas eu un succès entier; mais elle a réussi à maintenir une grande supériorité sur ses concurrents. Elle en débite encore parmi nous cinq millions pesant, & trois millions cinq cents mille dans l'Inde. Tout calcul fait, la compagnie se le procure à trente-six livres le cent; elle nous le vend cent francs, & depuis quarante-huit jusqu'à soixante-douze aux Asiatiques.

La plus grande partie des affaires de l'Inde devoit tomber naturellement dans les mains des Hollandois, par la vente des épiceries. La nécessité de les exporter, les aida à s'approprier beaucoup d'autres branches de commerce. Avec le temps, ils parvinrent à s'emparer du cabotage de l'Asie, comme ils étoient en possession de celui de l'Europe. Ils occupoient à cette navigation un grand nombre de vaisseaux & de matelots, qui, sans rien coûter à la compagnie, faisoient sa sûreté.

Ces avantages si décisifs écarterent long-temps les nations qui auroient voulu partager le commerce de l'Inde, ou les firent échouer. L'Europe reçut les productions de ce riche pays, des mains des Hollandois. Ils n'éprouverent même jamais dans leur patrie les gênes qui depuis se sont introduites par-tout ailleurs. Le Gouvernement instruit que la pratique des autres Etats ne devoit ni ne pouvoit lui servir de regle, permit constamment à la compagnie de vendre librement, & sans limitation, ses marchandises à la métropole. Lorsque ce corps fut établi, les Provinces-Unies n'avoient ni manufactures, ni

matieres premieres pour en élever. Ce n'étoit donc pas alors un inconvénient, c'étoit plutôt une grande ſageſſe, de permettre aux citoyens, de les engager même à s'habiller des toiles & des étoffes des Indes. Les différents genres d'induſtrie que la révocation de l'édit de Nantes fit paſſer à la République, pouvoient lui donner l'idée de ne plus tirer de ſi loin ſon vêtement; mais la paſſion qu'avoit alors l'Europe, pour les modes de France, préſentant aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n'eut pas ſeulement la penſée de rien changer à l'ancien uſage. Depuis que la cherté de la main-d'œuvre, qui eſt une ſuite néceſſaire de l'abondance de l'argent, a fait tomber les manufactures, & réduit la nation à un commerce d'économie, les étoffes de l'Aſie ont été plus favoriſées que jamais. On a ſenti qu'il y avoit moins d'inconvénient à enrichir les Indiens, que les Anglois ou les François, dont la proſpérité ne ſauroit manquer d'accélérer la ruine d'un Etat qui ne ſoutient ſon opulence que par l'aveuglement, les guerres ou l'indolence des autres Puiſſances.

Une conduite ſi ſage a retardé la décadence de la compagnie; mais cette révolution eſt enfin arrivée, malgré les ſéduiſantes eſpérances d'une fauſſe proſpérité. Les détails rendront cette vérité ſenſible.

On a vu que la compagnie n'avoit d'abord qu'un fonds qui n'a jamais été augmenté depuis, de 12,919, 680 livres. C'eſt avec ce foible capital qu'elle combattit les Eſpagnols & les Portugais dans les mers des Indes; qu'elle fit des conquêtes ſur ces nations alors belliqueuſes, & ſur les peuples de l'Aſie, redoutables au moins par leur multitude; qu'elle éleva des magaſins,

édifia des villes, conftruifit des forts fans nombre ; qu'elle établit ou foutint par-tout fon commerce à main armée. Ces dépenfes prodigieufes durerent depuis fon origine jufqu'en 1665, époque à laquelle toutes fes acquifitions étoient faites, tous fes établiffements étoient formés. Dans ce long & orageux période, les répartitions annuelles s'éleverent à vingt & un trois quarts pour cent.

La compagnie n'eut plus dans la fuite à envoyer dans l'Orient flotte fur flotte, pour dominer fur cet océan ; à lever fans ceffe de nouvelles armées, pour fubjuguer ou pour contenir fes ennemis ; à prodiguer fon fang & fes tréfors, pour s'affermir dans fes poffeffions. Ses opérations fe réduifirent aux opérations d'un commerce vif & avantageux : auffi le dividende s'éleva-t-il jufqu'en 1728, à environ vingt-trois pour cent.

Il eft depuis graduellement tombé à vingt, à quinze, & plus bas encore. On peut prédire qu'il baiffera encore. Il faut dire fur quoi nous appuyons cette conjecture.

Il eft démontré qu'à la clôture des livres de 1751, le capital de la compagnie ne montoit aux Indes, qu'à 171, 000, 000 livres ; la flotte qui étoit en chemin pour l'Europe, coûtoit 19, 200, 000 livres ; & les vaiffeaux expédiés pour l'Inde, 3, 000, 000 livres. On devoit aux Indes, 14, 000, 000 livres ; & en Europe on étoit en-arriere de 22, 400, 000 livres. Par conféquent la fortune de la compagnie, fans y comprendre les fortifications, ne s'élevoit pas au-deffus de 56, 800, 000 livres.

Dans cette fomme, toute foible qu'elle étoit, il ne fe trouvoit que 23, 400, 000 livres en

effets

effets commerçables, c'est-à-dire, en argent comptant, en marchandises & en bonnes créances. Le surplus consistoit en dettes désespérées, pour la valeur de trois millions, & en dettes très-équivoques pour 6,600, 000 liv.; en provisions de bouche & de boissons, pour 8,000, 000, livres; en canons de fonte, pour 1,400, 000 livres; en canons de fer, en boulets & en balles, pour 500, 000 livres; en fusils & en munitions de guerre, pour 1, 800, 000 liv.; en argenterie, pour 200, 000 livres; en esclaves, pour 300, 000 livres; en bestiaux & en chevaux, pour 200, 000 liv.; & en marchandises expédiées pour Batavia, des différentes contrées de l'Inde, pour 11, 200, 000 livres.

Il reste à examiner quels bénéfices, avec de si foibles capitaux, la compagnie a le talent de faire. Ses gains, autant qu'il est possible de les suivre, montent annuellement à 25, 400,000 livres; mais ses dépenses ordinaires montent à 18, 600, 000 livres; son dividende, en le supposant de 25 pour cent, à 3, 330, 000 liv.: par conséquent il ne lui reste que 470, 000 liv. pour faire face aux guerres, aux incendies de magasins, aux pertes de vaisseaux, à tant d'autres malheurs que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni empêcher.

Cette position doit paroître si peu vraisemblable à ceux qui ne voyent les choses que de loin, que nous n'aurions jamais osé en garantir la vérité, si nous n'avions sous nos yeux la correspondance du Général Mossel avec la direction. Aussi ce sage & habile administrateur regarde-t-il la compagnie comme un corps épuisé, qui ne se soutient que par des cordiaux. C'est, suivant son expression, un vaisseau qui coule

bas, & dont la submersion est retardée par la pompe.

Cette situation désespérée, qui réduira la compagnie à prendre sur ses capitaux, ou à diminuer encore son dividence au premier malheur qu'elle éprouvera, doit avoir eu des causes, & de grandes causes. La plus sensible de toutes, a été cette foule de petites guerres, qui se sont succédées sans interruption.

A peine les habitants, &c.

Page 216, *après ces mots*, de la compagnie, *lisez :* Comment eût-on remedié à la conduite des administrateurs, dont on n'avoit pas prévu le dérangement dans les commencements de la République, où les mœurs étoient pures & frugales? Dans ces établissements Hollandois, les loix avoient été faites par des hommes vertueux: il faut d'autres loix pour d'autres mœurs.

Le désordre, &c.

Page 218, *second alinea*, *après ces mots*, devoir reclamer, *lisez :* On commencera par se bien convaincre que le gouvernement de la compagnie est trop compliqué, en Europe même. Une direction partagée entre tant de chambres, entre tant de directeurs, entraîne nécessairement des inconvénients sans nombre. Il n'est pas possible que le même esprit préside par-tout, que les opérations ne se ressentent des vues opposées de ceux qui les conduisent dans des lieux divers, sans concert & sans dépendance. L'unité si nécessaire dans les arts, est également précieuse dans les affaires. Inutilement on objecteroit qu'il est important pour tous les Etats démocratiques, que les richesses y soient divisées, qu'il y regne entre la fortune des citoyens la plus grande égalité possible. Cette maxime,

vraie en elle-même, ne sauroit être appliquée à une république sans territoire, qui n'existe que par le commerce. Il faudra donc soumettre à une inspection unique tous les achats, toutes les ventes; il faudra les réunir dans un même port. L'économie sera le moindre des avantages que la compagnie trouvera dans ce changement.

De ce centre, où toutes les lumieres seront réunies, on ira chercher, on ira combattre les désordres jusques dans le fond de l'Asie. La conduite que tiennent les Hollandois avec les Princes Indiens, auxquels la force a arraché un commerce exclusif, sera un des premiers abus qui se présenteront. Depuis trop long-temps, on les traite avec une hauteur insultante; on veut pénétrer à découvert les mysteres de leur Gouvernement; on cherche à les engager dans des querelles avec des voisins; on entretient la division parmi leurs sujets; on leur montre une défiance pleine d'animosité; on les force à des sacrifices qu'ils n'ont pas promis; on les prive des avantages que leur assurent leurs capitulations: tous ces actes d'une tyrannie intolérable, occasionnent de fréquentes divisions, qui dégénerent quelquefois en hostilités. Pour rétablir une harmonie, qui devient tous les jours plus nécessaire & plus difficile, il faut employer des agents qui joignent à l'esprit de modération, la connoissance des intérêts, des usages, de la langue, de la religion, des mœurs de ces nations. Il se peut que la compagnie n'ait pas actuellement de tels instruments; mais il lui convient de les former. Peut-être même en trouveroit-elle parmi les chefs des comptoirs, que tout l'invite à abandonner.

Les négociants de toutes les nations, auxquels la nature a donné l'esprit d'observation, conviennent unanimement que les Hollandois ont trop multiplié leurs établissements dans l'Inde ; & qu'en se bornant à un moindre nombre, ils auroient beaucoup diminué leur dépense, sans rien retrancher de l'étendue de leurs affaires. Il n'est pas possible que la compagnie ait ignoré ce qui est si généralement connu. On peut penser qu'elle n'a été déterminée à conserver des comptoirs qui lui étoient à charge, que pour n'être pas soupçonnée de l'impuissance de les soutenir. Cette foible considération ne l'arrêtera plus. Toute son attention doit être de bien distinguer ce qu'il lui convient de proscrire, de ce qu'il lui est avantageux de maintenir. Elle a sous ses yeux une suite de faits & d'expériences qui l'empêcheront de se méprendre sur un arrangement de cette importance.

Dans les comptoirs subalternes, que les intérêts de son commerce la détermineront à conserver, elle détruira les fortifications inutiles : elle supprimera les conseils que le faste, plutôt que la nécessité, lui a fait établir : elle proportionnera le nombre de ses employés à l'étendue de ses affaires. Que la compagnie se rappelle ces temps heureux, où deux ou trois facteurs, choisis avec intelligence, lui expédioient des cargaisons infiniment plus considérables que celles qui lui sont arrivées depuis ; où elle obtenoit sur les marchandises des bénéfices énormes, qui, avec le temps, se sont perdus dans les mains de ses nombreux agents : alors elle ne balancera pas à revenir à ses anciennes maximes, & à préférer une simplicité qui l'enrichissoit, à un vain éclat qui la ruine.

Ce désordre fut son ouvrage. Tous les Européens fixés dans ses colonies vivoient dans l'opprobre, s'ils n'étoient attachés à son service. Les moyens de tous les genres furent employés, pour sortir de cet état d'une humiliation insoutenable. Les chefs se laisserent corrompre; & on multiplia les emplois, sans objet & sans mesure. Qu'on détruise un préjugé injuste & funeste, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, & la réforme que nous indiquons deviendra aisée.

Elle s'établira plus difficilement dans les colonies importantes. Les agents de la compagnie y forment un corps plus nombreux, plus accrédité, plus riche dans les proportions, & par conséquent moins disposé à rentrer dans l'ordre. Il faudra pourtant les y ramener; parce que les abus qu'ils ont introduits ou laissé établir, ameneroient nécessairement avec le temps la ruine totale des intérêts qu'ils conduisent. On auroit peine à voir ailleurs un désordre égal à celui qui regne dans les atteliers, les magasins, les chantiers, les arsenaux de Batavia, & des autres grands établissements. Les malversations des chefs, & de ceux qui leur sont subordonnés, sont si manifestes, que, de l'aveu des esprits les plus modérés, on gagneroit deux tiers au moins, en exécutant par entreprise les constructions, les travaux, les réparations.

Ces arrangements, &c.

Page 231, *après ces mots*, de grandes entreprises, *au-lieu de*, toute cette prospérité, *lisez*: La compagnie paye habituellement à l'Etat, des droits d'entrée pour toutes les marchandises qu'elle reçoit des Indes. Par un réglement du 10 de juillet 1677, elle doit annuellement trente-deux mille

livres pour les droits de ſortie. Elle n'a obtenu le renouvellement de ſon octroi en 1743, que ſous la condition formelle que la République percevroit trois pour cent ſur le dividende. On juge cependant que le Gouvernement devroit tirer de plus grands avantages d'un privilege excluſif auſſi important.

Aucune nation, quel que fût ſon régime, n'a jamais douté que tous les biens qui exiſtent dans un Etat, ne duſſent contribuer aux dépenſes du Gouvernement. La raiſon de ce grand principe, eſt à la portée de tous les eſprits. Les fortunes particulieres tiennent eſſentiellement à la fortune publique. L'une ne ſauroit être ébranlée, ſans que les autres en ſouffrent. Ainſi, quand les ſujets d'un Empire le ſervent de leur bourſe ou de leur perſonne, ce ſont leurs propres intérêts qu'ils défendent. La proſpérité de la patrie, eſt la proſpérité de chaque citoyen. Cette maxime, vraie dans toutes les légiſlations, eſt ſur-tout ſenſible dans les aſſociations libres.

Cependant il eſt des corps dont la cauſe, ſoit par ſa nature, ſoit par ſon étendue, ſoit par ſa complication, eſt plus eſſentiellement liée à la cauſe commune. Telle eſt en Hollaede la compagnie des Indes. Son commerce a eſſentiellement les mêmes ennemis que la République; ſa ſûreté ne peut avoir d'autre fondement que celle de l'Etat.

Les dettes publiques ont, de l'aveu de tous les hommes éclairés, ſenſiblement affoibli les Provinces-Unies, & altéré la félicité générale, par l'augmentation progreſſive des impôts, dont elles ont été la ſource. Jamais on ne ramenera la république à ſa ſplendeur primitive, ſans la

décharger de l'énorme fardeau ſous lequel elle ſuccombe; & ce ſecours, elle ne peut l'attendre que d'une compagnie qu'elle a toujours encouragée, toujours protégée, toujours favoriſée. Pour mettre ce corps puiſſant en état de faire des ſacrifices & de grands ſacrifices à la patrie, il ne ſera pas néceſſaire de diminuer les bénéfices des actionnaires : il ſuffira de le rappeller à une économie, à une ſimplicité, à une adminiſtration qui furent les principes de ſes premieres proſpérités.

Une réforme ſi néceſſaire ne ſe fera pas attendre. Cette confiance eſt due à un Gouvernement qui a cherché toujours à retenir dans ſon ſein une multitude de citoyens, & à n'en employer qu'un petit nombre dans ſes établiſſements éloignés.

C'eſt aux dépens, &c.

Page 236, *après ces mots*, de reprimer le mal, *liſez* : Que répondre à cette ſatyre amere de la démocratie ?

Induſtrieux Hollandois, autrefois ſi courageux, aujourd'hui ſi riches, craignez de retomber ſous le joug d'un pouvoir arbitraire que vous avez briſé, qui vous menace encore. Voulez-vous ſavoir comment on peut réunir & conſerver l'eſprit de commerce avec l'amour de la liberté? Contemplez, de vos rivages, cette iſle & ce peuple que la nature vous offre pour modele. Ayez toujours les yeux fixés ſur l'Angleterre. Si ſon alliance fut votre appui, ſa conduite va vous ſervir d'inſtruction ; ſon exemple, de regle.

Fin du Livre ſecond.

LIVRE TROISIEME.

Établissements, commerce & conquête des Anglois dans les Indes Orientales.

PAge 239, *après ces mots*, pour la moindre vente, *lisez :* Le cours de tant d'infortunes paroissoit devoir être arrêté, par la réunion de tous les Royaumes en un seul, lorsque Guillaume le Conquérant subjugua l'Angleterre un peu après le milieu du onzieme siecle. Ceux qui le suivoient, arrivoient de contrées un peu mieux policées, plus actives, plus industrieuses que celles où ils venoient s'établir. Cette communication devoit rectifier, étendre les idées des peuples qui recevoient la loi. Malheureusement l'introduction du Gouvernement féodal, occasionna une révolution si brusque & si entiere dans les propriétés, que tout tomba dans la confusion.

Les esprits se rassuroient à peine; à peine les vainqueurs & les vaincus commençoient à se regarder comme un même peuple, que le génie & les forces de la nation furent employés à soutenir les prétentions de ses Souverains à la Couronne de France. Dans ces cruelles guerres, les Anglois déployerent des talents & des vertus militaires; mais après de grands efforts & de grands succès, ils furent repoussés dans leur isle, où des dissentions domestiques les replongerent dans de nouvelles calamités.

Durant ces différents périodes, le commerce fut tout entier entre les mains des Juifs, &c.

Page 245, *après ces mots*, & en marchandises, *lisez :* Lancaster, qui conduisoit l'expédition, arriva l'année suivante au port d'Achem, entrepôt alors fort célebre. On y étoit instruit des victoires navales que sa nation avoit remportées sur les Espagnols ; & cette connoissance lui procura l'accueil le plus distingué. Le Roi fit pour lui ce qu'il auroit fait pour son égal : il voulut que ses propres femmes, richement vêtues, jouassent, en sa présence, des airs de danse sur plusieurs instrumens. Cette faveur fut suivie de toutes les facilités qu'il étoit possible de desirer, pour l'établissement d'un commerce sûr & avantageux. L'Amiral Anglois fut reçu à Bantam, comme dans le premier lieu où il avoit relâché; & un bâtiment qu'il avoit détaché pour les Moluques, lui apporta une assez grande quantité de girofle & de muscade. Avec ces précieuses épiceries, & les poivres qu'il avoit chargés à Java, à Sumatra, il regagna heureusement l'Europe.

La société, qui avoit chargé cet homme sage de ses intérêts, fut déterminée par ce premier succès, à former aux Indes des établissements ; mais à ne les former que du consentement des nations indigenes. Elle ne voulut pas débuter par des conquêtes.

Ses expéditions, &c.

Page 247, *après ces mots*, tout cela manquoit aux Anglois, *lisez :* qui furent attaqués par la ruse & par le force.

Leur rival commença par les écarter des lieux fertiles où il avoit formé des établissements. Dans les isles où son autorité n'étoit pas encore établie, il chercha à les rendre odieux aux naturels du pays, par des accusations où la vérité n'étoit

pas moins blessée que la bienséance. Ces honteux moyens n'ayant pas eu tout le succès que les Hollandois s'en étoient promis, ces marchands avides se déciderent pour des actes de violence. Une occasion extraordinaire fit commencer les hostilités plutôt qu'on ne l'avoit prévu.

C'est un usage à Java, que les épouses disputent à leurs époux les premieres faveurs de l'amour. Cette espece de guerre, que les hommes se font honneur de terminer au plutôt, & les femmes de prolonger le plus qu'il leur est possible, dure quelquefois des semaines entieres. Le Roi de Bantam, venoit de vaincre la résistance d'une nouvelle épouse, & il donnoit des fêtes publiques pour célebrer sa victoire. Les étrangers qui étoient dans le port, furent invités à ces réjouissances. Ce fut un malheur pour les Anglois, d'y être traités avec trop de distinction. Les Hollandois les rendirent responsables de ces préférences, & ne différerent pas d'un instant leur vengeance. Ils fondirent sur eux de toutes parts.

L'Océan Indien devint, à cette époque, le théâtre des plus sanglants combats entre les navigateurs des deux nations. Ils se cherchoient, ils s'attaquoient, ils se combattoient en gens qui vouloient vaincre ou mourir. Le courage étoit égal des deux côtés ; mais les forces étoient différentes.

Les Anglois succomboient, &c.

Page 249, *après ces mots*, en foiblesse, *lisez :* Cependant le courage de ces insulaires se soutint mieux au Coromandel & au Malabar.

Ils avoient formé des comptoirs à Mazulipatam, à Calicut, en plusieurs autres ports, & même à Delhy. Surate, le plus riche entrepôt de

ces contrées, tenta leur ambition en 1611. On étoit disposé à les y recevoir; mais les Portugais déclarerent, que si l'on souffroit l'établissement de cette nation, ils brûleroient toutes les villes de la côte, & se saisiroient de tous les bâtiments Indiens. Ce ton en imposa au Gouvernement. Midleton, déchu de ses espérances, fut réduit à se retirer de devant la place, à travers une nombreuse flotte, à laquelle il fit plus de mal qu'il n'en reçut.

Le Capitaine Thomas Best arriva l'année suivante dans ces parages avec de plus grandes forces. Il fut reçu à Surate sans contradiction. Les agents qu'il portoit avoient à peine commencé leurs opérations, qu'on vit paroître un redoutable armement, sorti de Goa. Réduit à l'alternative, de trahir les intérêts qu'on lui avoit confiés, ou de s'exposer aux plus grands périls pour les défendre, l'Amiral Anglois ne balança pas. Deux fois il attaqua les Portugais, & deux fois, malgré l'extrême infériorité de son escadre, il remporta la victoire. Cependant l'avantage que les vaincus tiroient de leur position, de leurs ports, de leurs forteresses, rendoit toujours la navigation des Anglois dans le Guzurate, très-difficile. Il fallut se battre encore contre un ennemi opiniâtre, que ses défaites ne rebutoient pas. On ne parvint à jouir de quelque tranquillité, qu'en l'achetant par de nouveaux combats & de nouveaux triomphes.

Le bruit de ces éclatants succès, contre une nation qui, jusqu'alors, avoit passé pour invincible, pénétra jusqu'à la capitale de la Perse.

Cette vaste région, si célebre dans l'antiquité, paroît avoir été libre dans sa plus ancienne forme de Gouvernement. Sur les ruines d'un

République corrompue, s'éleva la monarchie. Les Perses furent long-temps heureux sous cette forme d'administration; les mœurs étoient simples comme les loix. A la fin, l'esprit de conquête s'empara des Souverains. Alors les trésors de l'Assyrie, les dépouilles de plusieurs nations commerçantes, les tributs d'un grand nombre de Provinces, firent entrer des richesses immenses dans l'Empire; & ces richesses ne tarderent pas à tout changer. Le désordre fut poussé si loin, que le soin des amusements publics parut attirer l'attention principale du Gouvernement.

Un peuple qui ne vivoit que pour le plaisir, ne pouvoit tarder à être asservi. Il le fut successivement par les Macédoniens, par les Parthes, par les Arabes, par les Tartares, & vers la fin du quinzieme siecle par les Sophis, qui prétendoient descendre d'Aly, auteur de la fameuse réforme, qui divisa le mahométisme en deux branches.

Nul Prince de cette nouvelle race ne se rendit aussi célebre que Schah-Abbas, surnommé le Grand. Il conquit le Kandahar, plusieurs places importantes sur la mer Noire, une partie de l'Arabie, & chassa les Turcs de la Géorgie, de l'Arménie, de la Mésopotamie, de tous les pays qu'ils avoient conquis au-delà de l'Euphrate.

Ces victoires produisirent des changements remarquables dans l'intérieur de l'Empire. Les Grands avoient profité des troubles civils pour se rendre indépendants: on les abaissa; & les postes importants furent tous confiés à des étrangers, qui ne vouloient ni ne pouvoient former des factions. La milice étoit en possession de disposer du trône suivant son caprice: on la con-

tint par des troupes étrangeres, qui avoient une religion & des habitudes différentes. L'anarchie avoit rendu les peuples enclins à la sédition : on plaça dans les villes & dans les campagnes, des colonies choisies entre les nations les plus opposées aux anciens habitants, par les mœurs & le caractere. Il sortit de ces arrangements le despotisme le plus absolu, peut-être, qu'ait jamais éprouvé aucune contrée.

Ce qui est étonnant, c'est que le grand Abbas ait su allier à ce Gouvernement, oppresseur de sa nature, quelques vues d'utilité publique. Il appella tous les arts à lui, & les établit à la Cour & dans les Provinces. Tout ceux qui apportoient dans ses Etats un talent, quel qu'il fût, étoient sûrs d'être accueillis, d'être aidés, d'être récompensés. Il disoit souvent, que les étrangers étoient le plus bel ornement d'un Empire, & donnoient plus d'éclat au Prince, que les magnificences du luxe le plus recherché.

Pendant que la Perse sortoit de ses ruines par les différentes branches d'industrie qui s'établissoient de toutes parts, une colonie d'Arméniens, transférée à Ispahan, portoit au centre de l'Empire l'esprit de commerce. Bientôt ces négociants, & ceux des naturels du pays qui savoient les imiter, furent répandus dans l'Orient, en Hollande, en Angleterre, dans la Méditerranée & dans la Baltique, par-tout où les affaires étoient vives & considérables.

Le Sophi, &c.

Page 255, *après ces mots*, en concurrence. *lisez :* Les Anglois poursuivis dans tous les marchés par un ennemi puissant, acharné sans cesse à leur ruine, succomboient par-tout. Leur chûte

fut accélérée par les dissentions civiles & religieuses, qui inondoient de sang leur patrie, qui y étouffoient tous les sentiments, toutes les lumieres. De plus grands intérêts firent totalement oublier les Indes; & la compagnie opprimée, découragée, n'étoit plus rien à la mort instructive & terrible de Charles I.

Cromwel, irrité que les Hollandois eussent été favorables aux malheureux Stuards, & donnassent un asyle aux Anglois qu'il avoit proscrits; indigné que la République des Provinces-Unies affectât l'empire des mers; fier de ses succès; sentant ses forces & celles de la nation à laquelle il commandoit, voulut la faire respecter & se venger. Il déclara la guerre à la Hollande.

De toutes les guerres maritimes dont l'histoire a conservé le souvenir, c'est la plus savante, la plus illustre, par la capacité des chefs & le courage des matelots; la plus féconde en combats opiniâtres & meurtriers. Les Anglois eurent l'avantage, & ils le dûrent à la grandeur de leurs vaisseaux, que l'Europe a imitée depuis.

Le Protecteur, qui donna la loi, ne fit pas pour les Indiens tout ce qu'il pouvoit. Il se contenta d'y assurer le commerce Anglois, de faire désavouer le massacre d'Amboine, & de prescrire des dédommagements pour les descendants des malheureuses victimes de cette action horrible. On ne fit nulle mention, dans le traité, des forts que les Hollandois avoient enlevés à la nation dans l'isle de Java, & dans plusieurs des Moluques. A la vérité, la restitution de l'isle de Pouleron fut stipulée; mais les usurpateurs, secondés par le négociateur Anglois qui s'étoit laissé corrompre, surent si bien éluder cet

article, qui pouvoit & devoit leur donner un concurrent pour les épiceries, qu'il n'eut jamais d'exécution.

Malgré ces négligences, dès que la compagnie eut obtenu, en 1657, du Protecteur, le renouvellement de son privilege, & qu'elle se vit solidement appuyée par l'autorité publique, elle montra une vigueur que ses malheurs passés lui avoient fait perdre. Son courage s'accrut avec ses droits.

Le bonheur qu'elle avoit eu en Europe, la suivit en Asie. L'Arabie, la Perse, l'Indostan, l'Est de l'Inde, la Chine, tous les marchés que les Anglois avoient anciennement pratiqués, leur furent ouverts. On les y reçut même avec plus de franchise & de confiance qu'ils n'en avoient éprouvé autrefois. Les affaires y furent fort vives, & les bénéfices très-considérables. Il ne manquoit à leur fortune, que de pénétrer au Japon : ils le tenterent. Mais les Japonois, instruits par les Hollandois que le Roi d'Angleterre avoit épousé une fille du Roi de Portugal, ne voulurent pas recevoir les Anglois dans leurs ports.

Malgré cette contrariété, les prospérités de la compagnie furent très-brillantes. L'espoir de donner encore plus d'étendue & de solidité à ses affaires, la flattoit agréablement, lorsqu'elle se vit arrêtée dans sa carriere par une rivalité que ses propres succès avoient fait naître.

Des négociants, échauffés par la connoissance des gains qu'on faisoit dans l'Inde, résolurent d'y naviguer. Charles second, qui n'étoit sur le Trône qu'un particulier voluptueux & dissipateur, leur en vendit la permission; tandis que d'un autre côté, il tiroit des sommes considé-

rables de la compagnie, pour l'autoriſer à pourſuivre ceux qui entreprenoient ſur ſon privilege. Une concurrence de cette nature devoit dégénérer en brigandage. Les Anglois, devenus ennemis, couroient les uns ſur les autres avec un acharnement, une animoſité qui les décrierent dans les mers d'Aſie.

Les Hollandois voulurent mettre à profit cette ſinguliere criſe. Ces républicains s'étoient trouvés aſſez long-temps les ſeuls maîtres du commerce des Indes. Ils en avoient vu avec chagrin ſortir une partie de leurs mains, à la fin des troubles civils d'Angleterre. La ſupériorité de leurs forces leur fit eſpérer de la recouvrer, lorſque les deux nations commencerent, en 1664, la guerre dans toutes les parties du monde : mais les hoſtilités ne durerent pas aſſez long-temps, pour réaliſer ces vaſtes eſpérances. La paix leur interdiſant la force ouverte, ils ſe déterminerent à attaquer les Souverains du pays, pour les obliger de fermer leurs ports à leur rival. La conduite folle & mépriſable des Anglois, accrut l'audace Hollandoiſe. Elle alla juſqu'à les chaſſer ignominieuſement de Bantam en 1680.

Une inſulte auſſi grave & auſſi publique ranima la compagnie Angloiſe. La paſſion de rétablir ſa réputation, de ſatisfaire ſa vengeance, de maintenir ſes intérêts, la détermina aux plus grands efforts. Elle arma une flotte de vingt-trois vaiſſeaux, où furent embarqués huit mille hommes des troupes réglées. On mettoit à la voile, lorſque les ordres du Monarque ſuſpendirent le départ. Charles, dont les beſoins & la corruption ne connoiſſoient point de bornes, avoit eſpéré que, pour faire révoquer cette défenſe, on lui donneroit un argent immenſe. N'en

pouvant

pouvant obtenir de ses sujets, il se détermina à en recevoir de ses ennemis. Il sacrifia l'honneur & le commerce de sa nation à 2, 250, 000 liv. que lui firent compter les Hollandois, que de si grands préparatifs avoient effrayés. L'expédition projettée n'eut point lieu.

La compagnie épuisée par les fraix d'un armement que la vénalité de la Cour avoit rendu inutile, envoya ses bâtiments aux Indes, sans les fonds nécessaires pour former des cargaisons; mais avec ordre à ses facteurs de les rassembler sur son crédit, si la chose étoit possible. La fidélité qu'elle avoit montrée jusqu'alors dans ses engagements, fit trouver 6, 750, 000 liv. Rien n'est plus extraordinaire que la maniere dont on s'y prit pour les payer.

Josias Child, qui de directeur de la compagnie en étoit devenu le tyran, fit passer à l'insu, dit-on, de ses collegues, des ordres aux Indes, pour qu'on imaginât des prétextes, quels qu'ils pussent être, de frustrer les prêteurs de leur créance. C'est à son frere Jean Child, Gouverneur de Bombay, que l'exécution de ce systême d'iniquité fut plus particuliérement confiée. Aussi-tôt, cet homme avide, inquiet & féroce, annonce au Gouverneur de Surate des prétentions plus folles les unes que les autres. Ces demandes ayant été accueillies comme elles le méritoient, il fond sur tous les vaisseaux qui appartenoient aux sujets de la Cour de Delhy, & de préférence sur les navires expédiés de Surate, comme les plus riches. Il ne respecte pas même les bâtiments qui naviguoient munis de ses passeports; & il pousse l'audace jusqu'à s'emparer d'une flotte chargée de vivres pour une armée Mogole. Cet horrible brigandage, qui dura toute

l'année 1688, causa dans tout l'Indostan des dommages inestimables.

Aurengzeb, qui tenoit les rênes de l'Empire d'une main ferme, ne différa pas d'un moment la punition d'un si grand outrage. Un de ses lieutenants débarque au commencement de 1689, avec vingt mille hommes, à Bombay, isle importante du Malabar, qu'une Princesse de Portugal avoit portée en dot à Charles second, & que ce Monarque avoit cédée à la compagnie en 1668. A l'approche de l'ennemi, l'on abandonne le fort de Magazan avec tant de précipitation, qu'on y oublie de l'argent, des vivres, plusieurs caisses remplies d'armes, & quatorze pieces de gros canon. Le Général Indien, enhardi par ce premier avantage, attaque les Anglois dans la plaine, les bat & les réduit à se renfermer tous dans la principale forteresse, où il les investit, & où il espere les forcer bientôt de se rendre.

Child, aussi lâche dans le danger qu'il avoit paru audacieux dans ses pirateries, envoye sur le champ des députés à la Cour, pour y demander grace. Après bien des supplications, bien des bassesses, ces Anglois sont admis devant l'Empereur, les mains liées & la face prosternée contre terre. Aurengzeb, qui vouloit conserver une liaison qu'il croyoit utile à ses Etats, ne fut pas inflexible. Après avoir parlé en Souverain irrité, en Souverain qui pouvoit & devoit peut-être se venger, il céda au repentir & aux soumissions. L'éloignement de l'auteur des troubles, un dédommagement convenable pour ceux de ses sujets qu'on avoit pillés : tels furent les actes de justice auxquels le despote le plus absolu qui fut jamais, réduisit ses volontés suprêmes. A ces con-

ditions si modérées, il fut permis aux Anglois de continuer à jouir des privileges qu'ils avoient obtenus dans les rades Mogoles, à des époques différentes.

Ainsi finit cette malheureuse affaire, qui interrompit le commerce de la compagnie pendant plusieurs années; qui occasionna une dépense de neuf à dix millions; qui causa la perte de cinq gros vaisseaux, & d'un plus grand nombre de moindre grandeur; qui coûta la vie à plusieurs milliers d'excellents matelots, & qui se termina par la ruine du crédit & de l'honneur de la nation : deux choses dont la valeur est au-dessus de tous les calculs.

En changeant de maximes & de conduite, la compagnie pouvoit se flatter de sortir du précipice affreux où elle s'étoit jettée elle-même. Une révolution qui lui étoit étrangere, ruina bientôt ces douces espérances. Jacques second, despote & fanatique, mais le Prince de son siecle qui entendoit le mieux la marine & le commerce, fut précipité du trône. Cet événement arma l'Europe entiere. Les suites de ces sanglantes divisions sont assez connues. L'on ignore peut-être que les armateurs François enleverent à la Grande-Bretagne quatre mille deux cents bâtiments marchands, qui furent évalués six cents soixante-quinze millions de livres; & que la plupart des vaisseaux qui revenoient des Indes, se trouverent compris dans cette fatale liste.

Ces déprédations, &c. *lisez cet article à la page* 292, *jusqu'à la page* 297, qui les avoient fait naître.

Lisez: de plus grands intérêts fixerent bientôt son attention.

L'Angleterre & la France entrerent en guerre en 1744. Toutes les parties de l'Univers devinrent le théâtre de leurs divisions. Dans l'Inde, comme ailleurs, chaque nation soutint son caractere. Les Anglois, toujours animés de l'esprit de commerce, attaquerent celui de leurs ennemis, & le détruisirent. Les François, fideles à leur passion pour les conquêtes, s'emparerent du principal établissement de leur concurrent. Les événements firent voir lequel des deux peuples avoit agi avec plus de sagesse. Celui qui ne s'étoit occupé que de son agrandissement, tomba dans une inaction entiere; tandis que l'autre, privé du centre de sa puissance, donnoit plus d'étendue à ses entreprises.

A peine les deux nations avoient mis fin aux hostilités qui les divisoient, qu'elles entrerent comme auxiliaires dans les démêlés des Princes de l'Inde. Peu après, elles reprirent les armes pour leurs propres intérêts. Avant la fin des troubles, les François se trouverent chassés du continent & des mers d'Asie. A la paix de 1763, la compagnie Angloise se trouva en possession de l'Empire, en Arabie, dans le golfe Persique, sur les côtes de Malabar & de Coromandel, & dans le Bengale.

Toutes ces régions different par le climat, par les mœurs, par le sol, par les productions, par l'industrie, par les ventes & par les achats. Elles doivent être exactement & profondément connues. Nous allons les parcourir d'un pas rapide. On sentira que leur description appartient spécialement à l'histoire de la nation qui s'y est procuré une influence plus marquée, & qui en retire les plus grands avantages.

L'Arabie est une des plus grandes péninsules

au monde connu. Elle a pour limites, &c. *continuez cet article page* 271, *juſqu'à la page* 290, la portion le plus conſidérable, *ajoutez :* ils ont acquis la même ſupériorité en Perſe.

Cette nation avoit à peine été admiſe dans l'Empire des Sophis, que, comme on l'a dit, elle y vit accourir les Hollandois. Le commerce de ces Républicains s'établit d'abord ſur un pied très-déſavantageux ; mais bientôt délivrés, par les guerres civiles d'Angleterre, d'un rival qui jouiſſoit de trop de faveurs, pour être balancé par la plus grande économie, ils ſe virent bientôt ſans concurrents, & par conſéquent les maîtres de donner à ce qu'ils vendoient, à ce qu'ils achetoient, la valeur qui leur convenoit. C'eſt ſur ce ſyſtême deſtructeur, qu'étoient fondés les rapports des Perſans avec les Hollandois, lorſque le retour des Anglois, que les François ne tarderent pas à ſuivre, donna aux affaires une face nouvelle & plus raiſonnable.

Dans le temps que les trois nations faiſoient les plus grands efforts pour ſe donner la ſupériorité, & que ces efforts tournoient à l'avantage de l'Empire, on leur fit éprouver mille vexations, plus injuſtes, plus odieuſes les unes que les autres. Le trône &c. *continuez page* 255 *juſqu'à ces mots, page* 270, pour l'obtenir des autres.

Liſez : Les perles de Baharem ſont moins blanches que celles de Ceylan & du Japon ; mais beaucoup plus groſſes que les premieres, & d'une forme plus réguliere que les autres. Elles tirent un peu ſur le jaune : mais on ne peut leur diſputer l'avantage de conſerver leur eau dorée ; tandis que les perles plus blanches perdent avec le temps beaucoup de leur éclat, ſur-tout dans

les pays chauds. La coquille des unes & des autres, connue sous le nom de nacre de perle, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Le produit, &c.

Page 271, *après ces mots*, pêchées, *ajoutez*, Le Malabar n'a point de perles; mais il a d'autres richesses.

Le Malabar proprement dit, *page* 298.

Page 317, sur la côte, *au-lieu de* nous n'examinerons pas, *lisez*: Les détails où nous sommes entrés, feroient penser que la position des Anglois dans le Malabar, est telle qu'ils pouvoient la desirer. Il est pourtant prouvé qu'ils ne tirent de tous les établissements qu'ils ont formés sur cette côte, que 2, 250, 000 livres; tandis que leurs dépenses annuelles y montent à plus de six millions.

Si la compagnie n'avoit été détournée par les grandes scenes qui l'ont occupée au Coromandel & dans le Bengale, on peut croire que les choses seroient dans un meilleur ordre au Malabar.

Les fortifications de Bombay n'auroient pas été augmentées, ensuite diminuées, étendues de nouveau, & enfin changées à cent reprises différentes. Des plans formés par les gens de l'art, exécutés par des citoyens honnêtes, auroient prévenu ces énormes dissipations, qui ont excité une indignation si universelle.

On auroit envoyé du Gange ou d'Europe des fonds suffisants, pour former chaque année sept ou huit riches cargaisons, au-lieu de trois ou quatre fort médiocres, que fournit un commerce languissant & presqu'abandonné.

L'état habituel de foiblesse, d'anarchie & de guerre où sont les souverainetés indépendantes

dans ce continent, ſur-tout vers le Midi, auroit fait imaginer un ſyſtême convenable au bonheur de ces peuples, & aux intérêts de la nation qui l'auroit procuré par ſon influence.

Enfin, la compagnie auroit acquis l'iſle de Salſete, que lui offroient les Marattes, pour un ſecours momentané de cinq cents hommes, contre le Souba du Décan; & elle feroit ſortie par cet arrangement, de la honteuſe dépendance où elle eſt d'eux, pour ſes ſubſiſtances.

Ces Barbares, &c.

Page 333, *après ces mots*, comme corps marchand, *liſez :* Il reſte à la conſidérer ſous un point de vue politique.

Les Anglois entreprirent en 1751 de donner la Nababie d'Arcate à Mamet-Alikan. L'exécution de ce grand projet éprouva des difficultés ſans nombre. Elle furent enfin ſurmontées, après des combats, des défaites, des victoires, des négociations, qui durerent bien des années. Le nouveau Souverain, auquel il reſtoit toujours beaucoup d'ennemis, mit ſa perſonne ſous la ſauvegarde de ſes protecteurs, en fixant ſa perſonne à Madraz; & ſes Provinces, ſous la protection de leurs armes, en leur en abandonnant totalement la défenſe. Pour les mettre en état de porter le fardeau dont ils ſe chargeoient, & de ſe rembourſer des avances qu'ils avoient faites, on convint qu'ils jouiroient des revenus du pays, qui, dans des temps plus heureux, furent de 12, 000, 000 liv. & qui ſont encore de 8, 400, 000 liv. au moins. Il eſt vrai qu'il en faut prélever 2, 880, 000 liv. pour les dépenſes publiques, & autant pour l'entretien du Nabab : mais il en reſte toujours 2, 640, 000 livres, en pur bénéfice pour la compagnie. Par cet arrangement, elle tient le

Carnate, c'eſt-à-dire la contrée la plus induſtrieuſe de ces vaſtes régions, dans une dépendance entiere.

Pour augmenter encore leur influence ſur ces côtes, les Anglois méditoient depuis long-temps d'acquérir un grand territoire aux environs de Mazulipatam. Ils réuſſirent en 1767 à ſe faire céder, par le Souba du Décan, les Provinces de Candavir, d'Elour, de Montaſanagar, de Ragimendry & de Chicakol. Cette prodigieuſe extenſion de revenu & de territoire, leur faiſoit penſer qu'ils n'auroient plus qu'à jouir du bonheur de leur poſition ; lorſqu'ils virent ſe former contr'eux un orage, qui pouvoit ébranler leur fortune, & peut-être la renverſer.

Hyder-Alikan, ſoldat de fortune, qui avoit appris la guerre des Européens, avoit fait de grandes conquêtes, & s'étoit rendu maître du Mayſſour. Ses forces & ſa réputation l'enhardirent à ſommer le Souba du Décan & le Nabad du Carnate, de ſe joindre à lui, pour chaſſer les Anglois du Coromandel, ſous peine de voir ravager toutes leurs Provinces. La compagnie crut qu'il étoit de ſa gloire & de ſes intérêts de prévenir un ennemi qui annonçoit ſi fiérement ſa haine & ſes projets; & fit marcher une armée contre lui, au mois de mars 1767.

Le colonel Wood, qui la commandoit, marchoit avec confiance; lorſqu'à ſon grand étonnement, il ſe vit en tête une armée exactement payée, très-bien diſciplinée, compoſée de trente mille hommes d'infanterie, de vingt mille chevaux, & qui conduiſoit un train d'artillerie conſidérable. La guerre ſe tourna en ruſes, comme le deſiroit Hyder, génie artificieux & fécond en ſtratagêmes. Il eut l'art de ſurprendre ſes en-

nemis dans leurs camps, de leur enlever leurs vivres & leurs équipages, de s'emparer de leurs meilleures places par des intelligences bien ménagées, de pousser devant lui leurs troupes, battues, découragées, presque révoltées par le défaut de solde ; & il en vint à leur faire craindre de voir leur capitale assiégée, pillée & détruite. Le découragement devenoit universel; lorsque des secours arrivés à propos, mirent le Général Anglois en état de se reporter en-avant. Il réussit, le 4 octobre 1768, à forcer les Indiens à une bataille rangée qu'ils avoient paru jusqu'alors vouloir éviter. Ce fut peut-être l'action la plus disputée, la plus sanglante qu'on eût encore vue dans ces contrées. A la fin, Wood resta le maître du champ, où, de part & d'autre, l'on avoit combattu si vaillamment; mais ce fut tout le fruit qu'il retira de sa victoire.

Hyder, quoique vaincu, présentoit un front menaçant, étoit toujours redoutable. On lui fit porter des paroles de conciliation. Il les écouta assez froidement ; & ce ne fut pas sans de grandes négociations, ni, si l'on en croit quelques relations, sans des présents considérables, qu'on le détermina à la paix, après deux ans de guerre. Ce Prince continue à paroître aux Anglois plutôt un ennemi contre lequel il faut être toujours en garde, qu'un allié sur lequel ils puissent compter. Les plus éclairés d'entr'eux pensent même, qu'à moins que leur nation ne soit débarrassée, de quelque maniere que ce puisse être, d'un voisin trop ambitieux & trop actif pour la laisser tranquille, elle ne pourra pas compter sur la puissance que des circonstances heureuses lui ont procurée au Coromandel. Voyons sa position dans le Bengale.

Le Bengale, &c.

Page 352, *après ces mots*, de toiles différentes, *lisez :* Le borax, qui se trouve dans la Province de Patna, est une substance saline, que les chymistes Européens ont vainement tenté de contrefaire. Quelques-uns d'entr'eux le regardent comme un sel alcali, qui se trouve tout formé dans cette riche contrée de l'Indostan; d'autres veulent qu'il soit le produit des volcans ou des incendies souterreins.

Quoi qu'il en soit, le borax sert très-utilement dans le travail des métaux, dont il facilite la fusion & la purification. Convertie promptement en verre par l'action du feu, cette substance se charge des parties étrangeres avec lesquelles ces métaux sont combinés, & les réduit en scories. Le borax est même d'une nécessité indispensable pour les essais des mines, & pour la soudure des métaux. Il n'y a que les Hollandois qui sachent le purifier. Ce secret leur fut apporté, dit-on, par quelques familles Vénitiennes, qui allerent chercher dans les Provinces-Unies une liberté qu'elles ne trouvoient pas sous le joug de leur aristocratie.

Le salpêtre, &c.

Page 353, *après ces mots*, ailleurs, *lisez :* Les Européens en exportent pour les besoins de leurs colonies d'Asie, ou de leurs métropoles, environ dix millions pesant. La livre s'achete sur les lieux trois sols, au plus, & nous est revendue dix sols, au moins.

Cassimbazar, &c.

Page 365, *après ces mots*, ont été trompées, *lisez :* Ce furent les Lords Arlington & Offori qui introduisirent le thé en Angleterre. Ils y en apporterent de Hollande en 1666, & leurs

femmes le mirent à la mode chez les personnes de leur rang. La livre pesant se vendoit alors soixante-sept ou huit livres à Londres, quoiqu'elle n'en eût coûté que trois ou quatre à Batavia. Ce prix, qui ne diminùa que très-lentement, n'empêcha pas que le goût de cette boisson ne fit des progrès. Cependant elle ne devint d'un usage commun, que vers 1715 : alors, seulement, on commença à prendre du thé verd; car jusqu'à cette époque, on n'avoit connu que le thé bouy. Depuis, la passion pour cette feuille Asiatique est devenue générale. Peut-être cette manie n'est-elle pas sans inconvénient : mais on ne sauroit nier que la nation ne lui doive plus de sobriété, que n'en avoient pu obtenir les loix les plus séveres, les déclamations éloquentes des orateurs chrétiens, les meilleurs traités de morale.

Il a été porté, &c.

Page 371, *après ces mots*, dans le mois d'octobre 1766, *lisez :* Il s'est élevé depuis à douze & demi. C'étoit plus que la situation de la compagnie ne le permettoit; puisqu'à cette époque, il ne lui restoit que fort peu de chose au-delà de ses premiers fonds. S'il en est ainsi, comment un si foible capital a-t-il pu acquérir, dans l'opinion publique, la valeur de deux cents quatre-vingt millions, qui est le terme où l'a porté le prix de l'action?

Cette objection n'est pas invincible. On connoît l'enthousiasme Anglois. Cent & cent fois il a été mis en mouvement par des objets qui n'auroient pas fait la moindre sensation sur les peuples les plus légers & les plus frivoles. Un événement important a violemment entraîné, dans son tourbillon, la nation entiere. Elle s'est

livrée, avec l'emportement qui lui est propre, aux vastes espérances que lui offroit la conquête récente du Bengale.

Cette révolution prodigieuse, qui a influé, d'une maniere si sensible, & sur la destinée des habitants de cette partie de l'Asie, & sur le commerce que les nations Européennes font dans ces climats, a-t-elle été l'effet & le résultat d'une suite de combinaisons politiques? Est-ce encore un de ces événements, dont la prudence ait droit de s'enorgueillir? Non: le hasard seul en a décidé; & les circonstances qui ont ouvert aux Anglois cette carriere de gloire & de puissance, loin de leur promettre les succès qu'ils ont eus, sembloient, au contraire, leur annoncer les revers les plus funestes.

Depuis quelque temps il s'étoit introduit, dans ces contrées, un usage pernicieux. Tout Gouverneur de quelque établissement Européen, se permettoit de donner asyle aux naturels du pays, qui craignoient des vexations ou des châtiments. Les sommes, souvent très-considérables, qu'il recevoit pour prix de sa protection, lui faisoient fermer les yeux sur le danger auquel il exposoit les intérêts de ses commettants. Un des principaux Officiers du Bengale, qui connoissoit cette ressource, se refugia chez les Anglois à Calcutta, pour se soustraire aux peines que ses infidélités avoient méritées. Il fut accueilli. Le Souba offensé, comme il devoit l'être, se mit à la tête de son armée, attaqua la place, & s'en empara. Il fit jetter la garnison dans un cachot étroit, où elle fut étouffée en douze heures. Il n'en resta que vingt-trois hommes. Ces malheureux offrirent de grandes sommes à la garde qui étoit à la porte de leur prison, pour qu'on fît avertir le

Prince de leur situation. Leurs cris, leurs gémissements l'apprenoient au peuple qui en étoit touché; mais personne ne vouloit aller parler au despote. IL DORT, disoit-on aux Anglois mourants; & il n'y avoit pas peut-être un seul homme dans le Bengale, qui pensât que, pour sauver la vie à cent cinquante infortunés, il fallût ôter un moment de sommeil au Tyran.

L'Amiral Watzon, qui étoit arrivé depuis peu dans l'Inde avec une escadre, & le Colonel Clive, qui s'étoit si fort distingué dans la guerre du Carnate, ne tarderent pas à venger leur nation. Ils ramasserent les Anglois dispersés & fugitifs; ils remonterent le Gange, dans le mois de décembre 1756, reprirent Calcutta, s'emparerent de plusieurs autres places, & remporterent enfin une victoire complette sur le Souba.

Un succès si étendu & si rapide devient en quelque sorte inconcevable, lorsqu'on pense que c'étoit avec un corps de cinq cents hommes que les Anglois luttoient ainsi contre toutes les forces du Bengale: mais s'ils dûrent en partie leurs avantages à la supériorité de leur discipline & à l'ascendant marqué que les Européens ont dans les combats sur les nations Indiennes, ils ont encore été servis plus utilement par l'ambition des chefs, par la cupidité des Ministres, & par la nature d'un Gouvernement qui n'a d'autres ressorts que l'intérêt du moment & la crainte. C'est du concours de ces diverses circonstances, qu'ils ont su profiter dans cette premiere entreprise, & dans toutes celles qui l'ont suivie. Le Souba étoit détesté de ses peuples, comme le sont presque toujours les despotes; ses principaux Officiers vendoient leur crédit aux An-

glois ; il fut trahi à la tête de ſon armée, dont la plus grande partie refuſa de combattre ; & il tomba lui-même au pouvoir de ſes ennemis, qui le firent étrangler en priſon.

Il diſpoſerent de la Soubabie en faveur de Jaffer-Alikan, chef de la conſpiration. Il céda à la compagnie quelques Provinces, & il lui accorda tous les privileges, toutes les exemptions, toutes les faveurs auxquelles elle pouvoit prétendre. Mais bientôt las du joug qu'il s'étoit impoſé, il chercha ſourdement les moyens de s'en affranchir. Ses deſſeins furent pénétrés; & il fut arrêté au milieu de ſa propre capitale.

Cachem-Alikan, ſon gendre, fut proclamé à ſa place. Il avoit acheté cette uſurpation par des ſommes immenſes. Mais il n'en jouit pas long-temps. Impatient du joug, comme l'avoit été ſon prédéceſſeur, il ſe montra indocile, & refuſa de recevoir la loi. Auſſi-tôt la guerre ſe rallume. Ce même Jaffer-Alikan, que les Anglois tenoient priſonnier, eſt proclamé, de nouveau, Souba du Bengale. On marche contre Cachem-Alikan ; on parvient à corrompre ſes Généraux ; il eſt trahi & entiérement défait : trop heureux, en perdant ſes Etats, de ſauver les immenſes richeſſes qu'il avoit accumulées !

Au milieu de cette révolution, Cachem-Alikan ne perdit pas l'eſpoir de la vengeance. Il alla porter ſon reſſentiment & ſes tréſors chez le Nabab de Benarés, premier Viſir de l'Empire Mogol. Ce Nabab, & tous les Princes voiſins, ſe réunirent contre l'ennemi commun, qui les menaçoit tous également : mais ce n'étoit plus à une poignée d'Européens, venue de la côte de Coromandel, qu'ils avoient à faire ; c'étoit à toutes les forces du Bengale, que les Anglois

tenoient sous leur puissance. Fiers de leurs succès, ils n'attendirent point qu'on vînt les attaquer ; ils marcherent les premiers au-devant de cette ligue formidable ; & ils marcherent avec la confiance que leur inspiroit Clive, ce Général dont le nom sembloit être devenu le garant de la victoire. Cependant Clive ne voulut rien hasarder. Une partie de la campagne se passa en négociations : mais enfin les richesses que les Anglois avoient déja tirées du Bengale, servirent à leur assurer encore de nouvelles conquêtes. Les chefs de l'armée Indienne furent corrompus ; & lorsque le Nabab de Bénarés voulut engager une action, il fut entraîné par la fuite des siens, sans même avoir pu combattre.

Cette victoire livra le pays de Bénarés aux Anglois ; & il sembloit que rien ne pût les empêcher de réunir cette souveraineté à celle du Bengale. Mais, soit modération, soit prudence, ils se contenterent de lever huit millions de contribution ; & ils offrirent la paix au Nabab à des conditions qui devoient le mettre dans l'impuissance de leur nuire, mais qu'il étoit encore trop heureux d'accepter, pour rentrer dans ses Etats.

Parmi ces désastres, Cachem-Alikan a trouvé encore le moyen de sauver une partie de ses trésors, & il s'est retiré chez les Scheiks, peuples situés aux environs de Delhy, d'où il cherche à se faire des alliés & à susciter des ennemis aux Anglois.

Pendant que ces choses se passoient dans le Bengale, l'Empereur Mogol, chassé de Delhy par les Patanes, qui avoient proclamé son fils à sa place, erroit de Province en Province, cherchant un asyle dans ses propres Etats, &

demandant vainement du ſecours à ſes propres vaſſaux. Abandonné de ſes ſujets, trahi par ſes alliés, ſans appui, ſans armée, il fut frappé de la puiſſance des Anglois, & il implora leur protection. Ils lui promirent de le conduire à Delhy, & de le rétablir ſur ſon trône ; mais ils commencerent par ſe faire céder, d'avance, le Bengale en toute Souveraineté. Cette ceſſion fut faite par un acte authentique, & revêtue de toutes les formalités uſitées dans l'Empire Mogol.

Les Anglois munis de ce titre, qui légitimoit, en quelque ſorte, leur uſurpation aux yeux des peuples, oublierent bientôt leurs promeſſes. Ils firent entendre à l'Empereur, que les circonſtances ne leur permettoient pas de ſe livrer à une pareille entrepriſe ; qu'il falloit attendre des temps plus heureux ; & ils lui aſſignerent, pour tout dédommagement, une penſion de ſix millions, & le revenu des Provinces d'Ellabad & de Caza-Jeham-Abad, avec leſquels ce malheureux Prince fut réduit à ſubſiſter dans une des principales villes du Royaume de Bénarés, où il a fixé ſa réſidence. Ainſi, l'Empire Mogol ſe trouve partagé entre deux Empereurs : l'un, qui eſt reconnu dans les différentes contrées de l'Inde, où la compagnie Angloiſe a des établiſſements & de l'autorité ; l'autre, qui l'eſt dans les Provinces qui environnent Delhy, & dans les pays où cette compagnie n'a point d'influence.

Les Anglois ainſi devenus Souverains du Bengale, ont cru devoir conſerver l'image des formes anciennes, dans un pays où elles ont le plus grand pouvoir, & peut-être le ſeul pouvoir qui ſoit ſûr & durable. C'eſt toujours ſous

le

le nom d'un Souba qu'ils gouvernent ce Royaume, & qu'ils en perçoivent les revenus. Ce Souba, qui eſt à leur nomination, à leurs gages, ſemble donner des ordres. C'eſt de lui que paroiſſent émanés les actes publics, les décrets qui ont été réellement délibérés dans le conſeil de Calcutta ; de maniere qu'après avoir changé de maîtres, ces peuples ont pu croire, pendant long-temps, qu'ils étoient encore courbés ſous le même joug.

Si nous cherchons maintenant à connoître les revenus publics du Bengale, nous trouverons qu'au moment de la conquête, ils étoient de quatre-vingt millions. Les dépenſes, pour régir ou pour défendre cet Etat, furent fixées alors à quarante & un millions. Il fut convenu d'en donner ſix à l'Empereur Mogol, & trois au Souba. Ainſi, il en reſtoit trente à la compagnie. Ses achats, dans les différents marchés de l'Inde, devoient en abſorber la plus grande partie ; mais cependant l'on avoit eſtimé qu'il reſteroit encore pluſieurs millions, qui ſeroient portés dans la Grande-Bretagne.

Ce nouvel ordre de choſes, ſans apporter aucun changement ſenſible à la forme extérieure de la compagnie Angloiſe, en a changé eſſentiellement l'objet. Ce n'eſt plus une ſociété commerçante ; c'eſt une puiſſance territoriale, qui exploite ſes revenus, à l'aide d'un commerce qui faiſoit autrefois toute ſon exiſtence, & qui, malgré l'extenſion qu'il a reçu, n'eſt plus qu'un acceſſoire dans les combinaiſons de ſa grandeur actuelle.

Les arrangements, &c. *page* 377.

Page 380, *après ces mots*, des deniers pu-

blics, *lisez :* Cette époque s'éloigneroit sans doute, si les Anglois, respectant les droits de l'humanité, écartoient enfin de ces contrées l'oppression sous laquelle elles gémissent depuis tant de siecles. Alors Calcutta, loin d'être un objet de terreur pour les peuples, deviendroit un tribunal toujours ouvert aux plaintes des malheureux que la tyrannie oseroit poursuivre. La propriété seroit si respectée, que l'or enseveli depuis tant d'années, sortiroit des entrailles de la terre, pour remplir sa destination. On encourageroit tellement l'agriculture & les manufactures, que les objets d'exportation deviendroient tous les jours plus considérables ; & que la compagnie, en suivant de pareilles maximes, au-lieu d'être réduite à diminuer les tributs qu'elle a trouvés, pourroit peut-être concilier leur augmentation avec l'aisance universelle. Et qu'on ne dise pas que ce plan est une chimere. La compagnie Angloise, elle-même, en a prouvé la possibilité.

La plupart, &c.

Page 381, *au-lieu de*, On a suivi, *lisez :* On avoit suivi une marche différente dans les possessions Angloises, à la côte de Coromandel. On avoit remarqué que les aldées étoient formées par plusieurs familles, qui, la plupart, tenoient les unes aux autres; & cette observation avoit fait bannir l'usage des fermiers. Chaque champ étoit taxé à une redevance annuelle ; & le chef de la famille étoit caution pour ses parents, pour ses alliés. Cette méthode lioit les colons les uns aux autres, & leur donnoit la volonté, les moyens de se soutenir réciproquement. Telle étoit la cause qui avoit élevé les établissements de cette nation au degré de prospérité dont ils

étoient susceptibles ; tandis que ceux de ses rivaux languissoient, sans culture, sans manufactures, & par conséquent sans population.

Pourquoi faut-il qu'une administration qui fait tant d'honneur à la raison & à l'humanité, ne se soit point étendue au-delà du petit territoire de Madras ? Seroit-il donc vrai que la modération est une vertu uniquement attachée à la médiocrité ? La compagnie Angloise avoit eu jusqu'à ces derniers temps une conduite supérieure à celle des autres compagnies. Ses agents, ses facteurs étoient bien choisis. Les principaux étoient des jeunes gens de famille, déja parfaitement instruits des éléments du commerce, & qui ne craignoient point d'aller servir leur patrie au-delà des mers, de ces mers immenses que la nation regarde comme une partie de son Empire. La compagnie avoit vu le plus souvent le commerce en grand, & l'avoit presque toujours fait comme une société de vrais politiques, autant que comme une société de négociants. Enfin, ses colons, ses marchands, ses militaires avoient conservé plus de mœurs, plus de discipline, plus de vigueur que ceux des autres nations.

Qui auroit imaginé que cette même compagnie, changeant tout-à-coup de conduite & de systême, en viendroit bientôt au point de faire regretter aux peuples de Bengale, le despotisme de leurs anciens maîtres? Cette funeste révolution n'a été que trop prompte & trop réelle. Une tyrannie méthodique a succédé à l'autorité arbitraire. Les exactions sont devenues générales & régulieres, l'oppression a été continuelle & absolue. On a perfectionné l'art destructeur des monopoles ; on en a inventé de nou-

veaux. En un mot, on a altéré, corrompu toutes les ſources de la confiance, de la félicité publiques.

Sous le Gouvernement des Empereurs Mogols, les Soubas, chargés de l'adminiſtration des revenus, étoient forcés par la nature des choſes, d'en abandonner la perception aux Nababs, aux Palagars, aux Zémidars, qui les ſous-affermoient à d'autres Indiens, & ceux-ci à d'autres encore; de maniere que le produit de ces terres paſſoit & ſe perdoit en partie dans une multitude de mains intermédiaires, avant d'arriver dans le tréſor du Souba, qui n'en rendoit lui-même qu'une très-petite portion à l'Empereur. Cette adminiſtration vicieuſe à beaucoup d'égards, avoit du moins cela de favorable aux peuples, que les fermiers ne changeant point, le prix des fermes étoit toujours le même; parce que la moindre augmentation, en ébranlant cette chaîne, où chacun trouvoit graduellement ſon profit, auroit infailliblement cauſé une révolte; reſſource terrible, mais la ſeule qui reſte en faveur de l'humanité, dans les pays opprimés par le deſpotiſme.

Peut-être qu'au milieu de cet ordre des choſes, il y avoit une foule d'injuſtices & de vexations particulieres. Mais du moins la perception des deniers publics ſe faiſant toujours ſur un taux fixe & modéré, l'émulation n'étoit point abſolument éteinte. Les cultivateurs, ſûrs de conſerver le produit de leur récolte, en payant exactement le prix de leur ferme, ſecondoient par leur travail la fécondité du ſol. Les tiſſerands, maîtres du prix de leurs ouvrages, libres de choiſir l'acheteur qui leur convenoit le mieux, s'attachoient à perfectionner & à étendre leurs

manufactures. Les uns & les autres tranquilles ſur leur ſubſiſtance, ſe livroient avec joie aux plus doux penchants de la nature, au penchant dominant dans ces climats; & ils ne voyoient dans l'augmentation de leur famille, qu'un moyen d'augmenter leurs richeſſes. Telles ſont évidemment les cauſes de ce haut degré auquel l'induſtrie, l'agriculture & la population s'étoient élevées dans le Bengale. Il ſembloit qu'elles duſſent encore s'accroître ſous le Gouvernement d'un peuple libre & ami de l'humanité. Mais la ſoif de l'or, la plus dévorante, la plus cruelle de toutes les paſſions, a produit une adminiſtration deſtructive.

Les Anglois, ſouverains du Bengale, peu contents de percevoir les revenus ſur le même pied que les anciens Soubas, ont voulu tout à la fois augmenter le produit des fermes, & s'en approprier le bénéfice. Pour remplir ce double objet, la compagnie Angloiſe, cette compagnie ſouveraine, eſt devenue la fermiere de ſon propre Souba, c'eſt-à-dire, d'un eſclave auquel elle venoit de conſerver ce vain titre, pour en impoſer plus ſûrement aux peuples. La ſuite de ce nouveau plan a été de dépouiller les fermiers, pour leur ſubſtituer des agents de la compagnie. Elle s'eſt encore emparée, toujours ſous le nom, & en apparence pour le compte du Souba, de la vente excluſive du ſel, du tabac, du bétel, objets de premiere néceſſité dans ces contrées. Il y a plus. Elle a fait créer en ſa faveur, par ce même Souba, un privilege excluſif pour la vente du coton venant de l'étranger, afin de le porter à un prix exceſſif. Elle a fait augmenter les douanes; & elle a fini par faire publier un édit qui défend le commerce dans l'intérieur du Bengale à tout par

ticulier Européen, & qui le permet aux ſeuls Anglois.

Quand on réfléchit à cette prohibition barbare, il ſemble qu'elle n'ait été imaginée que pour épuiſer tous les moyens de nuire à ce malheureux pays, dont la compagnie Angloiſe, pour ſon ſeul intérêt, auroit dû chercher la proſpérité. Au reſte, il eſt aiſé de voir que la cupidité perſonnelle des membres du conſeil de Calcutta, a dicté cette loi honteuſe. Ils ont voulu s'aſſurer le produit de toutes les manufactures, pour forcer enſuite les négociants des autres nations, qui voudroient commercer d'Inde en Inde, à acheter d'eux ces objets à des prix exceſſifs, ou à renoncer à leurs entrepriſes.

Cependant, au milieu de cette tyrannie ſi contraire à l'avantage de leurs commettants, ces agents infideles ont eſſayé de ſe couvrir de l'apparence du zele. Ils ont dit que, dans la néceſſité de faire paſſer en Angleterre une quantité de marchandiſes proportionnée à l'étendue de ſon commerce, la concurrence des particuliers nuiſoit aux achats de la compagnie.

C'eſt ſous le même prétexte, & pour étendre indirectement l'excluſif juſqu'aux autres compagnies, en paroiſſant reſpecter leurs droits, qu'ils ont commandé dans ces dernieres années plus de marchandiſes que le Bengale n'en pouvoit fournir. Il a été défendu en même-temps aux tiſſerands de travailler pour les autres nations, juſqu'à ce que les ordres de la compagnie Angloiſe fuſſent exécutés. Ainſi, ces ouvriers n'ayant plus la liberté de choiſir entre pluſieurs acheteurs, ont été forcés de livrer le fruit de leur travail, pour le prix qu'on a bien voulu leur en donner.

Et dans quelle monnoie encore les a-t-on payés ? C'est ici que la raison se confond, & qu'on cherche en vain des excuses ou des prétextes. Les Anglois, vainqueurs du Bengale, possesseurs des trésors immenses que la fécondité du sol & l'industrie des habitants y avoient rassemblés, ont osé se permettre d'altérer le titre des especes. Ils ont donné l'exemple de cette lâcheté, inconnue aux despotes de l'Asie ; & c'est par cet acte déshonorant, qu'ils ont annoncé leur souveraineté aux peuples. Il est vrai qu'une opération si contraire à la foi du commerce & à la foi publique, ne put se soutenir long-temps. La compagnie elle-même en ressentit les pernicieux effets ; & il fut résolu de retirer toutes les especes fausses, pour y substituer une monnoie parfaitement semblable à celle qui avoit eu toujours cours dans ces contrées. Mais voyons de quelle maniere se fit cet échange si nécessaire.

On avoit frappé en roupies d'or environ quinze millions, valeur nominale ; mais qui ne représentoient effectivement que neuf millions, parce qu'on y avoit mêlé quatre dixiemes d'alliage, & même quelque chose de plus. Il fut enjoint à tous ceux qui se trouveroient avoir de ces roupies d'or, de faux-aloi, de les rapporter au trésor de Calcutta, où on les rembourseroit en roupies d'argent. Mais au-lieu de dix roupies & demie d'argent que chaque roupie d'or devoit valoir, suivant sa dénomination, on n'en donna que six ; de maniere que l'alliage fut définitivement en pure perte pour le propriétaire.

Une oppression si générale devoit nécessairement être accompagnée de violence : aussi a-t-il fallu recourir souvent à la force des armes, pour faire exécuter les ordres du conseil de Calcut-

ta. On ne s'eſt point borné à en faire uſage contre les Indiens. Le tumulte & l'appareil de la guerre ſe ſont renouvellés de toutes parts, dans le ſein même de la paix. Les Européens ont été expoſés à des actes d'hoſtilité marqués, & particuliérement les François, qui, malgré leur abaiſſement & leur foibleſſe, excitoient encore la jalouſie de leurs anciens rivaux.

Si, au tableau des vexations publiques, nous ajoutions celui des exactions particulieres, on verroit preſque par-tout les agents de la compagnie percevant les tributs pour elle avec une extrême rigueur, & levant des contributions pour eux avec la derniere cruauté. On les verroit portant l'inquiſition dans toutes les familles, ſur toutes les fortunes; dépouiller indifféremment l'artiſan & le laboureur; ſouvent faire un crime à un homme, & le punir, de n'être pas aſſez riche. On les verroit vendant leur faveur & leur crédit, pour opprimer l'innocent, ou pour ſauver le coupable. On verroit à la ſuite de ces excès, l'abattement gagnant tous les eſprits, le déſeſpoir s'emparant de tous les cœurs, & l'un & l'autre arrêtant par-tout les progrès & l'activité du commerce, de la culture, de la population.

On croira, ſans doute, après ces détails, qu'il étoit impoſſible que le Bengale eût encore à redouter de nouveaux malheurs. Cependant, comme ſi les éléments, d'accord avec les hommes, euſſent voulu réunir à la fois, & ſur un même peuple, toutes les calamités qui déſolent ſucceſſivement l'univers, une ſéchereſſe, dont il n'y avoit jamais eu d'exemple dans ces climats, eſt venue préparer une famine épouvantable dans le pays de la terre le plus fertile.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en avril, l'autre en octobre. La premiere, qu'on appelle la petite récolte, est formée par de menus grains; la seconde, désignée sous le nom de grande récolte, consiste uniquement en riz. Ce sont les pluies qui commencent réguliérement au mois d'août, & finissent au milieu d'octobre, qui sont la source de ces productions diverses; & c'est la sécheresse arrivée en 1769, dans la saison où l'on attendoit les pluies, qui a fait manquer la grande récolte de 1769, & la petite récolte de 1770. Le riz, qui croît sur les montagnes, a peu souffert, il est vrai, de ce dérangement des saisons; mais il s'en falloit beaucoup qu'il fût en assez grande quantité, pour nourrir tous les habitants de cette contrée. Les Anglois, d'ailleurs, occupés d'avance à assurer leur subsistance, & celle de leurs cipayes, n'ont pas manqué de faire enfermer dans leurs magasins une partie de cette récolte, déja insuffisante.

On les a accusés d'avoir abusé de cette précaution nécessaire, pour exercer le plus odieux, le plus criminel des monopoles. Il se peut bien que cette maniere horrible de s'enrichir, ait tenté quelques particuliers; mais que les principaux agents de la compagnie, que le conseil de Calcutta ait adopté, ait ordonné cette opération destructive; que, pour gagner quelques millions de roupies à la compagnie, il ait froidement dévoué des millions d'hommes à la mort, & à la mort la plus cruelle : non, nous ne le croirons jamais. Nous osons même dire que cela est impossible, parce qu'une pareille atrocité ne sauroit entrer tout à la fois

dans la tête & dans le cœur de plusieurs hommes, qui déliberent & qui agissent pour les intérêts des autres.

Cependant le fléau n'a pas tardé à se faire sentir dans toute l'étendue du Bengale. Le riz, qui ne valoit communément qu'un sol les trois livres, a augmenté graduellement au point de se vendre jusqu'à quatre sols la livre, & il á même valu jusqu'à cinq à six sols : encore n'y en avoit-il que dans les lieux où les Européens avoient pris soin d'en ramasser pour leurs besoins.

Dans cette disette, les malheureux Indiens, sans moyen, sans ressource, périssoient tous les jours par milliers, faute de pouvoir se procurer la moindre nourriture. On les voyoit dans leurs aldées, le long des chemins, au milieu de nos colonies Européennes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim; les uns couchés par terre & attendant la mort; les autres se traînant avec peine, pour chercher quelques aliments autour d'eux, & embrassant les pieds des Européens, en les suppliant de les recevoir pour esclaves.

Qu'à ce tableau, qui fait frémir l'humanité, l'on ajoute d'autres objets également affligeants pour elle; que l'imagination se les exagere, s'il est possible; que l'on se représente encore des enfants abandonnés, d'autres expirants sur le sein de leurs meres : par-tout des morts & des mourants; par-tout les gémissements de la douleur & les larmes du désespoir; & l'on aura une foible idée du spectacle horrible qu'a offert le Bengale pendant l'espace de six semaines.

Durant tout ce temps, le Gange a été cou-

vert de cadavres; les campagnes & les chemins en ont été jonchés; des exhalaisons infectes ont rempli l'air; les maladies se sont multipliées; & peu s'en est fallu, qu'un fléau succédant à l'autre, la peste n'enlevât le reste des habitants de ce malheureux Royaume. Il paroît, suivant des calculs assez généralement avoués, que la famine en a fait périr un quart, c'est-à-dire environ trois millions.

Mais ce qu'il y a de vraiment remarquable, ce qui caractérise la douceur, ou plutôt l'inertie morale & physique de ces peuples, c'est qu'au milieu de ce fléau terrible, cette multitude d'hommes, pressée par le plus impérieux de tous les besoins, est restée dans une inaction absolue, & n'a rien tenté pour sa propre conservation. Tous les Européens, les Anglois sur-tout, avoient des magasins, & ces magasins ont été respectés. Les maisons particulieres l'ont été également. Aucune révolte, point de meurtres, pas la moindre violence. Les malheureux Indiens, livrés à un désespoir tranquille, se bornoient à implorer des secours qu'ils n'obtenoient pas, & ils attendoient paisiblement la mort.

Que l'on se figure maintenant une semblable calamité affligeant une partie de l'Europe. Quel désordre! Quelle fureur! Que d'atrocités! Que de crimes! Comme on verroit nos Européens se disputer leur subsistance un poignard à la main, se chercher, se fuir, s'égorger impitoyablement les uns les autres! Comme on les verroit, tournant ensuite leur rage contre eux-mêmes, déchirer, dévorer leurs propres membres, & dans leur désespoir aveugle, fouler aux pieds l'autorité, la raison & la nature!

Si les Anglois avoient eu de pareils événements à redouter de la part des peuples du Bengale, peut-être que cette famine eût été moins générale & moins meurtriere. Car si nous avons cru devoir rejetter loin d'eux toute accusation de monopole, nous n'entreprendrons pas de les défendre sur le reproche de négligence & d'insensibilité. Et dans quelle circonstance ont-ils mérité ce reproche ? C'est dans le moment où ils avoient à choisir entre la vie & la mort de plusieurs millions d'hommes. Il semble que dans une pareille alternative, l'amour de l'humanité, ce sentiment inné dans tous les cœurs, eût dû leur inspirer des ressources. Eh quoi ! auroient pu leur crier les infortunés expirant sous leurs yeux :

» Ce n'est donc que pour nous opprimer que » vous êtes féconds en moyens ? Les trésors » immenses qu'une longue suite de siecles avoit » accumulés dans cette contrée, vous en avez » fait votre proie ; vous les avez transportés » dans votre patrie; vous avez augmenté les tri- » buts ; vous les faites percevoir par vos agents ; » vous êtes les maîtres de notre commerce in- » térieur ; vous faites seuls le commerce du » dehors. Vos nombreux vaisseaux chargés des » productions de notre industrie & de notre » sol, vont enrichir vos comptoirs & vos co- » lonies. Toutes ces choses, vous les ordon- » nez, vous les exécutez pour votre seul avan- » tage. Mais qu'avez-vous fait pour notre con- » servation ? Quelles mesures avez-vous prises, » pour éloigner de nous le fléau qui nous me- » naçoit ? Privés de toute autorité, dépouillés » de nos biens, accablés sous un pouvoir ter- » rible, nous n'avons pu que lever les mains

» vers vous, pour implorer votre assistance.
» Vous avez entendu nos gémissements; vous
» avez vu la famine s'avancer à grands pas :
» alors, vous vous êtes éveillés; vous avez
» moissonné le peu de subsistances échappées à
» la stérilité; vous en avez rempli vos maga-
» sins; vous les avez distribuées à vos soldats.
» Et nous, tristes jouets de votre cupidité, mal-
» heureux tour-à-tour, & par votre tyrannie,
» & par votre indifférence, vous nous traitez
» comme des esclaves, tant que vous nous sup-
» posez des richesses; & quand nous n'avons
» plus que des besoins, vous ne nous regardez
» pas même comme des hommes. De quoi nous
» sert-il que l'administration des forces publi-
» ques soit toute entiere dans vos mains ? Où
» sont ces loix & ces mœurs dont vous êtes
» si fiers ? Quel est donc ce Gouvernement dont
» vous nous vantez la sagesse ? Avez-vous ar-
» rêté l'exportation prodigieuse de vos négociants
» particuliers ? Avez-vous changé la destination
» de vos vaisseaux ? Ont-ils parcouru les mers
» qui nous environnent, pour y chercher des
» subsistances ? En avez-vous demandé aux con-
» trées voisines ? Ah ! pourquoi le Ciel a-t-il
» permis que vous ayiez brisé la chaîne qui nous
» attachoit à nos anciens Souverains ? Moins
» avides & plus humains que vous, ils auroient
» appellé l'abondance de toutes les parties de
» l'Asie; ils auroient facilité les communica-
» tions; ils auroient prodigué leurs trésors;
» ils auroient cru s'enrichir en conservant leurs
» sujets. »

Cette derniere réflexion, du moins, étoit de nature à faire impression sur les Anglois, en supposant même que, par un effet de la corrup-

tion, tout sentiment d'humanité fût éteint dans leur cœur. La stérilité avoit été annoncée par la sécheresse ; & l'on ne sauroit douter, que, si au-lieu de penser uniquement à eux, & de demeurer dans l'inaction pour tout le reste, ils eussent pris dès les premiers moments toutes les précautions qui étoient en leur pouvoir, ils ne fussent parvenus à sauver la vie à la plupart de ceux qui l'ont perdue.

Il étoit impossible qu'une administration si vicieuse, ne rendît pas inutiles les moyens de prospérité attachés à la possession de ces vastes contrées. Déja la compagnie, pressée par des besoins réels, & ne trouvant plus que des ressources insuffisantes dans ces richesses qui étonnoient l'imagination, vient d'être obligée de déchirer le voile qui déroboit sa situation à tous les yeux. Suivant le travail arrêté au premier janvier 1773, la totalité de ce qu'elle possede en Europe, soit en recouvrements à faire, soit en marchandises existantes dans ses magasins, soit même en immeubles, ne s'éleve qu'à une somme de 175, 156, 000 livres, tandis que ses engagements sont portés à 207, 430, 000 livres ; d'où il résulte un vuide de 32, 274, 000 livres.

Il est vrai que l'actif de la compagnie dans l'Inde, c'est-à-dire, le montant des especes en caisse dans ses différents comptoirs ; celui de ses dettes actives ; la valeur de ses marchandises, de ses munitions militaires & civiles, de ses éléphants, de ses vaisseaux, de ses cargaisons, qui se trouvent sur mer, forme un capital de 143, 939, 000 livres. D'un autre côté, ses dettes passives ne s'élevent qu'à la somme de 45, 726, 000 liv. ; de maniere que la balance de sa situation dans l'Inde, offre un résultat en

ſa faveur, de 98, 213, 000 livres. Il faut en défalquer le montant de ce qu'elle doit en Europe, c'eſt-à-dire, 32, 274, 000 livres, ce qui réduit la ſolde de ſon compte général à la ſomme de 65, 939, 000 livres. Et comme le fonds des actions eſt de 72, 000, 000 liv., il s'enſuit qu'il y a une perte réelle de 6, 061, 000 liv. ſur ce fonds capital. Ainſi, dans le cas où tous les effets de la compagnie, tant en Europe qu'aux Indes, pourroient ſe convertir en argent, ce qui eſt une ſuppoſition infiniment favorable, les actionnaires ne retrouveroient pas leur miſe.

Il étoit difficile, ſans doute, de ſoupçonner une pareille ſituation, en voyant les ventes de la compagnie s'élever progreſſivement de 44, 000, 000, montant de celle qui fut faite en 1762 ; à 80, 000, 000, où eſt montée celle de 1769. Le commerce de la compagnie a été pouſſé au point, que les ventes des dix dernieres années, juſques & compris 1771, ont produit net une ſomme totale de 649, 207, 000 l. Mais il eſt eſſentiel de remarquer que dans le même eſpece de tems, la compagnie a payé pour les différents droits auxquels ſon commerce eſt aſſujetti, 170, 665, 000 livres, c'eſt-à-dire, plus de vingt-cinq pour cent du produit de ſes ventes. Et cette ſomme, déjà ſi conſidérable, eſt indépendante de la redevance annuelle de 9, 000, 000, au moyen de laquelle le Gouvernement a abandonné à la compagnie tous les droits qu'il pouvoit avoir ſur le Bangale.

Pour ſatisfaire à des engagements ſi étendus, & diſtribuer en même-temps aux actionnaires un dividende de 9, 000, 000, ſur le prix

de douze & demi pour cent, il auroit fallu que les revenus de l'Inde fussent administrés avec sagesse & économie : alors ils auroient suffi, non-seulement aux achats que la compagnie fait dans l'Inde, mais encore à ceux qu'elle fait à la Chine ; & ils l'auroient dispensée d'envoyer des fonds dans quelques-uns de ses petits comptoirs. C'étoit dans cette confiance que les actionnaires jouissoient paisiblement de leur dividende, & qu'ils s'attendoient à le voir s'augmenter, par les importations d'argent qu'on leur avoit annoncées. Mais loin que l'événement ait répondu à ces espérances magnifiques, les agents de la compagnie à Bengale, Bombay, Madras, ont tiré continuellement sur elle, pour couvrir l'insuffisance des revenus. Les traites qu'ils ont faites pendant les cinq dernieres années, c'est-à-dire, depuis & compris 1768 jusques & compris 1772, s'élevent à une somme de 49, 250, 000 livres. Ces traites ont dispensé la compagnie d'envoyer des métaux aux Indes; mais elle a été forcée d'en faire passer, pendant les mêmes cinq années, pour environ 30, 000, 000 à la Chine. Cette exportation même n'ayant point suffi aux achats prodigieux qu'elle a faits à Canton, ce comptoir a encore tiré sur elle 7, 780, 000 livres. La compagnie, d'ailleurs, a exporté aux Indes, pendant le même temps, pour 60, 140 000 liv. de marchandises. Ainsi en réunissant toutes ces sommes, il se trouve que pendant ces cinq années, qui sembloient devoir être l'époque de sa plus grande prospérité, la compagnie, soit par ses exportations au-dehors, soit par les traites qu'elle a payées en Europe, a mis dans son commerce 137, 590, 000 livres;

livres ; ce qui fait pour l'année commune 27, 515, 000 livres.

Cependant, malgré cette différence prodigieuse entre les ſpéculations & la réalité, ſi les revenus du Bengale n'euſſent pas été livrés à une déprédation dont il n'y a peut-être jamais eu d'exemple, la compagnie auroit pu facilement ſupporter toutes ſes charges, & continuer encore un dividende de douze & demi pour cent à ſes actionnaires. On en trouvera la preuve dans les réſultats de ſon commerce, calculés d'après les recettes & les dépenſes des dernieres années, dont l'expérience nous a paru propre à fixer l'opinion ſur l'état actuel des choſes.

RECETTE.

Produit de la vente, eſcompte déduit.	78,750,000 liv.
Produit des impoſitions, au profit de la compagnie, ſur le commerce particulier.	560,000
Valeur de cinq cents tonneaux de ſalpêtre, demandés annuellement pour l'artillerie.	500,000
	79,810,000 liv.

DÉPENSE.

Montant des droits.	20,250,000 liv.
Fret & miſe hors.	11,250,000
Valeur des marchandiſes	

exportées annuellement. . . .	11, 250, 000 liv.
Montant de l'argent effectif exporté à la Chine, & des traites que ce comptoir fait annuellement sur la compagnie.	4, 500, 000
Pour l'imposition de cinq pour cent sur le produit brut des ventes annuelles, évaluées à quatre-vingt-quatre millions.	4, 200, 000
Lettres de change tirées des différentes parties de l'Inde.	8, 080, 000
Redevance annuelle à payer au Gouvernement, relativement au Bengale.	9, 000, 000
Pour le dividende, sur le pied de douze & demi pour cent par an.	9, 000, 000
Pour l'intérêt des obligations au-delà de ce que la compagnie reçoit du Gouvernement.	1, 120, 000
	78, 650, 000 liv.

Si du montant de la recette portée à 79, 810, 000 livres, on déduit cette derniere somme de 78, 650, 000 livres, on trouve un excédent de recette de 1, 160, 000 livres.

Ce tableau, dont les articles mis sous les yeux du Parlement, ne sauroient être révoqués en doute, sert à faire voir, qu'en supposant même

une administration plus sage en Europe & aux Indes, les actionnaires n'auroient que peu de bénéfice à espérer au-delà du dividende de douze & demi pour cent, qui leur avoit été fixé.

Mais si de l'intérêt particulier d'une société commerçante, nous nous élevons à des considérations plus étendues, quelles ressources, quels avantages le commerce de l'Inde ne procure-t-il pas à l'Etat? Le montant des droits sur les marchandises importées par la compagnie; celui de l'imposition de cinq pour cent sur le produit brut des ventes; celui de la redevance exigée par le Gouvernement, relativement au Bengale, forment un tribut de 33, 450, 000 livres, que le commerce & les possessions d'Asie payent anuuellement à la Grande-Bretagne. Et tandis que le trésor public, soulagé par cette nouvelle branche de revenu, le fait servir à l'accroissement de la puissance & de la prospérité du Royaume, la masse des richesses nationales s'augmente encore par les exportations des marchandises que fait la compagnie; par les dépenses de sa navigation; par le bénéfice de son dividende, qui est de huit & demi au-delà de l'intérêt ordinaire; par les traites même qu'elle acquitte, puisque ces traites représentent les fortunes que ses agents font à son service, & dont ils viennent jouir dans leur patrie. Tous ces objets réunis forment un total de près de 40, 000, 000, qui sont dépensés par le commerce de l'Inde au profit du sol & de l'industrie Angloise; & cette somme de 40, 000, 000, & celle de 33, qui est perçue par le Gouvernement, n'exigent qu'une exportation de 2 ou 3, 000, 000 d'argent effectif,

Ainſi le fiſc & le Royaume s'enrichiſſent également des produits d'un commerce, qui, par l'effet d'une adminiſtration inconcevable, menace de ruiner les actionnaires qui l'exploitent.

Il eſt aiſé de juger, d'après le tableau qu'on vient de préſenter, qu'ils auront long-temps des ſacrifices à faire ſur leur dividende, pour couvrir en totalité le vuide de 32,000,000, qui s'eſt établi dans leurs affaires en Europe. Mais ce qui ſera plus difficile encore, ce ſera de ramener dans l'Inde l'ordre & l'économie néceſſaires, pour parvenir à l'acquittement des 45,000,000 de dettes qu'on y a contractées pour le compte de la compagnie.

Il faut en convenir, la corruption à laquelle les Anglois ſe ſont livrés dès les premiers moments de leur puiſſance; l'oppreſſion qui en a été la ſuite; les abus qui ſe multiplient encore tous les jours; l'oubli profond de tous les principes: tout cela forme un contraſte révoltant avec leur conduite paſſée dans l'Inde, avec la conſtitution actuelle de leur Gouvernement en Europe. Mais cette eſpece de problême moral ſe réſoudra facilement, ſi l'on conſidere avec attention l'effet naturel des événements & des circonſtances.

Dominateurs ſans contradiction dans un Empire où ils n'étoient que négociants, il étoit bien difficile que les Anglois n'abuſaſſent pas de leur pouvoir. Dans l'éloignement de ſa patrie, l'on n'eſt plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de ſes concitoyens. Dans un climat chaud, où le corps perd de ſa vigueur, l'ame doit perdre de ſa force. Dans un pays où la nature & les uſages conduiſent à la molleſſe,

on s'y laiſſe entraîner. Dans des contrés où l'on eſt venu pour s'enrichir, on oublie aiſément d'être juſte.

Peut-être cependant qu'au milieu d'une poſition ſi périlleuſe, les Anglois auroient conſervé, du moins, quelque apparence de modération & de vertu, s'ils avoient été retenus par le frein des loix; mais il n'en exiſtoit aucune qui pût les diriger ou les contraindre. Les réglemens faits par la compagnie, pour l'exploitation de ſon commerce, ne s'appliquoient point à ce nouvel ordre de choſes; & le Gouvernement Anglois, ne conſidérant la conquête du Bengale que comme un moyen d'augmenter numérairement les revenus de la Grande-Bretagne, a abandonné à cette compagnie, pour 9, 000, 000 par an, la deſtinée de douze millions d'hommes.

Heureuſement pour cette portion de l'humanité, une révolution pacifique ſe prépare. La nation a été frappée de tant d'excès. Elle a entendu le gémiſſement de cette multitude de victimes, immolées à l'avarice & aux paſſions de quelques particuliers. Déjà le Parlement s'occupe de ce grand objet. Tous les détails de cette adminiſtration ſont mis ſous ſes yeux; tons les faits vont êtes éclaircis; tous les abus dévoilés; toutes leurs cauſes recherchées & détruites. Quel ſpectacle à donner à l'Europe! Quel exemple à laiſſer à la poſtérité! C'eſt la main de la liberté qui va peſer le ſort d'un peuple entier dans la balance de la juſtice.

» Oui, vous remplirez notre attente, légiſla-
» teurs auguſtes! Vous rendrez à l'humanité
» ſes droits; vous mettrez un frein à la cupi-
» dité; vous briſerez le joug de la tyrannie.

» L'autorité inébranlable des loix prendra par-
» tout la place d'une adminiſtration purement
» arbitraire. A l'aſpect de cette autorité, le
» monopole, ce tyran de l'induſtrie, diſpa-
» roîtra pour jamais. Les entraves que l'inté-
» rêt particulier a miſes au commerce, vous
» les ferez céder à l'intérêt général.

» Vous ne vous bornerez pas à cette réforme
» momentanée. Vous porterez vos vues vers
» l'avenir ; vous calculerez l'influence du cli-
» mat, le danger des circonſtances, la contagion
» de l'exemple, & vous en préviendrez les ef-
» fets. Des hommes choiſis, ſans liaiſons, ſans
» paſſions, dans ces contrées éloignées, par-
» tiront du ſein de la métropole pour aller par-
» courir ces Provinces, pour écouter les plain-
» tes, pour étouffer les abus, pour réparer les in-
» juſtices ; en un mot, pour maintenir & pour
» reſſerrer les liens de l'ordre dans toutes les
» parties.

» En exécutant ce plan ſalutaire, vous au-
» rez beaucoup fait, ſans doute, pour le bouheur
» de ces peuples ; mais vous n'aurez point
» aſſez fait pour votre gloire. Il vous reſtera un
» préjugé à vaincre, & cette victoire eſt digne
» de vous. Oſez faire jouir vos nouveaux ſu-
» jets des douceurs de la propriété. Partagez-
» leur les campagnes qui les ont vus naître ;
» ils apprendront à les cultiver pour eux. En-
» chaînés par ce bienfait, plus encore qu'ils ne
» l'étoient par la crainte, ils payeront avec
» joie des tributs qui ſeront impoſés avec modé-
» ration. Ils inſtruiront leurs enfants à chérir,
» à admirer votre gouvernement ; & les gé-
» nérations ſucceſſives ſe tranſmettront, avec
» leurs héritages, les ſentiments de leur féli-
» cité & celui de leur reconnoiſſance.

» Alors, les amis de l'humanité applaudiront
» à vos succès ; ils se livreront à l'espérance
» de voir renaître la prospérité sur un sol que
» la nature embellit, & que le despotisme n'a
» cessé de ravager. Il leur sera doux de pen-
» ser, que les calamités qui affligeoient ces ri-
» ches contrées, en seront écartées pour ja-
» mais. Ils vous pardonneront des usurpations
» qui n'ont dépouillé que des tyrans, & ils
» vous inviteront à de nouvelles conquêtes, en
» voyant l'influence de votre constitution su-
» blime s'étendre jusqu'aux extrémités de l'A-
» sie, pour y faire éclore la liberté, la pro-
» priété, le bonheur ».

Fin du troisieme Livre & du Tome premier.

ADDITIONS AU TOME II.

LIVRE QUATRIEME.

Voyages, établissements, guerres & commerce des François dans les Indes Orientales.

PAge 3, *après ces mots*, des fourrures, *lisez* : Ceux de ces objets qui ne trouvoient pas des acheteurs dans les Gaules même, passoient à Marseille, où ils étoient payés avec des vins, des étoffes, des épiceries, que les négociants de l'Italie ou de la Grece y avoient apportés.

Ce genre de trafic ne s'étendoit pas à tous les Gaulois. On voit dans César que les habitants de la Belgique avoient proscrit chez eux les productions étrangeres, comme capables de corrompre les mœurs : ils pensoient que leur sol étoit assez fertile, pour suffire à tous leurs besoins. La police des Celtes & des Aquitains étoit moins rigide. Pour être en état de payer les marchandises que leur offroit la Méditerranée, & dont la passion devenoit tous les jours plus vive, ces peuples se livrerent à un travail dont ils ne s'étoient pas avisés jusqu'alors : ils ramasserent avec

soin les paillettes d'or que plusieurs de leurs rivieres charioient avec leurs sables.

Quoique les Romains, &c.

Page 4, *après ces mots*, placer ses marchandises, *lisez :* Les voitures de terre n'étoient pas traitées plus favorablement. Des commis répandus par-tout, les accabloient de tyrannies intolérables. Ces excès furent poussés au point, que quelquefois le prix des effets conduits au marché, n'étoit pas suffisant pour payer les fraix préliminaires à la vente. Un découragement universel devenoit la suite nécessaire de pareils désordres.

Bientôt il n'y eut plus d'industrie, de manufactures que dans le cloître. Les moines n'étoient pas alors des hommes corrompus par l'oisiveté, par l'intrigue & par la débauche. Des soins utiles remplissoient tous les instants d'une vie édifiante & retirée. Les plus humbles, les plus robustes d'entr'eux, partageoient avec leurs serfs les travaux de l'agriculture. Ceux à qui la nature avoit donné ou moins de force, ou plus d'intelligence, recueilloient dans des atteliers les arts fugitifs & abandonnés. Les uns & les autres servoient, dans le silence & la retraite, une patrie, dont leurs successeurs n'ont jamais cessé de dévorer la substance, & de troubler la tranquillité.

Dagobert réveilla un peu les esprits au septieme siecle. Aussi-tôt on vit accourir aux foires nouvellement établies, les Saxons avec l'étain & le plomb de l'Angleterre ; les Juifs, avec des bijoux & des vases d'argent ou d'or ; les Esclavons, avec tous les métaux du Nord ; les Lombards, les Provençaux, les Espagnols, avec les marchandises de leur pays, & celles qui leur ar-

rivoient d'Afrique, d'Egypte & de Syrie; les négociants de toutes les Provinces du Royaume, avec ce que pouvoit fournir leur ſol & leur induſtrie. Malheureuſement cette proſpérité fut courte; elle diſparut ſous les Rois fainéants, pour renaître ſous Charlemagne.

Ce Prince, que l'hiſtoire pourroit placer ſans flatterie à côté des plus grands hommes, s'il n'eût pas été quelquefois un vainqueur ſanguinaire & un tyran perſécuteur, parut ſuivre les traces de ces premiers Romains, que les travaux champêtres délaſſoient des fatigues de la guerre. Il s'occupa du ſoin de ſes vaſtes domaines, avec une ſuite & une intelligence qu'on attendroit à peine du particulier le plus appliqué. Tous les Grands de l'Etat ſe livrerent, à ſon exemple, à l'agriculture, & aux arts qui la précedent ou qui la ſuivent. Dès-lors les François eurent beaucoup de productions à échanger, & une facilité extrême à les faire circuler dans l'immenſe Empire qui alors recevoit leurs loix.

Une ſituation ſi floriſſante offrit un nouvel attrait au penchant qu'avoient les Normands à la piraterie. Ces barbares, accoutumés à chercher dans le pillage, des biens que leur ſol ne pouvoit pas leur procurer, ſortirent en foule de leur âpre climat, pour amaſſer du butin. Ils ſe jetterent ſur toutes les côtes, mais plus avidement ſur celles de France, qui leur offroient une plus riche proie. Ce qu'ils commirent de ravages, ce qu'ils ſe permirent de cruautés, ce qu'ils allumerent d'incendies pendant un ſiecle entier dans ces fertiles Provinces, ne ſe peut imaginer ſans horreur. Durant ce funeſte période, on ne ſongeoit qu'à éviter l'eſclavage ou la mort. Il n'y avoit point de communication entre les peu-

ples, & il n'y avoit point par conséquent de commerce.

Cependant les Seigneurs chargés de l'administration des Provinces, s'en étoient insensiblement rendus les maîtres, & avoient réussi à rendre leur autorité héréditaire. Ils n'avoient pas rompu tout lien avec le Chef de l'Empire ; mais sous le nom modeste de vassaux, ils n'étoient guere moins redoutables à l'Etat, que les Rois voisins de ses frontieres. On les confirma dans leurs usurpations, à l'époque mémorable qui fit passer le sceptre de la famille de Charlemagne dans celle des Capets. Dès-lors il n'y eut plus d'assemblée nationale, plus de tribunaux, plus de loix, plus de Gouvernement. Dans cette confusion meurtriere, le glaive tenoit lieu de justice; & ceux des citoyens qui n'étoient pas encore serfs, furent obligés de le devenir, pour acheter la protection d'un chef en état de les défendre.

Il étoit impossible que le commerce prospérât sous les chaînes de l'esclavage, & au milieu des troubles continuels qu'enfantoit la plus cruelle des anarchies. L'industrie ne se plaît qu'à l'ombre de la paix : elle craint sur-tout la servitude. Le génie s'éteint lorsqu'il est sans espérance, sans émulation ; & il n'y a ni espérance ni émulation, où il n'y a point de propriété. Rien ne fait mieux l'éloge de la liberté, & ne prouve mieux les droits de l'homme, que l'impossibilité de travailler avec succès pour enrichir des maîtres barbares.

Plusieurs Rois de France soupçonnerent cette importante vérité : ils travaillerent à donner un frein à ces tyrans subalternes, qui en ruinant leurs malheureux vassaux, perpétuoient les ca-

lamités de la monarchie. Cependant Saint Louis fut le premier qui fit entrer dans le ſyſtême du Gouvernement, le commerce, qui juſqu'alors n'avoit été que l'ouvrage du haſard & des circonſtances. Il lui donna des loix conſtantes : il dreſſa lui-même des ſtatuts, qui ont ſervi de modele à ceux qu'on a faits depuis.

Ces premiers pas conduiſirent à de plus grandes opérations. Il exiſtoit depuis bien longtemps une défenſe formelle de tranſporter hors du Royaume aucune de ſes denrées. La culture étoit découragée par cette aveugle prohibition. Le ſage Monarque abattit des barrieres ſi funeſtes. Il eſpéra avec raiſon que la liberté des exportations feroit rentrer dans l'Etat, les tréſors que ſon imprudente expédition d'Aſie en avoit fait ſortir.

Des événements politiques ſeconderent ces vues ſalutaires. Juſqu'à Saint Louis, les Rois avoient eu peu de ports ſur l'Océan ; & aucun ſur la Méditerranée. Les côtes ſeptentrionales étoient partagées entre les Comtes de Flandres, les Ducs de Bourgogne, de Normandie & de Bretagne ; le reſte avoit ſubi le joug Anglois. Les côtes méridionales appartenoient aux Comtes de Toulouſe, aux Rois de Majorque, d'Arragon & de Caſtille. Par cette diſpoſition des choſes, les Provinces de l'intérieur ne pouvoient que très-difficilement ouvrir une communication libre avec les marchés étrangers : la réunion du Comté de Toulouſe à la Couronne, leva ce puiſſant obſtacle, du moins pour une partie du territoire dont elle jouiſſoit.

Philippe, fils de Saint Louis, pour mettre de plus en plus à profit cette eſpece de conquête, voulut attirer à Niſmes, ville de ſa dépendan-

ce, une partie du commerce fixé à Montpellier, qui appartenoit au Roi d'Arragon. Les privileges qu'il accorda, produisirent l'effet qu'il en attendoit; mais on ne tarda pas à s'appercevoir que ce n'étoit pas un si grand bonheur. Les Italiens remplirent la France d'épiceries, de parfums, de soyeries, de toutes les riches étoffes de l'Orient. Les arts n'étoient pas assez avancés dans le Royaume, pour donner leurs ouvrages en échange; & les produits de l'agriculture ne suffisoient pas pour payer tant d'objets de luxe. Une consommation si chere n'auroit pu se soutenir qu'avec des métaux; & la nation, quoiqu'une des moins pauvres de l'Europe, en avoit fort peu, sur-tout depuis les croisades.

Philippe le Bel démêla ces vérités : il réussit à donner aux travaux champêtres assez d'accroissement, pour payer les importations étrangeres, en même-temps qu'il en diminuoit la quantité, par l'établissement de nouvelles manafactures, & par le degré de perfection où il porta les anciennes. Sous ce regne, le ministere entreprit pour la premiere fois de guider la main de l'artiste, de diriger ses ouvrages. La largeur, la qualité, l'apprêt des draps furent fixés. On défendit la sortie des laines que les nations voisines venoient acheter pour les mettre en œuvre. C'étoit ce que dans les siecles d'ignorance on pouvoit faire de moins déraisonnable.

Depuis cette époque, le progrès des arts fut proportionné à la décadence de la tyrannie féodale. Cependant le goût des François ne commença à se former que durant leurs expéditions en Italie. Gênes, Venise, Florence, leur

offrirent mille objets nouveaux qui les éblouirent. L'auſtérité que maintenoit Anne de Bretagne, ſous les regnes de Charles VIII & de Louis XII, empêcha d'abord les conquérants de ſe livrer à l'attrait qu'ils ſe ſentoient pour l'imitation. Mais auſſi-tôt que François I eut appellé les femmes à la Cour ; auſſi-tôt que Catherine de Médicis eut paſſé les Alpes, les Grands affecterent une magnificence inconnue depuis la fondation de la monarchie. La nation entiere ſe laiſſa entraîner à ce luxe ſéduiſant, & ce fut une néceſſité que les manufactures ſe perfectionnaſſent.

Depuis Henri II, &c.

Page 6, après ces mots, l'émulation des François, *liſez :* Ils conſommoient plus de productions orientales que les autres peuples ; ils étoient auſſi favorablement ſitués pour les aller chercher à leur ſource, & ils ſe bornoient à payer à l'activité étrangere, une induſtrie qu'il ne tenoit qu'à eux de partager. A la vérité, quelques négociants de Rouen avoient haſardé en 1535 un foible armement ; mais Genonville qui le commandoit, fut accueilli au cap de Bonne-Eſpérance par de violentes tempêtes, qui le jetterent ſur des côtes inconnues, d'où il eut bien de la peine à regagner l'Europe.

En 1601, une ſociété formée en Bretagne, expédia deux navires, pour prendre part, s'il étoit poſſible, aux richeſſes de l'Orient, que les Portugais, les Anglois & les Hollandois ſe diſputoient. Pyrard qui les commandoit, arriva aux Maldives, & ne revit ſa patrie qu'après dix ans d'une navigation malheureuſe.

Une nouvelle compagnie, dont Girard le Fla-

mand étoit le chef, fit partir de Normandie en 1616 & en 1619 quelques vaisseaux pour l'isle de Java. Ils en revinrent avec des cargaisons suffisantes pour dédommager les intéressés; mais trop foibles pour les encourager à de nouvelles entreprises.

Le Capitaine Reginon voyant cet octroi inutile expiré en 1633, engagea deux ans après plusieurs négociants de Dieppe à entrer dans une carriere, qui pouvoit donner de grandes richesses à quiconque sauroit la parcourir avec intelligence. La fortune trahit les efforts des nouveaux aventuriers. L'unique fruit de ces expéditions répétées, fut une haute opinion de l'isle de Madagascar, découverte en 1506 par les Portugais.

En conséquence de l'idée, &c.

Page 6, *après ces mots*, de circonférence, *lisez*: Par quelque vent qu'un navigateur y aborde, il n'apperçoit que des sables tristes & tout-à-fait stériles. Mais à mesure qu'il s'éloigne du rivage, il trouve un sol tantôt noir, tantôt rougeâtre, communément assez fertile, & par-tout arrosé par un grand nombre de rivieres. La nature y est toujours en végétation, & produit, sans beaucoup de travail, du riz, des patates, des bananes, des ananas, de l'indigo, du chanvre, du coton, de la soie, du sucre, des palmiers, des cocotiers, des orangers, des arbres gommiers, des bois propres à la construction & à tous les arts. Les pâturages sont excellents; on y voit paître des bœufs de la plus grande espece, & des bêtes à laine entiérement semblables à celles des Barbarie.

L'isle de Madagascar est partagée en un grand nombre de Provinces. Chacune a un chef nom-

mé *Dian*, mot qui répond à celui de Seigneur : des esclaves & des troupeaux, c'est tout ce qu'il a pour soutenir la dignité de son rang. Sa place est héréditaire ; mais s'il meurt sans postérité, elle appartient de droit au plus ancien de ses délégués. Quelques-uns de ces Magistrats qu'il choisit lui-même, forment son conseil, pendant que le plus grand nombre va maintenir la tranquillité dans les villages, & y rendre la justice. Il ne peut entreprendre la guerre que de leur aveu, ni la soutenir qu'avec les contributions & les efforts volontaires de ses peuples.

Telle est la forme du Gouvernement établie généralement dans l'isle : on ne s'en est écarté que dans la Province d'Anossi, où les Arabes s'établirent il y a plusieurs siecles. Quoique peu nombreux, ils s'y rendirent bientôt les plus forts, & partagerent le pays en vingt-deux districts, dont chacun eut un maître de leur nation qu'on nomma *Boandrian*, ou descendant d'Abraham. Ces especes de Souverains se font perpétuellement la guerre ; mais ils ne manquent jamais de se réunir contre les autres Princes de Madagascar, auxquels la qualité d'étrangers & d'usurpateurs les rend extrêmement odieux. C'est la partie de l'isle où il y a moins de mœurs, d'activité, d'industrie & de bravoure, parce que c'est la seule où il n'y a point de liberté.

Des François établis au Fort-Dauphin dans le pays d'Anossi, ont découvert depuis peu dans leurs courses une nouvelle espece d'hommes, appellés *Kimos*, dont les plus grands n'ont pas quatre pieds. Ils forment une quarantaine de villages dans l'intérieur des terres, au Nord-Ouest de l'isle. On les dit plus méchants, &, ce qui paroît bien extraordinaire, moins poltrons

que

que tous leurs voiſins. Ils ne ſortent pas de leurs montagnes, & ne permettent à perſonne d'y pénétrer.

Les autres habitants de Madagaſcar ſont grands, agiles, d'une contenance fiere. Ils cachent ſous un air riant, un grand deſſein ou une paſſion forte, avec autant d'art que les fourbes des nations civiliſées. Leurs loix, dont ils ignorent eux-mêmes l'origine, s'obſervent avec beaucoup d'uniformité. Les vieillards, chargés de les maintenir, ne reçoivent jamais aucun honoraire pour le procès d'un criminel, & croyent aſſez gagner en délivrant leur pays d'un malfaicteur. Dans les cauſes civiles, on leur amene un nombre d'animaux proportionné à l'importance des affaires.

Le délit qui arme le plus ſouvent la juſtice, c'eſt le vol. Malgré l'uſage où l'on eſt de percer la main à ceux qui en ſont convaincus, la paſſion pour le brigandage eſt univerſelle. Les citoyens inquiets pour leurs propriétés, vivent dans une continuelle méfiance les uns des autres. Pour ſe raſſurer mutuellement, autant qu'il eſt poſſible, ils ſcellent leurs engagements par les ſerments les plus ſolemnels. L'habitude de ces formalités eſt ſi bien établie, qu'ils les obſervent lors même qu'ils traitent avec les Européens. Dans ces occaſions importantes, celui qui repréſente la nation, met dans un vaſe rempli d'eau-de-vie, de l'or, de l'argent, une pierre à fuſil, de la poudre à canon, s'il ſe peut, de la pouſſiere du tombeau de ſes ancêtres, ſouvent même du ſang, qu'à la maniere des anciens Scythes, les contractants font ſortir de leur bras par une inciſion. Durant ces préparatifs, les armes ſont poſées à terre en forme de croix.

Bientôt après, les deux parties intéreſſées les ramaſſent, & en tiennent la pointe dans la coupe, en remuant ſans ceſſe ce qu'elle contient, juſqu'à ce que les engagements ayent été contractés. Alors les négociateurs, les témoins, les ſpectateurs, tout le monde boit dans le vaſe, juſqu'à ce qu'il ait été vuidé. On s'embraſſe, & l'on ſe retire.

Des principes religieux n'arrêtent pas les infidélités des habitants de Madagaſcar. Quoiqu'ils admettent confuſément la doctrine ſi répandue des deux principes, ils n'ont point de culte. Cette indifférence n'empêche pas qu'il ne ſoient livrés à des ſuperſtitions de tous les genres. Dans leurs idées groſſieres d'aſtrologie, ils ne voyent rien, ils n'imaginent rien, à quoi ils n'attachent quelque liaiſon avec l'avenir.

Le plus dangereux de leurs préjugés, eſt, ſans doute, celui qui a établi la diſtinction des jours heureux & malheureux. On fait inhumainement mourir tous les enfants nés ſous des auſpices funeſtes. C'eſt un principe de deſtruction, qui, joint à beaucoup d'autres, empêche le pays de ſe peupler.

Ceux qui ne ſont pas la victime de cette cruelle ſuperſtition, ſont la plupart circoncis à deux ans, ou à vingt-quatre lunes, ſelon leur maniere de s'exprimer. On donne à la cérémonie le plus d'éclat qu'il eſt poſſible. Pendant qu'on fait l'amputation, un des parents de l'enfant tient une coupe ſous le couteau ſacré du prêtre ou de l'ombiaſſe ; l'oncle le plus diſtingué avale la partie du prépuce qui a été coupée. Le reſte de la famille & des aſſiſtants trempe le doigt dans le ſang, & le goûte. Des feſtins, des danſes, des plaiſirs de tous les

genres, terminent enfin ces singuliers mysteres.

Parvenu à l'âge viril, sans avoir reçu aucune éducation, l'habitant de Madagascar se marie. L'homme du peuple, l'esclave même, prend autant de femmes qu'il veut, ou qu'il en peut trouver. Les gens au-dessus du commun n'ont qu'une épouse légitime; mais ils se dédommagent avec des concubines, des ennuis de l'uniformité. Les unes & les autres rompent, quand bon leur semble, un nœud qu'ils trouvent mal-assorti; & les deux sexes ont alors un droit égal de former de nouveaux liens, ou de rester libres.

C'est par une vie oisive & corrompue, que l'habitant de Madagascar arrive à la fin de sa carriere. Elle est rarement très-longue. Un climat mal-sain, de mauvais aliments, une débauche continuelle, le défaut de secours, d'autres causes encore la précipitent ordinairement. Un homme est-il mort; des cris de douleur, exprimés par des chants continuels & monotones, en avertissent tout le voisinage. Les parents s'assemblent. Ils se livrent aux profusions des festins, tandis que le plus affectionné des esclaves est occupé à demander à celui qui a cessé d'être, quelles raisons l'ont déterminé à se séparer de ce qu'il avoit de plus cher. Au bout de huit jours, le cadavre est enterré avec ses bijoux les plus précieux. Cependant il n'est pas oublié. Le respect pour les ancêtres, est incroyable dans ces régions barbares. Il est ordinaire de voir des hommes de tous les âges aller pleurer sur le tombeau de leurs peres, & leur demander des conseils dans les actions les plus intéressantes de leur vie.

Le riz, qui, malgré la plus mauvaise des cultures, se multiplie au centuple, est la nourriture ordinaire des habitans de Madagascar. Ils ont pour boisson une espece d'hydromel & du vin de sucre & de banane. Leur habit le plus somptueux est un pagne sur leurs épaules, & un autre au milieu du corps.

Madagascar avoit été visité, &c.

Page 13, *après ces mots*, *lisez*: Des Persans persécutés dans leurs opinions, par les Sarrasins leurs vainqueurs, se réfugierent dans l'isle d'Ormus, d'où, quelque temps après, ils firent voile pour l'Inde, & prirent terre à Diu. Ils ne s'arrêterent que dix-neuf ans dans cet asyle, & se rembarquerent. Les vents les pousserent sur une plage riante, entre Daman & Baçaim. Le Prince qui donnoit des loix à cette contrée, ne consentit à les admettre parmi ses sujets, qu'à condition qu'ils dévoileroient les mysteres de leur croyance, qu'ils quitteroient leurs armes, qu'ils parleroient indien, qu'ils feroient paroître leurs femmes en public sans voile, & qu'ils célébreroient leurs mariages à l'entrée de la nuit, selon l'usage du pays; comme ces stipulations n'avoient rien de contraire à leurs idées religieuses, les réfugiés les accepterent. On leur donna un terrein où ils bâtirent une ville, d'où ils ne tarderent pas à se répandre dans l'intérieur des terres.

L'habitude, &c.

Page 20 *balladieres*, *lisez* : Balliaderes.

Page 21, *après ces mots*, & les Grands, *lisez* : On ignore comment cette institution singuliere s'est formée. Il est vraisemblable qu'un Brame qui avoit sa concubine ou sa femme, s'associa d'abord avec un autre Brame, qui avoit aussi sa

concubine ou ſa femme ; mais qu'à la longue, le mêlange d'un grand nombre de Brames & de femmes, occaſionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces Prêtres. Réuniſſez dans un ſeul cloître des célibataires des deux ſexes, & vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes & des femmes.

Il eſt vraiſemblable qu'au moyen de cette communauté d'hommes & de femmes, la jalouſie s'éteignit, & que les femmes virent ſans peine le nombre de leurs ſemblables ſe multiplier, & les hommes, le nombre des Brames s'accroître. C'étoit moins une rivalité qu'une conquête nouvelle.

Il eſt vraiſemblable que pour pallier aux peuples le ſcandale d'une vie ſi licencieuſe, toutes ces femmes furent conſacrées au ſervice des autels. Il ne l'eſt pas moins que les peuples ſe prêterent d'autant plus volontiers à cette eſpece de ſuperſtition, qu'elle renfermoit dans une ſeule enceinte les deſirs effrénés d'une troupe de moines, & mettoit ainſi leurs femmes & leurs filles à l'abri de la ſéduction.

Il eſt vraiſemblable qu'en attachant un caractere ſacré à ces eſpeces de courtiſannes, les parents virent ſans répugnance leurs plus belles filles, entraînées par cette vocation, quitter la maiſon paternelle, pour entrer dans ce ſéminaire, d'où les femmes ſurannées pouvoient retourner ſans honte dans la ſociété : car il n'y a aucun crime que l'intervention des Dieux ne conſacre, aucune vertu qu'elle n'aviliſſe. La notion d'un être abſolu eſt entre les mains des Prêtres qui en abuſent, une deſtruction de toute morale. Une choſe ne plaît pas aux Dieux,

parce qu'elle est bonne; mais elle est bonne, parce qu'elle plaît aux Dieux.

Il ne restoit plus aux Brames qu'un pas à faire, ponr porter l'institut à sa derniere perfection : c'étoit de persuader aux peuples qu'il étoit agréable aux Dieux, honnête & saint, d'épouser une Balladiere de préférence à toute autre femme, & de faire solliciter comme une grace spéciale le reste de leurs débauches.

Il est des troupes, &c.

Page 21, *lisez :* Par un contraste bizarre, & dont l'effet est toujours choquant, ces belles filles traînent à leur suite un musicien difforme & d'un âge avancé, dont l'emploi est de battre la mesure avec un instrument de cuivre, que nous avons depuis peu emprunté des Turcs pour ajouter à notre musique militaire, & qui aux Indes se nomme *Tam*. Celui qui le tient, répete continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulsions affreuses, tandis que les Balladieres, échauffées par le desir de plaire & par les odeurs dont elles sont parfumées, finissent par être hors d'elles-même.

Les danses sont presque toutes des pantomimes d'amour : le plan, le dessin, les attitudes, les mesures, les sons, & les cadences de ces ballets, tout respire cette passion, & en exprime les voluptés & les fureurs.

Tout conspire, &c.

Page 39, *après ces mots*, devenir un jour, *lisez :* L'Europe doit à un voyageur philosophe, le peu qu'elle sait avec certitude de ce beau pays. Voici à quoi ces connoissances se réduisent.

Lorsque les François arriverent dans ces con-

trées éloignées, il n'y avoit pas plus d'un demi-ſiecle, qu'un Prince du Tonquin fuyant devant ſon Souverain qui le pourſuivoit comme un rébelle, avoit franchi avec ſes ſoldats & ſes partiſans, le fleuve qui ſert de barriere entre le Tonquin & la Cochinchine. Les fugitifs aguerris & policés chaſſerent bientôt des habitants épars qui erroient ſans ſociété policée, ſans forme de gouvernement civil, & ſans autres loix que celles de l'intérêt mutuel & ſenſible qu'ils avoient à ne point ſe nuire réciproquement. Ils y fonderent un empire ſur la culture & la propriété.

Le riz étoit, &c.

Page 48, *après ces mots*, que Martin pouvoit rendre, *liſez* : Mais ce n'étoit pas aſſez pour donner de la vigueur à un corps atteint dès ſon berceau de maladies viſiblement mortelles.

Ses premieres opérations eurent pour but d'établir un grand Empire à Madagaſcar. Un ſeul armement y porta ſeize cents quatre-vingt-huit perſonnes, à qui on avoit fait eſpérer un climat délicieux, une fortune rapide, & qui n'y trouverent que la famine, la diſcorde & la mort.

Un commencement ſi ruineux dégoûta d'une entrepriſe à laquelle on ne s'étoit porté que par une eſpece de mode, ou par complaiſance. Les actionnaires ne remplirent pas les obligations de leur ſouſcription avec l'exactitude néceſſaire dans les affaires de commerce. Le Gouvernement qui s'étoit engagé à prêter gratuitement le cinquieme des ſommes qui ſeroient verſées dans les caiſſes de la compagnie, & qui n'avoit dû y fournir juſqu'alors que deux

millions, tira encore en 1668 deux millions du trésor public, dans l'espérance de soutenir son ouvrage. Il poussa quelque temps après la générosité plus loin, en donnant ce qui n'avoit été d'abord qu'avancé.

Ce sacrifice de la part du ministere, n'empêcha pas que la compagnie ne se vît réduite à concentrer ses opérations à Surate & à Pondichery. Il lui fallut abandonner ses établissements de Bantam, de Rajapour, de Tilseri, de Mazulipatam, de Bender-Abassi, de Siam. On ne peut douter que les comptoirs ne fussent trop multipliés, qu'il n'y en eût même plusieurs de mal placés : mais ce ne furent pas ces raisons qui les firent proscrire ; il n'y eut que l'impuissance absolue de les soutenir, qui les fit déserter.

Bientôt après il fallut faire un pas de plus. En 1682, on permit également aux regnicoles & aux étrangers, de faire pendant cinq ans le commerce des Indes sur les vaisseaux de la compagnie, en lui payant le fret dont on conviendroit, & à condition que les marchandises en retour, seroient déposées dans ses magasins, vendues avec les siennes, & lui payeroient un droit de cinq pour cent. L'empressement du public à profiter de ces facilités, fit tout espérer aux directeurs de la multiplication des petits profits qu'on feroit continuellement sans courir de risque. Mais les actionnaires, moins touchés des avantages médiocres qu'ils retiroient de cet arrangement, que blessés des bénéfices considérables que faisoient les négociants libres, obtinrent au bout de deux ans qu'il leur feroit permis de redonner à leur privilege toute son étendue.

Pour soutenir ce monopole avec quelque bienséance, il falloit des fonds. En 1684, la compagnie fit ordonner par le Gouvernement, à tous les associés, de donner comme par supplément le quart de la valeur de leur intérêt, sous peine aux actionnaires qui ne fourniroient pas l'appel, de voir passer leurs droits entiers à ceux qui auroient payé à leur place. Soit humeur, soit raison, soit impuissance, un grand nombre de personnes ne nourrirent pas leurs actions, qui perdoient alors les trois quarts de leur prix originaire; & à la honte de la nation, il se trouva des hommes assez barbares ou assez injustes, pour s'enrichir de ces dépouilles.

Un expédient si déshonorant mit en état d'expédier quelques vaisseaux pour l'Asie; mais de nouveaux besoins se firent bientôt sentir. Cette situation cruelle, & qui empiroit sans cesse, fit imaginer de redemander aux actionnaires en 1697, les répartitions de dix & de vingt pour cent, qui avoient été faites en 1687 & en 1691. Une proposition si extraordinaire révolta tous les esprits. Il fallut recourir à la voie déja usée des emprunts. Plus on les multiplioit, & plus ils devenoient onéreux, parce que le payement étoit toujours moins assuré.

Comme la compagnie manquoit d'argent & de crédit, le vuide de sa caisse la mettoit dans l'impossibilité de donner dans l'Inde des avances au marchand, qui, sans cet encouragement, ne travaille pas, & ne fait pas travailler. Cette impuissance réduisoit à rien les ventes françoises. Il est prouvé que depuis 1664 jusqu'en 1684, c'est-à-dire dans l'espace de vingt ans, elles ne s'éleverent pas en totalité au-dessus de neuf millions cent mille livres.

A ces fautes s'étoient joints d'autres abus. La conduite des administrateurs, des agents de la compagnie, n'avoit été ni bien dirigée, ni bien surveillée. On avoit pris sur les capitaux, des dividendes qui ne devoient sortir que des bénéfices. Le plus brillant & le moins heureux des regnes avoit servi de modele à une société de négociants. On avoit abandonné à un corps particulier le commerce de la Chine, le plus facile, le plus sûr, le plus avantageux de tous ceux qu'on peut faire dans l'Asie.

La sanglante guerre de 1689 ajouta aux calamités de la compagnie, par les succès même de la France. Des essaims de corsaires sortis des différents ports du Royaume, désolerent par leur activité & par leur courage, le commerce de la Hollande & de l'Angleterre. Dans leurs innombrables prises, se trouva une quantité prodigieuse de marchandises des Indes : elles se répandirent à vil prix. La compagnie qui étoit forcée par cette concurrence de vendre à perte, chercha des tempéraments qui pussent la tirer de ce précipice ; elle n'en imagina aucun qui pût se concilier avec l'intérêt des armateurs, & le Ministre ne jugea pas devoir sacrifier des hommes utiles, à un corps qui depuis si long-temps le fatiguoit de ses besoins & de ses murmures.

Après tout, la compagnie avoit bien d'autres causes d'inquiétude. Les financiers lui avoient montré une haine ouverte : ils la traversoient, ils la gênoient continuellement. Appuyés par ces vils associés, qu'ils ont en tout temps à la Cour, ils tenterent, sous le spécieux prétexte de favoriser les manufactures nationales, d'anéantir le commerce de l'Inde. Le Gouvernement craignit d'abord de s'avilir, en pre-

nant une conduite oppoſée aux principes de Colbert, & en révoquant les édits les plus ſolemnels : mais les traitants trouverent des expédients pour rendre inutiles des privileges qu'on ne vouloit pas abolir; & ſans en être dépouillée, la compagnie ceſſa d'en jouir.

On ſurchargea ſucceſſivement de droits tout ce qui venoit des Indes. Il ſe paſſoit rarement ſix mois, ſans qu'on vît paroître des réglements qui autoriſoient, qui proſcrivoient l'uſage de ces marchandiſes : c'étoit un flux, un reflux continuels de contradictions, dans une partie d'adminiſtration qui auroit exigé des principes réfléchis & invariables. Toutes ces variations firent penſer à l'Europe, que le commerce s'établiroit, ſe fixeroit difficilement dans un Empire où tout dépend des caprices d'un Miniſtre, & des intérêts de ceux qui gouvernent.

La conduite d'une adminiſtration ignorante & corrompue, la légéreté, l'impatience des actionnaires, la jalouſie intéreſſée de la finance, l'eſprit oppreſſeur du fiſc, d'autres cauſes encore, avoient préparé la chûte de la compagnie. Les malheurs de la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, précipiterent ſa ruine.

Toutes les reſſources étoient épuiſées. Les plus confiants ne voyoient point de jour à faire le moindre armement. Il étoit d'ailleurs à craindre, que ſi par quelque bonheur ineſpéré, on réuſſiſſoit à expédier quelques foibles bâtiments, ils ne fuſſent arrêtés en Europe ou aux Indes, par des créanciers qui devoient être aigris des infidélités continuelles qu'ils éprouvoient. Ces puiſſants motifs déterminerent la compagnie en 1707 à conſentir que de riches négociants envoyaſſent leurs propres vaiſſeaux dans l'Inde,

ſous la condition qu'elle retireroit quinze pour cent de bénéfice ſur les marchandiſes qu'ils rapporteroient, & qu'elle auroit le droit de prendre ſur ces navires l'intérêt que ſes facultés lui permettroient. Bientôt même on la vit réduite à céder l'exercice entier & excluſif de ſon privilege à quelques armateurs de Saint-Malo, mais ſous la réſerve du même indult, qui, depuis quelques années, lui conſervoit un reſte de vie.

Cette ſituation, &c.

Page 52, *après ces mots*, qui vouloit l'acheter, *liſez*: Les bons eſprits furent affermis par cette nouvelle expérience, dans l'horreur qu'ils avoient toujours eue pour un tribunal pareil. Il avilit la dignité du Prince qui manque à ſes engagements, & met ſous les yeux des peuples les moins éclairés les vices d'une adminiſtration corrompue. Il anéantit les droits du citoyen qui ne doit compte de ſes actions qu'à la loi. Il fait pâlir tous les hommes riches, que leur fortune bien ou mal acquiſe déſigne à la proſcription. Il encourage les délateurs, qui marquent du doigt à la tyrannie ceux qu'il eſt avantageux de ruiner. Il eſt compoſé de ſangſues impitoyables qui voyent des criminels par-tout où ils ſoupçonnent des richeſſes. Il épargne des brigands qui ſavent ſe mutiler à temps, pour dépouiller des ames honnêtes, défendues ſeulement par leur innocence. Il ſacrifie les intérêts du fiſc aux fantaiſies de quelques favoris avides, débauchés & diſſipateurs.

Tandis que la France donnoit à l'Europe le ſpectacle cruel & déshonorant de tant de maux, elle vit arriver dans ſa capitale un empirique Ecoſſois, qui promenoit depuis long-temps ſes talents & ſon inquiétude.

Son génie, &c.

Page 63, *après ces mots*, vos inſtructions, *liſez:* Par-tout les grands hommes ont plus fait que les grands corps. Les peuples & les ſociétés ne ſont que les inſtruments des hommes de génie : ce ſont eux qui ont fondé des Etats, des colonies. L'Eſpagne, le Portugal, la Hollande & l'Angleterre, doivent leurs conquêtes ou leurs établiſſements des Indes à des navigateurs, des guerriers, ou des légiſlateurs d'une ame ſupérieure. La France, ſur-tout, eſt plus redevable de ſa gloire à quelques heureux particuliers, qu'à ſon Gouvernement. Un de ces ſujets rares venoit d'établir la puiſſance des François ſur deux iſles importantes de l'Afrique ; un autre encore plus extraordinaire, l'illuſtroit en Aſie : c'étoit Dupleix.

Il fut d'abord envoyé ſur les bords du Gange, où il avoit la direction de la colonie de Chandernagor.

Cet établiſſement, &c.

Page 65, *après ces mots*, l'éloignement de la Bourdonnais, *liſez :* La Cour de Verſailles ne vit pas qu'une Puiſſance qui a pour baſe principale le commerce, ne pouvoit pas renoncer ſérieuſement à combattre ſur l'Océan Indien ; & que ſi elle faiſoit ou écoutoit des propoſitions de neutralité, ce ne pouvoit être que dans la vue de gagner du temps. Elle ne vit pas que quand la convention auroit été faite de bonne foi de part & d'autre, mille inconvénients qu'il n'étoit pas poſſible de prévoir, devoient déranger une harmonie dont les accords étoient ſi fragiles Elle ne vit pas que l'objet qu'on ſe propoſoit ne pouvoit jamais être qu'imparfaitement rempli, parce que la marine

guerriere des deux nations n'étant pas liée par les traités des compagnies, attaqueroit dans les mers d'Europe les navires de ces sociétés. Elle ne vit pas que dans les colonies même, les deux parties feroient des préparatifs pour n'être pas surprises; que ces précautions meneroient à une défiance réciproque, & la défiance à une rupture ouverte. Elle ne vit rien de tout cela, & l'escadre fut rappellée. Les hostilités commencerent; & la prise de presque tous les bâtiments François qui naviguoient dans l'Inde, fit voir trop tard quelle avoit été la politique la plus judicieuse.

La Bourdonnais fut touché, &c.

Page 67, Cette belle & riche contrée tenta, si l'on veut s'en rapporter à des traditions incertaines, l'avidité des premiers conquérants du monde. Mais soit que Bacchus, Hercule, Sésostris, Darius, ayent ou n'ayent pas parcouru les armes à la main cette grande partie du globe, il est certain qu'elle fut, pour les premiers Grecs, un champ inépuisable de fictions & de merveilles. Ces chimeres enchantoient tellement un peuple toujours crédule, parce qu'il fut toujours dominé par son imagination, qu'on ne s'en désabusa pas, même dans les siecles les plus éclairés de la République.

En réduisant les choses à la vérité, l'on trouvera qu'un air pur, des aliments sains, une grande frugalité avoient de bonne-heure prodigieusement multiplié les hommes dans l'Indostan. Ils connurent les loix, la police, les arts, lorsque le reste de la terre étoit désert ou sauvage. Des institutions sages & heureuses préserverent de la corruption ces peuples, qui paroissoient n'avoir qu'à jouir des bienfaits du

sol & du climat. Si, de temps en temps, les bonnes mœurs s'altéroient dans quelques terres, les trônes étoient aussi-tôt renversés; & lorsqu'Alexandre se montra dans ces régions, il y restoit fort peu de Rois; il y avoit beaucoup de villes libres.

Un pays partagé en une infinité de petits Etats, populaires ou asservis, ne pouvoit pas opposer un front bien redoutable au héros de la Macédoine. Aussi ses progrès furent-ils rapides. Il auroit tout asservi, si la mort ne l'eût surpris au milieu de ses triomphes.

En suivant le conquérant dans ses expéditions, l'Indien Sandrocotus avoit appris la guerre. Cet homme, auquel ses talents tenoient lieu de droits & de naissance, rassembla une armée nombreuse, & chassa les Macédoniens des Provinces qu'ils avoient envahies. Libérateur de sa patrie, il s'en rendit le maître, & réunit sous ses loix l'Indostan entier. On ignore quelle fut la durée de son regne, quelle fut la durée de l'Empire qu'il avoit fondé.

Au commencement du huitieme siecle, les Arabes se répandirent aux Indes, comme dans plusieurs autres contrées de l'univers. Ils soumirent à leur domination quelques isles. Mais contents de négocier paisiblement dans le continent, ils n'y formerent que peu d'établissements.

Trois siecles après, des barbares de leur religion, sortis du Khorassan, & conduits par Mahmoud, attaquent l'Inde par le Nord, & poussent leurs brigandages jusqu'au Guzurate. Ils emportent de ces opulentes contrées, d'immenses dépouilles, qu'ils font enfouir dans leurs incultes & misérables déserts.

Le ſouvenir de ces calamités n'étoit pas encore effacé, lorſque Gengiskan, qui, avec ſes Tartares, avoit ſubjugué la plus grande partie de l'Aſie, porta, vers l'an douze cent, ſes armes victorieuſes ſur les rives occidentales de l'Indus. On ignore quelle part ce conquérant & ſes deſcendants prirent aux affaires de l'Indoſtan. Il eſt vraiſemblable qu'elles les occuperent peu ; puiſqu'on voit, peu de temps après, les Patanes régner dans ce beau pays.

C'étoient, dit-on, des marchands Arabes, établis ſur les côtes de l'Indoſtan, qui, profitant de la foibleſſe des Rois & des peuples qui les avoient admis parmi eux, s'emparerent ſans beaucoup d'efforts de pluſieurs Provinces, & fonderent un vaſte Empire dont Delhy fut la capitale. Sous leur domination, l'Inde fut heureuſe; parce que des hommes élevés dans le commerce, n'avoient pas portés dans la conquête cet eſprit de ravage & de rapine qui accompagne ordinairement les invaſions.

Les Indiens avoient eu à peine le temps de ſe façonner à un joug étranger, qu'il leur fallut encore changer de maître. Tamerlan, ſorti de la grande Tartarie, & déja célebre par ſes cruautés & par ſes victoires, ſe montre à la fin du quatorzieme ſiecle au Nord de l'Indoſtan, avec une armée aguerrie, triomphante & infatigable. Il s'aſſure lui-même des Provinces ſeptentrionales, & abandonne à ſes Lieutenants le pillage des terres méridionales. On le croyoit déterminé à ſubjuguer l'Inde entiere, lorſque tout-à-coup il tourna ſes armes contre Bajazet, le vainquit, le détrôna, & ſe trouva, par la réunion de toutes ſes conquêtes, le maître de l'eſpace immenſe qui s'étend depuis la délicieuſe Smyrne

juſqu'aux

juſqu'aux bords fortunés du Gange. Des guerres ſanglantes ſuivirent ſa mort. Ses riches dépouilles échapperent à ſa poſtérité. Babar, ſixieme deſcendant d'un de ſes enfants, conſerva ſeul ſon nom.

Ce jeune Prince élevé dans la molleſſe, regnoit à Samarcande, où ſon aïeul avoit fini ſes jours. Les Tartares Usbecks le précipiterent du trône, & le forcerent de ſe réfugier dans le Cabuliſtan. Ranguildas, Gouverneur de la Province, l'accueillit, & lui donna une armée.

Ce n'eſt pas du côté du Nord, &c.

Page 70, La conſervation de la conquête exigeoit un gouvernement. Celui que Babar trouva dans l'Inde, étoit un deſpotiſme purement civil, tempéré par les uſages, par les formes, par l'opinion; en un mot, abſolument conforme au caractere de douceur que ces peuples doivent à l'influence du climat, & à l'influence plus puiſſante encore des opinions religieuſes. A cette conſtitution paiſible, Babar fit ſuccéder un deſpotiſme violent & militaire, tel qu'on devoit l'attendre d'une nation conquérante & barbare.

Ranguildas fut long-temps, &c.

Page 71, Cependant en appeſantiſſant le deſpotiſme, Babar avoit voulut l'enchaîner lui-même, & donner à ſes inſtitutions une telle force, que ſes ſucceſſeurs, quoiqu'abſolus, fuſſent obligés d'être juſtes. Le Prince devoit être le juge du peuple & l'arbitre de l'Etat. Mais ſon Tribunal & ſon Conſeil étoient dans la place publique. L'injuſtice & la tyrannie aiment à ſe renfermer dans l'ombre; elles ſe cachent à ceux qu'elles oppriment. Mais quand le Monarque

ne veut agir que sous les yeux de ses sujets, c'est qu'il n'a que du bien à leur faire. Insulter en face à des hommes rassemblés, est une injure dont les tyrans mêmes peuvent rougir.

Le principal appui de l'autorité étoit un corps de quatre mille hommes, qui s'appelloient les premiers esclaves du Prince. C'est dans ce corps que l'on choisissoit les Omrahs, c'est-à-dire, ceux qui entroient dans les conseils de l'Empereur, & à qui il donnoit des terres honorées de grands privileges. Ces sortes de fiefs étoient toujours amovibles, & le Prince héritoit de ceux qu'il en avoit fait possesseurs. C'est à cette condition qu'étoient données toutes les grandes places : tant il paroît de la nature du despotisme, de n'enrichir des esclaves que pour les dépouiller.

Les places d'Omrahs n'en étoient pas moins briguées. C'étoit l'objet de l'ambition de quiconque aspiroit au gouvernement d'une Province. Pour prévenir les projets d'élévation & d'indépendance que pouvoient former les Gouverneurs, on mettoit auprès d'eux des surveillants, qui ne leur étoient soumis en rien, & qui étoient chargés d'examiner l'emploi qu'ils faisoient des forces militaires qu'on étoit obligé de leur confier pour tenir dans le respect les Indiens assujettis. Les places fortes étoient souvent entre les mains d'officiers qui ne rendoient compte qu'à la Cour. Cette Cour soupçonneuse mandoit souvent le Gouverneur, le retenoit ou le déplaçoit, selon les vues d'une politique changeante. Ces vicissitudes étoient devenues si communes, qu'un nouveau Gouverneur, sortant de Delhy, resta sur son éléphant le visage tourné vers la ville, *pour voir*, disoit-il, *venir son successeur.*

Cependant, la forme de l'administration n'étoit pas la même dans tout l'Empire. Les Mogols avoient laissé plusieurs Princes Indiens en possession de leurs souverainetés, & même avec pouvoir de les transmettre à leurs descendants. Ils gouvernoient selon les loix du pays, quoique relevant d'un Nabab nommé par la Cour. On ne leur imposoit qu'un tribut, & l'obligation de rester soumis aux conditions accordées à leurs ancêtres au temps de la conquête.

Il faut que la nation conquérante n'ait pas exercé de grands ravages, puisqu'elle ne fait encore que le dixieme de la population de l'Inde. Il y a cent millions d'Indiens sur dix millions de Tartares. Les deux peuples ne se sont point mélangés, les Indiens seuls sont cultivateurs & ouvriers. Eux seuls remplissent les campagnes & les manufactures. Les Mahométans sont dans la capitale, à la Cour, dans les grandes villes, dans les camps & dans les armées.

Il paroît qu'à l'époque où les Mogols entrerent dans l'Indostan, ils n'y trouverent point de propriétés particulieres. Toutes les terres appartenoient aux Princes Indiens; & l'on peut bien croire que des conquérants féroces, livrés à l'ignorance & à la cupidité, consacrerent cet abus, qui est le dernier excès du pouvoir arbitraire. La portion des terres de l'Empire, que les nouveaux souverains s'attribuent, fut divisée en grands gouvernements qu'on appella Soubabies. Les Soubas, chargés de l'administration militaire & civile, le furent aussi de la perception des revenus. Ils en confioient le soin aux Nababs, qu'ils établirent dans l'étendue de leurs Soubabies, & ceux-ci à des fer-

miers particuliers, qui furent chargés immédiatement de la culture des terres.

Au commencement de l'année, qui eſt fixé au mois de juin, les officiers du Nabab convenoient avec les fermiers d'un prix de bail. Il ſe faiſoit une eſpece de contrat, appellé Jamabandi, qui étoit dépoſé dans la chancellerie de la Province; & ces fermiers alloient enſuite, chacun dans leur diſtrict, chercher des cultivateurs auxquels ils faiſoient des avances aſſez conſidérables, pour les mettre en état d'enſemencer les terres. Après la récolte, les fermiers remettoient le produit de leur bail aux officiers du Nabab. Le Nabab le faiſoit paſſer entre les mains du Souba, & le Souba le verſoit dans les tréſors de l'Empereur. Les baux étoient ordinairement portés à la moitié du produit des terres; l'autre moitié ſervoit à couvrir les fraix de culture, à enrichir les fermiers, & à nourrir les cultivateurs. Indépendamment des grains, qui ſont les récoltes principales, les autres productions de la terre ſe trouvoient enveloppées dans le même ſyſtême. Le bétel, le ſel, le tabac, étoient autant d'objets de ferme.

Il y avoit auſſi quelques douanes, quelques droits ſur les marchés publics; mais aucune impoſition perſonnelle, aucune taxe ſur l'induſtrie. Il n'étoit pas venu dans la tête des deſpotes, de demander quelques choſe à des hommes à qui on ne laiſſoit rien. Le tiſſerand, renfermé dans ſon aldée, travailloit ſans inquiétude, & diſpoſoit librement du fruit de ſon travail.

Cette facilité s'étendoit à toute eſpece de mobilier. C'étoit véritablement la propriété des particuliers. Ils n'en devoient compte à per-

ſonne. Ils pouvoient en diſpoſer de leur vivant; & après leur mort, il paſſoit à leurs deſcendants. Les maiſons des aldées, celles des villes, & les jardins toujours peu conſidérables, dont elles ſont ornées, formoient encore un objet de propriété particuliere. On en héritoit, & l'on pouvoit les vendre.

Dans le dernier cas, le vendeur & l'acheteur ſe rendoient devant le Cothoal. Les conditions du marché étoient rédigées par écrit, & le Cothoal appoſoit ſon ſceau au pied de l'acte, pour lui donner de l'authenticité.

La même formalité s'obſervoit à l'égard des eſclaves, c'eſt-à-dire de ces hommes infortunés, qui, preſſés par la miſere, préféroient une ſervitude particuliere qui les faiſoit ſubſiſter, à l'état d'une ſervitude générale, dans laquelle ils n'avoient aucun moyen de vivre. Ils ſe vendoient alors à prix d'argent, & l'acte de vente ſe paſſoit en préſence du Cothoal, afin que la propriété du maître fût connue & inattaquable.

Le Cothoal étoit une eſpece d'officier public établi dans chaque aldée, pour y faire les fonctions de notaire. C'étoit devant lui que ſe paſſoit le petit nombre d'actes auxquels la nature d'un pareil gouvernement pouvoit donner lieu. Un autre officier, du nom générique de Gémidard, prononçoit ſur les conteſtations qui s'élevoient entre particuliers. Ses jugements étoient preſque toujours définitifs, à moins qu'il ne s'agît de quelque objet important, & que la partie condamnée n'eût aſſez de fortune, pour aller acheter un jugement différent à la cour du Nabab. Le Gémidard étoit auſſi chargé de la police. Il avoit le pouvoir d'infliger des pei-

nes légeres ; mais lorſqu'il s'agiſſoit de quelque crime capital, le jugement en étoit réſervé au Nabab, parce qu'à lui ſeul appartenoit le droit de prononcer la peine de mort.

Un tel gouvernement, qui n'étoit rien autre choſe qu'un deſpotiſme qui alloit en ſe ſubdiviſant, depuis le trône juſqu'au dernier officier, ne pouvoit avoir d'autre reſſort qu'une force coactive toujours en action. Auſſi, dès que la ſaiſon des pluies étoit paſſée, le Monarque quittoit ſa capitale & ſe rendoit dans ſon camp. Les Nababs, les Rajas, les principaux officiers étoient appellés autour de lui, & il parcouroit ainſi ſucceſſivement les Provinces de l'Empire, dans un appareil de guerre, qui pourtant n'excluoit pas les ruſes de la politique. Souvent on ſe ſervoit d'un grand, pour en opprimer un autre. Le raffinement le plus odieux du deſpotiſme, eſt de diviſer ſes eſclaves. Des délateurs, publiquement entretenus par le Prince, fomentoient ces diviſions, & répandoient des allarmes continuelles. Ces délateurs étoient toujours choiſis parmi les perſonnes du rang le plus diſtingué. La corruption eſt au comble, quand le pouvoir ennoblit ce qui eſt vil.

Chaque année, &c.

Page 75, *liſez :* Cependant les Empereurs Mogols ont joui long-temps de l'idée ſuperſtitieuſe que la nation s'étoit formée de leur caractere ſacré. La magnificence extérieure qui en impoſe au peuple, plus que la juſtice, parce que les hommes ont une plus grande opinion de ce qui les accable que de ce qui les ſert ; la icheſſe faſtueuſe de la cour du Prince, & la rpompe qui l'environnoit dans ſes voyages, nourriſſoient dans l'eſprit des peuples ces pré-

jugés de l'ignorance servile qui tremble devant les idoles qu'elle a faites. Ce qu'on raconte du luxe des plus brillantes cours de l'Univers, n'approche pas de l'ostentation du Mogol, lorsqu'il se montroit à ses sujets. Les éléphants, autrefois si teribles à la guerre, & qui n'y seroient plus que des masses incommodes depuis que l'on combat avec la foudre; ces colosses de l'Orient, inconnus à nos climats, donnent aux despotes de l'Asie un air de grandeur dont nous n'avons pas l'idée. Les peuples se prosternent devant le Monarque élevé majestueusement sur un trône d'or, resplendissant de pierreries, porté par le superbe animal qui s'avance à pas lents, fier de présenter au respect de tant d'esclaves le maître d'un grand Empire. C'est ainsi qu'en éblouissant les hommes ou en les effrayant, les Mogols conserverent, & même étendirent leurs conquêtes. Aurengzeb les acheva, en se rendant maître de toute la péninsule. Tout l'Indostan, si l'on en excepte une petite langue de terre sur la côte de Malabar, se soumit à ce tyran superstitieux & barbare, teint du sang de son pere, de ses freres & de ses neveux.

Ce despote exécrable avoit fait détester la puissance Mogole : mais il la soutint, & à sa mort elle tomba pour ne plus se relever. L'incertitude du droit de succession fut la premiere cause des troubles que l'on vit naître après lui, au commencement du dix-huitieme siecle. Il n'y avoit qu'une seule loi généralement reconnue, celle qui ordonnoit que le trône ne sortiroit point de la famille de Tamerlan. D'ailleurs, chaque Empereur pouvoit choisir son successeur, n'importe à quel degré de parenté. Ce droit indéfini étoit une source de

diſcorde. De jeunes Princes que leur naiſſance appelloit à régner, & qui ſe trouvoient ſouvent à la tête d'une Province & d'une armée, ſoutenoient leurs prétentions les armes à la main, & ne reſpectoient guere les diſpoſitions d'un deſpote qui n'étoit plus. C'eſt ce qui arriva à la mort d'Aurengzeb. Sa magnifique dépouille fut enſanglantée. Dans ces convulſions du corps politique, les reſſorts qui contenoient une milice de douze cents mille hommes, ſe relâcherent. Chaque Nabab ne ſongea plus qu'à ſe rendre indépendant, à étendre les contributions qu'on levoit ſur le peuple, & à diminuer les tributs qu'on envoyoit au tréſor de l'Empereur. Rien ne fut plus réglé par la loi, & tout fut conduit par le caprice, ou troublé par la violence.

L'éducation des jeunes Princes ne promettoit aucun remede à tant de maux. Abandonnés aux femmes juſqu'à l'âge de ſept ans, imbus pendant leur adoleſcence de quelques préceptes religieux, ils alloient enſuite conſommer dans la molle oiſiveté d'un ſerrail ces années de jeuneſſe & d'activité qui doivent former l'homme, & l'inſtruire dans la ſcience de la vie. On les amolliſſoit, pour n'avoir pas à les craindre. Les conſpirations des enfants contre leurs peres étoient fréquentes. On vouloit les prévenir, on leur ôtoit toute vertu, de peur qu'ils ne fuſſent capables d'un crime. Delà cette penſée atroce d'un poëte Oriental, que *les peres, pendant la vie de leurs fils, donnent toute leur tendreſſe à leurs petits-fils, parce qu'ils aiment en eux les ennemis de leurs ennemis.*

Les Mogols n'avoient plus rien de ces mœurs fortes qu'ils avoient apportées de leurs montagnes. Ceux d'entre eux qui parvenoient à quel-

que place importante, ou à de grandes richesses, changeoient de domicile suivant les saisons. Dans ces retraites plus ou moins délicieuses, ils n'occupoient que des maisons bâties d'argile & de terre, mais dont l'intérieur respiroit toute la mollesse Asiatique, tout le faste des cours les plus corrompues. Par-tout où les hommes ne peuvent élever une fortune stable, ni la transmettre à leurs descendans, ils se hâtent de rassembler toutes leurs jouissances dans le seul moment dont ils soient sûrs. Ils épuisent au milieu des parfums & des femmes, & tous les plaisirs, & tout leur être.

L'Empire Mogol étoit dans cet état de foiblesse, lorsqu'il fut attaqué en 1738 par le fameux Thomas Koulikan. Les innombrables milices de l'Inde se disperserent sans résistance devant cent mille Persans, comme ces mêmes Persans avoient été autrefois dissipés devant trente mille Grecs instruits par Alexandre. Thomas entra victorieux dans Delhy, reçut les soumissions de l'imbécille Muhammet; & trouvant le Monarque plus imbécille encore que les sujets, lui permit de vivre & de régner, réunit à la Perse les Provinces qui étoient à sa bienséance, & se retira chargé d'un butin immense & des dépouilles de l'Indostan.

Muhammet, méprisé par son vainqueur, le fut encore plus par ses sujets. Les Grands ne voulurent plus relever du vassal d'un Roi de Perse. Les Nababies devinrent indépendantes, & ne furent plus soummises qu'à un léger tribut. Inutilement l'Empereur exiga qu'elles continuassent d'être amovibles; chaque Nabab employoit la force, pour rendre sa place héréditaire, & le fer décidoit de tout. La guerre

ſe faiſoit continuellement entre le maître & les ſujets, ſans être traitée de rebellion. Quiconque put payer un corps de troupes, prétendit à une ſouveraineté. La ſeule formalité qu'on obſervoit, c'étoit de contrefaire le ſeing de l'empereur dans un *firman* ou brevet d'inveſtiture. L'uſurpateur ſe le faiſoit apporter, & le recevoit à genoux. Cette comédie étoit néceſſaire pour en impoſer au peuple qui reſpectoit encore aſſez la famille de Tamerlan, pour vouloir que toute eſpece d'autorité parût au moins émaner d'elle.

Ainſi, la diſcorde, l'ambition, & l'anarchie déſoloient cette belle contrée de l'Indoſtan. Les crimes étoient d'autant plus aiſés à cacher, que les Grands de l'Empire étoient accoutumés à n'écrire jamais qu'en termes équivoques, & n'employoient que des agents obſcurs qu'ils déſavouoient quand il le falloit. L'aſſaſſinat & le poiſon devinrent des forfaits communs, qu'on enſeveliſſoit dans l'ombre de ces palais impénétrables, remplis de ſatellites prêts à tout oſer au moindre ſignal de leur maître.

Les troupes étrangeres appellées par les différents partis, mirent le comble au déſaſtre de ce malheureux pays. Elles en emportoient les richeſſes, ou forçoient les peuples à les enfouir. Ainſi diſparurent peu-à-peu ces tréſors amaſſés pendant tant de ſiecles. Le découragement devint général. La terre ne fut plus cultivée, & les manufactures languirent. Les peuples ne vouloient plus travailler pour des étrangers déprédateurs, ou pour des oppreſſeurs domeſtiques. La miſere & la famine ſe firent ſentir. Ces calamités qui, depuis dix ans ravageoient les Provinces de l'Empire; alloient s'étendre juſ-

qu'à la côte de Coromandel. Le ſage Nizam-Elmoulouk, Souba du Décan, n'étoit plus. Sa prudence & ſes talents avoient fait fleurir la partie de l'Inde où il commandoit. Les négociants d'Europe cragnirent que leur commerce ne tombât, lorſqu'il n'auroit plus cet abri. Contre ce danger, ils ne voyoient de reſſource que la propriété d'un terroir aſſez vaſte pour contenir un nombre de manufacturiers ſuffiſant pour former leurs cargaiſons.

Dupleix fut le premier, page 85.

Page 87, La Soubabie de Décan eſt une Vice-Royauté, composée de pluſieurs Provinces qui formoient autrefois des Etats indépendants. Elle s'étend depuis le cap Comorin juſqu'au Gange. Celui qui occupe cette grande place, a inſpection ſur tous les Princes Indiens, ſur tous les Gouverneurs Mogols qui ſont dans l'étendue de ſa juriſdiction; & c'eſt dans ſes mains que ſont dépoſées les contributions qui doivent enrichir le tréſor public. Il peut obliger ſes ſubalternes de le ſuivre dans toutes les expéditions militaires qu'il juge à propos de faire dans les contrées ſoumiſes à ſes commandements; mais ſans un ordre formel du Chef de l'Empire, il ne lui eſt pas permis de les conduire ſur un territoire étranger.

Le Soubabie de Décan étant devenue vacante en 1748, Dupleix, après une ſuite d'événements & de révolutions, où la corruption des Mogols, la foibleſſe des Indiens, l'audace des François, ſe firent également remarquer, en mit en poſſeſſion au commencement de 1751, Salabetzingue, l'un des fils du dernier Vice-Roi. Ce ſuccès aſſuroit de grands avantages aux établiſſements François répandus ſur la côte de Coromandel; mais l'importance de Pondichery

parut exiger des ſoins plus particuliers. Cette ville ſituée dans le Carnate, a des rapports ſi ſuivis & ſi immédiats avec le Nabab de cette riche contrée, qu'on crut néceſſaire de procurer le Gouvernement de la Province à un homme, ſur l'affection & la dépendance duquel on pût compter. Le choix tomba ſur Chandaſaeb, connu par ſes intrigues, par ſes malheurs, par ſes faits de guerre, par un caractere ferme, & parent du dernier Nabab.

Pour prix de leurs ſervices, &c.

Page 93, *après ces mots*, affreux pillage, *liſez :* Au Nord de l'Indoſtan eſt une nation, qui, quoique nouvelle, & même parce qu'elle eſt nouvelle, inſpire encore plus de terreur. Ces peuples, connus ſous le nom de Seiks, ont ſu ſe tirer des fers du deſpotiſme & de la ſuperſtition, quoiqu'entourés de nations eſclaves. On les dit ſectateurs d'un Philoſophe du Thibet, qui leur donna des idées de liberté, & leur enſeigna le déïſme, ſans aucun mêlange de ſuperſtition. Ils ſe firent connoître au commencement du ſiecle; mais alors ils étoient moins regardés comme une nation que comme une ſecte. Durant les calamités de l'Empire Mogol, leur nombre s'accrut conſidérablement par des apoſtats de toutes les Religions qui vinrent ſe joindre à eux, & y chercher un aſyle contre les vexations & les fureurs de leurs Tyrans. Pour être admis dans cette ſociété, il ſuffit de jetter une haine implacable à la monarchie. Il paſſe pour conſtant, que dans un temple eſt un autel, ſur lequel eſt placé le code de leur légiſlation, à côté duquel on voit un ſceptre & un poignard. Quatre vieillards ſont élus, pour conſulter dans l'occaſion la loi, unique ſouverain de cette République. Les Seiks

poſſedent actuellement toute la Province de Punjal, la plus grande partie du Moultau & du Sinde, les deux rives de l'Indus depuis Cachemire juſqu'à Tatla, & tout le pays du côté de Delhy, depuis Lahor juſqu'à Sirhind : ils peuvent mettre ſur pied une armée de ſoixante mille bons chevaux.

Mais de, &c.

Page 101, *après ces mots*, de ſes réſolutions, *liſez* : Cet homme, dont le caractere indomptable étoit preſque toujours en contradiction avec les circonſtances, avoit reçu de la nature les qualités les moins propres au commandement. Dominé par une imagination ſombre, impétueuſe, irréguliere, ſes diſcours & ſes projets, ſes projets & ſes démarches formoient un contraſte continuel. Emporté, ſoupçonneux, jaloux, abſolu à l'excès, il inſpira une méfiance, un découragement univerſels; il excita des haines qui ne ſont pas aſſouvies. Ses opérations militaires, ſon adminiſtration civile, ſes combinaiſons politiques, tout ſe reſſentit du déſordre de ſes idées.

L'évacuation de l'iſle de Scheringham, fut la principale cauſe des malheurs de la guerre du Tanjaour. On perdit Mazulipatam & les Provinces du Nord, pour avoir renoncé à l'alliance de Salabetzingue. Les petites Puiſſances du Carnate ne reſpectant plus dans les François le caractere de leur ancien ami, le Souba du Décan, acheverent de tout perdre, en embraſſant d'autres intérêts.

D'un autre côté, l'eſcadre Françoiſe ſupérieure à celle des Anglois, l'avoit combattue trois fois, ſans avoir pu la vaincre ; & elle avoit fini par la laiſſer la maîtreſſe de la mer. Cet

abandon décida la perte de l'Inde. Pondichery, livré aux horreurs de la famine, fut obligé de se rendre le 15 Janvier 1761. Lally avoit corrigé la veille un projet de capitulation dressé par le conseil; il avoit nommé des députés pour la porter au camp ennemi; & par une contradiction qui le peint, mais dont les suites ont été fatales, il chargea ces mêmes députés d'une lettre pour le Général Anglois, auquel il marquoit, *qu'il ne vouloit point de capitulation, parce que les Anglois étoient gens à ne pas la tenir.*

En prenant possession de la place, le conquérant fit embarquer pour l'Europe, non-seulement les troupes qui l'avoient défendue, mais encore tous les François attachés au service de la compagnie. On poussa plus loin la vengeance. Pondichery fut détruit, & cette ville superbe ne fut plus qu'un monceau de ruines.

Ceux de ses habitants qu'on avoit transportés en France, y arriverent avec le désespoir d'avoir perdu leur fortune, & d'avoir vu, en s'éloignant du rivage, leurs maisons renversées. Ils remplirent Paris de leurs cris; ils dénoncerent leur chef à l'indignation publique; ils le présenterent au Gouvernement comme l'auteur de tous leurs maux, comme la cause unique de la perte d'une colonie florissante. Lally fut arrêté; le Parlement instruisit son procès. Il avoit été accusé de haute trahison & de concussion: la premiere de ces accusations fut reconnue absolument fausse; la seconde resta sans preuves; & cependant Lally fut condamné à perdre la tête.

Nous demanderons au nom de l'humanité, quel étoit son crime dans l'ordre des loix? Le glaive redoutable de la justice n'a point été dé-

poſé dans les mains des Magiſtrats, pour venger des haines particulieres, ni même pour ſuivre les mouvements de l'indignation publique. C'eſt à la loi ſeule qu'il appartient de marquer les victimes; & ſi les clameurs d'une multitude aveugle & paſſionnée pouvoient décider les juges à prononcer une peine capitale, l'innocence prendroit la place du crime, & il n'y auroit plus de ſûreté pour le citoyen. Analyſons l'arrêt ſous ce point de vue.

Il déclare Lally convaincu *d'avoir trahi les intérêts du Roi, de ſon Etat, & de la compagnie des Indes.* Qu'eſt-ce que trahir les intérêts? Où eſt la loi qui ordonne la peine de mort, pour ce délit vague & indéfini? Il n'en exiſte, il ne peut en exiſter aucune. La diſgrace du Prince, le mépris de la nation, l'opprobre public, ſont les châtiments deſtinés à l'homme incapable ou inſenſé qui a mal ſervi l'Etat: mais la mort, & la mort ſur l'échafaud! pour la mériter, il faut des crimes d'un autre genre.

L'arrêt déclare encore Lally convaincu *de vexations, d'exactions, d'abus d'autorité.* Nous n'en doutons pas; il en a commis ſans nombre. Il a employé des moyens violents pour ſe procurer des reſſources pécuniaires; mais cet argent a été verſé dans le tréſor public. Il a vexé, il a tourmenté des citoyens; mais il n'a point attenté à leur vie, il n'a point attenté à leur honneur. Il a fait dreſſer des gibets dans la place publique; mais il n'y a fait attacher perſonne.

Dans la vérité, c'étoit un fou noir & dangereux; un homme odieux & mépriſable; un homme eſſentiellement incapable de commander aux autres. Mais ce n'étoit ni un concuſſionnaire, ni un traître; & pour nous ſervir de l'expreſſion

d'un Philosophe dont les vertus font honneur à l'humanité : *Tout le monde avoit droit de tuer Lally, excepté le bourreau.*

Les disgraces qu'éprouvoient les François en Asie, avoient été prévues par tous les observateurs, qui réfléchissoient sur la corruption de cette nation. Ses mœurs avoient sur-tout dégénéré dans le climat voluptueux des Indes.

Les guerres que Dupleix, &c. *page* 102.

Page 104, Le poids des malheurs qui accabloient la Compagnie dans l'Orient, étoit augmenté par la situation où elle se trouvoit en Europe. Dès les premiers moments, on crut devoir en présenter le fidele tableau aux actionnaires. Cette vérité amena le désespoir, & ce désespoir enfanta cent systêmes, la plupart absurdes. On passoit rapidement de l'un à l'autre, sans qu'aucun pût fixer des esprits pleins d'incertitude & de défiance. Des moments précieux se passoient en reproches & en invectives. L'aigreur nuisoit aux délibérations. Personne ne pouvoit prévoir où tant de convulsions aboutiroient; lorsqu'un jeune négociant d'un génie hardi, lumineux & profond, se fit entendre. A sa voix, les orages se calment; les cœurs s'ouvrent à l'espérance. Il n'y a qu'un avis, & c'est le sien. La compagnie, que les ennemis de tout privilege exclusif desiroient de voir abolie, & dont tant d'intérêts particuliers avoient juré la ruine, est maintenue; & ce qui est indispensable, on la réforme.

Parmi les causes qui avoient précipité la compagnie dans l'abyme où elle se trouvoit, il y en avoit une regardée depuis long-temps comme la source de toutes les autres : c'étoit la dépendance, où plutôt la servitude où le Gouverne-

ment

ment tenoit ce grand corps depuis près d'un demi-ſiecle.

Dès 1723, la Cour avoit elle-même choiſi les directeurs. En 1730, un commiſſaire du Roi fut introduit dans l'adminiſtration de la Compagnie. Dès-lors, plus de liberté dans les délibérations ; plus de relation entre les adminiſtrateurs & les propriétaires ; aucun rapport immédiat entre les adminiſtrateurs & le Gouvernement. Tout ſe dirigea par l'influence & ſuivant les vues de l'homme de la Cour. Le myſtere, ce voile dangereux d'une adminiſtration arbitraire, couvrit toutes les opérations ; & ce ne fut qu'en 1744 qu'on aſſembla les actionnaires. Ils furent autoriſés à nommer des ſyndics, & à faire tous les ans une aſſemblée générale ; mais ils n'en furent pas mieux inſtruits de leurs affaires, ni plus maîtres de les diriger. Le Prince continua à nommer les directeurs ; & au-lieu d'un commiſſaire qu'il avoit eu juſqu'alors dans la Compagnie, il voulut en avoir deux.

Dès ce moment, il y eut deux partis. Chacun des commiſſaires forma des projets différents, adopta des protégés, chercha à faire prévaloir ſes vues. Delà les diviſions, les intrigues, les délations, les haines, dont le foyer étoit à Paris, mais qui s'étendirent juſqu'aux Indes, & qui y éclaterent d'une maniere ſi funeſte pour la nation.

Le miniſtere, frappé de tant d'abus, & fatigué de ces guerres interminables, y chercha un remede. Il crut l'avoir trouvé en nommant un troiſieme commiſſaire. Cet expédient ne fit qu'augmenter le mal. Le deſpotiſme avoit régné lorſqu'il n'y en avoit qu'un ; la diviſion, lorſqu'il y en eut deux : mais dès l'inſtant qu'il y en eut

trois, tout tomba dans l'anarchie. On revint à n'en avoir que deux, qu'on tâcha de concilier le mieux qu'on put ; & il n'y en avoit même qu'un en 1764, lorsque les actionnaires demanderent qu'on rappellât la compagnie à son essence, en lui rendant sa liberté.

Ils oserent dire au Gouvernement que c'étoit à lui à s'imputer les malheurs & les fautes de la compagnie, puisque les actionnaires n'avoient pris aucune part à la conduite de leurs affaires ; qu'elles ne pouvoient être dirigées vers le but le plus utile pour eux & pour l'Etat, qu'autant qu'elles le seroient librement, & qu'on établiroit des relations immédiates entre les propriétaires & les administrateurs, entre les administrateurs & le ministere ; que toutes les fois qu'il y auroit un intermédiaire, les ordres donnés d'une part, & les représentations faites de l'autre, recevroient nécessairement en passant par ses mains, l'impression de ses vues particulieres & de sa volonté personnelle ; en sorte qu'il seroit toujours le véritable & l'unique administrateur de la compagnie ; qu'un administrateur de cette nature, toujours sans intérêt, souvent sans lumieres, sacrifieroit perpétuellement à l'éclat passager de son administration, & à la faveur des gens en place, le bien & l'avantage réel du commerce ; qu'on devoit tout attendre au contraire d'une administration libre, choisie par les propriétaires, éclairée par eux, agissant avec eux, & loin de laquelle on écarteroit constamment toute idée de gêne & de contrainte.

Ces raisons furent senties par le Gouvernement. Il assura à la compagnie sa liberté par un édit solemnel ; & le même négociant qui venoit de lui donner une nouvelle existence par son gé-

nie, forma un projet de ſtatuts proviſoires, pour donner une nouvelle forme à ſon adminiſtration.

Le but de ces inſtitutions étoit, que la compagnie ne fût plus conduite par des hommes qui ſouvent n'étoient pas dignes d'en être les facteurs : que le Gouvernement ne s'en mêlât que pour la protéger ; qu'elle fût également préſervée & de la ſervitude, ſous laquelle elle avoit conſtamment gémi, & de l'eſprit de myſtere qui avoit perpétué la corruption ; qu'il y eût des relations continuelles entre les adminiſtrateurs & les actionnaires ; que Paris, privé de l'avantage dont jouiſſent les capitales des autres nations commerçantes, celui d'être un port de mer, pût s'inſtruire du commerce dans des aſſemblées libres & paiſibles ; que le citoyen s'y formât enfin des idées juſtes de ce lien puiſſant de toutes les nations, & qu'il apprît, en s'éclairant ſur les ſources de la proſpérité publique, à reſpecter le négociant dont les opérations y contribuent, ainſi qu'à mépriſer les profeſſions qui la détruiſent.

Les événements qui ſuivirent ces ſages inſtitutions, furent plus heureux qu'on n'oſoit l'eſpérer. On remarqua de tous côtés une grande activité. Durant les cinq années que dura la nouvelle adminiſtration, les ventes s'éleverent annuellement à dix-huit millions. Elles n'avoient pas été ſi conſidérables, dans les temps qu'on avoit regardés comme les plus brillants ; puiſque depuis 1726, juſques & y compris 1756, elle n'étoient montées qu'à 437, 376, 284 livres ; ce qui faiſoit année commune, paix & guerre, 14, 108, 912 liv.

Il faut tout dire. Les bénéfices depuis 1764

n'étoient pas ce qu'ils avoient été. La différence de l'achat à la vente, qui avoit été auparavant de cent pour cent au moins, n'étoit plus que d'environ soixante-dix pour cent. Cette diminution de profit venoit du défaut de fonds, de la ruine de la considération Françoise dans l'Inde, du pouvoir exorbitant de la nation conquérante qui venoit d'asservir ces régions éloignées. Les agents de la compagnie étoient réduits à se procurer l'argent & la marchandise aux conditions les plus dures. Ils tiroient l'un & l'autre des négociants Anglois, qui cherchoient à faire passer en Europe les fortunes immenses qu'ils avoient faites en Asie.

C'est avec ces entraves & ces dégoûts, qu'étoit exercé le privilege exclusif du commerce des Indes, lorsque le Gouvernement jugea convenable de le suspendre. Il faut voir quelle étoit alors la situation de la compagnie.

Avant 1764, il existoit 50268 actions. A cette époque, le ministere, qui, en 1746, 1747 & 1748, avoit abandonné aux actionnaires le produit des actions & des billets d'emprunt qui lui appartenoient, leur sacrifia les billets & les actions même, les uns & les autres au nombre de 11835, pour les indemniser des dépenses qu'ils avoient faites durant la derniere guerre. Ces actions ayant été annullées, il n'en resta que 38432.

Les besoins de la compagnie firent décider dans la suite un appel de 400 livres par action. Plus de trente-quatre mille actions remplirent cette obligation. Les quatre mille qui s'en étoient dispensées ayant été réduites, aux termes de l'édit qui avoit autorisé l'appel, aux cinq huitiemes de la valeur de celles qui y avoient satis-

fait, le nombre total fe trouva réduit par l'effet de cette opération, à 36920 actions entieres & fix huitiemes.

Le dividende des actions de la compagnie de France a varié, comme celui des autres compagnies, fuivant les circonftances. Il fut de 100 livres, en 1722. Depuis 1723 jufqu'en 1745, de 150. Depuis 1746 jufqu'en 1749, de 70 livres. Depuis 1750 jufqu'en 1758, de 80 livres. Depuis 1759 jufqu'en 1763, de 40 livres. Il ne fut que de 20 livres en 1764. Ces détails démontrent que le dividende & la valeur de l'action qui s'y proportionnoit toujours, étoient néceffairement affujettis au hafard du commerce, & au flux & reflux de l'opinion publique. Delà ces écarts prodigieux, qui, tantôt élevoient, tantôt abaiffoient le prix de l'action; qui de deux cents piftoles la réduifoient à cent, dans la même année; qui la reportoient enfuite à dix-huit cents livres, pour la faire retomber à fept cents quelque temps après. Cependant, au milieu de ces révolutions, les capitaux de la compagnie étoient prefque toujours les mêmes. Mais c'eft un calcul que le public ne fait jamais. La circonftance du moment le détermine; & dans fa confiance comme dans fes craintes, il va toujours au-delà du but.

Les actionnaires perpétuellement expofés à voir leur fortune diminuer de moitié en un jour, ne voulurent plus courir les hafards d'une pareille fituation. En faifant de nouveaux fonds pour la reprife du commerce, ils demanderent à mettre à couvert tout ce qui leur reftoit de leur bien; de maniere que, dans tous les temps, l'action eût un capital fixe, & une rente affurée. Le Gouvernement confacra cet arrangement par

son édit du mois d'août 1764. L'article treizieme porte expressément, que pour assurer aux actionnaires un sort fixe, stable & indépendant de tout événement futur du commerce, il sera détaché de la portion du contrat qui se trouvoit libre alors, le fonds nécessaire pour former à chaque action un capital de 1600 livres, & un intérêt de 80 liv., *sans que cet intérêt & ce capital soient tenus de répondre, en aucun cas & pour quelque cause que ce soit, des engagements que la compagnie pourroit contracter postérieurement à cet édit.*

La compagnie devoit donc pour 36920 actions & six huitiemes, sur le pied de 80 livres par action, un intérêt de 2953660 liv. Elle payoit pour ses différents contrats 2, 727, 506 livres; ce qui faisoit en tout 5, 681, 166 livres de rentes perpétuelles. Les rentes viageres montoient à 3, 074, 899 livres. Ainsi la totalité des rentes viageres & perpétuelles formoit une somme de 8, 756, 065 livres. On va voir maintenant quels étoient les moyens de la compagnie, pour faire face à des engagements si considérables.

Ce grand corps, beaucoup trop mêlé dans les opérations de Law, lui avoit fourni, 90, 000, 000 livres. A la chûte du systême, on lui abandonna pour son payement la vente exclusive du tabac, qui rendoit alors trois millions par an; mais il ne lui restoit aucun fonds pour son commerce. Aussi son inaction dura-t-elle jusqu'en 1726, que le Gouvernement vint à son secours. La célérité de ses progrès étonna toutes les nations. L'essor qu'il prenoit, sembloit devoir l'élever au-dessus des compagnies les plus florissantes. Cette opinion, qui étoit gé-

nérale, enhardissoit les actionnaires à se plaindre de ce qu'on ne doubloit pas, qu'on ne triploit pas les répartitions. Ils croyoient, & le public croyoit avec eux, que le trésor du Prince s'enrichissoit de leurs dépouilles. Le profond mystere, sous lequel on ensevelissoit le secret des opérations, donnoit beaucoup de force à ces conjectures.

Le commencement, &c.

Page 108. La nation pense bien différemment. Elle a accusé les administrateurs, qui déterminerent le Gouvernement à se reconnoître débiteur d'une somme si considérable, d'avoir immolé la fortune publique aux intérêts d'une société particuliere. Un écrivain qui examineroit de nos jours si ce reproche est ou n'est pas fondé, passeroit pour un homme oisif. Cette discussion est devenue très-inutile, depuis que les vraies lumieres se sont répandues. Il suffira de remarquer que c'est avec les neuf millions de rente mal-à-propos sacrifiés par l'Etat, que la compagnie faisoit face aux 8, 756, 065 liv. dont elle étoit chargée; de maniere qu'il lui restoit encore environ 244, 000 livres de revenu libre.

Il est vrai qu'elle devoit en dettes chirographaires 74, 505, 000 livres; mais elle avoit dans son commerce, dans sa caisse ou dans ses recouvrements à faire, 70, 733, 000 livres; somme presque suffisante pour balancer ses dettes.

Son unique richesse consistoit donc en effets mobiliers ou immobiliers, pour environ vingt millions; & dans l'espérance de l'extinction des rentes viageres, qui, avec le temps, devoit lui donner trois millions de revenu, dont

la valeur actuelle pouvoit être assimilée à un capital libre de trente millions.

Indépendamment de ces propriétés, la compagnie jouissoit de quelque droits qui lui étoient extrêmement utiles. On lui avoit accordé le commerce exclusif du café. Le bien général exigea que celui qui venoit des isles de l'Amérique, sortît de son privilege en 1736 : mais il lui fut accordé en dédommagement une somme annuelle de cinquante mille francs, qui lui fut toujours payée. Le privilege même du café de Moka fut détruit en 1767, le Gouvernement ayant permis l'introduction de celui qui étoit tiré du levant. La compagnie n'obtint à ce sujet aucune indemnité.

Elle avoit éprouvé l'année précédente une privation plus sensible. On lui avoit accordé en 1720 le droit de porter seule des esclaves dans les colonies d'Amérique. Le vice de ce systême ne tarda pas à se faire sentir ; & il fut décidé que tous les négociants du Royaume pourroient prendre part à ce trafic, à condition qu'ils ajouteroient une pistole par tête, aux treize livres qu'avoit accordées le trésor royal. En supposant que les isles Françoises recevoient quinze mille noirs par an, il en résultoit un revenu de 345, 000 livres pour la Compagnie. Cet encouragement qui lui étoit donné pour un commerce qu'elle ne faisoit pas, fut supprimé en 1767; mais remplacé par un équivalent moins déraisonnable.

La compagnie au temps de sa formation, avoit obtenu une gratification de 50 livres pour chaque tonneau de marchandises qu'elle exporteroit, & une gratification de 75 livres pour chaque tonneau de marchandises qu'elle

importeroit. Le ministere, en lui ôtant ce quelle tiroit des negres, porta la gratification de chaque tonneau d'exportation à 75 livres, & à 80 livres celle de chaque tonneau d'importation. Qu'on les évalue annuellement à six mille tonneaux, & l'on trouvera pour la compagnie un produit de plus d'un million, en y comprenant les 50, 000 livres qu'elle recevoit pour les cafés.

En conservant ses revenus, la compagnie avoit vu diminuer ses dépenses. L'édit de 1764 avoit fait passer la propriété des isles de France & de Bourbon dans les mains du Gouvernement, qui s'étoit imposé l'obligation de les fortifier & de les défendre. Par cet arrangement, la compagnie s'étoit trouvée déchargée d'une dépense annuelle de deux millions, sans que le commerce exclusif dont elle jouissoit dans ces deux colonies eût reçu la moindre atteinte.

Avec tant de moyens apparents de prospérité, la compagnie devoit s'endetter tous les jours; parce que ses revenus & les bénéfices de son commerce n'étoient pas suffisants pour payer tout à la fois les dépenses attachées à l'administration de ce commerce, & celles qui tiennent à la souveraineté, dépenses qui s'élevoient ensemble à huit millions par an. Elles pouvoient même se porter plus loin, étant susceptibles par leur nature de s'étendre & de s'accroître à l'infini, suivant les vues politiques du Gouvernement, qui est l'unique juge de leur importance & de leur nécessité.

Dans une situation si fâcheuse, la compagnie ne pouvoit se soutenir que par les secours du Gouvernement. Mais depuis quelque temps le conseil de Louis XV paroissoit envisager avec

indifférence l'existence de ce grand corps. Il parut enfin un arrêt du conseil, en date du 13 août 1769, par lequel le Roi suspendoit le privilege exclusif de la compagnie des Indes, & accordoit à tous ses sujets la liberté de naviguer & de commercer au-delà du Cap de Bonne-Espérance. Cependant en donnant cette liberté inattendue, le Gouvernement crut devoir y apposer quelques conditions. L'arrêt qui ouvre cette nouvelle carriere aux armateurs particuliers, les assujettit à se munir de passeports qui doivent leur être délivrés gratuitement par les administrateurs de la compagnie des Indes; il les oblige à faire leur retour dans le port de l'Orient, exclusivement à tout autre; il établit un droit d'indult sur toutes les marchandises provenant des Indes; droit qui, par un second arrêt du conseil rendu le 6 septembre suivant, fut fixé à cinq pour cent sur toutes les marchandises des Indes & de la Chine, & à trois pour cent sur toutes les isles de France & de Bourbon.

L'arrêt du 13 août, en se bornant à suspendre le privilege de la compagnie, sembloit conserver aux actionnaires la faculté d'en reprendre l'exercice : mais ils n'en prévirent pas la possibilité ; & ils se déterminerent sagement à une liquidation qui pût assurer le sort de leurs créanciers, & les débris de leur fortune.

Ils offrirent au Roi de lui céder tous les vaisseaux de la compagnie, au nombre de trente ; tous les magasins & les édifices qui lui appartenoient au port de l'Orient & aux Indes ; la propriété de ses comptoirs & des aldées qui en dépendoient; tous ses effets de marine & de guerre ; enfin, huit cents esclaves qu'elle s'étoit

réservés aux isles. Ces objets furent évalués trente millions par les actionnaires, qui demanderent en même-temps le payement de 16, 500, 000 livres qui leur étoient dûs par le Gouvernement.

Le Roi, en agréant la cession proposée, crut devoir en diminuer le prix : non pas que les choses qui en faisoient l'objet, n'eussent une valeur plus considérable encore dans les mains de la compagnie ; mais parce qu'en passant dans celles du gouvernement, elles devenoient pour lui une charge nouvelle. Ainsi, au lieu 46, 500, 000 livres demandées par les actionnaires, le Prince, pour s'acquitter en totalité avec eux, créa à leur profit par son édit du mois de janvier 1770, 1, 200, 000 livres de rentes perpétuelles au principal de trente millions.

Ce nouveau contrat servit d'hypotheque à un emprunt de douze millions en rentes viageres à dix pour cent, & par voie de loterie, que la Compagnie fit dans le mois de février suivant. L'objet de cet emprunt, étoit de faire face aux engagements pris pour former les dernieres expédirions : mais il ne suffisoit pas encore ; & dans l'impossibilité de se procurer des fonds par la voie du crédit, les actionnaires remirent au Roi, dans leur assembléee du 7 avril 1770, toutes leurs propriétés, à l'exception du capital hypothéqué aux actions.

Les principaux objets compris dans cette nouvelle cession, consistoient dans l'extinction de 4, 200, 000 livres de rentes viageres; dans la partie du contrat de neuf millions, qui excédoit le capital des actions ; dans l'hôtel de Paris ; dans les marchandises des Indes attendues

en 1770 & 1771, préſumées devoir s'élever à 26, 000, 000 liv.; & enfin dans trois ou quatre millions de créances à exercer ſur des débiteurs la plupart ſolvables, aux Indes, aux iſles de France & de Bourbon, à Saint-Domingue. Les actionnaires s'engageoient en même temps à fournir au Roi une ſomme de 14, 768, 000 livres, par la voie d'un appel; qui fut fixé à 400 l. par action. Le miniſtere, en acceptant ces divers arrangements, s'engagea de ſon côté à payer toutes les rentes perpétuelles & viageres conſtituées par la compagnie; tous les autres engagements, qui montoient à environ quarante-cinq millions; toutes les penſions & demi-ſoldes qu'elle avoit accordées, & qui formoient un objet annuel de quatre-vingt mille francs; enfin à ſupporter tous les fraix & tous les riſques d'une liquidation qui, néceſſairement, devoit durer pluſieurs années.

Le Roi en même-temps porta à 2500 livres, produiſant 125 livres de rente, le capital de l'action, qui, par l'édit du mois d'août 1764, avoit été fixé à 1600 livres de principal, produiſant une rente de 80 liv. La nouvelle rente de 125 livres fut aſſujettie à la retenue du dixieme; & il fut décidé que le produit de ce dixieme ſeroit employé annuellement au rembourſement des actions par la voie du ſort, ſur le pied de leur capital de 2500 livres; de maniere que la rente des actions rembourſées accroîtroit le fonds d'amortiſſement juſqu'au parfait rembourſement de la totalité des actions.

Ces conditions reſpectives ſe trouvent conſignées dans un arrêt du conſeil du 8 avril 1770, portant homolagation de la délibération priſe la veille dans l'aſſemblée générale des

actionnaires, & revêtu de lettres patentes en date du 22 du même mois. Au moyen de ces arrangements, l'appel a été fourni; le tirage pour le remboursement des actions, au nombre de deux cents vingt, a été fait chaque année, & les dettes chirographaires de la compagnie ont été fidélement acquittées à leur échéance.

Il est difficile, d'après ces détails, de se former une idée précise de la maniere d'être actuelle de la compagnie des Indes, & de l'état légal du commerce qu'elle exerçoit. Cette compagnie, aujourd'hui sans possessions, sans mouvement, sans objet, ne peut pourtant pas être regardée comme absolument détruite; puisque les actionnaires se sont réservé en commun le capital hypothéqué de leurs actions, & qu'ils ont une caisse particuliere & des députés pour veiller à leurs intérêts. D'un autre côté, le privilege a été suspendu, mais il n'a été que suspendu; & il n'est point compris au nombre des objets cédés au Roi par la compagnie. La loi qui l'a établie, subsiste encore; les vaisseaux qui partent pour les mers des Indes, ne peuvent s'éxpédier qu'à la faveur d'une permission délivrée au nom de la compagnie. Ainsi la liberté accordée n'est qu'une liberté précaire; & si les actionnaires demandoient à reprendre leur commerce, en offrant des fonds suffisants pour en assurer l'exploitation, ils en auroient incontestablement le droit, sans qu'il fût besoin d'une loi nouvelle. Mais à l'exception de ce droit apparent, qui dans le fait est comme non-existant, par l'impuissance où sont les actionnaires de l'exercer, tous leurs autres droits, toutes leurs propriétés, tous leurs comptoirs ont passé dans les mains du Gouvernement. Parcourons

rapidement ces possessions, en commençant par le Malabar.

Entre le Canara, &c. *page* 125.

Page 130, *après ces mots*, de la multitude, *lisez* : Tout le temps que les choses resteront sur le pied où elles sont dans cette opulente partie de l'Asie, les François y éprouveront perpétuellement des dégoûts, des humiliations, sans qu'il en puisse résulter aucun avantage solide & permanent pour leur commerce. On sortiroit de cet état d'opprobre, si l'on pouvoit changer Chandernagor pour Chatigam.

Chatigam, &c.

Page 138 Dans l'état actuel, les comptoirs François dans l'Inde coûtent beaucoup & rendent peu. Malheureusement on n'est pas dédommagé par les isles de Bourbon & de France, qui ne sont pas arrivées au degré de prospérité qu'on devoit attendre.

La derniere des deux isles, devenue célebre, occupa plus long-temps l'imagination que l'industrie de ses possesseurs. Ils s'épuiserent en conjectures, sur l'usage qu'on en pouvoit faire.

Les uns vouloient qu'elle fût un entrepôt, où viendroient aboutir toutes les marchandises qu'on tireroit des Indes. Elles devoient y être portées sur des bâtiments du pays, & versées ensuite dans des vaisseaux François, qui ne pousseroient jamais leur navigation plus loin. Cet arrangement offroit le double avantage; & de l'économie, puisque la solde & la nourriture des matelots Indiens ne coûtent que peu; & de la conservation des équipages Européens, souvent détruits par la longueur des voyages, plus souvent encore par l'intempérie du climat, sur-

tout dans le Bengale & dans l'Arabie. Ce systême, auquel on auroit dû peut-être s'arrêter, fut regardé comme impraticable, à cause de la nécessité supposée de promener dans les mers d'Asie un pavillon formidable, pour prévenir ou pour réprimer les vexations qui souvent y sont à craindre.

Une nouvelle combinaison, &c. *page* 141.

Page 143, *après ces mots*, ces sauvages, *lisez* : Depuis que cette isle est entre les mains du Gouvernement, il s'y est fait quelques changements utiles. La culture du café établie depuis long-temps à Bourbon, y a été introduite. C'est avec un tel succès, qu'on ne désespere pas d'y en recueillir un jour six à sept millions de livres, si le temps, & une administration éclairée, y réunissent jamais les moyens d'exploitation, sans lesquels il est impossible qu'aucune colonie puisse prospérer. A cet espoir s'en est joint un autre depuis peu.

Personne n'ignore que les Hollandois s'enrichissent depuis deux siecles par la vente du girofle & de la muscade. Pour s'en approprier le commerce exclusif, ils ont mis aux fers ou exterminé le peuple qui possédoit ces épiceries. Dans la crainte même d'en voir diminuer le prix dans leurs propres mains, ils ont extirpé la plupart des arbres, & souvent brûlé le fruit de ceux qu'ils ont conservés. Cette avidité cruelle, dont les nations se sont si souvent indignées, révoltoit singuliérement M. Poivre, qui avoit parcouru l'Asie en naturaliste & en philosophe. Il a profité de l'autorité qui lui étoit confiée à l'isle de France, pour faire chercher dans les parties les moins fréquentées des Moluques, ce que l'avarice avoit dérobé jusqu'ici

à l'activité. Le succès a couronné les travaux des navigateurs hardis & intelligents, dans lesquels il avoit placé sa confiance.

Le 24 Juin 1770 il a été porté dans l'isle de France quatre cents plants de muscadier; dix mille noix muscades, ou germées ou propres à germer; soixante-dix plants de girofliers; une caisse de baies de girofle, dont quelques-unes étoient germées & hors de terre.

Ces richesses ont été distribuées aux colons, pour essayer tous les terreins, toutes les expositions. La plupart des plantes ont péri, & il est vraisemblable que les autres ne porteront point de fruit. Mais quoi qu'il arrive, l'isle de France devra être toujours regardée comme le plus heureux présent de la nature, pour une nation qui voudra faire le commerce de l'Asie.

Elle est située dans les mers d'Afrique; mais à l'entrée de l'Océan Indien. Un peu écartée de la route ordinaire, elle en est plus sûre du secret de ses armements. Ceux qui la desireroient plus près de notre continent, ne voyent pas qu'il seroit alors impossible de se porter en un mois au Malabar, au Coromandel, & en deux mois au plus dans les golfes les plus éloignés; avantage inestimable pour un peuple qui n'a aucun port dans l'Inde. La position de cette isle, située à la hauteur des côtes arides & brûlantes de l'Afrique, ne l'empêche pas d'être tempérée & saine. Le sol, quoique pierreux, est assez fertile. L'expérience a prouvé qu'il pouvoit donner la plupart des choses nécessaires aux besoins, aux délices même de la vie. Ce qui pourroit lui manquer sera fourni par Madagascar, qui a des vivres abondants, & par Bourbon, où des mœurs encore simples ont maintenu le goût de

l'agriculture. Le fer qu'on ne trouveroit pas dans ces deux iſles, elle le tire de ſes propres mines.

La Grande-Bretagne voit d'un œil chagrin dans les mains de ſes rivaux, une poſſeſſion où l'on peut préparer la ruine de ſes proſpérités d'Aſie. Dès les premieres hoſtilités entre les deux nations, elle dirigera ſûrement tous ſes efforts contre une colonie qui menace la ſource de ſes plus riches tréſors. Quel malheur pour la France, ſi elle s'en laiſſoit dépouiller!

Cependant que ne faut-il pas craindre, quand on voit que juſqu'ici il n'y a point eu de projet fixe pour fortifier cette iſle; que les moyens ont toujours manqué, ou qu'ils ont été mal employés; que d'année en année, le miniſtere de Louis XV a attendu, pour prendre un parti, les dépêches des adminiſtrateurs, comme l'on attend le retour d'un courier de la frontiere? Loin de pouvoir penſer que les aſſaillants trouveroient une réſiſtance inſurmontable, on eſt réduit à craindre qu'ils ne fiſſent réuſſir leur projet par les ſeuls moyens que l'Inde peut leur fournir, ſans aucun ſecours d'Europe.

Il eſt temps de tout dire. Quand on parcourt les côtes de l'iſle de France, on eſt tout étonné de la trouver acceſſible pour des bateaux dans tous les points de ſa circonférence. Malgré les récifs qui l'environnent, il y a pluſieurs baies où un débarquement de troupes peut être exécuté de vive force ſous la protection du feu des vaiſſeaux.

Dans les parties de l'iſle où les navires ſont obligés de ſe tenir le plus au large, les récifs laiſſent entr'eux & la terre une mer calme & tranquille, ou des bateaux peuvent manœuvrer la nuit ſans le plus petit riſque.

Si dans certains endroits il se trouve entre les récifs & la terre trop peu d'eau pour que les bateaux y abordent, le débarquement se fait alors avec de l'eau jusqu'à mi-jambe. Le calme qui regne entre la terre & les récifs, ne laisse rien à craindre à l'assaillant dans une telle manœuvre. La retraite n'en est que plus sûre en cas de résistance, & les bateaux que plus en sûreté pendant l'opération.

Telle est, sans exception, l'idée qu'il faut se former de l'isle de France; parce que s'il se trouve une pointe où un bateau ne puisse pas aborder, l'obstacle cesse à vingt toises à droite ou à gauche. Ainsi l'ennemi ne fera jamais un débarquement de vive force, que par ignorance ou par présomption. Dans l'impossibilité où seront les défenseurs de garder toute une circonférence de quarante lieues, il aura toujours un lieu pour y débarquer sans obstacle.

Durant la derniere guerre, on avoit élevé autour de l'isle, des batteries, dont les feux directs sur la mer n'avoient pour objet, que de tirer sur les vaisseaux mouillés au large, ou passant à la voile. Des ingénieurs plus éclairés ont reconnu que ces batteries élevées à grands fraix, partageroient inutilement les forces, demeureroient elles-mêmes sans défense comme sans utilité, & qu'elles ne résisteroient pas au feu des vaisseaux que les meilleures fortifications ne peuvent soutenir. On a pris le parti de les abandonner, mais sans leur rien substituer.

Le port du Nord-Ouest est le chef-lieu de l'isle, & doit être le principal objet de l'ennemi dans ses dispositions d'attaque. La nature du terrein ne permet pas de le fortifier assez, pour qu'il puisse soutenir un siege. Il faudroit

ſe mettre à l'abri d'un coup de main, & fortifier dans l'intérieur du pays un point intermédiaire, d'où l'on pût porter rapidement, par des communications bien ménagées, les forces de la colonie par-tout où elles pourroient être néceſſaires.

Avec un tel établiſſement pour derniere reſſource, il faudra que l'ennemi livre cent combats pour s'emparer de l'iſle. Il n'en viendra pas même à bout, ſi les chemins ouverts au milieu des bois pour aller du centre à la circonférence, ont été pratiqués avec un tel art, qu'en donnant toute facilité aux défenſeurs pour ſe porter au rivage, ils ayent réſervé à l'ennemi les difficultés pour pénétrer au centre. La nature du pays en fournit les moyens : par-tout elle offre des ravins qu'il faut paſſer, des montagnes qu'il faut tourner. Il eſt aiſé de ſaiſir les points favorables.

Cependant il y a un rapport ſi néceſſaire & ſi abſolu entre l'iſle de France & Pondichery, que ces deux poſſeſſions ſont abſolument dépendantes l'une de l'autre ; car ſans l'iſle de France, il n'y a point de protection pour les établiſſements de l'Inde ; & ſans Pondichery, l'iſle de France ſera expoſée à l'invaſion des Anglois par l'Aſie comme par l'Europe.

L'iſle de France & Pondichery, conſidérés dans leurs rapports néceſſaires, feront leur ſûreté reſpective. Pondichery protégera l'iſle de France par ſa rivalité avec Madras, que les Anglois ſeront toujours obligés de couvrir de leurs forces de terre & de mer ; & réciproquement l'iſle de France ſera toujours prête à porter du ſecours à Pondichery, ou à agir offenſivement ſelon les circonſtances.

D'après ces principes, rien de si pressé que de mettre Pondichery en état de défense. Depuis 1764, les intérêts particuliers qui croisent l'intérêt général, ont laissé à déterminer à quel plan de fortification il falloit s'arrêter sur cette place importante. On a déja dépensé des fonds assez considérables pour cet objet, & ils l'ont été inutilement, parce qu'ils ont été successivement employés à des systêmes contraires. Il seroit superflu de s'appesantir sur les inconvénients de ces éternelles irrésolutions.

Lorsque l'isle de France & Pondichery seront arrivés au point de force où il convient de les porter, on pourra s'occuper sérieusement du commerce qui a cessé d'exister au moment où il est devenu libre. A la vérité, les expéditions pour la Chine ont continué, les expéditions pour les isles de France & de Bourbon se sont même multipliées: mais à l'exception d'un ou deux armements qui tiennent à des circonstances particulieres, aucun négociant raisonnable n'a envoyé ses fonds au Malabar, au Coromandel, au Bengale; & le petit nombre des armateurs inconsidérés qui ont osé le tenter, ont péri misérablement. Il en devoit être ainsi, sans qu'on en puisse rien conclure en faveur des privileges exclusifs.

On peut se souvenir que la destruction de la compagnie, qui seroit arrivée d'elle-même, fut précipitée par la cupidité & par la haine. La politique, qui n'avoit aucune part à la révolution, n'avoit pas préparé d'avance l'action du commerce public, qui devoit remplacer le privilege exclusif. Ce passage subit ne pouvoit être suivi d'aucun succès. Avant d'essayer de ce nouveau régime, il auroit fallu substituer insensiblement

& par degrés, les négociants particuliers à la compagnie. Il auroit fallu les mettre à portée d'acquérir des connoissances positives sur les différentes branches d'un commerce jusqu'alors inconnu pour eux. Il auroit fallu leur laisser le temps de former des liaisons dans les comptoirs. Il auroit fallu les favoriser, &, pour ainsi dire, les conduire dans les premieres expéditions.

Disons plus. Toutes ces précautions n'auroient pas encore suffi, pour assurer les opérations des négociants François dans l'Inde. Il étoit impossible de lutter avec succès contre l'Anglois, qui, maître de tout & par-tout, auroit, pour les faire échouer, les facilités que donne la puissance, & les principes relâchés qu'inspire la prospérité. Ainsi, de quelque maniere & sous quelque forme que le commerce de France fût exploité, c'étoit une suite nécessaire de la situation des choses, qu'il éprouvât les plus grands malheurs. Les contrariétés seroient moindres, sans doute, si la Cour de Versailles mettoit ses établissements de l'Inde en état d'accorder une protection que le Souverain doit à ses sujets, dans toute l'étendue de sa domination. Elles seroient encore moindres, si le ministere Britannique veilloit à l'exécution des traités avec la fermeté qu'exige la justice. Mais il n'y a que le rétablissement de la balance qui puisse finir efficacement une oppression qui déshonore également la nation qui la souffre, & celle qui la permet; & cet équilibre ne peut malheureusement s'établir que par la guerre.

Loin, & à jamais loin de nous toute idée qui tendroit à rallumer les flambleaux de la discorde. Que plutôt la voix de la philosophie & de la raison se fasse entendre des maîtres du monde.

Puiſſent tous les Souverains, après tant de ſiecles d'erreur, préférer la vertueuſe gloire de faire un petit nombre d'heureux, à l'ambition frénétique de dominer ſur des régions dévaſtées & des cœurs ulcérés! Puiſſent tous les hommes devenus freres, s'accoutumer à regarder l'univers, comme une ſeule famille raſſemblée ſous les yeux d'un pere commun! Mais ces vœux de toutes les ames éclairées & ſenſibles, paroîtront des rêves dignes de pitié, aux Miniſtres ambitieux qui tiennent les rênes des Empires. Leur inquiete activité continuera à faire répandre des torrents de ſang.

Ce ſeront de miſérables intérêts de commerce, qui mettront de nouveau les armes à la main des François & des Anglois. Quoique la Grande-Bretagne, dans la plupart des guerres, ait pour but principal de détruire l'induſtrie de ſes voiſins, & que la ſupériorité de ſes forces navales nourriſſe cette eſpérance tant de fois trompée, on peut prédire qu'elle chercheroit à éloigner les foudres & les ravages des mers d'Aſie, où elle auroit ſi peu à gagner & tant à perdre. Cette puiſſance n'ignore pas les vœux ſecrets qui ſe forment de toutes parts, pour le renverſement d'un édifice qui offuſque tous les autres de ſon ombre. Le Souba du Bengale eſt dans un déſeſpoir ſecret, de n'avoir pas même une apparence d'autorité. Celui du Decan ne ſe conſole pas de voir tout ſon commerce dans la dépendance d'une nation étrangere. Le Nabab d'Arcate n'eſt occupé qu'à diſſiper les défiances de ſes Tyrans. Les Marattes s'indignent de trouver par-tout des obſtacles à leurs rapines. Toutes les puiſſances de ces contrées, ou portent des fers, ou ſe croyent à la veille d'en recevoir.

L'Angleterre voudroit-elle que les François devinssent le centre de tant de haines, se missent à la tête d'une ligue universelle? Ne peut-on pas prédire, au contraire, qu'une exacte neutralité pour l'Inde, seroit le parti qui lui conviendroit le mieux, & qu'elle embrasseroit avec le plus de joie.

Mais ce systême conviendroit-il également à ses rivaux? on ne le sauroit croire. Les François sont instruits, que des moyens de guerre préparés à l'isle de France, pourroient être employés très-utilement; que les conquêtes de l'Angleterre sont trop étendues pour n'être pas exposées; & que depuis que les Officiers qui avoient de l'expérience sont rentrés dans leur patrie, les possessions Britanniques dans l'Indostan ne sont défendues que par des jeunes gens, plus occupés de leur fortune que d'exercices militaires. On doit donc présumer qu'une nation belliqueuse saisiroit rapidement l'occasion de réparer ses anciens désastres. A la vue de ses drapeaux, tous les Souverains opprimés se mettroient en campagne; & les dominateurs de l'Inde, entourés d'ennemis, attaqués à la fois au Nord & au Midi, par mer & par terre, succomberoient nécessairement.

Alors les François, regardés comme les libérateurs de l'Indostan, sortiront de l'état d'humiliation auquel leur mauvaise conduite les avoit réduits. Ils deviendront l'idole des Princes & des peuples de l'Asie, si la révolution qu'ils auront procurée devient pour eux une leçon de modération. Leur commerce sera étendu & florissant, tout le temps qu'ils sauront être justes. Mais cette prospérité finiroit par des catastrophes, si une ambition démesurée les poussoit à piller, à

ravager, à opprimer. Il faudra même, pour donner de la ſtabilité à leur ſituation, que par des procédés nobles & généreux, ils ſe faſſent pardonner leurs avantages, par les rivaux qu'ils auront ſurpaſſés. On n'aura pas beſoin d'une grande magnanimité, pour ſouffrir patiemment les opérations des peuples du Nord de l'Europe dans les mers d'Aſie.

Fin du quatrieme Livre.

LIVRE CINQUIEME.

Commerce du Danemarck, d'Oſtende, de la Suede, de la Pruſſe, de l'Eſpagne, de la Ruſſie, aux Indes Orientales. Queſtions importantes ſur les liaiſons de l'Europe avec les Indes.

P*Age* 156, au-delà, *liſez :* En renouvellant en 1772 pour vingt ans l'octroi de la compagnie, on a fait quelque changement à ce réglement. Il a été arrêté qu'aucun membre, quel que fût ſon intérêt, ne pourroit jamais avoir au-delà de trois voix, & qu'il ne lui ſeroit plus permis de voter par écrit ou par procuration.

Le Danemarck &c.

Page 171, *après ces mots*, à la corruption, *liſez :* Le ſecret, dans la politique, eſt comme le menſonge; il ſauve pour un moment les Etats, & les perd à la longue. L'un & l'autre n'eſt utile qu'aux méchants.

Une opération, &c.

Page 180, *liſez :* La pauvreté n'étoit pas toute fois la plus dangereuſe maladie qui, depuis quelque temps, travailloit la Suede; de plus grandes calamités la bouleverſoient. L'intérêt particulier, qui avoit pris la place de l'eſprit public, rempliſſoit de défiance, la Cour, le Sénat, tous les ordres de la République. On cherchoit à ſe détruire réciproquement avec un acharnement qui n'avoit point d'exemple. Lorſque les moyens manquoient, on alloit les chercher au loin; & l'on ne rougiſſoit pas de conſpirer en quelque maniere avec des étrangers contre ſa patrie.

La malheureuſe ſituation où ſe trouvoit réduit un état qui paroiſſoit libre, nourriſſoit l'eſprit de ſervitude qui avilit la plupart des contrées de l'Europe. Elles ſe vantoient de leurs fers, en voyant les maux que ſouffroit une nation qui avoit briſé ſes chaînes. Perſonne ne vouloit voir que la Suéde avoit paſſé d'un excès à un autre ; que pour éviter l'inconvénient des volontés arbitraires, on étoit tombé dans les déſordres de l'anarchie. Les loix n'avoient pas ſu concilier les droits particuliers des individus, avec les droits de la ſociété, avec les prérogatives dont elle doit jouir pour la ſûreté commune de tous ceux qui la compoſent.

Dans cette fatale criſe, il convenoit à la Suéde, de confier au fantôme de Roi qu'elle avoit formé, un pouvoir ſuffiſant pour ſonder les plaies de l'état, & pour y appliquer les remedes convenables. C'eſt le plus grand acte de ſouveraineté que puiſſe faire un peuple ; & ce n'eſt pas perdre ſa liberté, que d'en remettre la direction à un dépoſitaire de confiance, en veillant à l'uſage qu'il fera de ce pouvoir commis.

Cette réſolution auroit comblé les Suédois de gloire, & fait leur bonheur. Elle auroit rempli les eſprits de l'opinion de leurs lumieres & de leur ſageſſe. En ſe refuſant à un parti ſi néceſſaire, ils ont réduit le chef de l'Etat à s'emparer de l'autorité. Il régne aux conditions qu'il a voulu preſcrire ; & il ne reſte à ſes ſujets de droits, que ceux dont ſa modération ne lui a pas permis de les dépouiller.

Nous ne ſommes pas placés à la diſtance convenable, pour occuper nos lecteurs de cette révolution ; la poſtérité jugera. Il faut parler des liaiſons formées aux Indes par le Roi de Pruſſe.

Ce prince, &c.

Page 187, *après ces mots*, génération actuelle, *lisez :* La puissance de la Prusse appartient à ton génie. C'est toi qui l'as créée, c'est toi qui la soutiens. Il faut la rendre propre à l'état qui te doit sa gloire.

Que ses innombrables métaux enfouis dans tes coffres, en rentrant dans la circulation, rendent la vie au corps politique; que tes richesses personnelles, qu'un revers peut dissiper, n'ayent désormais pour base que la richesse nationale, qui ne tarira jamais; que tes sujets courbés sous le joug intolérable d'une administration violente & arbitraire, retrouvent les tendresses d'un pere, au-lieu des vexations d'un oppresseur; que des droits exorbitants sur les personnes & les consommations, cessent d'étouffer également la culture & l'industrie; que les habitants de la campagne sortis d'esclavage, que ceux des villes véritablement libres, se multiplient au gré de leurs penchants & de leurs efforts. Ainsi tu parviendras à donner de la stabilité à l'Empire que tes qualités brillantes ont illustré, ont étendu; tu seras placé dans la liste respectable & peu nombreuse des Rois citoyens.

Ose davantage : donne le repos à la terre. Que l'autorité de ta médiation, que le pouvoir de tes armes, force à la paix des nations inquietes. L'univers est la patrie d'un grand homme; c'est le théâtre qui convient à tes talents : deviens le bienfaicteur de tous les peuples.

Rien n'est grand, &c.

Page 191, *après ces mots*, près la terre, *lisez :* On y occupoit autrefois dans les chantiers trois ou quatre cents Indiens. Depuis quelques annéés, les atteliers ont été multipliés, & il

s'y conſtruit actuellement des vaiſſeaux de guerre pour l'Europe.

La colonie, &c.

Page, 198, *après ces mots*, de s'en occuper, *liſez :* Elle commence à ſecouer le joug de préjugés qui l'ont tenue dans l'enfance, malgré ſes forces naturelles. Ses ſujets n'ont pas encore l'ame avilie & corrompue par la contagion des richeſſes, dont leur indolence même & la cupidité de leur Gouvernement, les ont heureuſement ſauvés. Cette nation doit aimer le bien; elle le peut connoître, elle le feroit, ſans doute, elle en a tous les moyens dans les poſſeſſions que ſes conquêtes lui ont données ſur les plus riches pays de la terre.

Ses vaiſſeaux, &c.

Page, 200, Entre ces deux grands Empires, dont la grandeur impoſe à l'imagination, eſt un eſpace immenſe, connu dans les premiers âges, ſous le nom de Scythie, & depuis, ſous celui de Tartarie, priſe dans toute ſon étendue: cette région eſt bornée, à l'occident, par la mer Caſpienne & la Perſe; au Sud, par la Perſe, l'Indoſtan, les Royaumes d'Arrakan & d'Ava, la Chine & la Corée; à l'Eſt, par la mer Orientale; au Nord, par la mer Glaciale. Une partie de ces vaſtes déſerts eſt ſoumiſe à l'Empire des Chinois, une autre reçoit ſes loix des Ruſſes; la troiſieme eſt indépendante, ſous le nom de Khariſme, de grande & de petite Bucharie.

Les habitants de ces célebres contrées vécurent toujours de chaſſe, de pêche, du lait de leurs troupeaux; & avec un égal éloignement pour le ſéjour des villes, pour la vie ſédentaire, & pour la culture. Leur origine, qui

s'est perdue dans leurs déserts & dans leurs courses errantes, n'est pas plus ancienne que leurs usages. Ils ont continué à être ce que leurs peres avoient été ; & en remontant de génération en génération, on trouve que rien ne ressemble tant aux hommes des premiers âges, que les Tartares du nôtre.

Ces peuples adopterent, la plupart, de bonne heure la doctrine du grand Lama, qui réside à Putola, ville située dans un pays qui appartient en partie à la Tartarie, & en partie à l'Inde. Cette grande contrée où les montagnes sont entassées les unes sur les autres, est appellée Boutan, par les habitants de l'Indostan ; Tangut, par les Tartares ; Tsanli, par les Chinois ; Lassa, par les Indiens au-delà du Gange ; & Thibet, par les Européens.

Des monuments au-dessus de tout soupçon, font remonter cette religion au-dessus de trois mille ans. Rien n'est plus respectable qu'un culte qui eut toujours pour base l'existence du premier Etre & la morale la plus pure.

On pense généralement que les sectateurs de ce Pontife, le croyent immortel ; que, pour entretenir cette erreur, la Divinité ne se montre jamais qu'à un petit nombre de confidents ; que lorsqu'elle s'offre aux adorations du peuple, c'est toujours dans une espece de tabernacle, dont la clarté douteuse montre plutôt l'ombre de ce Dieu vivant que ses traits ; que quand il meurt, on lui substitue un autre Prêtre de la même taille, & autant qu'il est possible de la même figure ; & qu'avec le secours de ces précautions, l'illusion se perpétue même dans les lieux où se joue cette comédie ; à plus forte raison dans l'esprit des croyants éloignés de la scene.

C'est un préjugé qu'un Philosophe lumineux & profond vient de dissiper. A la vérité, les grands Lamas se montrent rarement, afin d'entretenir la vénération qu'ils sont parvenus à inspirer pour leur personne & pour leurs mysteres; mais ils admettent à leur audience les ambassadeurs, ils reçoivent les Souverains qui viennent les visiter. S'il est difficile de jouir de leur vue, hors des occasions importantes & des plus grandes solemnités, on peut toujours envisager leurs portraits continuellement suspendus au-dessus des portes du temple de Putola.

Ce qui a donné un cours si universel à la fable de l'immortalité des Lamas, c'est que la foi du pays ordonne de croire, que l'Esprit saint qui a animé un de ces Pontifes, passe d'abord après sa mort dans le corps de celui qui est légitimement élu pour le remplacer. Cette transmigration du souffle divin, s'allie très-bien avec la métempsycose, dont le systême est établi de temps immémorial dans ces contrées.

La religion Lamique fit de bonne-heure des progrès considérables. On l'adopta dans une portion du globe fort étendue. Elle domine dans tout le Thibet, dans toute la Mongalie. Les deux Bucharies, & plusieurs Provinces de la Tartarie, lui sont presque totalement soumises. Elle a des sectateurs dans le Royaume de Cachemire, aux Indes & à la Chine.

C'est, de tous les cultes, le seul qui puisse se glorifier d'une antiquité très-reculée, sans mêlange d'aucun autre dogme. La religion des Chinois a été plus d'une fois altérée par l'arrivée des divinités étrangeres & des superstitions qu'on a fait goûter aux dernieres classes du peuple. Les Juifs ont vu finir leur hiérarchie & démo-

lir leur temple. Alexandre & Mahomet éteignirent, autant qu'il étoit en eux, le feu ſacré des Guebres. Tamerlan & les Mogols ont affoibli dans l'Inde le culte du Dieu Brama. Mais ni le temps, ni la fortune, ni les hommes, n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique du grand Lama.

Cette ſtabilité, cette perpétuité, doivent être particulieres aux religions qui ont des dogmes fixes, une hiérarchie eccléſiaſtique bien ordonnée, & un chef ſuprême, qui, par ſon autorité, maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles, que l'orgueil ſeroit tenté de produire, & la crédulité d'adopter. Les Lamas avouent eux-mêmes, qu'ils ne ſont pas des dieux; mais ils prétendent repréſenter la Divinité, & avoir reçu du Ciel le pouvoir de décider en dernier reſſort, de tout ce qui intéreſſe le culte public. Leur théocratie s'étend bien auſſi entiérement ſur le temporel que ſur le ſpirituel; mais les ſoins profanes ne leur paroiſſent pas mériter de les occuper; ils abandonnent toujours l'adminiſtration de l'Etat à des délégués qu'ils ont jugé dignes de leur confiance. Cet uſage a fait ſortir ſucceſſivement de leur vaſte domination pluſieurs Provinces. Elles ſont devenues la proie de ceux qui les gouvernoient. Le grand Lama, autrefois maître abſolu de tout le Thibet, n'en poſſede aujourd'hui que la moindre partie.

Les opinions religieuſes des Tartares, n'ont dans aucun temps énervé leur valeur. C'eſt pour arrêter les irruptions qu'ils faiſoient à la Chine, que fut élevée, environ trois ſiecles avant l'ere chrétienne, cette fameuſe muraille, qui s'étend depuis le fleuve Jaune juſqu'à la mer de

Kamſchatka, qui eſt terraſſée par-tout, & flanquée par intervalles de groſſes tours, ſuivant l'ancienne méthode de fortifier les places. Un pareil monument prouve qu'il y avoit alors dans l'Empire une prodigieuſe population; mais il doit auſſi faire préſumer qu'on y manquoit d'énergie & de ſcience militaire. Si les Chinois avoient eu du courage, ils auroient eux-mêmes attaqué des hordes errantes, ou les auroient contenues par des armées bien diſciplinées; s'ils avoient ſu la guerre, ils auroient compris que des lignes de cinq cent lieues ne pouvoient pas être gardées par-tout, & qu'il ſuffiſoit qu'elles fuſſent percées à un ſeul endroit, pour que le reſte des fortifications devînt inutile.

Auſſi les incurſions des Tartares continuerent-elles jusqu'au treizieme ſiecle. A cette époque, l'Empire fut conquis par ces barbares que commandoit Gengiskan. Ce ſceptre étranger ne fut briſé, que lorſqu'au bout de quatre-vingt-neuf ans, il ſe trouva dans les mains d'un Prince indolent, livrés aux femmes, eſclave de ſes miniſtres.

Les Tartares chaſſés de leur conquête, n'établirent point dans leur pays les loix & la police de la Chine. En repaſſant la grande muraille, ils retomberent dans la barbarie, & vécurent dans leurs déſerts auſſi groſſiers qu'ils en étoient ſortis. Cependant, joints au petit nombre de ceux qui avoient continué leur vie errante, ils formerent pluſieurs hordes qui ſe peuplerent dans le ſilence, & qui, avec le temps, ſe fondirent dans celle des Mantchoux. Leur réunion leur inſpira le projet d'envahir de nouveau la Chine, qui étoit en proie à toutes les horreurs des diſſentions domeſtiques.

Les

Les mécontents étoient alors si multipliés, qu'ils formoient jusqu'à huit corps d'armée, sous autant de chefs. Dans cette confusion, les Tartares, qui, depuis long-temps, ravageoient les Provinces septentrionales de l'Empire, s'emparerent de la capitale en 1644, & bientôt après de l'Etat entier.

Cette révolution sembla moins subjuguer la Chine, que l'augmenter d'une portion considérable de la Tartarie. Bientôt après, elle s'aggrandit encore par la soumission des Tartares Mogols, célebres pour avoir fondé la plupart des trônes de l'Asie, celui de l'Indostan en particulier.

Les vainqueurs se soumirent à la légiflation des vaincus; ils dépouillerent leurs mœurs, pour prendre celles de leurs esclaves. On a voulu regarder cet évenement comme une démonstration de la sagesse du Gouvernement Chinois. Mais n'est-il pas dans la nature que les grandes masses fassent la loi aux petites? Eh bien! c'est par une conséquence de ce principe si simple, que l'invasion de la Chine n'a rien changé, ni à ses loix, ni à ses coutumes, ni à ses usages. Les Tartares, répandus dans l'Empire le plus peuplé de la terre, s'y trouverent dans un rapport moindre que celui d'un à dix mille. Ainsi, pour qu'il en arrivât autrement qu'il n'en est arrivé, il eût fallu qu'un Tartare prévalût sur dix mille Chinois. Concevez-vous que cela fût possible? Laissez donc là cette preuve de l'excellence de l'administration Chinoise, d'ailleurs assez prouvée. Et puis ces Tartares n'avoient ni mœurs, ni coutumes, ni usages fixes. Quelle merveille qu'ils ayent adopté les institutions qu'ils trouvoient, bonnes ou mau-

vaiſes ! Cette révolution étoit à peine finie, que l'Empire vit s'élever un nouvel ennemi, qui pouvoit devenir dangereux.

Les Ruſſes, &c.

Page 205, *liſez* : Les avantages qu'elle en retirera, doivent l'engager à ſurmonter les difficultés inſéparables de cette entrepriſe. Cette puiſſance eſt la ſeule de l'Europe qui puiſſe négocier ſans argent avec les Chinois, & leur donner des marchandiſes pour des marchandiſes. Avec ſes riches & précieuſes pelleteries, elle obtiendra toujours ce qu'ils ſont en poſſeſſion de fournir à une grande partie du globe. Indépendamment des objets qui ſerviront à ſa conſommation, elle pourra faire des ſpéculations aſſez étendues, ſur le thé & ſur la rhubarbe. Rien ne ſeroit plus ſage & plus facile que de réexporter ces deux productions, parce quelles conſerveront toujours, par la voie de terre, un degré de perfection, qui ſe perd néceſſairement à travers ces mers immenſes par où l'on nous apporte tout ce qui vient de ces contrées ſi reculées de l'Aſie. Mais pour que ce commerce devienne quelque choſe, il faut qu'il ſoit conduit ſur des principes différents de ceux qu'on a ſuivis juſqu'ici.

Autrefois, il partoit tous les ans de Péterſbourg, une caravane, qui, après avoir traverſé des déſerts immenſes, étoit reçue ſur la frontiere de la Chine par quelques centaines de ſoldats qui l'eſcortoient juſqu'à la capitale de l'Empire. Là, tous ceux qui la compoſoient étoient renfermés dans un caravenſerai, où ils étoient obligés d'attendre que les marchands Chinois vinſſent leur offrir le rebut de leurs magaſins. Leur traite ainſi conſommée, ils reprenoient la

route de leur patrie, & se retrouvoient à Pétersbourg, trois ans après en être partis.

Dans le cours ordinaire des choses, les mauvaises marchandises qu'apportoit la caravane, n'auroient eu que peu de valeur : mais comme ce commerce étoit pour le compte de la Cour, & que la vente s'en faisoit toujours sous les yeux du Souverain, les plus vils objets acquéroient du prix. Etre admis à cette espece de foire, étoit une faveur que le despote n'accordoit guere qu'aux gens en faveur. Tous vouloient se montrer dignes de cette distinction. On y réussissoit en poussant follement les encheres, & en faisant placer ainsi son nom sur la liste des acheteurs. Malgré cette honteuse émulation, les objets offerts étoient si peu importants, que leur produit, la consommation de la Cour prélevée, ne s'élevoit jamais à cent mille écus. Pour rendre ces échanges dignes de quelque considération, il faudra les abandonner à l'intelligence, à l'activité, à l'économie des particuliers.

C'eût été la méthode qu'il eût fallu suivre, si l'on eût réussi à établir une communication entre la Sibérie & l'Inde, par la Tartarie indépendante, comme Pierre premier se l'étoit proposé. Ce grand Prince, toujours occupé de projets, vouloit former cette liaison par le Sirth, qui arrose le Turkestan, & il envoya en 1719 deux mille cinq cents hommes, pour s'emparer de l'embouchure de cette riviere.

Elle n'existoit plus. Les eaux avoient été détournées & conduites par différents canaux dans le lac Atall. C'étoit l'ouvrage des Tartares Usbecks, qui avoient pris ombrage des observations répétées qu'ils avoient vu faire. Un inci-

dent si singulier détermina les Russes à reprendre la route d'Astracan, d'où ils étoient partis. Il fallut que la Cour de Pétersbourg se contentât des liaisons qu'elle entretenoit aux Indes par la mer Caspienne.

Telle fut, dans les siecles les plus reculés, la voie par où le nord & le midi communiquoient ensemble. Les régions voisines de ce lac immense, aujourd'hui très-pauvres, très-dépeuplées, très-barbares, offrent à des yeux savants des traces d'une ancienne splendeur, qu'il n'est pas possible de contester. On y découvre encore tous les jours des monnoies frappées au coin des premiers Califes. Ces monuments & d'autres aussi authentiques, donnent de la vraisemblance au naufrage de quelques Indiens sur les côtes de l'Elbe du temps d'Auguste, qu'on a toujours regardé comme fabuleux, malgré l'autorité des Ecrivains contemporains qui le rapportoient. On n'a jamais compris comment des habitants de l'Inde auroient pu naviguer sur les mers germaniques. Mais, comme l'observe M. de Voltaire, il n'étoit pas plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays septentrionaux, que de voir un Romain passer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens alloient en Perse, s'embarquoient sur la mer d'Hircanie, remontoient le Volga, pénétroient dans la grande Permie par le Kama, & delà pouvoient aller s'embarquer sur la mer du Nord ou sur la Baltique. Il y eut, de tout temps, des hommes entreprenants.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, les Anglois n'eurent pas plutôt découvert Archangel au milieu du seizieme siecle, & lié un commerce avec la Russie, qu'ils formerent le projet de

s'ouvrir à la faveur du Volga & de la mer Caspienne, une route en Perse beaucoup plus facile & plus courte que celle des Portugais, obligés de faire le tour de l'Afrique & d'une partie de l'Asie, pour se rendre dans le golfe Persique. Ils y étoient d'autant plus encouragés, que la partie septentrionale de la Perse, qui baigne la mer Caspienne, a des productions bien plus riches que la méridionale. Les soies du Schirvan, du Manzeradan, & plus particuliérement celles du Chilan, sont les meilleures de l'Orient, & pouvoient servir à élever d'excellentes manufactures. Mais le commerce des Anglois n'étoit pas encore assez formé, pour surmonter les obstacles que devoit trouver une entreprise si vaste & si compliquée.

Ces difficultés n'effrayerent pas quelques années après un Duc de Holstein, qui avoit établi dans ses Etats des fabriques de soie. Il vouloit en tirer les matieres premieres de la Perse, où il envoya des ambassadeurs qui périrent sur la mer Caspienne.

Lorsque la France se fut apperçue de l'influence du commerce dans la balance de la politique, elle eut envie de faire arriver dans ses ports les soies de la Perse par la Russie. La funeste passion des conquêtes fit oublier ce projet, comme tant d'autres imaginés par quelques hommes éclairés, pour la prospérité de ce grand Empire.

Il n'étoit pas possible que Pierre premier, guidé par son génie, par son expérience, & par les étrangers qui le servoient de leurs lumieres, ne sentît, à la fin, que c'étoit à ses peuples qu'il appartenoit de s'enrichir par l'extraction des productions de la Perse, & de proche en proche de

celles des Indes. Aussi ce grand Prince n'eut-il pas plutôt vu commencer les troubles qui ont bouleversé l'Empire des Sophis, qu'il s'empara en 1722, des fertiles contrées qui bordent la mer Caspienne. La chaleur du climat, l'humidité du sol, la malignité de l'air, firent périr les troupes chargées de conserver ces conquêtes. Cependant, la Russie ne se détermina à abandonner les Provinces usurpées, que, lorsqu'en 1736, elle vit Koulikan, victorieux des Turcs, en état de les lui arracher.

La Cour de Pétersbourg avoit perdu de vue le commerce de cette région, lorsqu'un Anglois, nommé Elton, forma en 1741 le projet de le donner à sa nation. Cet homme entreprenant servoit en Russie. Il conçut le dessein de faire passer par le Volga & par la mer Caspienne des draps de son pays, dans la Perse, dans le Nord de l'Indostan, & dans une grande partie de la Tartarie. Par une suite de ses opérations, il devoit recevoir en échange de l'or, & les marchandises que les Arméniens, maîtres du commerce intérieur de l'Asie, faisoient payer un prix excessif. Ce plan fut adopté avec chaleur par la compagnie Angloise de Moscovie, & le Ministre Russe le favorisa.

Mais à peine l'aventurier Anglois avoit-il ouvert la carriere, que Koulikan, auquel il falloit des instruments hardis & actifs pour seconder son ambition, réussit à l'attacher à son service, & à acquérir par son moyen l'empire de la mer Caspienne. La Cour de Pétersbourg, aigrie par cette trahison, révoqua, en 1746, tous les privileges qu'elle avoit accordés : mais c'étoit un foible remede à un si grand mal. La mort violente du tyran de la Perse étoit bien plus propre à rassurer les esprits.

Cette grande révolution, qui replongeoit plus que jamais les Etats du Sophi dans l'anarchie, fit repasser dans les mains des Russes le sceptre de la mer Caspienne. C'étoit un préliminaire nécessaire pour ouvrir le commerce avec la Perse & avec les Indes; mais il ne suffisoit pas pour le faire réussir. Les Arméniens opposoient au succès une barriere presque insurmontable. Une nation active, accoutumée aux usages de l'Orient, en possession de gros capitaux, vivant avec une économie extrême, ayant des liaisons toutes formées de tout temps immémorial, descendant aux moindres détails, s'élevant aux plus vastes spéculations : une telle nation ne pouvoit pas être aisément supplantée. La Cour de Pétersbourg ne l'espéra pas; & elle prit le sage parti d'attirer à Astracan une colonie de ce peuple rusé, laborieux & riche. C'est par ses mains qu'ont toujours passé, que passent encore les marchandises de l'Asie, qui arrivent par cette voie aux Russes. Cette importation est peu de chose, & ne peut, de long-temps, beaucoup augmenter; à moins qu'on ne trouve le secret d'ouvrir des débouchés à la réexportation. Pour porter la vérité de cette assertion jusqu'à l'évidence, il suffira de jetter un coup d'œil rapide sur l'état actuel de la Russie.

Cet Empire, qui, comme tous les autres, a eu de foibles commencements, est devenu avec le temps le plus vaste de l'univers. Son étendue d'Orient en Occident, est de deux mille deux cents lieues, & d'environ huit cent du Sud au Nord.

Plusieurs membres de ce colosse, n'ont jamais eu de gouvernement, n'en ont pas encore. Celui que la violence ou les circonstan-

ces ont rendu le chef des autres, a toujours été conduit par des principes Aſiatiques, c'eſt-à-dire, oppreſſeurs ou arbitraires. On ne s'y eſt rapproché des uſages de l'Europe, que par l'inſtitution d'un corps de nobleſſe.

Telle eſt ſans doute la cauſe principale qui a empêché l'eſpece humaine de ſe multiplier ſur ce ſol immenſe. Par le dénombrement de 1747, il ne s'y eſt trouvé que 6, 646, 390 perſonnes qui payaſſent la capitation; & tous les mâles étoient compris dans le rôle, depuis l'enfant qui vient de naître juſqu'au vieillard plus décrépit. En ſuppoſant le nombre des femmes égal à celui des hommes, on verra qu'il y a en Ruſſie 13, 292, 780 eſclaves. Il faut ajouter à ce calcul les ordres de l'Empire qui ne ſont pas aſſujettis à ce honteux impôt : l'Etat militaire qui monte à deux cents mille hommes, la nobleſſe & le clergé qu'on évalue au même nombre; les habitants de l'Ukraine & de la Livonie, qui ne paſſent pas douze cents mille. Alors il ſe trouvera que la population fixe de la Ruſſie, ne s'éleve qu'à 14, 892, 780 perſonnes des deux ſexes.

Il ſeroit également inutile & impoſſible de faire le dénombrement des peuples errants dans ces vaſtes déſerts. Comme ces hordes de Tartares, de Sibériens, de Samoyedes, de Lapons, d'Oſtiacks, ne ſauroient contribuer à la richeſſe, à la force, à la ſplendeur d'un Etat, ils doivent être comptés pour rien, ou pour peu de choſe.

Lorſque la population eſt foible, les revenus de l'Empire ne ſauroient être conſidérables. A l'élévation de Pierre premier au trône, les impoſitions ne rendoient au fiſc que vingt-cinq

millions. Il les fit monter à soixante-cinq. Depuis sa mort ils n'ont augmenté que peu ; & cependant les peuples succombent sous un fardeau qui est au-dessus de leurs forces énervées par le despotisme.

Tout invite la Russie à remédier à ce défaut de population & de richesses. Elle n'y réussira que par l'agriculture. On feroit des efforts inutiles pour l'encourager dans les Provinces les plus septentrionales. Aucune production ne peut prospérer dans ces déserts glacés. Ce sera toujours avec des oiseaux, des poissons, des bêtes fauves, que se nourriront, que s'habilleront, que payeront leur tribut, les habitants dispersés de loin en loin dans ce climat dur & sauvage.

A mesure qu'on s'éloigne du Nord, la nature devient moins avare en hommes & en productions. Cependant tout languit sur un territoire immense, faute de bras & de moyens. Ce sol attend sa prospérité des lumieres, de l'indulgence, des secours du Gouvernement. L'Ukraine obtiendra une attention particuliere.

Cette vaste contrée, qui, après avoir été dans la dépendance de la Porte & de la Pologne, est venue se perdre dans les possessions du Czar, est peut-être le pays le plus fécond du monde connu. La Russie en tire la plupart de ses consommations, la plupart des objets de son commerce ; & elle n'en obtient pas la vingtieme partie de ce qu'on pourroit lui demander. Les Cosaques qui l'habitoient, ont péri la plupart dans des expéditions meurtrieres. On a voulu les remplacer par des Ostiaques & des Samoyedes ; mais ne voyoit-on pas que ces hommes, par leur petitesse ou leur difformité, abâtar-

diroient ſans fruit une race grande, robuſte & courageuſe ? Il ſeroit facile & raiſonnable d'attirer les Moldaves & les Valaques, qui ſont unis à la Ruſſie par les liens de la même Religion, & qui la regardent comme le ſiege de l'Empire Grec.

Rien n'avanceroit plus la culture, que l'exploitation des mines. La nature en a formé dans pluſieurs Provinces; mais elle les a comme prodiguées à la Sibérie, quoique ce ſoit une contrée baſſe, & que le terrein y ſoit humide & marécageux. Le fer qu'on en tire, eſt fort ſupérieur à celui des autres parties de la Ruſſie, égal à celui de la Suede même. Ce travail occuperoit des hommes, que rien n'occupe, & fourniroit d'excellents inſtruments d'agriculture à de malheureux eſclaves, trop ſouvent réduits à fouiller, avec du bois, une terre forte & rébelle. A l'extraction du fer, on ajouteroit celle de ces précieux métaux, qui enflamment ſi fort la cupidité de tous les hommes & de tous les peuples, & que la Sibérie poſſede excluſivement. Ses mines d'argent, près d'Argun, ſont connues très-anciennement ; & l'on a découvert depuis peu des mines d'argent & d'or dans le pays des Baskirs. Il eſt des nations auxquelles il conviendroit de négliger, de combler ces ſources de richeſſes. Il n'en eſt pas ainſi de la Ruſſie, où toutes les Provinces intérieures ſont dans un tel état de pauvreté, qu'on y connoît à peine ces ſignes de convention qui repréſentent toutes choſes dans le commerce.

Celui que les Ruſſes ont ouvert avec la Chine, avec la Perſe, avec la Turquie, avec la Pologne, a preſqu'uniquement pour baſe, les fourrures d'hermines, de zibelines, de loups

blancs, de renards noirs, que fournit la Sibérie. Il y a telle peau, qu'à raiſon de la fineſſe, de la longueur, de la couleur, du luſtre de ſon poil, le caprice des conſommateurs a portée à un prix qu'on a peine à croire. Ces liaiſons pourroient devenir plus conſidérables, & s'étendre à de nouveaux objets.

Cependant ce ſeroit toujours ſur les côtes de la mer Baltique, que ſe feroient les plus grands enlevements des productions du pays. Rarement les voit-on paſſer par les mains des négociants Ruſſes. Ils manquent généralement de connoiſſances, de fonds, de crédit & de liberté. Ce ſont des maiſons étrangeres, qui reçoivent, qui expédient les marchandiſes.

Il n'eſt point d'Etat auſſi heureuſement ſitué, pour étendre ſon commerce. Preſque toutes les rivieres y ſont navigables. Pierre premier voulut que l'art ſecondât la nature, & que divers canaux joigniſſent ces fleuves les uns aux autres. Les plus importants ſont achevés. Il y en a qui n'ont pas encore atteint leur perfection; quelques-uns même dont on n'a fait que donner le plan. Tel eſt le grand projet de réunir la mer Caſpienne au Pont-Euxin, en creuſant un canal du Tanaïs au Volga.

Malheureuſement ces moyens, qui rendent ſi facile la circulation des denrées dans tout l'intérieur de la Ruſſie, & qui ſont accompagnés d'une communication aiſée avec toutes les parties du globe, ſont rendus inutiles par des entraves que l'induſtrie ne ſauroit vaincre.

Le Gouvernement a concentré dans ſes mains la vente & l'achat des productions les plus importantes. Tant que ce monopole durera, les opérations de commerce ſeront néceſſairement

infidelles & languiſſantes. Le ſacrifice de ce revenu deſtructeur contribueroit à la proſpérité publique; mais n'y ſuffiroit pas, ſans la réduction des troupes.

A l'élévation de Pierre premier au trône, l'état militaire de la Ruſſie ſe réduiſoit à quarante mille ſtrelits, indiſciplinés & féroces, qui n'avoient du courage que contre les peuples qu'ils opprimoient, contre le Souverain qu'ils dépoſoient ou qu'ils maſſacroient au gré de leur caprice. Ce grand Prince caſſa cette milice ſéditieuſe, & parvint à former un état de guerre, modelé ſur celui du reſte de l'Europe.

Malgré la bonté de ſes troupes, la Ruſſie eſt, de toutes les Puiſſances, celle qui doit éviter la guerre avec le plus de ſoin. La fureur de ſe donner de l'influence dans les affaires de l'Europe, ne doit pas l'entraîner loin de ſes frontieres : elle n'y pourroit agir ſans ſubſides; & il ſeroit contre toute raiſon qu'un Etat, dont la population n'eſt que de ſix perſonnes par lieue quarrée, ſongeât à vendre ſon ſang. L'accroiſſement d'un territoire déja trop étendu, ne doit pas la pouſſer plus vivement aux hoſtilités. Jamais l'Empire ne parviendra à recueillir le fruit des créations de ſon réformateur, à former un Etat contigu & ſerré, à devenir un peuple éclairé & floriſſant; à moins qu'il n'abdique la manie ſi dangereuſe des conquêtes, pour ſe livrer uniquement aux arts de la paix. Aucun de ſes voiſins ne peut le forcer à s'écarter de cet heureux ſyſtême.

Du côté du Nord, l'Empire eſt mieux gardé par la mer Glaciale, qu'il ne le feroit par des eſcadres ou des fortereſſes.

Un bataillon, & deux pieces de campagne,

disperseroient toutes les hordes de Tartares qui pourroient remuer vers l'Orient.

Quand la Perse sortiroit de ses ruines, ses efforts iroient se perdre dans la mer Caspienne & dans l'immense desert qui la sépare de la Russie.

Au Midi, les Turcs sont aujourd'hui sans force ; & le théâtre où ils pourroient agir, est également destructeur du vaincu & du vainqueur.

Que peut craindre à l'Occident la Russie des Polonois, qui n'ont jamais eu ni places, ni troupes, ni revenu, ni Gouvernement, & qui n'ont presque plus de territoire?

La Suede a perdu tout ce qui la rendoit formidable. Il ne lui reste que la certitude d'être dépouillée de la Finlande, lorsque la Cour de Pétersbourg jugera cette opération convenable à ses intérêts.

Quand le génie de Frédéric, qui fait aujourd'hui dans le Nord le contrepoids des forces Moscovites, se perpétueroit dans ses successeurs, il n'est guere vraisemblable que l'ambition du Brandebourg se tournât contre la Russie. Jamais ces Monarques ne pourroient lever un bras sur cet Empire, sans en étendre un autre vers l'Allemagne ; ce qui diviseroit nécessairement trop leurs efforts pour être efficaces.

Il résulte de ces discussions, que la Russie doit à ses intérêts bien raisonnés, le sacrifice d'une partie de ses forces de terre. Peut-être celui d'une partie de sa marine n'est-il pas moins indispensable.

Les foibles relations de cet Empire avec le reste de l'Europe, s'entretenoient uniquement par terre ; lorsque les Anglois cherchant un

paſſage dans les mers du Nord pour arriver aux Indes orientales, découvrirent le port d'Archangel. Ayant remonté la Duina, ils arriverent à Moſcou, & y jetterent les fondements d'un nouveau commerce.

Il ne s'étoit pas ouvert d'autre porte de communication pour la Ruſſie, quand Pierre I. entreprit d'attirer ſur la mer Baltique les navigateurs qui fréquentoient la mer Blanche, & de procurer aux productions de ſon Empire un débouché plus étendu, plus avantageux. Son eſprit de création le porta bientôt plus loin. Il eut l'ambition de devenir une puiſſance maritime; & ce fut à Cronſtadt, qui ſert de port à Péterſbourg, qu'il plaça ſes flottes.

La mer n'eſt pas aſſez large devant le baſſin du port. Les bâtiments qui veulent y entrer, ſont violemment pouſſés par l'impétuoſité de la Neva, ſur les côtes dangereuſes de la Finlande. On y arrive par un canal ſi rempli d'écueils, qu'il faut un temps fait exprès pour les éviter. Les vaiſſeaux s'y pourriſſent vîte. L'expédition des eſcadres eſt retardée plus longtemps qu'ailleurs, par les glaces. On ne peut ſortir que par un vent d'Eſt, & les vents d'Oueſt regnent la plus grande partie de l'été dans ces parages. Un dernier inconvénient, c'eſt qu'on ait été réduit à placer les chantiers à Péterſbourg, d'où les vaiſſeaux n'arrivent à Cronſtadt, qu'après avoir paſſé avec de grands dangers, un bas-fond qui ſe trouve au milieu du fleuve.

Si Pierre I. n'avoit eu cette prédilection aveugle, que les grands hommes ont, comme les hommes ordinaires, pour les lieux qu'ils ont créés, on lui eût fait aiſément comprendre que

Cronstadt & Pétersbourg n'avoient pas été formés pour être l'entrepôt de ses forces navales, & que l'art n'y pouvoit pas forcer la nature. Il auroit donné la préférence à Revel, qui se refusoit beaucoup moins à cette importante destination. Peut-être ses réflexions l'auroient-elles conduit à voir, que la position de son Empire ne l'appelloit pas à ce genre de puissance.

En effet, la Russie a peu de côtes; la plupart ne sont pas peuplées, & aucune ne naviguera jamais, à moins que le Gouvernement ne change. Où trouver donc des hommes capables de conduire des vaisseaux de guerre?

Cependant Pierre I. vint à bout de créer une marine. Une passion que rien n'arrêtoit, lui fit surmonter des obstacles qu'on croyoit invincibles: mais ce fut avec plus d'éclat que d'utilité. Si ses successeurs sont jamais touchés du bien de leur Empire, ils renonceront à la vaine gloire de montrer leur pavillon dans des parages éloignés, où il n'a pas à protéger un commerce qui ne se fait que dans les rades nationales, qui ne s'y fait même que par des négociants étrangers. Alors changeant de systême, la Russie épargnera les fraix que lui coûtent inutilement trente-six ou quarante vaisseaux de guerre, & se réduira à ses galeres qui suffisent à sa défense, qui la mettront même en état d'attaquer toutes les Puissances de la Baltique, si les circonstances l'exigeoient jamais.

Ces galeres sont de différentes grandeurs: on en dispose quelques-unes pour la cavalerie, & un plus grand nombre pour l'infanterie. Comme ce sont les soldats, tous instruits à manier la rame, qui forment eux-mêmes les équipages, il n'y a ni retardement ni dépense

à craindre. On jette l'ancre toutes les nuits; & le débarquement ſe fait où l'on eſt le moins attendu.

La deſcente exécutée, les troupes tirent les galeres à terre, & en forment un corps retranché. Une partie de l'armée eſt chargée de ſa garde, le reſte ſe répand dans le pays qu'on veut mettre à contribution. L'expédition faite, on ſe rembarque, pour recommencer ailleurs le ravage & la deſtruction. Combien d'expériences ont démontré l'efficacité de ces armements!

Les changements que nous avons indiqués ſont indiſpenſables pour rendre la Ruſſie floriſſante, mais ne ſauroient ſuffire. Pour donner à cette proſpérité quelque conſiſtance, il faut donner de la ſtabilité à l'ordre de la ſucceſſion. La Couronne de cet Empire fut longtemps héréditaire; Pierre I. la rendit patrimoniale : elle eſt devenue élective à la derniere révolution. Cependant toute nation veut ſavoir à quel titre on lui commande; & le titre qui le frappe le plus eſt celui de la naiſſance. Otez aux regards de la multitude ce ſigne viſible, & vous remplirez les Etats de révoltes & de diſſentions.

Mais il ne ſuffit pas d'offrir aux peuples un Souverain qu'ils ne puiſſent pas méconnoître. Il faut que ce Souverain les rendre heureux ; ce qui eſt impoſſible en Ruſſie, à moins qu'on n'y change la forme du Gouvernement.

L'eſclavage civil eſt la condition de tous les ſujets de cet Empire, qui ne ſont pas nobles : ils ſont à la diſpoſition de leurs barbares maîtres, comme le ſont ailleurs les troupeaux. Entre ces eſclaves, les plus maltraités ſont les cultivateurs;

cultivateurs; ces hommes précieux, dont, ſous des climats plus fortunés, on a chanté avec tant d'enthouſiaſme le repos, le bonheur & la liberté.

L'eſclavage politique eſt celui dans lequel eſt tombée toute la nation, depuis que les Souverains ont établi l'autorité arbitraire. Parmi les ſujets qu'on regarde comme libres dans cet Empire, il n'en eſt aucun qui ait la ſûreté morale de ſa perſonne, la propriété conſtante de ſes biens, une liberté qu'il ne puiſſe perdre que dans des cas prévus & déterminés par la loi.

On occupe depuis long-temps l'Europe du projet d'un code, qui doit donner une légiſlation à la Ruſſie. L'auguſte Princeſſe qui la gouverne, a très-bien ſenti qu'il falloit que les peuples approuvaſſent eux-mêmes les loix qu'ils devoient ſuivre, pour qu'ils les reſpectaſſent & les chériſſent comme leur propre ouvrage. *Mes enfants*, a-t-elle dit aux députés de toutes les villes de ſon vaſte Empire, *peſez avec moi l'intérêt de la nation; formons enſemble un corps de loix qui établiſſe ſolidement la félicité publique.* Mais que ſont des loix ſans Magiſtrats? Que ſont des Magiſtrats dont le deſpote peut réformer les jugements ſelon ſon caprice, ou qu'il peut même punir de les avoir rendus?

Sous un tel Gouvernement, il ne ſauroit exiſter de lien entre les membres & leur chef. S'il eſt toujours redoutable pour eux, toujours ils ſont redoutables pour lui. La force publique dont il abuſe pour les écraſer, n'eſt que le produit des forces particulieres de ceux qu'il opprime. Le déſeſpoir, ou un ſentiment plus noble, peuvent à chaque inſtant les tourner contre lui.

Le reſpect qu'on doit à la mémoire d'un auſſi grand homme que Pierre I, ne doit pas empêcher de dire, qu'il ne lui fut pas donné de voir l'enſemble d'un Etat bien conſtitué. Il étoit né avec du génie. On lui inſpira l'amour de la gloire. Cette paſſion le rendit actif, patient, appliqué, infatigable, capable de vaincre les difficultés que la nature, l'ignorance, l'habitude, l'opiniâtreté, oppoſoient à ſes entrepriſes. Avec ces vertus, & les étrangers qu'il appella à lui, il réuſſit à créer une armée, une flotte, un port. Il fit pluſieurs réglements néceſſaires pour le ſuccès de ſes hardis projets; mais quoique les voix de la renommée lui ayent prodigué de toutes parts le ſublime titre de Légiſlateur, à peine publia-t-il deux ou trois loix, qui même portoient l'empreinte d'un caractere féroce. On ne le vit pas s'élever, juſqu'à combiner la félicité de ſes peuples avec ſa grandeur perſonnelle. Après ſes magnifiques établiſſements, la nation continua à languir dans la pauvreté, dans la ſervitude & dans l'oppreſſion. Il ne voulut rien relâcher de ſon deſpotiſme, il l'aggrava peut-être; & laiſſa à ſes ſucceſſeurs cette idée atroce & deſtructive, que les ſujets ne ſont rien, & que le Souverain eſt tout.

Depuis ſa mort, on n'a ceſſé de répéter que la nation n'étoit pas encore aſſez éclairée, pour qu'on pût rompre utilement ſes fers. Courtiſans flatteurs, miniſtres infideles, apprenez que la liberté eſt le premier droit de tous les hommes; que le ſoin de la diriger vers le bien commun, doit être le but de toute ſociété raiſonnablement ordonnée; & que le crime de la force, eſt d'avoir privé la plus grande partie du globe de cet avantage naturel.

Catherine, qui paroît avoir porté ſur le trône l'ambition des grandes choſes, commence à comprendre, que des ravages dans les déſerts de la Moldavie, & dans quelques iſles ſans defenſe, achetés par le ſang de deux ou trois cents mille hommes, ne rendront pas ſon nom cher & vénérable à la poſtérité. On la voit occupée à faire naître chez un peuple abruti par l'eſclavage, le ſentiment de la liberté. Réuſſira-t-elle à l'égard de la génération actuelle? c'eſt un problême. Pour les races futures, voici peut-être les moyens qu'il conviendroit d'employer.

Il faut choiſir la Province la plus féconde de l'Empire, y bâtir des maiſons, les pourvoir de toutes les choſes néceſſaires à l'agriculture, attacher à chacune une portion de terre. Il faut appeller des hommes libres des contrées policées, leur céder en toute propriété l'aſyle qu'on leur aura préparé, leur aſſurer une ſubſiſtance pour trois ans, les faire gouverner par un chef qui n'ait aucun domaine dans la contrée. Il faut accorder la tolérance à toutes les religions, & par conſéquent permettre des cultes particuliers & domeſtiques, & n'en point permettre de public.

C'eſt de là que le levain de la liberté s'étendra dans tout l'Empire : les pays voiſins verront le bonheur de ces colons, & ils voudront être heureux comme eux. Jetté chez des ſauvages, je ne leur dirois pas, conſtruiſez une cabane qui vous aſſure une retraite contre l'inclémence des ſaiſons, ils ſe moqueroient de moi ; mais je la bâtirois. Le temps rigoureux arriveroit, je jouirois de ma prévoyance ; le ſauvage le verroit, & l'année ſuivante il m'imiteroit. Je ne dirois pas à un peuple eſclave,

ſois libre ; mais je lui mettrois devant les yeux les avantages de la liberté, & il la deſireroit.

Je me garderois bien de charger mes tranſfuges des premieres dépenſes que j'aurois faites pour eux. Je me garderois bien davantage de rejetter ſur les ſurvivants, la dette prétendue de ceux qui mourroient ſans l'avoir acquittée. Cette politique ſeroit auſſi fauſſe qu'inhumaine. L'homme de vingt, de vingt-cinq, de trente ans, qui vous porte en don ſa perſonne, ſes forces, ſes talents, ſa vie, ne vous gratifie-t-il pas aſſez ? Faut-il qu'il vous paye la rente du don qu'il vous fait ? Lorſqu'il ſera opulent, alors vous le traiterez comme votre ſujet ; encore attendrez-vous la troiſieme ou quatrieme génération, ſi vous voulez que votre projet proſpere, & amener vos peuples à une condition dont ils auront eu le temps de connoître les avantages.

Dans ce nouvel ordre de perſonnes & de choſes, où les intérêts du Monarque ne ſeront plus que ceux de ſes ſujets, il faudra pour donner des forces à la Ruſſie, tempérer l'éclat de ſa gloire ; ſacrifier l'influence qu'elle a priſe dans les affaires générales de l'Europe ; réduire Pétersbourg, devenu mal-à-propos une capitale, à n'être qu'un entrepôt de commerce ; tranſporter le Gouvernement dans l'intérieur de l'Empire. C'eſt de ce centre de la domination, qu'un Souverain ſage, jugeant avec connoiſſance des beſoins & des reſſources, pourra travailler efficacement à lier entr'elles les parties trop détachées de ce grand Etat. De l'anéantiſſement de tous les genres d'eſclavage, il ſortita un tiers état, ſans lequel il n'y eut jamais chez aucun peuple, ni arts, ni mœurs, ni lumieres.

Jusqu'à cette époque, la Cour de Russie sera des efforts inutiles pour éclairer les peuples, en appellant des hommes célebres de toutes les contrées. Ces plantes exotiques périront dans le pays, comme les plantes étrangeres périssent dans nos serres. Inutilement on formera des écoles & des académies à Pétersbourg; inutilement on enverra à Paris & à Rome des éleves sous les meilleurs maîtres. Ces jeunes gens, au retour de leur voyage, seront forcés d'abandonner leur talent, pour se jetter dans des conditions subalternes qui les nourrissent. En tout, il faut commencer par le commencement; & le commencement est de mettre en vigueur les arts méchaniques & les classes basses. Sachez cultiver la terre, travailler des peaux, fabriquer des laines, & vous verrez s'élever rapidement des familles riches. De leur sein sortiront des enfans, qui, dégoûtés de la profession pénible de leurs peres, se mettront à penser, à discourir, à arranger des syllabes, à imiter la nature; & alors vous aurez des poëtes, des philosophes, des orateurs, des statuaires & des peintres. Leurs productions deviendront nécessaires aux hommes opulents, & ils les acheteront. Tant qu'on est dans le besoin, on travaille; on ne cesse de travailler que quand le besoin cesse. Alors naît la paresse; avec la paresse, l'ennui: & par-tout les beaux-arts sont les enfants du génie, de la paresse & de l'ennui.

Etudiez les progrès de la société, & vous verrez des agriculteurs dépouillés par des brigands; ces agriculteurs opposer à ces brigands une portion d'entr'eux, & voilà des soldats. Tandis que les uns récoltent, & que les autres font sentinelle, une poignée d'autres citoyens dit au

laboureur & au ſoldat ; vous faites un métier pénible & laborieux ; ſi vous vouliez, vous ſoldats, nous défendre, vous laboureurs, nous nourrir, nous vous déroberions une partie de votre fatigue par nos danſes & nos chanſons. Voilà le troubadour & l'homme de lettres. Avec le temps, cet homme de lettres s'eſt ligué, tantôt avec le chef contre les peuples, & il a chanté la tyrannie ; tantôt avec le peuple contre le tyran, & il a chanté la liberté. Dans l'un & l'autre cas, il eſt devenu un citoyen important.

Suivez la marche conſtante de la nature, auſſi-bien chercheriez-vous inutilement à vous en écarter. Vous verrez vos efforts & vos dépenſes s'épuiſer ſans fruit ; vous verrez tout périr autour de vous ; vous vous retrouverez preſqu'au même point de barbarie dont vous avez voulu vous tirer, & vous y reſterez juſqu'à ce que les circonſtances faſſent ſortir de votre propre ſol une police indigene, dont les lumieres étrangeres peuvent tout au plus accélérer les progrès. N'en eſpérez pas davantage, & cultivez votre ſol.

Un autre avantage que vous y trouverez, c'eſt que les ſciences & les arts nés ſur votre ſol, s'avanceront peu-à-peu à leur perfection, & que vous ſerez des originaux ; au-lieu que ſi vous empruntez des modeles étrangers, vous ignorerez la raiſon de leur perfection, & vous vous condamnerez à n'être jamais que de foibles copies.

Le tableau qu'on s'eſt permis de tracer de la Ruſſie, pourra paroître un hors-d'œuvre ; mais peut-être le moment étoit-il favorable pour apprécier une Puiſſance, qui, depuis quelques an-

nées, joue un rôle si fier & si éclatant. Il faut parler maintenant des liaisons que les autres nations de l'Europe ont formées avec la Chine.

La Chine est le pays de la terre où il y a le moins de gens oisifs, le seul peut-être où il n'y en ait point. Quoiqu'on y ait le secours de l'imprimerie, & tous les moyens généraux de l'éducation, on n'y voit cependant ni grand édifice, ni belle statue, ni poëme, ni éloquence, ni musique, ni peinture, ni même aucune des connoissances qu'un homme seul, isolé, méditatif, pourroit porter par ses efforts à un grand point de perfection. Comme les mœurs ne permettent pas l'émigration, & que la population de l'Empire est excessive, le nécessaire est la limite des travaux. Il y a plus de profit à l'invention du plus petit art utile, qu'à la plus sublime découverte qui ne montre que du génie. On fait plus de cas de celui qui sait tirer parti des recoupes de la gaze, que de celui qui résoudroit le problême des trois corps. C'est-là sur-tout que se fait la question, qu'on n'entend que trop fréquemment parmi nous : *A quoi cela sert-il ?* L'attente de la disette qui s'avance, remplit tous les citoyens d'activité, de mouvement & d'inquiétude. Il n'y a pas un instant qui n'ait sa valeur. L'intérêt doit être le mobile secret ou public de toutes les actions. Il est impossible que les mensonges, les fraudes, les vols ne se multiplient : les ames y doivent être basses, l'esprit y doit être petit, intéressé, retréci & mesquin.

Un Européen achete des étoffes à Canton ; il est trompé sur la quantité, la qualité & le prix. Les marchandises sont déposées sur son bord. La fripponnerie du marchand Chinois est déjà reconnue. Lorsqu'il vient chercher son argent,

l'Européen lui dit : Chinois, tu m'as trompé; le Chinois répond, cela se peut, mais il faut payer. L'Européen : Mais tu es un fripon, un gueux, un misérable. Le Chinois : Européen, cela se peut, mais il faut payer. L'Européen paye; le Chinois reçoit son argent, & dit en se séparant de sa dupe : A quoi t'a servi ta colere? Qu'ont produit tes injures? N'aurois-tu pas beaucoup mieux fait de payer tout de suite, & de te taire? Par-tout où l'on est insensible à l'insulte, par-tout où l'on rougit si peu de la friponnerie, l'Empire peut être très-bien gouverné; mais les mœurs particulieres sont très-vicieuses.

Cet esprit d'avidité réduisit les Chinois à renoncer dans leur commerce intérieur, aux monnoies d'or & d'argent qui étoient d'un usage général. Le nombre des faux-monnoyeurs, qui augmentoit chaque jour, ne permettoit pas une autre conduite : on ne fabriqua plus que des especes de cuivre.

Le cuivre, &c. *page* 208.

Page 211, *après ces mots*, de les payer, *lisez :* On a déja fait connoître le commerce de la Chine avec les Russes. Actuellement il n'est pas important; mais il peut & il doit le devenir.

Celui qu'elle fait avec les habitants de la petite Bucharie, se réduit à leur donner du thé, du tabac, des draps, pour les grains d'or qu'ils trouvent dans leurs torrents, quand la neige commence à fondre. Si jamais ces barbares apprennent à exploiter les mines dont leurs montagnes sont remplies, on verra des liaisons, aujourd'hui languissantes, prendre un accroissement, dont il n'est pas possible de fixer les bornes.

L'Empire, &c

Page 216. Le thé eſt un arbriſſeau de la hauteur de nos grenadiers ou de nos myrthes. Il vient des graines ſemées dans des trous de trois ou quatre pouces de profondeur. On n'eſtime de lui que ſes feuilles. A trois ans il en offre en abondance; mais il en donne moins à ſept. On le coupe alors à la tige pour obtenir des rejettons, dont chacun fournit à peu de choſe près autant de produit qu'un arbuſte entier.

La plupart des Provinces de la Chine cultivent le thé : mais il n'a pas le même degré de bonté par-tout; quoique par-tout on ait l'attention de le placer au Midi & dans les vallées. Celui qui croît ſur un ſol pierreux, eſt fort ſupérieur à celui qui ſort des terres légeres, & plus ſupérieur encore à celui qu'on trouve dans les terres jaunes.

La différence des terreins n'eſt pas la ſeule cauſe de la perfection plus ou moins grande du thé : les ſaiſons où la feuille eſt ramaſſée, y influent encore davantage.

La premiere récolte ſe fait au commencement de Mars. Les feuilles, alors petites, tendres & délicates, forment ce qu'on appelle le thé impérial; parce qu'il ſert principalement à l'uſage de la cour & des gens en place. Les feuilles de la ſeconde récolte qui eſt au mois d'Avril, ſont plus grandes & plus développées; mais de moindre qualité que les premieres. Enfin, le dernier & le moins eſtimé du thé, ſe recueille dans le mois ſuivant. Les uns & les autres ſont enfermés dans des boëtes d'étain groſſier, pour les garantir de l'impreſſion de l'air qui leur feroit perdre leur parfum.

Le thé est la boisson ordinaire des Chinois. Ce ne fut pas un vain caprice qui en introduisit l'usage. Dans presque tout leur Empire, les eaux sont mal-saines & de mauvais goût. De tous les moyens qu'on imagina pour les améliorer, il n'y eut que le thé qui eut un succès entier. L'expérience lui fit attribuer d'autres vertus. On se persuada que c'étoit un excellent dissolvant, qui purifioit le sang, qui fortifioit la tête & l'estomac, qui facilitoit la digestion & la transpiration.

La haute opinion que les premiers Européens qui pénétrerent à la Chine, se formerent du peuple qui l'habite, leur fit adopter l'idée, peut-être exagérée, qu'il avoit du thé. Ils nous communiquerent leur enthousiasme ; & cet enthousiasme a été toujours en augmentant dans le nord de l'Europe & de l'Amérique, dans les contrées où l'air est grossier & chargé de vapeurs.

Quelle que soit, &c.

Page 220, *après ces mots*, la nuit des temps, *lisez :* Sans entrer dans le systême de ceux qui veulent donner à l'Egypte une antériorité de fondation, de loix, de sciences & d'arts de toute espece, que la Chine a peut-être autant de droit de revendiquer en sa faveur, qui sait si ces deux Empires, également anciens, n'ont pas reçu toutes leurs institutions sociales d'un peuple formé dans le vaste espace de terre qui les sépare ? Si les habitans sauvages des grandes montagnes de l'Asie, après avoir erré durant plusieurs siecles dans le continent, qui fait le centre de notre hémisphere, ne se sont pas dispersés insensiblement vers les côtes des mers qui l'environnent, & formés en corps de nation séparées à la Chine, dans l'Inde, dans la Perse, en Egypte ? Si

les déluges successifs, qui ont pu désoler cette partie de la terre, n'ont pas emprisonné les hommes dans ces régions, coupées par des montagnes & des déserts? Ces conjectures sont d'autant moins étrangeres à l'histoire du commerce, que celle-ci doit, tôt ou tard, donner les plus grandes lumieres sur l'histoire générale du genre-humain, de ses peuplades, de ses opinions, & de ses inventions de toute espece.

Celle de la porcelaine est, sinon une des plus merveilleuses, du moins l'une des plus agréables qui soient sorties des mains de l'homme. C'est la propreté du luxe, qui vaut mieux que sa richesse.

La porcelaine est une espece, &c.

Page 230 *après ces mots*, les couleurs, *lisez:* S'il parvient à lui donner la même finesse, la même blancheur du grain, nous nous passerons aisément de la porcelaine de la Chine. Il ne sera pas si facile de renoncer à sa soie.

Les annales, &c.

Page 231, *après ces mots*, rapport, *lisez :* L'art d'élever les vers qui produisent la soie, de filer cette production, d'en fabriquer des étoffes, passa de la Chine aux Indes & en Perse, où il ne fit pas des progrès rapides. S'il en eût été autrement, Rome n'eût pas donné jusqu'à la fin du troisieme siecle, une livre d'or, pour une livre de soie. La Grece ayant adopté cette industrie dans le huitieme siecle, les soieries se repandirent un peu plus, sans devenir communes. Ce fut long-temps un objet de magnificence, réservé aux places les plus éminentes & aux plus grandes solemnités! Roger, Roi de Sicile, appella enfin d'Athênes des ouvriers en soie; & bientôt la culture des mûriers s'éten-

dit de cette isle au continent voisin. D'autres contrées de l'Europe voulurent jouir d'un avantage qui donnoit des richesses à l'Italie, & elles y parvinrent après quelques efforts inutiles. Cependant la nature du climat, & peut-être d'autres causes, n'ont pas permis d'avoir par-tout le même succès.

Les soies, &c.

Page 237, Au printemps, lorsque la seve du Tsi-chu commence à se développer, il faut choisir le plus vigoureux des rejettons qui sortent du tronc de l'arbre. On l'enduit d'une terre jaune, que l'on enveloppe d'une natte propre à le défendre des impressions de l'air. Si le rejetton pousse rapidement des racines, on le coupe & on le plante en automne. Si la nature est plus tardive, on remet l'opération à un autre temps. En quelque saison qu'elle se fasse, il faut garantir des fourmis le nouveau plant, en remplissant de cendres la fosse qui lui est destinée.

Ce n'est qu'à sept ou huit ans que le Tsi-chu offre du vernis, & c'est en été qu'il le donne. Il coule de différentes incisions faites de distance en distance à l'écorce seule. Une coquille reçoit la liqueur à chaque fente. La récolte peut passer pour bonne, lorsque mille arbres rendent dans une nuit vingt livres de vernis. Cette gomme est si dangereuse, que ceux qui la mettent en œuvre, sont obligés, pour se garantir de sa malignité, de prendre les précautions les plus suivies. Les ouvriers se frottent les mains & le visage d'huile de rabette, avant & après le travail. Ils ont un masque, des gants, des bottines, & un plastron devant l'estomac.

Le vernis s'employe de deux manieres. Dans

la premiere, l'on frotte le bois d'une huile particuliere aux Chinois ; & dès qu'elle est seche, l'on applique le vernis. Sa transparence est telle que les veines du bois paroissent peintes, si l'on n'en met que deux ou trois couches. Il n'y a qu'à les multiplier, pour donner au vernis l'éclat du miroir.

L'autre maniere est plus compliquée. Avec le secours d'un mastic, on colle sur le bois une espece de carton. Ce fond uni & solide reçoit successivement plusieurs couches de vernis. Il ne doit être ni trop épais, ni trop liquide ; & c'est à saisir ce juste milieu que consiste principalement le mérite de l'atiste.

De quelque maniere que le vernis soit employé, il rend le bois comme incorruptible. Les vers ne s'y établissent que difficilement, & l'humidité n'y pénetre presque jamais. Il ne faut qu'un peut d'attention pour empêcher que l'odeur même ne s'y attache.

L'agrément du vernis répond à sa solidité. Il se prête à l'or, à l'argent, à toutes les couleurs. On y peint des hommes, des campagnes, des palais, des chasses, des combats. Il ne laisseroit rien à desirer, si de mauvais dessins Chinois ne le déparoient généralement.

Malgré ce vice, les ouvrages de vernis exigent des soins extrêmement suivis. On leur donne au moins neuf ou dix couches, qui ne sauroient être trop légeres. Il faut laisser entre elles un intervalle suffisant, pour qu'elles puissent bien sécher. L'espace doit être encore plus considérable entre la derniere couche, & le moment où l'on commence à polir, à peindre & à dorer. Pour tous ces travaux, un été suffit à peine à Nankin, dont les atteliers fournissent

la Cour & les principales villes de l'Empire. A Canton on va plus vîte. Comme les Européens demandent beaucoup d'ouvrages, qu'ils les veulent assortis à leurs idées, & qu'ils ne donnent que peu de temps pour les exécuter, tout se fait avec précipitation. L'artiste, forcé de renoncer au bon, borne son ambition à produire des effets qui puissent arrêter agréablement la vue. Le papier n'a jamais les mêmes imperfections.

Originairement, les Chinois écrivoient avec un poinçon de fer sur des tablettes de bois, qui, réunies, formoient des volumes. Dans la suite ils tracerent leurs caracteres sur des pieces de soie ou de toile, auxquelles on donnoit la longueur & la largeur dont on avoit besoin. Enfin, le secret du papier fut trouvé il y a seize siecles.

On croit communément que ce papier se fait avec de la soie. Ceux auxquels la pratique des arts est un peu familiere, n'ignorent pas qu'il est impossible de diviser suffisamment la soie, pour en composer une pâte uniforme. C'est le coton qui est la matiere du bon papier Chinois, d'un papier qui seroit comparable, peut-être même supérieur au nôtre, s'il se conservoit aussi long-temps.

Le papier inférieur, celui qui n'est pas destiné à l'écriture, est composé de la premiere ou seconde écorce du mûrier, de l'orme, du cotonier, & sur-tout du Bambou. Ces matieres, après avoir pourri dans des eaux bourbeuses, sont enterrées dans la chaux. On les blanchit au soleil ; & des chaudieres bouillantes les réduisent en une pâte fluide qui est étendue sur des claies, d'où il sort des feuilles de dix ou

douze pieds, & même davantage. C'eſt de ce papier que ſont formés les ameublements Chinois. Il plait ſinguliérement par les formes, l'éclat & la variété que l'induſtrie a ſu lui donner.

Quoique ce papier, &c. *page* 241.

Page 264, *après ces mots*, ne revient pas, *liſez :* Les eſprits devroient être cependant préparés de loin à ces étranges ſcenes.

A peine les Portugais parurent dans l'Orient, qu'un petit nombre de vaiſſeaux & de ſoldats y bouleverſerent les Royaumes. Il ne fallut que l'établiſſement de quelques comptoirs, la conſtruction de quelques forts, pour abattre les puiſſances de l'Inde. Lorſqu'elles ceſſerent d'être opprimées par les premiers conquérants, elles le furent par ceux qui les chaſſoient & les remplaçoient. L'hiſtoire de ces délicieuſes contrées ceſſa d'être l'hiſtoire des naturels du pays, & ne fut plus que celle de leurs tyrans.

Mais qu'étoit-ce donc que ces hommes ſinguliers, qui ne s'inſtruiſoient jamais à l'école du malheur & de l'expérience ; qui ſe livroient eux-mêmes, ſans défenſe, à leur ennemi commun ; qui n'apprenoient pas, de leurs défaites continuelles, à repouſſer quelques aventuriers que la mer avoit comme vomis ſur leurs côtes ? Ces hommes toujours dupes & toujours victimes, étoient-ils de la même eſpece que ceux qui les attaquoient ? Pour réſoudre ce problême, il ſuffira de remonter aux cauſes de la lâcheté des Indiens ; & nous commencerons par le deſpotiſme qui les écraſe.

Il n'eſt point de nation, qui, en ſe poliçant, ne perde de ſa vertu, de ſon courage, de ſon amour pour l'indépendance ; & il eſt tout ſim-

ple que les peuples du midi de l'Asie, s'étant les premiers assemblés en société, ayent été les premiers exposés au despotisme. Telle a été, depuis l'origine du monde, la marche de toutes les associations. Une autre vérité également prouvée par l'histoire, c'est que toute puissance arbitraire se précipite vers sa destruction, & que des révolutions plus ou moins rapides, ramenent par-tout un peu plutôt, un peu plus tard, la liberté. On ne connoît guere que l'Indostan, où les habitants ayant une fois perdu leurs droits, ne soient jamais parvenus à les recouvrer. Les tyrans sont cent fois tombés, mais la tyrannie s'est toujours maintenue.

A l'esclavage politique, s'est joint l'esclavage civil. L'Indien n'est pas le maître de sa vie : on n'y connoît point de loi qui la protege contre les caprices du despote, ni même contre les fureurs de ses délégués Il n'est pas le maître de son esprit : l'étude de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité lui est interdite ; & toutes celles qui sont reçues concourent à son abrutissement. Il n'est pas le maître du champ qu'il cultive : les terres & leurs productions appartiennent au Souverain ; & c'est beaucoup pour le laboureur, s'il peut se promettre de son travail une nourriture suffisante pour lui & pour sa famille. Il n'est pas le maître de son industrie : tout artiste qui a eu le malheur de montrer un peu de talent, court risque d'être destiné au service du chef de l'Empire, de ses Lieutenants, ou de quelque homme riche, qui aura acheté le droit de l'occuper à sa fantaisie. Il n'est pas le maître de ses richesses : pour se soustraire aux vexations, il dépose son or dans le sein de la terre, & l'y laisse

laisse enseveli même à sa mort, avec la folle persuasion qu'il lui servira dans une autre vie. Peut-on douter qu'une autorité absolue, arbitraire, tyrannique, qui enveloppe, pour ainsi dire, l'Indien de tous les côtés, ne brise tous les ressorts de son ame, & ne le rende incapable des sacrifices qu'exige le courage ?

Le climat de l'Indostan s'oppose aussi à de généreux efforts. La mollesse qu'il inspire, met un obstacle invincible aux révolutions grandes & hardies, si ordinaires dans les régions du Nord. Le corps & l'esprit également affoiblis, n'ont que les vices & les vertus de l'esclavage. A la seconde, au plus tard à la troisieme génération, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Européens même, prennent la nonchalance Indienne. Sans doute que des institutions religieuses ou morales pourroient vaincre les influences physiques. Mais les superstitions du pays n'ont jamais connu ce but élevé. Jamais elles n'ont promis de récompenses dans une autre vie, au citoyen généreux qui mourroit pour la défense ou la gloire de la patrie. En conseillant, en ordonnant même quelquefois le suicide, par l'appas séduisant des délices futures, elles ont sévérement défendu l'effusion du sang.

C'étoit une suite nécessaire du systême de la métempsycose. Ce dogme doit inspirer à ses sectateurs une charité habituelle & universelle. La crainte de nuire à leur prochain, c'est-à-dire à tous les animaux, à tous les hommes, les occupe continuellement. Le moyen qu'on soit soldat, quand on peut se dire : Peut-être que l'éléphant, le cheval que je vais abattre, renferme l'ame de mon pere ; peut-être l'ennemi que je vais percer, fut autrefois le chef

de ma race? Ainsi, aux Indes, la religion fortifie la lâcheté, née du despotisme & du climat. Les mœurs y ajoutent plus encore.

Dans toutes les régions, le plaisir de l'amour est le premier des plaisirs; mais le desir n'en est pas aussi ardent dans une zone que dans une autre. Tandis que les peuples du Septentrion usent si modérément de ce délicieux présent de la nature, ceux du midi s'y livrent avec une fureur qui brise tous les ressorts. La politique a quelquefois tourné ce penchant à l'avantage de la société; mais les législateurs de l'Inde paroissent n'avoir eu en vue que d'augmenter les funestes influences d'un climat brûlant. Les Mogols, derniers conquérants de ces contrées, ont été plus loin. L'amour n'est, pour eux, qu'une débauche honteuse & destructive, consacrée par la religion, par les loix, par le Gouvernement. La conduite militaire des peuples de l'Indostan, soit Gentils, soit Mahométans, est digne de pareilles mœurs. On entrera dans quelques détails; & on les puisera dans les écrits d'un Officier Anglois, que ses faits de guerre ont rendu célebre dans ces contrées éloignées.

D'abord les soldats, &c.

Page 266, *après ce mot*, concertés, *lisez*: On ne connoît point d'ordre dans les marches. Chaque soldat va selon son caprice, & se contente de suivre le gros du corps auquel il est attaché. Souvent on lui voit sur la tête ses subsistances, & les ustensiles nécessaires pour les préparer; tandis que ses armes sont portées par sa femme, communément suivie de plusieurs enfants. Si un fantassin a des parents ou des affaires dans l'armée ennemie, il y passe

sans inquiétude, & rejoint ensuite ses drapeaux, sans trouver la moindre opposition à son retour.

L'action, &c.

Page 267, *après ces mots*, de l'ennemi, *lisez* : Ce tableau que nous aurions pu étendre, sans le charger, rend croyables nos succès dans l'Indostan. Beaucoup d'Européens même, jugeant de ce qu'on pourroit dans l'intérieur du pays par ce qui a été opéré sur les côtes, pensent que la conquête entiere de ces contrées, pourroit s'entreprendre sans témérité. Cette extrême confiance leur est venue de ce que dans des positions où aucun ennemi ne pouvoit les harceler sur leurs derrieres, ni intercepter les secours qui leur arrivoient, ils ont vaincu des tisserands & des marchands timides, des armées sans courage & sans discipline, des Princes foibles, jaloux les uns des autres, toujours en guerre avec leurs voisins ou avec leurs sujets. Ils ne veulent pas voir, que s'ils s'enfonçoient dans les profondeurs de l'Inde, ils auroient tous péri avant d'être arrivés au milieu de leur carriere. La chaleur excessive du climat, des fatigues continuelles, des maladies sans nombre, le défaut de subsistances, cent autres causes d'une mort inévitable, réduiroient les conquérants à rien, quand même les troupes qui les harceleroient ne leur feroient courir de dangers d'aucune espece.

Supposons cependant, si l'on veut, que dix mille soldats Européens ont parcouru, ont ravagé l'Inde d'un bout à l'autre ; qu'en résultera-t-il ? Ces forces suffiront-elles pour assurer la conquête, pour contenir chaque peuple, chaque Province, chaque canton ; & si elles ne

ſuffiſent pas, qu'on nous diſe de quelle augmentation de troupes on aura beſoin?

Qu'on admette la domination ſolidement établie, la ſituation du conquérant ne ſera pas beaucoup meilleure. Les revenus de l'Indoſtan ſeront abſorbés dans l'Indoſtan même. Il ne reſtera à la Puiſſance de l'Europe qui aura conçu ce projet d'uſurpation, qu'un grand vuide dans ſa population, & la honte d'avoir embraſſé des chimeres.

La queſtion que nous venons d'agiter eſt devenue aſſez inutile, depuis que les Européens ont travaillé eux-mêmes à rendre leurs ſuccès dans l'Indoſtan plus difficiles. En aſſociant à leurs jalouſies mutuelles les naturels du pays, ils les ont formés à la tactique, à la diſcipline, aux armes. Cette faute politique a ouvert les yeux aux Souverains de ces contrées. L'ambition d'avoir des troupes aguerries, les a ſaiſis. Leur cavalerie a mis plus d'ordre dans ſes mouvements; & leur infanterie, juſqu'alors ſi mépriſée, a pris la conſiſtance de nos bataillons. Une artillerie nombreuſe & bien ſervie a défendu leur camp, a protégé leurs attaques. Les armées mieux compoſées & plus réguliérement payées, ont été en état de tenir plus long-temps la campagne.

Ce changement, &c.

Page 272 *après ces mots*, à les obtenir, *liſez*: Il en ſera toujours ainſi. Toute nation qui aura acquis un grand territoire, voudra le conſerver. Elle ne verra ſa ſûreté que dans des places fortifiées, & l'on en élevera ſans nombre. Cet appareil de guerre éloignera le cultivateur & l'artiſte, également allarmés pour leur tranquillité. L'eſprit des Princes voiſins ſe remplira

de soupçons ; & ils craindront, avec raison, de se voir la proie d'un marchand devenu conquérant. Dès-lors, ils méditeront la ruine d'un oppresseur, qu'ils n'avoient reçu dans leurs ports, que dans la vue d'augmenter leurs trésors & leur puissance. Si les circonstances se réduisent à des traités, ils ne les signeront qu'en jurant, dans leur cœur, la perte de celui avec lequel ils feront alliance. Le mensonge sera la base de tous leurs accords. Plus long-temps ils auront été réduits à feindre, & plus ils auront eu de loisir pour aiguiser le poignard destiné à frapper leur ennemi.

La crainte bien fondée de ces perfidies, déterminera les usurpateurs à se tenir toujours en force. Auront-ils pour défenseurs des Européens ? Quelle consommation d'hommes pour la métropole ! Quelle dépense pour les assembler, pour leur faire passer les mers, pour les entretenir, pour les recrûter ! Si, par principe d'économie, l'on se borne aux troupes Indiennes, que pourra-t-on se promettre d'un amas confus de gens sans aveu, dont les expéditions dégénerent toujours en brigandages, & finissent habituellement par une fuite honteuse & précipitée ? Leur ressort moral & physique est relâché au point, que la défense de leurs dieux & de leurs foyers, n'a jamais inspiré aux plus hardis d'entr'eux, que quelques mouvements passagers d'une intrépidité bouillante. Des intérêts étrangers & ruineux pour leur patrie, éleveront-ils leur ame avilie & corrompue ? Ne doit-on pas plutôt présumer qu'ils seront toujours dans la disposition prochaine de trahir une cause odieuse, qui ne leur offrira aucun avantage permanent & sensible ?

A ces inconvénients, se joindra un esprit de concussion & de rapine, qui, même dans les temps les plus calmes de la paix, ne différera que peu des ravages de la guerre. Les agents, chargés de ces intérêts éloignés, voudront accumuler rapidement des richesses. Les gains lents & méthodiques du commerce ne leur paroîtront pas dignes de leur attention ; & ils précipiteront des révolutions qui mettront à leurs pieds des lacks de roupies. Leur audace aura fait des maux sans nombre, avant que l'autorité, éloignée de six mille lieues, se soit occupée des soins de la réprimer. Les réformateurs seront impuissants contre des millions, ou ils arriveront trop tard pour prévenir le renversement d'un édifice qui n'aura jamais eu de base bien solide.

Ce résultat nous dispensera d'examiner la nature, &c.

Page 290, *après ces mots* de richesses, *lisez* :

C'est aux hommes d'Etat, appellés par leurs talents au maniement des affaires publiques, à prononcer sur les idées d'un citoyen obscur que son inexpérience peut avoir égaré. La politique ne sauroit s'appliquer assez tôt, ni trop profondément, à régler un commerce qui intéresse si essentiellement le sort des nations, & qui, vraisemblablement, l'intéressera toujours.

Pour que les liaisons de l'Europe avec les Indes discontinuassent, il faudroit que le luxe, qui a fait dans nos régions des progrès si rapides, jetté de si profondes racines, fût également proscrit dans tous les Etats. Il faudroit que la mollesse ne nous surchargeât plus de mille besoins factices, inconnus à nos ancêtres. Il faudroit que la rivalité du commerce cessât d'agi-

ter, de diviſer les nations avides de richeſſes. Il faudroit des révolutions dans les mœurs, dans les uſages, dans les opinions, qui n'arriveront jamais. Il faudroit rentrer dans les bornes d'une nature ſimple, dont nous paroiſſons ſortis pour toujours.

Telles ſont les dernieres, &c.

Fin du cinquieme Livre & du Tome II.

ADDITIONS AU TOME III.

LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique ; établissements Espagnols dans cette partie du nouveau monde.

PAge 1, *au-lieu de*, le Royaume, *lisez :* L'histoire ancienne offre un magnifique spectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroïques, & d'événements extraordinaires, deviendra de plus en plus intéressant, à mesure qu'il sera plus rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé, le temps de la fondation & du renversement des Empires ! Il ne se trouvera plus, l'homme devant qui *la terre se taisoit!* Les Nations, après de longs ébranlements, après les combats de l'ambition & de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat aujourd'hui avec la foudre, pour la prise de quelques villes, & pour le caprice de quelques hommes puissants : on combattoit autrefois avec l'épée, pour détruire & fonder des Royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme.

L'hiſtoire des peuples eſt ſeche & petite, ſans que les peuples ſoient plus heureux. Une oppreſſion journaliere a ſuccédé aux troubles & aux orages; & l'on voit avec peu d'intérêt des eſclaves plus ou moins avilis, ſe battre avec leurs chaînes pour amuſer la fantaiſie de leurs maîtres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus ſur toutes les autres, paroît avoir pris une aſſiette ſolide & durable. Ce ſont des ſociétés puiſſantes, éclairées, étendues, jalouſes, dans un degré preſque égal. Elles ſe preſſeront les unes les autres; & au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres ſeront reſſerrées, & la balance penchera alternativement d'un côté & de l'autre, ſans être jamais renverſée. Le fanatiſme de Religion & l'eſprit de conquête, ces deux cauſes perturbatrices du globe, ont ceſſé. Ce levier, dont l'extrémité eſt ſur la terre & le point d'appui dans le ciel, eſt rompu; & les Souverains commencent à s'appercevoir, non pas pour le bonheur de leurs peuples, dont ils ne ſe ſoucient guere, mais pour leur propre intérêt, que le grand point eſt de réunir la ſûreté & les richeſſes. On entretient de nombreuſes armées, on fortifie ſes frontieres, & l'on commerce.

Il s'établit en Europe un eſprit de trocs & d'échanges, qui peut donner lieu à de vaſtes ſpéculations dans les têtes des particuliers; mais ami de la tranquillité & de la paix. Une guerre, au milieu des Nations commerçantes, eſt un incendie qui les ravage toutes; c'eſt un procès qui menace la fortune d'un grand négociant, & qui fait pâlir tous ſes créanciers. Le temps n'eſt pas loin, où la ſanction tacite des gou-

vernements s'étendra aux engagements particuliers des ſujets d'une Nation avec les ſujets d'une autre, & où ces banqueroutes, dont les contre-coups ſe font ſentir à des diſtances immenſes, deviendront des conſidérations d'Etat. Dans ces ſociétés mercantiles, la découverte d'une iſle, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établiſſement d'un comptoir, l'invaſion d'une branche de commerce, la conſtruction d'un port, deviendront les tranſactions les plus importantes; & les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçants philoſophes, comme elles l'étoient autrefois par des hiſtoriens orateurs.

La découverte d'un nouveau monde pouvoit ſeule fournir des aliments à notre curioſité. Une vaſte terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes ſans récoltes, des tréſors ſans poſſeſſeurs, des ſociétés ſans police, des hommes ſans mœurs; combien un pareil ſpectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'inſtruction pour un Locke, un Buffon, un Monteſquieu! Quelle lecture eût été auſſi ſurprenante, auſſi délicieuſe, auſſi pathétique que le récit de leur voyage! Mais l'image de la nature brute & ſauvage, eſt déjà défigurée. Il faut ſe hâter d'en raſſembler les traits à demi-effacés, après avoir fait connoître les avides & féroces chrétiens, qu'un malheureux haſard conduiſit d'abord dans cet autre hémiſphere.

L'Eſpagne, connue dans les premiers âges ſous le nom d'Heſpérie & d'Ibérie, étoit habitée par des peuples, qui, défendus d'un côté par la mer, & gardés de l'autre par les Pyrénées, jouiſſoient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, & ſe gouvernoient

par leurs usages. La partie de la nation qui occupoit le Midi, étoit un peu sortie de la barbarie, par quelque sorte liaison qu'elle avoit avec les étrangers; mais les habitants des côtes de l'Océan ressembloient à tous les peuples, qui ne connoissent d'autre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avoit pour eux tant de charmes, qu'ils laissoient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On étoit parvenu à leur en faire supporter les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étoient le plus distinguées dans cet exercice, recevoient des éloges publics.

Telle étoit la situation de l'Espagne, lorsque les Carthaginois tournerent leurs regards avides vers une région remplie de richesses inconnues à ses habitants. Ces négociants qui couvroient la Méditerranée de leurs vaisseaux, se présenterent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles, offroient des commodités sans nombre. L'appât d'un commerce, en apparence si avantageux, séduisit à tel point les Espagnols, qu'ils permirent à ces républicains de bâtir sur les côtes, des maisons pour se loger, des magasins pour la sûreté de leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissements devinrent insensiblement des forteresses, dont une puissance plus rusée que guerriere, profita, pour asservir des peuples crédules, toujours divisés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de subjuguer l'Espagne, avec les soldats & les trésors de l'Espagne même.

Les Carthaginois devenus les maîtres de la plus grande & de la plus précieuse partie de cette

belle contrée, parurent ignorer ou mépriſer les moyens d'y affermir leur domination. Au-lieu de continuer à s'approprier pour des effets de peu de valeur, l'or & l'argent que fourniſſoient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet eſprit de tyrannie paſſa de la république au général, à l'officier, au ſoldat, au négociant même. Une conduite ſi violente jetta les Provinces ſoumiſes dans le déſeſpoir, & inſpira à celles qui étoient encore libres, une horreur extrême pour un joug ſi dur. Ces diſpoſitions déterminerent les unes & les autres à accepter des ſecours auſſi funeſtes que leurs maux étoient cruels. L'Eſpagne devint un théâtre de jalouſie, d'ambition & de haine entre Rome & Carthage.

Les deux Républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement, pour ſavoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendroit. Peut-être ne ſeroit-il reſté ni à l'une ni à l'autre, ſi les Eſpagnols, ſpectateurs tranquilles des événements, euſſent laiſſé le temps aux nations rivales de ſe conſumer. Mais pour avoir voulu être acteurs dans ces ſcenes ſanglantes, ils ſe trouverent eſclaves des Romains, & continuerent à l'être juſqu'au cinquieme ſiecle.

Bientôt la corruption des maîtres du monde inſpira aux peuples ſauvages du Nord, l'audace d'envahir des Provinces mal gouvernées & mal défendues. Les Sueves, les Alains, les Vandales, les Goths, paſſerent les Pyrénées. Accoutumés au métier des brigands, ces barbares ne purent devenir citoyens; & ils ſe firent une guerre vive. Les Goths, plus habiles ou plus heureux, ſoumirent leurs ennemis, & compoſerent de toutes les Eſpagnes un Etat, qui, malgré le vice de

ses institutions, malgré les rapines des Juifs qui en étoient les seuls commerçants, se soutint jusqu'au commencement du huitieme siecle.

A cette époque, les Maures qui avoient subjugué l'Afrique avec cette impétuosité qui distinguoit toutes leurs entreprises, passerent la mer. Ils trouvent un Roi sans mœurs & sans talents; beaucoup de courtisans, & point de ministres; des soldats sans valeur, & des généraux sans expérience; des peuples amollis, pleins de mépris pour le Gouvernement, & disposés à changer de maître; des rébelles qui se joignent à eux, pour tout ravager, tout brûler, tout massacrer. En moins de trois ans, l'Empire des chrétiens est détruit, & celui des infideles établi sur des fondements solides.

L'Espagne dut à ses vainqueurs des semences de goût, d'humanité, de politesse, de philosophie, plusieurs arts, & un assez grand commerce. Ces jours brillants ne durerent pas long-temps; ils furent éclipsés par les innombrables sectes qui se formerent parmi les conquérants, & par la faute qu'ils firent de se donner des Souverains particuliers dans toutes les villes considérables de leur domination.

Pendant ce temps-là, les Goths qui, pour se dérober au joug des Mahométans, avoient été chercher un asyle au fond des Asturies, succomboient sous le joug de l'anarchie, croupissoient dans une ignorance barbare, étoient opprimés par des prêtres fanatiques, languissoient dans une pauvreté inexprimable, ne sortoient d'une guerre civile que pour entrer dans une autre. Trop heureux dans le cours de ces calamités, d'être oubliés ou ignorés, ils étoient bien éloignés de songer à profiter des divisions de leurs enne-

mis. Mais aussi-tôt que la couronne, d'abord élective, fut devenue héréditaire au dixieme siecle; que la Noblesse & les Evêques eurent perdu la faculté de toubler l'Etat; que le peuple sorti d'esclavage eût été appellé au gouvernement, on vit se ranimer l'esprit national. Les Arabes pressés de tous les côtés, furent dépouillés successivement. A la fin du quinzieme siecle, il ne leur restoit qu'un petit Royaume.

Leur décadence auroit été plus rapide, s'ils avoient eu affaire à une Puissance qui pût réunir vers un centre commun, toutes les conquêtes qu'on faisoit sur eux. Les choses ne se passerent pas ainsi. Les Mahométans furent attaqués par différents chefs, dont chacun forma un Etat indépendant. L'Espagne fut divisée en autant de souverainetés qu'elle contenoit de Provinces. Combien il fallut de temps, de successions, de guerres, de révolutions, pour que ces foibles Etats se trouvassent fondus dans ceux de Castille & d'Arragon! Enfin, le mariage d'Isabelle & de Ferdinand ayant heureusement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Espagne, on se trouva des forces suffisantes pour attaquer le Royaume de Grenade.

Cet Etat, qui faisoit à peine la huitieme partie de la péninsule, avoit été toujours florissant, depuis l'invasion des Sarrazins; mais il avoit vu croître ses prospérités, à mesure que les conquêtes des chrétiens avoient déterminé un plus grand nombre d'infideles à s'y réfugier. Il comptoit trois millions d'habitants. Le reste de l'Europe n'offroit pas des terres aussi-bien cultivées; des manufactures aussi nombreuses & aussi parfaites; une navigation aussi suivie, aussi étendue. Le revenu public montoit à sept millions

de livres, richesse prodigieuse dans un temps où l'or & l'argent étoient très-rares.

Tant d'avantages, loin de détourner les Souverains de la Castille & de l'Arragon, d'attaquer Grenade, furent les motifs qui les poussérent le plus vivement à cette entreprise. Il leur fallut dix ans d'une guerre sanglante & opiniâtre, pour subjuguer cette florissante Province. La conquête en fut achevée par la prise de la capitale, vers les premiers jours de l'an 1492.

Ce fut dans ces circonstances glorieuses, qu'un homme obscur, plus avancé que son siecle dans la connoissance de l'astronomie & de la navigation, proposa à l'Espagne heureuse au-dedans de s'aggrandir au-dehors. Christophe Colomb. *page* 2.

Page 18, Cortez, qui avoit éminemment ces qualités, attaque en passant les Indiens de Tabasco, les bat plusieurs fois, leur accorde la paix, fait alliance avec eux, & emmene plusieurs de leurs femmes, qui le suivent avec joie. Cet empressement avoit une cause trop légitime.

En Amérique, les hommes se livroient généralement à cette débauche honteuse qui choque la nature, & pervertit l'instinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la foiblesse physique, qui cependant devroit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cause dans la chaleur du climat; dans le mépris pour un sexe foible; dans l'insipidité du plaisir entre les bras d'une femme harassée de fatigues; dans l'inconstance du goût; dans la bizarrerie qui pousse en tout à des jouissances moins communes; dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chasses qui séparoient quelquefois pen-

dant des mois entiers l'homme de la femme, ne tendoient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme ? Le reste n'est plus que la suite d'une passion générale & violente, qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les loix du sang, le sentiment patriotique : sans compter qu'il est des actions auxquelles les peuples policés ont attaché avec raison des idées de moralité tout-à-fait étrangeres à des sauvages.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée des Européens fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes Américaines. On les vit se précipiter sans ménagement dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étoient fait des cœurs de tigre, & dont les mains avares dégoûtoient de sang. Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchoient à mettre entr'eux & le glaive qui les poursuivoit, des déserts immenses, des femmes jusqu'alors trop négligées, foulant audacieusement les cadavres de leurs enfants & de leurs époux massacrés, alloient chercher leurs exterminateurs jusques dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports de l'ardeur qui les dévoroit. Parmi les causes qui contribuerent à la conquête du nouveau monde, on doit compter cette fureur des femmes Américaines pour les Espagnols. Ce furent elles qui leur servirent communément de guides, qui leur procurerent souvent des vivres, & qui quelquefois leur découvrirent des conspirations.

La plus célebre de ces femmes fut appellée Marina. Quoique fille d'un cacique assez puissant, elle fut, par des événements singuliers, esclave chez les Mexicains dès sa premiere enfance. De nouveaux hasards l'avoient conduite

à

à Tabasco avant l'arrivée des Espagnols. Frappés de sa figure & de ses graces, ils la distinguerent. Leur général lui donna son cœur, & lui inspira une passion très-vive. Dans de tendres embrassements, elle apprit bientôt le Castillan. Cortez, de son côté, connut l'étendue de l'esprit, la fermeté du caractere de son amante ; & il n'en fit pas seulement son interprete, mais encore son conseil. De l'aveu de tous les historiens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.

Cet Empire n'étoit fondé, dit-on, que depuis un peu plus d'un siecle. Pour ajouter foi à une chose si peu croyable, il faudroit d'autres témoignages que ceux des Espagnols, qui n'avoient ni le talent, ni la volonté de rien examiner ; il faudroit une autre autorité que celle de leurs fanatiques prêtres, qui vouloient établir leur propre superstition, sur les ruines du culte de ces peuples. Que sauroit-on de la Chine, si les Portugais avoient pu l'incendier, la bouleverser, ou la détruire comme le Brésil ? Parleroit-on aujourd'hui de l'antiquité de ses livres, de ses loix & de ses mœurs ? Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques philosophes, pour y déterrer & défricher les ruines de son histoire ; que ces savants ne seront pas des moines ni des Espagnols, mais des Anglois, des François, qui auront toute la liberté, tous les moyens de découvrir la vérité, peut-être alors la saura-t-on, si la barbarie n'a pas détruit les anciens monuments qui pouvoient en marquer la trace ?

On n'a pas des lumieres plus certaines sur les fondateurs de l'Empire, que sur l'époque de sa fondation. C'est encore une de ces connoissances que l'ignorance des Espagnols a dérobées à

notre curiosité. Leurs crédules historiens ont écrit d'une maniere incertaine & vague, que des barbares sortis du Nord de ce continent, mais qui formoient un corps de nation, avoient réussi à subjuguer successivement des sauvages, nés sous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en société, ou qui ne composoient que des sociétés peu nombreuses.

Tout ce qu'il est permis d'assurer, c'est que le Mexique obéissoit à Montezuma, lorsque les Espagnols aborderent aux côtes de l'Empire. Le souverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaste domination, des couriers placés de distance en distance, instruisoient rapidement la cour de tout ce qui arrivoit dans les Provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistoient en des toiles de coton, où étoient représentées les différentes circonstances des affaires qui méritoient l'attention du Gouvernement. Les figures étoient entremêlées de caracteres hyérogliphiques, qui suppléoient à ce que l'art du peintre n'avoit pu exprimer.

On devoit s'attendre qu'un Prince que sa valeur avoit élevé au trône, dont les conquêtes avoient étendu l'Empire, qui avoit des armées nombreuses & aguerries, feroit attaquer, ou attaqueroit lui-même une poignée d'aventuriers, qui osoient infester son domaine de leurs brigandages. Il n'en fut pas ainsi; les Espagnols, toujours invinciblement poussés vers le merveilleux, chercherent, dans un miracle, l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractere du monarque, si peu assortie aux circonstances où il se trouvoit. Les écrivains de cette superstitieuse nation n'ont pas craint de publier à la face de l'Univers, qu'un peu avant la

découverte du nouveau monde, on avoit annoncé aux Mexicains, que bientôt il arriveroit du côté de l'Orient un peuple invincible, qui vengeroit, d'une maniere à jamais terrible, les dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse le plus vivement; & que cette prédiction fatale avoit seule enchaîné les talents de Montezuma. Ils ont cru trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations, & d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossiere a long-temps trouvé des partisans dans les deux hémispheres; & cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on le pourroit croire. Quelques réflexions pourroient en développer les causes.

La terre, &c.

Page 21, mais sur-tout, *lisez:* Mais les événements politiques, comme les plus intéressants pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. De là les fausses prédictions & les terreurs qu'elles ont inspirées; terreurs qui ont toujours troublé la terre, & dont l'ignorance est tout à la fois le principe & la mesure.

Quoique Montezuma eût pu, comme tant d'autres, être atteint de cette maladie de l'esprit humain, rien ne porte à penser qu'il ait eu une foiblesse, alors si commmune. Mais sa conduite politique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce Prince étoit sur le trône, il ne montroit aucun des talents qui l'y avoient fait monter. Du sein de la mollesse, il méprisoit ses sujets, il opprimoit ses tributaires. L'arrivée des Espagnols ne rendit pas du ressort à cette ame avilie & corrompue. Il perdit en

négociations, le temps qu'il falloit employer en combats, & voulut renvoyer avec des préſents des ennemis qu'il falloit détruire. Cortez, à qui cet engourdiſſement convenoit beaucoup, n'oublioit rien pour l'entretenir. Ses diſcours étoient d'un ami. Sa miſſion ſe bornoit, diſoit-il, à entretenir de la part du plus grand Monarque de l'Orient, le puiſſant maître du Mexique. A toutes les inſtances qu'on faiſoit pour preſſer ſon rembarquement, il répondoit toujours qu'on n'avoit jamais renvoyé un ambaſſadeur ſans lui donner audience. Cette obſtination ayant réduit les envoyés de Montezuma à recourir, ſelon leurs inſtructions, aux menaces, & à vanter les tréſors & les forces de leur patrie : *Voilà*, dit le Général Eſpagnol, en ſe tournant vers ſes ſoldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richeſſes.* Il avoit alors fini ſes préparatifs, & acquis toutes les connoiſſances qui lui étoient néceſſaires. Réſolu à vaincre ou à périr, il brûla ſes vaiſſeaux, & marcha vers la capitale de l'Empire.

Sur ſa route ſe trouvoit la République de Tlaſcala, de tout temps ennemie des Mexicains, qui vouloient la ſoumettre à leur domination. Cortez ne doutant pas qu'elle ne dût favoriſer ſes projets, lui fit demander paſſage, & propoſer une alliance. On refuſa l'un & l'autre, pour des raiſons qui ne ſont pas venues juſqu'à nous.

Les merveilles, &c *page* 22.

Page 26, *après ces mots*, qui étoit d'or, *liſez :* Montezuma, que ces incertitudes, & peut-être la crainte de commettre ſon ancienne gloire, avoient empêché d'attaquer les Eſpagnols à leur arrivée, de ſe joindre depuis aux Tlaſ-

calteques plus hardis que lui; d'assaillir enfin des vainqueurs, fatigués de leurs propres triomphes; Montezuma, dout les mouvements s'étoient réduits à détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même.

Page 31, *après ces mot*, parfaite, *lisez* : L'exécution de ce projet exigeoit une grande célerité, un secret impénétrable, des mesures bien combinées. On se mit en marche vers le milieu de la nuit. L'armée défiloit en silence sur une digue, lorsqu'on reconnut que ses mouvements avoient été observés avec une dissimulation, dont les Mexicains n'étoient pas crus capables. Son arriere-garde fut attaquée avec impétuosité par un corps nombreux, & ses flancs, par des canots distribués aux deux côtés de la chaussée. Si les Mexicains, qui avoient plus de troupes qu'ils n'en pouvoient faire agir, avoient eu la précaution d'en jetter une partie à l'extrémité de cette chaussée, ou même de la rompre, tous les Espagnols auroient infailliblement péri dans cette action sanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne fût pas profiter de tous ses avantages; & ils arriverent enfin sur les bords du lac, après des dangers & des fatigues incroyables. Le désordre où ils étoient, les exposoit encore à une défaite entiere. Une nouvelle faute vint à leur secours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étoient les maîtres, qu'ils apperçurent parmi les morts deux fils de Montezuma, que les Espagnols emmenoient avec quelques autres prisonniers. Ce spectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir massacré les enfants après avoir immolé le pere,

étoit trop forte pour que des ames foibles & énervées par l'habitude d'une obéissance aveugle, pussent la soutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide; & ils donnerent à de vaines cérémonies funebres, un temps qu'ils devoient au salut de leur patrie.

Durant cette intervalle, l'armée battue qui avoit perdu deux cents Espagnols, mille Tlascalteques, la meilleure partie de son artillerie, & à laquelle il ne restoit presque pas un soldat qui ne fût blessé, se remettoit en marche. On ne tarda pas à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon & de la mousqueterie, le fer des lances & des épées, n'empêchoient pas les Indiens, tout nuds qu'ils étoient, d'approcher, & de se jetter sur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur alloit céder au nombre, lorsque Cortez décida de la fortune de cette journée. Il avoit entendu dire que dans cette partie du nouveau monde, le sort des batailles dépendoit de l'étendard royal. Ce drapeau, dont la forme étoit remarquable, & qu'on ne mettoit en campagne que dans les occasions les plus importantes, étoit assez près de lui. Il s'élance avec ses plus braves compagnons pour le prendre. L'un d'eux le saisit, & l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage; ils prennent la fuite en jettant leurs armes. Cortez poursuit sa marche, & arrive sans obstacle chez les Tlascalteques.

Il n'avoit perdu, &c.

Page 35, *après ces mots*, de la terre, *lisez:* La fausseté de cette description pompeuse, peut être mise aisément à la portée de tous les esprits. Pour y parvenir, il ne suffiroit pas d'opposer

l'état actuel du Mexique, à l'état où les conquérants prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connoît les ravages d'une tyrannie destructive, & d'une longue oppression? Mais que l'on compare les diverses relations des Espagnols, & qu'on juge de la créance qu'elles méritent. Veulent-ils donner une grande idée de leur courage & de leurs succès? L'Empire dont ils se rendent les maîtres, est un Royaume redoutable, riche, policé. Ont-ils à justifier leurs férocités? Rien n'est si vil, si corrompu, si barbare que ces peuples.

S'il étoit possible d'asseoir un jugement solide sur un peuple qui n'est plus, on diroit peut-être que les Mexicains furent soumis à un despotisme aussi cruel que mal combiné; qu'ils soupçonnerent plutôt la nécessité des tribunaux réguliers, qu'ils n'en goûterent les avantages; que le petit nombre d'arts qu'ils exerçoient, étoient aussi défectueux par les formes, qu'ils étoient riches par la matiere; qu'ils s'étoient plus éloignés des peuples sauvages, qu'ils ne s'étoient rapprochés des peuples policés; & que la crainte, cette grande roue des Gouvernements arbitraires, leur tenoit lieu de morale & de principes.

Quoi qu'il en soit, Cortez commença, &c.

Page 40, *après ces mots*, du climat, *lisez*: Ces espérances n'étoient pas chimériques; mais pour les voir se réaliser, il falloit, ou gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou les subjuguer par la force des armes. Il ne pouvoit pas tomber dans l'esprit des destructeurs du nouvel hémisphere, d'employer le premier de ces moyens, & l'on n'a été en état de faire usage du second qu'en 1768.

Les ſuccès n'ont pas été complets. Ils furent aſſez rapides dans le Mexique, & par-tout où la population étoit nombreuſe ou rapprochée. Les contrées peu habitées ſubirent plus lentement le joug, parce que c'étoit une néceſſité de trouver les hommes pour les aſſervir, & qu'ils fuyoient dans les forêts quand l'Eſpagnol ſe montroit, & ne reparoiſſoient que lorſque le défaut de ſubſiſtance l'avoit forcé de ſe retirer. Auſſi n'eſt-ce qu'après trois ans de courſes, de travaux & de cruautés, qu'on eſt parvenu à ſubjuguer les Series, les Platos, les Sibupapas. Leurs voiſins, les Papagos, les Nizoras, les Zopas, déſeſpérant de défendre leur liberté, ont ſubi le joug ſans combattre. Les troupes étoient encore occupées en 1771 à pourſuivre les Apaches, la plus belliqueuſe de ces nations, la plus paſſionnée pour l'indépendance. On déſeſpere de la ſoumettre; mais on travaille à l'exterminer, à l'éloigner du moins de la nouvelle Biſcaye, qui reſteroit expoſée à ſes incurſions.

Les richeſſes qu'on vient de trouver dans les Provinces de Senora & de Cinaloa, qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Andalouſie, paroiſſent au-deſſus de tout ce qu'on a vu ailleurs. Il y a une mine d'or de quatorze lieues, qui offre, à deux pieds de profondeur, des tréſors immenſes. Entre les mines d'argent, l'une rend huit marcs par quintal de minerai; & les pierres qu'on tire de l'autre, ſont preſque de l'argent vierge. Si la Cour de Madrid, qui vient de publier ces découvertes, n'a pas été trompée; ſi les mines, qui ont ſouvent beaucoup de ſuperficie & peu de profondeur, ne donnent pas elles-mêmes de fauſſes eſpérances; malheureux peuples ſauvages nouvellement aſſervis, ils ſe-

ront ensevelis tout vivants dans les entrailles de la terre.

La nouvelle Espagne, &c.

Page 44, *après ces mots*, rendoit plus odieux, *lisez :* Il suffit de suivre avec attention les brigands qui dévasterent d'abord ces belles contrées, pour se convaincre qu'on n'avoit réussi à multiplier les hommes à Mexico & dans les campagnes voisines, qu'en dépleuplant le centre de l'Empire, & que les Provinces éloignées de la capitale, ne différoient en rien des autres solitudes de l'Amérique méridionale & septentrionale. C'est beaucoup accorder, que de convenir que la population du Mexique n'a été enflée que de la moitié : aujourd'hui elle ne passe pas un million d'ames.

On croit, &c.

Page 51, *après ces mots*, plus laborieux, *lisez :* Cette aisance n'est pas universelle, sans doute; elle n'est même que trop rare au voisinage des mines, des villes, & des grandes routes où la tyrannie s'endort rarement; mais souvent on la trouve avec satisfaction dans des contrées écartées où les Espagnols ne se sont guere multipliés, & où ils sont devenus en quelque sorte Mexicains.

Les habitants, &c.

Page 63, *après ces mots*, les productions, *lisez :* Tel est sur nous l'empire de ces brillants & funestes métaux, qu'ils ont balancé l'infamie & l'exécration que méritoient les dévastateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique, du Pérou & du Potosi, ne nous font pas frissonner : & nous sommes des hommes ! Aujourd'hui même que l'esprit de justice & le sentiment de l'humanité sont devenus l'ame de nos écrits, la regle invariable de nos jugements;

un navigateur qui descendroit dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens aussi barbares, ne passeroit-il pas de son bord dans sa maison, au milieu du bruit général de nos acclamations? Quelle est donc cette sagesse dont notre siecle s'enorgueillit si fort? Qu'est-ce donc que cet or qui nous ôte l'idée du crime & l'horreur du sang? Sans doute qu'un moyen d'échange entre les nations, un signe représentatif de toutes les sortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux, a quelques avantages: mais ne vaudroit-il pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes & hospitalieres, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions?

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long-temps qu'ils étoient aussi anciens que le monde. On pense aujourd'hui, avec plus de raison, qu'ils se forment successivement. Il n'est pas possible en effet de douter que la nature ne soit dans une action continuelle, & que ses ressorts ne soient aussi puissants sous nos pieds que sur notre tête.

Chaque métal, suivant les chymistes, a pour principe une terre qui le constitue, & qui lui est particuliere. Il se montre à nous, tantôt sous la forme qui le caractérise, & tantôt sous des formes variées, dans lesquelles il n'y a que des yeux exercés qui puissent le reconnoître. Dans le premier cas, on l'appelle *vierge*; & dans le second, *minéralisé*.

Soit vierges, soit minéralisés, les métaux sont quelquefois épars par fragments, dans les couches horisontales ou inclinées de la terre. Ce n'est

as le lieu de leur origine. Ils y ont été entraî-
és par les embrâsements, les inondations, les
remblements qui bouleversent sans interruption
notre misérable planete. Ordinairement on les
rouve, tantôt en veines suivies, & tantôt en
masses détachées, dans le sein des rochers &
les montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des naturalistes, dans
ces grands atteliers toujours échauffés, s'élevent
perpétuellement des exhalaisons. Ces liqueurs
sulfureuses & salines agissent sur les molécules
métalliques, les atténuent, les divisent, & les
mettent en état de voltiger dans les cavités de
la terre. Elle se réunissent. Devenues trop pe-
santes pour se soutenir dans l'air, elles tom-
bent & s'entassent les unes sur les autres. Si,
dans leurs différents mouvements, elles n'ont
pas rencontré d'autres corps, elles forment des
métaux purs. Il n'en est pas de même, si elles
se sont combinées avec des matieres étran-
geres.

La nature, qui sembloit vouloir les cacher,
n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En
multipliant les observations, on est parvenu à
connoître les lieux où se trouvent les mines.
Ce sont, pour l'ordinaire, des montagnes, où
les plantes croissent foiblement, & jaunissent vî-
te; où les arbres sont petits & tortueux; où l'hu-
midité des rosées, des pluies, des neiges même
ne se conserve pas; où s'élevent des exhalai-
sons sulfureuses & minérales; où les eaux sont
chargées de sels vitrioliques; où les sables con-
tiennent des parties métalliques. Quoique cha-
cun de ces signes, pris solitairement, soit équi-
voque, il est rare qu'ils se réunissent tous, sans
que le terrein renferme quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison, des abymes où la nature l'avoit renfermé? Il faut percer des rochers à une profondeur immense ; creuser des canaux souterreins, qui garantissent des eaux qui affluent & qui menacent de toutes parts ; entraîner dans d'immenses galeries, des forêts coupées en étais ; soutenir les voûtes de ces galeries, contre l'énorme pesanteur des terres qui tendent sans cesse à les combler & à enfouir sous leur chûte les hommes avares & audacieux qui les ont construites ; creuser des canaux & des aqueducs ; inventer ces machines hydrauliques si étonnantes & si variées, & toutes les formes diverses de fourneaux ; courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exhalaison qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail ; & périr enfin d'une phthisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux supposent d'observations, de tentatives & d'essais, on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain & l'argent employés par les premiers hommes, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfants.

Lorsque le travail de la minéralogie est fini, celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres étrangeres qui les enveloppent.

Pour séparer l'or des pierres qui le contiennent, il suffit de les écraser & de les réduire en poudre. On triture ensuite la matiere pulvérisée avec du vif-argent, qui s'unit avec ce précieux métal, mais sans s'unir, ni avec le roc,

ni avec le ſable, ni avec la terre qui s'y trouvoient mêlés. Avec le ſecours du feu, on diſtille enſuite le mercure, qui, en partant, laiſſe l'or au fond du vaſe dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations.

Mais quand l'argent eſt combiné avec des ſubſtances étrangeres, ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité & une expérience conſommée pour le purifier. Tout autoriſe à penſer qu'on n'a pas ce talent dans le nouveau monde. Auſſi eſt-il généralement reçu, que des mineurs Allemands ou Suédois trouveroient dans le minerai déja exploité, plus de richeſſes que l'Eſpagnol n'en a déja tirées. Ils éleveroient leur fortune ſur des mines, qu'un défaut d'intelligence a fait rejetter comme ſuffiſantes pour payer les dépenſes qu'elles exigeoient.

L'art des Mexicains, quel qu'il fût, étoit encore infiniment au-deſſous de celui de leurs oppreſſeurs. Auſſi avoient-ils moins d'argent que d'or. Ces métaux n'étoient pas pour eux un moyen d'échange : c'étoit un objet de pur ornement, de ſimple curioſité.

Dans les premieres années, &c.

Page 75, Mexico, qui put quelque temps douter ſi les Eſpagnols étoient un eſſaim de brigands ou un peuple conquérant, ſe vit preſque totalement détruit par les guerres cruelles dont il fut le théâtre. Cortez ne tarda pas à la rebâtir. On l'a depuis augmentée & embellie.

Ses rues ſont larges, droites, & ſe coupent à angles droits. Les maiſons y ſont aſſez ſpacieuſes, mais ſans commodités ni décoration. Aucun des édifices publics qu'on montre avec

le plus d'oſtentation aux voyageurs, ne rappelle à l'eſprit les beaux jours de l'architecture, pas même les bons temps gothiques. Les places principales ont une fontaine au milieu, & ſont aſſez régulieres ; c'eſt tout leur mérite. On voit une promenade avec un jet-d'eau, où ſe réuniſſent huit allées, dont les arbres ont une forme & un feuillage peu agréables. La ſuperſtition a entaſſé les tréſors de toutes les parties du monde dans d'innombrables égliſes, ſans qu'il y en ait aucune qui éleve l'ame à des idées ſublimes, ou qui rempliſſe le cœur de ſentimens agréables. L'air, &c.

Page 77, Le Vice-Roi Ladereyra penſa en 1735, *liſez* 1635.

Page 94, *après ces mots*, & l'or à rien, *liſez :* Guatimala fournit preſque toute la valeur des 6,000,000 livres, que forment ſes productions jointes à celles de Honduras. Le lac où ces richeſſes vont ſe réunir, eſt tout-à-fait ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute inſulte.

On le pouvoit, &c.

Page 100, *après ces mots*, ſur la même côte, *liſez :* On y a bâti Vera-Cruz-Nueva, à ſoixante-douze lieues de la capitale du Mexique.

Vera-Cruz-Nueva eſt ſituée ſous un ciel, qu'un ſoleil brûlant & des pluies continuelles rendent alternativement fâcheux & mal-ſain. Des ſables arides la bornent au Nord, & des marais infects à l'Oueſt. Ses rues ſont droites, mais ſes maiſons bâties de bois. On n'y voit point de nobleſſe, & les négociants eux-mêmes préferent le ſéjour d'Angeles. Le petit nombre d'Eſpagnols, fixés par l'avarice ou par l'indigence, dans un lieu ſi triſte & ſi dangereux, vivent

dans une retraite & avec une parcimonie ignorées dans les autres places de commerce.

La ville a pour fortifications un mur, huit tours placées de distance en distance, & deux bastions qui donnent sur le rivage. Ces ouvrages, foibles en eux-mêmes & mal-entendus, sont dans un désordre inexprimable : aussi ne compte-t-on pour la défense de la place, que sur la forteresse Saint-Jean-d'Ullua, bâtie sur un roc, en face & à un mille de la ville.

Ce port a l'inconvénient de ne contenir que trente ou trente-cinq bâtiments, qu'il ne met pas même toujours à l'abri de la fureur des vents du Nord. On n'y entre que par deux canaux si resserrés, qu'il n'y peut passer qu'un navire. Les approches mêmes en sont rendues très-dangereuses par plusieurs petites isles, que les Espagnols nomment *Cayos*, & par un grand nombre de rochers à fleur d'eau presque imperceptibles. Ces obstacles qu'on croyoit ne pouvoir en être surmontés qu'avec des connoissances locales acquises par une expérience de plusieurs années, ayant été vaincus par des corsaires audacieux qui surprirent la place en 1712, on construisit sur le rivage des tours, où des sentinelles attentifs veillent continuellement à la sûreté commune.

C'est dans ce mauvais port, &c.

Fin du sixieme Livre.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Eſpagnols. Changements arrivés dans cet Empire, depuis qu'il a changé de domination.

PAge 107, *après ces mots*, leur liberté, *liſez :* Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire : c'étoit que les maris à la mort de leurs femmes, les femmes à la mort de leurs maris, ſe coupoient le bout d'un doigt; en ſorte que l'inſpection ſeule de leurs mains, indiquoit s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit, vraiſemblablement on ne dira jamais rien qui puiſſe expliquer ce renverſement de la raiſon humaine. Si les femmes avoient ſeules été obligées de s'abattre un doigt, lorſqu'elles perdoient leurs maris, il ſeroit naturel de ſoupçonner qu'on avoit voulu prévenir la fraude d'une veuve qui voudroit ſe donner pour vierge à un ſecond époux, qui n'auroit aucune connoiſſance de ſon premier engagement, ce qui eſt facile chez des peuples errants. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'aſſez grands inconvénients, pour qu'on ait cherché à le conſtater par des ſignes indélébiles. Cet uſage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorſqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de ſes enfants que la foibleſſe de leur âge mettoit dans l'impuiſſance de pourvoir à leur

leur subsistance. Comme personne ne vouloit se charger de ces orphelins, on les massacroit pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'est la plus grande atrocité où la déplorable constitution de la vie sauvage ait jamais pu pousser les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa réussit à disperser les habitants du Darien, à les soumettre ou à les gagner; & il établit sa nation sur leur territoire.

Un jour, &c.

Page 110, *lisez :* Le Pérou étoit un Empire étendu & policé depuis quatre siecles, si l'on en croit les Espagnols. Il avoit été fondé par Manco-Capac, & par sa femme Mama-Ocello-Huaco. On a soupçonné que ces deux personnages pouvoient être les descendants de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries, jettés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture, l'on a dit que les Péruviens divisoient comme nous l'année en trois cents soixante jours, & qu'ils avoient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horison où le soleil se couche dans les solstices & les équinoxes; bornes que les Espagnols détruisirent comme des monuments de la superstition Indienne. L'on a dit que la race des Incas étoit plus blanche que les naturels du pays, & que plusieurs individus de la famille du Souverain avoient de la barbe: or, on sait qu'il y a des traits, soit difformes, soit réguliers, qui se conservent dans certaines races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement ré-

pandue dans le Pérou & tranſmiſe d'âge en âge, qu'un jour il viendroit par mer des hommes barbus, avec des armes ſi ſupérieures, que rien ne pourroit leur réſiſter.

S'il ſe trouvoit quelques-unes de nos Lecteurs qui vouluſſent adopter cette opinion, ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long eſpace de temps entre le naufrage & la fondation de l'Empire du Pérou. Sans cet intervalle immenſe, le légiſlateur n'auroit-il pas donné aux ſauvages qu'il raſſembloit, quelque notion de l'écriture, quand lui-même il n'auroit pas ſu lire? Ne les auroit-il pas formés à pluſieurs de nos arts & de nos méthodes? Ne leur auroit-il pas perſuadé quelques dogmes de ſa religion? Ou ce n'eſt pas un Européen qui a fondé le trône des Incas, ou il faut croire néceſſairement que le vaiſſeau de ſes ancêtres s'étoit briſé ſur les côtes de l'Amérique à une époque aſſez reculée, pour que les générations euſſent oublié tout ce qui ſe pratiquoit dans le lieu de leur origine.

C'eſt ſur un terrein montueux que Manco établit d'abord ſa domination. Peut-être y trouva-t-il des peuples moins barbares, plus diſpoſés à recevoir la lumiere, & qui avoient même un commencement de civiliſation. Il n'eſt pas ſans vraiſemblance que la ſociété ſe forme plus tard dans les contrées fertiles & riches en végétaux, que dans celles que la nature a traitées moins généreuſement. C'eſt le beſoin que les hommes ont les uns des autres, qui les diſpoſe le plus à ſe réunir; & cette dépendance ſe fait ſentir plutôt ſur des montagnes arides, que dans des plaines abondantes.

Les deux légiſlateurs ſe déclarerent enfants du

soleil. Ils penserent sans doute que ce préjugé enflammeroit l'ame des Péruviens, éleveroit leur courage, leur inspireroit plus d'attachement pour leur patrie & plus de soumission aux loix. Cette fiction étoit-elle plus absurde que celles qui ont été si avidemment reçues par des nations célebres qui sont encore nos guides & nos modeles?

Avec le secours de cette illusion, l'Empire des Incas avoit prospéré sous onze Souverains, tous prudents, humains & justes; lorsque l'Empereur Huyana-Capac s'empara de Quito. Pour s'en assurer la possession, il épousa l'unique héritiere du Roi détrôné, dont il eut un fils nommé Atabalipa. Ce jeune Prince, après la mort de son pere, demanda l'héritage de sa mere. Huascar, son aîné, refusa de l'en mettre en possession. On prit les armes. Le plus ambitieux des deux freres fut battu, fait prisonnier & enfermé dans Cusco, où depuis il fut étranglé. Son heureux rival, plus élevé qu'il ne l'avoit espéré, se trouva le maître de toutes les Provinces.

Ces troubles qui, pour la premiere fois, venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entiérement calmés, lorsque les Espagnols débarquerent dans l'Empire. Les peuples qui vouloient appaiser le soleil, qu'ils croyoient irrité contre eux, comblerent ces étrangers de présents, leur rendirent les meilleurs offices, & leur marquerent un respect qui tenoit de l'adoration. Dans la confusion où étoit encore tout l'Etat, personne ne songea à s'opposer à la marche de Pizarre, qui arriva sans le moindre obstacle à la maison Royale de Caxamalca. Il y étoit à peine, qu'il reçut de la part d'Atabalipa, qui n'étoit pas éloigné, des fruits, des grains, des émeraudes, plusieurs vases d'argent & d'or.

L'acceil que fit la cour à ſon frere Ferdinand, répondit à ces avances. On lui prodigua les careſſes, les tréſors & des diſtinctions. Cependant l'Empereur ne diſſimula pas qu'il deſiroit que les Eſpagnols ſortiſſent de ſes Provinces; & il annonça qu'il iroit le lendemain concerter avec leur chef les meſures de cette retraite.

Liſez : Se préparer, *page* 119, *juſqu'à ces mots*, de l'impoſer, *ligne* 5, *page* 123.

Continuez : Une Révolution ſi étrange a été un ſujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou eſt un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher ſans ceſſe dans des gorges & des défilés. On y eſt réduit à paſſer & à repaſſer perpétuellement des torrents & des rivieres, dont les bords ſont toujours eſcarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les armées les plus nombreuſes, les plus aguerries. Comment donc eſt-il arrivé, qu'un peuple entier n'ait pas oſé même diſputer un terrein dont la nature lui étoit ſi connue, contre quelques brigands qui n'en avoient pas la premiere idée ?

C'eſt que la peur eſt fille de l'ignorance & de l'étonnement; que la multitude ſans ordre ne peut rien contre le petit nombre diſcipliné, & que le courage ſans armes ne réſiſte pas à la foudre. Ainſi ſans le ſecours de cette vaine prophétie, qui annonçoit les Eſpagnols comme les vengeurs des Dieux, le Pérou devoit être aſſervi, quand même les diſſenſions domeſtiques qui le bouleverſoient n'auroient pas préparé ſes fers.

L'Empire qui recevoit le joug Eſpagnol, avoit été gouverné durant quatre ſiecles, ou peut-être

davantage, par une race de conquérants, qui sembloient n'avoir vaincu que pour le bonheur des hommes, &c.

Reprenez, ils descendoient, *page* 110, *jusqu'à ces mots*, de sa Nation.

Lisez : A une Religion pleine d'humanité, se joignoient des loix paternelles. Une institution très-sage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute, seroit légérement puni ; mais que son pere en seroit responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs.

La polygamie étoit défendue ; l'adultere étoit puni dans les deux sexes. Il n'étoit permis d'avoir des concubines qu'à l'Empereur, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du soleil. Il les choisissoit parmi les vierges consacrées au temple.

L'oisiveté étoit punie comme la source du crime, & dès-lors comme le plus grand des crimes. Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler, étoient nourris par le public ; mais à la charge de préserver du dégât des oiseaux les terres ensemencées. Chacun étoit obligé de faire lui-même sa chaussure, sa maison, sa charrue. Les femmes faisoient les habits, & chaque famille savoit seule pourvoir à ses besoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, & tout les y portoit. Ces travaux communs, &c. *Continuez*, *page* 114, 115, 116, *jusqu'à ces mots*, économie domestique ; *reprenez* l'Etat entier étoit distribué en décuries, *page* 110, 111, 112, *jusqu'à ces mots*, si fragile.

Continuez : C'est vraisemblablement parce que les Incas ne connoissoient pas l'usage des impôts,

& n'avoient, pour ſubvenir aux beſoins du gouvernement, que des denrées en nature, ils dûrent chercher à les multiplier. Ils étoient ſecondés dans l'exécution de ce projet, par leurs miniſtres, par les adminiſtrateurs inférieurs, par les ſoldats même, qui ne recevoient pour ſubſiſter, pour ſoutenir leur rang, que des fruits de la terre. Delà tant de ſoins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal, de porter l'abondance dans les champs du Souverain : mais ſon patrimoine étoit ſi confuſément mêlé avec celui des ſujets, qu'il n'étoit pas poſſible de fertiliſer l'un ſans fertiliſer l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités, qui laiſſoient peu de choſe à faire à leur induſtrie, ſe livrerent à des travaux que la nature de leur ſol, de leur climat & de leurs conſommations, rendoit très-légers. Mais malgré tous ces avantages ; malgré la vigilance toujours active du Magiſtrat ; malgré la certitude de ne pas voir leurs moiſſons ravagées par un voiſin inquiet, les Péruviens ne s'éleverent jamais au-deſſus du plus étroit néceſſaire. On peut aſſurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouſſances, ſi des propriétés foncieres, commerçables, héréditaires, avoient aiguiſé leur génie.

Reprenez, page 116, les Péruviens, à la ſource, &c. *juſqu'à ces mots*, caractere primitif, *page* 117.

Ajoutez, les contre-poids de ces dangers ſe trouvoient dans l'ignorance abſolue des monnoies d'or & d'argent : ignorance qui rendoit impoſſible dans un deſpote Péruvien, la funeſte manie de théſauriſer. Ils ſe trouvoient dans la conſtitution de l'Empire, qui avoit déterminé la

quotité du revenu du Souverain, en déterminant la portion des terres qui lui appartenoient. Ils se trouvoient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, & qui rendoient le peuple heureux & attaché à son gouvernement. Ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses, qui faisoient de l'observation des loix un principe de conscience. Le despotisme des Incas étoit ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le Souverain & les peuples; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du Prince, de la protection constante qu'il accordoit à tous ses sujets, & de l'intérêt sensible qu'ils avoient à lui être soumis.

Un pyrrhonisme, quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu depuis quelque temps jetter des nuages sur ce qu'on vient de lire des loix, des mœurs, du bonheur de l'ancien Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes, l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette partie brillante du nouveau monde, y avoit-il quelque brigand assez éclairé, pour inventer une fable si bien combinée? Y avoit-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévastations attiroient à sa Nation dans l'Univers entier? Ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroient vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, & de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de desirer.

Il n'en est pas ainsi des relations exagérées que les conquérants du Pérou publierent sur sa grandeur & la magnificence des monuments de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le desir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes, les aveugla peut-être. Peut-être, sans être persuadés eux-mêmes, voulurent-ils en imposer à leur Nation, aux Nations étrangeres. Les premiers témoignages, qui même se contrarioient, ont été infirmés par ceux qui les ont suivis, & enfin totalement détruits, lorsque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie si célebre du nouvel hémisphere.

Il faut donc reléguer au rang des fables, cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin & de dépense. Pourquoi, s'il y avoit tant de cités superbes dans le Pérou, n'existe-t-il plus, à la réserve de Cusco & de Quito, que celles que le conquérant y a construites? D'où vient qu'on ne retrouve pas même les ruines d'aucune de celles dont on a publié de si pompeuses descriptions?

Il faut reléguer au rang des fables, ces majestueux palais destinés à loger les Incas dans le lieu de leur résidence & dans leurs voyages. Les maisons royales si vantées n'étoient autre chose que des cailloux placés les uns sur les autres, & revêtus d'une argille rougeâtre.

Il faut reléguer au rang des fables, ces places de guerre qui couvroient l'Empire. Auroit-il été conquis en si peu de temps, s'il eût eu de si grands moyens de défense? M. de la Condamine qui a visité, avec l'attention scrupuleuse qui lui est propre, le fort de Cannar, le mieux conservé & le plus considérable, après celui de Cusco, ne lui a trouvé que peu d'étendue, &

ſeulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui ne connoiſſoit pas l'uſage des poulies, ne pouvoit guere élever ſes bâtiments plus haut. On n'a pas moins exagéré la grandeur des pierres employées à la conſtruction de ces fortereſſes. Après un examen très-réfléchi, il ne s'en eſt trouvé aucune d'une grandeur remarquable. Quand on vouloit tranſporter ces maſſes, on y attachoit des cordes, & une foule d'hommes pouſſoit, tiroit, rouloit le fardeau. Une Nation qui n'eſt pas plus avancée dans les méchaniques, ne ſauroit faire de très-grandes choſes.

Il faut reléguer au nombre des fables, ces réſervoirs, ces aqueducs, dignes, dit-on, des anciens Romains. Il n'y a jamais eu ni l'un ni l'autre dans le Pérou, à moins qu'on ne veuille honorer de ces grands noms, des rigoles pratiquées auſſi ſouvent qu'il ſe pouvoit ſur le penchant des collines, pour raſſembler les eaux des pluies ou des ſources, & les conduire dans les champs & dans les vallons.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ſuperbes voies qui rendoient les communications ſi faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre choſe que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement deſtinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des Incas, & qui traverſoit tout l'Empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entiérement détruit durant les guerres civiles des conquérants.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts ſi vantés. Comment les Péruviens auroient-ils pu élever des ponts de pierre, eux qui ignoroient la conſtruction des ceintres & des voûtes? Mais euſſent-ils connu cet art, le défaut

de chaux ne le leur eût-il pas rendu preſqu'impraticable ? Cependant le voyageur étoit arrêté à chaque inſtant, au paſſage des torrents ſi multipliés dans ces montagnes. Pour les pouvoir paſſer, on étendit d'une rive à l'autre une longue corde d'oſier, où gliſſoit une corbeille qui contenoit au plus quatre hommes. Les cordes furent depuis multipliées, & l'on y plaça des claies, ſur leſquelles il paſſoit à la fois un plus grand nombre de perſonnes. Les Eſpagnols qui ſemblent nés pour détruire & non pour édifier, n'ont pas manqué d'adopter une invention ſi merveilleuſe.

Il faut placer au rang des fables, ce qu'on a écrit ſur la ſignification des *quippos*. C'étoient, diſent les Eſpagnols, des regiſtres de cordes, où, par divers nœuds & des couleurs diverſes, on exprimoit tout ce qu'on vouloit exprimer. Le ſouvenir de ce qui appartenoit eſſentiellement à l'hiſtoire, aux mœurs, aux cérémonies, étoit conſacré par des nœuds; & de petits cordons attachés aux cordes principales, rappelloient les circonſtances moins importantes. Des officiers établis par l'autorité publique, étoient les dépoſitaires de ces mémoires, & l'on avoit une confiance entiere en leur bonne foi. Dans la vérité, ces ſingulieres annales n'avoient aucun ſens ſuivi, & ne pouvoient ſervir qu'à quelques calculs, ou à conſacrer quelque événement particulier.

Les Eſpagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la natu-

re ; de ces champs de maïs, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or ; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes ; de ces habillements couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle, & dont les plus habiles orfevres de l'Europe n'auroient pas égalé le travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conservés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les statuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compositions que des métaux précieux, il est vraisemblable que peu des chefs-d'œuvre de la Grece seroient arrivés jusqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conservé, on peut assurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans la science du dessin. Les vases échappés au ravage du temps, pourront bien servir de preuve de l'industrie des Indiens, à suppléer aux outils de fer qui leur manquoient, mais ne seront jamais des monuments de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'insectes d'or massif, long-temps conservées dans le trésor de Quito, n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger : elles furent fondues en 1740, pour secourir Carthagene assiégé par les Anglois, & il ne se trouva pas dans tout le Pérou un Espagnol assez curieux, pour acheter une seule piece au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les Péruviens n'étoient guere avancés dans les sciences un peu compliquées ; les mots même leur manquoient, pour exprimer les notions morales ou métaphysiques. La plupart des sciences dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des hasards qui ne sont produits par la nature que dans la suite des siecles, & dont la plupart sont

perdus pour les peuples qui reſtent ſans communication avec les peuples éclairés.

En réduiſant les choſes à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent; qu'ils poſſédoient même le ſecret perdu en Europe, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que nous donnons à l'acier; mais que quoiqu'ils connuſſent le fer, ils ne s'étoient pas élevés juſqu'à forger ce métal, qui eſt l'ame des arts. Ils ne s'aviſerent jamais de faire cuire des briques ni des tuiles, dont la maniere étoit ſous leur main. Cependant ils exécuterent des choſes moins commodes & plus difficiles. Le ſpectacle des torrents qu'ils voyoient ſe creuſer un lit dans les rochers, leur donna vraiſemblablement l'idée de tailler les pierres. Avec des haches de caillou & un frottement opiniâtre, ils parvinrent à les bien équarrir, à les rendre paralleles, à leur donner la même hauteur, & à les joindre ſans ciment. Malheureuſement ces inſtruments n'avoient pas la même activité ſur le bois que ſur la pierre. Auſſi les mêmes hommes qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude, ne ſurent-ils jamais aſſembler une charpente par des mortoiſes, des tenons & des chevilles; elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtiments les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de paille ſoutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage; ils ne prenoient de jour que par la porte, & ils n'avoient que des pieces détachées ſans communication.

Quoi qu'il en ſoit des arts que les Eſpagnols trouverent au pays des Incas, il fallut que l'Empire ſe ſoumît à ſon vainqueur. Encore un mo-

ment de résistance, & peut-être les Péruviens étoient libres. Les conquérants avoient à terminer entr'eux des différends, qui ne souffroient pas le partage de leurs forces.

Continuez, La premiere nouvelle, &c. *page* 123.

Page 134, *après ces mots*, en trois classes, *lisez* : Les principales Cordelieres forment la premiere : les cimes, dit M. de la Condamine, se perdent dans les nues, & presque toutes sont couvertes de masses énormes de neige, aussi anciennes que le monde. De plusieurs de ces sommets en partie écroulés, de ces amas de neiges, on voit encore sortir des tourbillons de fumée & de flamme. Tels sont les sommets de Cotopaxi, de Tongourargua & de Sangaï. La plupart des autres ont été volcans autrefois, ou vraisemblablement le deviendront un jour. L'histoire ne nous a conservé l'époque de leurs éruptions, que depuis la découverte de l'Amérique ; mais les pierres-ponces, les matieres calcinées dont ils sont parsemés, & les traces visibles qu'a laissées la flamme, sont des témoignages authentiques de la réalité de leur embrasement : leur élévation est prodigieuse.

Caymbour, situé sous l'équateur même, Antisona qui n'en est éloigné que de cinq lieues vers le Sud, ont plus de trois mille toises, à compter du niveau de la mer ; & Chimboraco, haut de près de 3220 toises, surpasse d'un tiers le Pic de Teneriffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphere. Le Pitchincha & le Caraçon, où les académiciens François firent la plupart de leurs observations pour la figure de la terre, n'ont que 2430 & 2470 toises de hauteur absolue ; & c'est la plus grande où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu

jusqu'ici inaccessibles les sommets d'une plus grande hauteur.

Depuis ce terme, qui est celui où la neige ne fond plus, même dans la Zone Torride, on ne voit guere, en descendant jusqu'à cent ou cent cinquante toises au-dessous, que des rochers nuds ou des sables arides : plus bas, on commence à voir quelques mousses qui tapissent les rochers, diverses especes de bruyeres, qui, quoique vertes & mouillées, font un feu clair; des mottes arrondies de terre spongieuse, où sont plaquées de petites plantes radiées & étoilées, dont les pétales sont semblables aux feuilles de l'if. Dans tout cet espace, la neige n'est que passagere, mais elle s'y conserve quelquefois des semaines & des mois entiers. Plus bas encore, le terrein est communément couvert d'une sorte de *gramen* délié, qui s'éleve jusqu'à un pied & demi ou deux pieds. Cette espece de foin est le caractere propre qui distingue les montagnes que les Espagnols nomment *Paramos*. Ils ne donnent ce nom qu'aux landes ou friches d'un terrein assez élevé, pour que le bois n'y croisse plus, ou que la pluie ne tombe guere autrement que sous la forme de neige, quoiqu'elle se fonde presque aussi-tôt. Enfin, en descendant encore plus bas, jusqu'à la hauteur d'environ deux mille toises au-dessus du niveau de la mer, on voit neiger quelquefois, & d'autres fois pleuvoir.

En descendant, &c.

Page 149, *après ces mots*, de leur Empire, *lisez:* Sur une colline, au Nord de la capitale, étoit une citadelle que les Incas avoient fait bâtir avec beaucoup de soin, de temps, de travail & de

dépense. Les Espagnols parlerent long-temps de ce monument de l'industrie Péruvienne, avec une admiration qui subjugua l'Europe entiere. On a vu les ruines de cette forteresse; le merveilleux a disparu, & il n'est resté que l'étonnement que doivent causer des masses énormes conduites d'assez loin, sans le secours des leviers & des autres machines connues des peuples éclairés.

A quatre lieues, &c.

Page 175, *ligne* 5, mendiants volontaires, *lisez :* Le François, le Hollandois, l'Anglois, perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant; l'Espagnol traîne avec lui les siens dans tout l'univers: & telle est la manie de léguer à l'église, qu'au Pérou tous les biens-fonds appartiennent au sacerdoce, ou en relevent par des redevances. Le monachisme a fait au Pérou ce que la loi du *Vacuf* fera tôt ou tard à Constantinople. Ici l'on attache sa fortune à un *minaret*, pour l'assurer à son héritier; là on en dépouille un héritier, en l'attachant à un monastere, par la crainte d'être damné. Les moyens sont un peu divers; mais à la longue, l'effet est le même. Dans l'une & l'autre contrée, l'église est le gouffre où toute la richesse va se précipiter; & ces Castillans, autrefois si redoutés, sont aussi petits devant la superstition, que des esclaves Asiatiques en présence de leur despote.

A juger des créoles d'après ces extravagances, on seroit tenté de les croire entiérement abrutis.

On se tromperoit, &c.

Page 175, *ibid*, *après ces mots*, de bêtes, *lisez :* Ils ont plus d'esprit que de courage. Mécontents du Gouvernement, tous ces peuples lui sont égale-

ment soumis. L'homme par-tout oublie son nombre & sa force. Là, on redoute jusqu'au nom des Officiers Royaux ; & quatre soldats envoyés par le Vice-Roi, font trembler des villes entieres à quatre cents lieues de la capitale.

Cette timidité du Péruvien, est le principe ou la suite de sa mollesse. Il est chez des courtisannes, ou il s'occupe dans sa maison à boire de l'herbe du Paraguay. Il craint d'ôter des plaisirs à l'amour, en lui donnant des nœuds légitimes.

La plupart des habitants, &c.

Page 188, *ligne* 3, *lisez :* Ce plan, qui n'avoit rien de chimérique, déplut à Louis XIV, qui offrit à la Cour de Madrid une flotte pour le faire échouer : aux Hollandois, qui craignoient avec raison que la nouvelle compagnie ne partageât un jour le commerce interlope dont ils étoient en possession dans ces parages : à l'Espagne, qui menaça de confisquer les effets des sujets de la Grande-Bretagne, qui négocioient dans ses Royaumes. Il blessa surtout les Anglois, qui prévoyoient que leurs colons abandonneroient des plantations usées, pour aller se fixer sur un territoire abondant en or ; & que l'Ecosse, devenue riche, voudroit sortir de l'espece de dépendance où sa pauvreté l'avoit jusqu'alors réduite. Cette opposition violente & universelle détermina le Roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avoient arrachée. Il défendit de plus à toutes ses possessions du nouveau monde, de fournir ni armes, ni vivres, ni munitions à une colonie naissante, dont la ruine devoit assurer la tranquillité publique. Ainsi fut étouffée au berceau une peuplade dont la grandeur

deur ne paroissoit pas éloignée, & devoit être un jour très-considérable.

On eut, &c.

Page 192, *après ce mot*, l'Orenoque; *lisez :* Et elle s'enfonce si avant dans les terres, qu'elle embrasse un terrein immense.

Les nombreuses Provinces qui forment ce grand Gouvernement, sont couvertes de forêts immenses, séparées par de hautes montagnes, remplies de terres incultes. Ces vastes contrées ne sont pas entiérement soumises. On y voit par-tout des sauvages, qui n'ont de passion que celle de surprendre & de massacrer des Espagnols. Ceux même d'entre les Indiens qui ont été forcés de subir le joug, ont voué à leurs tyrans la haine la plus implacable. Leur soin le plus cher, est de perpétuer cette animosité dans leur famille. Ils rappellent sans cesse à leurs enfants les calamités qui marquerent les premiers pas des destructeurs du nouveau monde, & l'esprit sanguinaire qui n'a jamais cessé d'animer leurs successeurs.

Au temps de la conquête, le pays étoit habité par une infinité de nations peu nombreuses, la plupart errantes, presque toutes féroces & paresseuses.

Les hommes y étoient, &c.

Page 193, *après ce mot*, assujettis, *lisez :* Le pays de Quito, qui a été incorporé à ce qu'on appelle le nouveau Royaume, en est la partie la plus connue & la plus agréable. Rien en particulier ne peut être comparé au vallon que forme la double chaîne des Cordelieres.

Au centre, &c.

Page 195, *après ces mots*, corruption, *lisez :* Entre les passions qui y ont franchi toutes les

bornes, le jeu a toujours causé les plus grands ravages.

Quoique la loix défende de porter des poignards, il est rare que les métis, les negres libres ou esclaves, n'en soient pas armés. Aussi toutes les semaines, presque tous les jours sont marqués par des assassinats. L'abus des asyles qui assure l'impunité à ces horreurs, est la principale cause du désordre. Il faut espérer que l'excès du mal fera sentir la nécessité du remede.

La métropole, &c.

Page 197, *après ces mots*, de la métropole, *lisez :* La Province de Quito a voulu remplacer le produit des mines par celui des manufactures. On y fabrique une quantité prodigieuse de chapeaux, de draps communs, d'étamines & de bayettes. Indépendamment de ce qui s'en consomme dans son sein, elle en exportoit annuellement, il n'y a pas long-temps, pour cinq ou six millions de livres. Avec ce secours, elle payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui a jamais été permis de tirer de son sol, le poisson sec & salé qui lui venoit des côtes; le savon qui se fait à Truxillo, avec la graisse des chevres qui s'y sont extrêmement multipliées; le fer, nécessaire aux travaux de son agriculture; tous les objets de luxe que lui fournissoit l'ancien monde. Ce commerce est diminué de plus de la moitié. Dans tous les temps, on avoit eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe, connus dans toute l'Amérique sous le nom de draps de Castille. Cette fantaisie est devenue générale, depuis que les vaisseaux de registre ont remplacé les galions. La facilité d'avoir continuellement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché, a fait tomber celles de Quito, qui s'est trouvé réduit à une misere excessive.

Le pays ne sortira pas de cet état de langueur par ses liaisons avec l'Espagne, à laquelle il ne fournit que du quinquina.

L'arbre qui donne, &c.

Page 202, *après ces mots*, moins considérables, *lisez :* Cette colonie dut son premier éclat à l'émeraude, pierre précieuse, transparente, de couleur verte, & qui n'a pas plus de dureté que le crystal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fournissent des émeraudes, mais très-imparfaites & peu recherchées.

On a cru long-temps que les émeraudes d'un verd gai venoient des grandes Indes, & c'est pour cela qu'on les a nommées Orientales. Cette opinion a été abandonnée, depuis qu'on s'est vu dans l'impuissance de nommer les lieux où elles se formoient. Il passe aujourd'hui pour constant, que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces pierreries, que ce qu'elle-même en avoit reçu du nouveau monde.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérants du Pérou en trouverent beaucoup qu'ils briserent sous des enclumes, dans la persuasion où l'on étoit qu'elles ne devoient pas se casser si elles étoient fines. Cette perte devenoit plus sensible, par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les Incas avoient tiré tant de trésors. Les montagnes de la Nouvelle Grenade remplirent enfin le vuide ; elles fournirent une grande quantité d'émeraudes, qui furent portées en Europe, d'où elles se répandirent dans le monde entier.

Les historiens, &c.

Fin du septieme Livre.

LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chily & du Paraguay par l'Espagne. Principes sur lesquels cette nation conduit ses colonies.

P*Age* 255, *après ce mot*, Gouvernement, *lisez*: On n'oseroit dire que cinquante Jésuites ont pu forcer à l'esclavage deux cents mille Indiens, qui pouvoient ou massacrer leurs pasteurs, ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les esprits les plus foibles & les plus audacieux. Il s'est trouvé, &c.

Page 255, *ibid*, *lisez :* Enfin, nos politiques ont cru voir dans le défaut de propriété, un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. On ne sauroit douter que la maxime qui nous fait regarder la propriété comme la source de la multiplication des hommes & des subsistances, ne soit une vérité incontestable. Mais, tel est le sort des meilleures institutions, que nos erreurs politiques parviennent presque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle est jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de besoins factices, à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices de nos gouvernements, les bornes de nos possessions, tantôt beaucoup trop resserrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout à la fois la fécondité de nos terres, & celle de notre espece. Ces inconvénients n'existent point dans le Paraguay. Tous y ont une subsistance assurée; tous y

jouiſſent par conſéquent des grands avantages du droit de propriété, ſans pourtant avoir proprement ce droit. Ce n'eſt donc pas préciſément parce qu'ils en ſont privés, que la population n'a pas fait chez eux de grands progrès. On en peut aſſigner d'autres cauſes.

En premier lieu, &c.

Page, 270, *après ce mot*, découvrirent, *ajoutez:* Que ſeroit-ce ſi les Jéſuites, avec l'eſprit d'ambition qu'on leur ſuppoſe, & le reſſentiment que la Religion n'aura pas éteint dans leur ame, ſe livroient aux ennemis de leurs perſécuteurs, & vouloient les conduire chez des peuples qui doivent les regretter? Avec quelle facilité ils entraîneroient tous les habitants du Paraguay dans un ſoulevement général, & dans une guerre de toute l'Amérique contre l'Eſpagne! Quelle jouiſſance pour cette ſociété qu'on nous peint ſi raffinée & ſi ardente dans tous ſes mouvements cachés, de chaſſer à ſon tour, du nouveau monde, une Nation qui l'a expulſée elle-même de tous ſes Etats!

Quand même, &c.

Page 293, *liſez:* Des peuples innombrables diſparurent de la terre, à l'arrivée de ces barbares; & c'eſt la ſoif de l'or, c'eſt le fanatiſme, qu'on a accuſés juſqu'ici de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée ni par la frayeur des châtiments, ni par aucune eſpece de honte, ni par la préſence de témoins policés, ne déroboit-elle pas aux yeux des Eſpagnols, l'image d'une organiſation ſemblable à la leur, baſe primitive de la morale; & ne les portoit-elle pas à traiter ſans remords leurs freres nouvellement découverts, comme ils traitoient les bêtes ſauva-

ges de l'ancien hémiſphere ? La cruauté de l'eſprit militaire ne s'accroît-elle pas à raiſon des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, & de ceux qui reſtent à courir ? Le ſoldat n'eſt-il pas plus ſanguinaire à une grande diſtance, que ſur les frontieres de ſa patrie ? Le ſentiment de l'humanité ne s'affoiblit-il pas à meſure qu'on s'éloigne de ſon pays ? Pris dans les premiers moments pour des dieux, les Eſpagnols ne craignirent-ils pas d'être démaſqués, d'être maſſacrés ? Ne ſe défierent-ils pas des démonſtrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit ? La premiere goutte de ſang verſée, ne crurent-ils pas que leur ſécurité exigeoit qu'on le répandît à flots ? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigenes, dont elle n'entendoit pas la langue, & dont les mœurs & les uſages lui étoient inconnus, ne fût-elle pas ſaiſie d'allarmes & de terreurs bien ou mal fondées ? Mais le phénomene incompréhenſible, c'eſt la ſtupide barbarie du gouvernement qui approuvoit tant d'horreurs, & qui ſtipendioit des chiens exercés à pourſuivre & à dévorer des hommes.

Semblables aux Viſigots, &c.

Page 293, *ibid.* Les mines furent encore une plus grande cauſe de deſtruction. Depuis la découverte du nouveau monde, ce genre de richeſſe abſorboit tous les ſentiments des Eſpagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur ſiecle, leur crioient : Laiſſez l'or, ſi la ſurface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous faſſiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puiſſent paître. Le ſeul métal dont vous ayiez vraiment beſoin, c'eſt le fer. Conſtruiſez-en vos ſcies, vos marteaux, les ſocs de vos charrues ; mais ne les transfor-

mez pas en outils meurtriers. La quantité d'or néceſſaire aux échanges des nations, eſt ſi petite ; pourquoi donc la multiplier ſans fin? Quelle importance y a-t-il à repréſenter cent aunes de toile ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or? Les Eſpagnols ont fait comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à ſa gueule, pour ſe jetter ſur ſon image qu'il voyoit au fond des eaux, où il ſe noya.

Malheureuſement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeſte. Précipités dans des abymes profonds, où ils étoient privés de la lumiere du jour, de la douceur de reſpirer un air libre & ſain, des principaux ſoutiens de la vie, de la conſolation de pleurer avec leurs amis & leurs proches; ces infortunés creuſoient leur tombeau ſous des voûtes ténébreuſes, qui recelent aujourd'hui plus de cendre de morts, que de pouſſiere ou de grains d'or. Quand on jette, &c.

Page 305, *liſez :* Une nation qui aſpiroit à marcher ſur leurs traces, & qui ſongeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal, qui a détruit tous les reſſorts, qui les empêchera de ſe rétablir en Eſpagne & en Amérique, s'il n'eſt renverſé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inſpirer. L'abolition de l'inquiſition doit hâter ce grand changement. Il eſt doux d'eſpérer que ſi la Cour de Madrid ne ſe détermine pas à cet acte néceſſaire, elle y ſera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour premiere condition ; que *les auto-da-fé ſeront abolis dans toutes les poſſeſſions Eſpagnoles de l'ancien & du nouveau monde.*

Ce moyen, &c.

Fin du huitieme Livre.

LIVRE NEUVIEME.

Etablissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie.

PAge 336, *après ces mots*, repousse, *lisez* : Le sort des prisonniers de guerre a suivi les différents âges de la raison. Les Nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les restituent, lorsque la paix a succédé aux hostilités. Les peuples à demi-barbares se les approprient, & les réduisent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent, sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent. C'est leur droit des gens.

Cependant l'antropophagie est quelquefois le penchant ou la maladie, dont quelques individus bizarres sont attaqués, même parmi les sauvages les plus doux. Ces especes d'assassins ou de maniaques, comme on voudra les nommer, se retirent de leur horde, se cantonnent seuls dans un coin de forêt, attendent le passant, comme le chasseur ou le sauvage même attendroit une bête à la rentrée ou à l'affut, le tirent, le tuent, se jettent sur le cadavre & le dévorent.

Lorsque ce penchant n'est pas une maladie, l'essai de la chair humaine dans les sacrifices des prisonniers, & la paresse, peuvent être comptés parmi les causes de cette antropophagie particuliere. L'homme policé vit de son travail; l'homme sauvage vit de sa chasse. Voler, parmi

nous, eſt la maniere la plus courte & la moins pénible d'acquérir. Tuer ſon ſemblable, & le manger quand on le trouve bon, eſt la chaſſe la moins pénible d'un ſauvage. On a bien plutôt tué un homme qu'un animal. Un pareſſeux veut avoir, parmi nous, de l'argent, ſans prendre la fatigue de le gagner ; chez les ſauvages, un pareſſeux veut manger, ſans ſe donner la peine de chaſſer ; & le même vice conduit l'un & l'autre à un même crime : car par-tout la pareſſe eſt une antropophagie ; & ſous ce point de vue, l'antropophagie eſt encore plus commune dans la ſociété qu'au fond des forêts. S'il eſt jamais poſſible d'examiner ceux d'entre les ſauvages qui ſe livrent à l'antropophagie, on les trouvera foibles, lâches, pareſſeux, dominés des vices de nos aſſaſſins & de nos mendiants.

Nous ſavons que ſi l'opulence eſt la mere des vices, la miſere eſt la mere des crimes ; & ce principe n'eſt pas moins vrai dans les bois que dans les cités. Quelle eſt l'opulence des ſauvages ? L'abondance de gibier autour de ſa retraite. Quelle eſt ſa miſere ? La diſette de gibier. Quels ſont les crimes inſpirés par la diſette ? Le vol & l'aſſaſſinat. L'homme policé vole & tue pour vivre ; le ſauvage tue pour manger.

Lorſque ce goût eſt une maladie, interrogez le médecin ; il vous dira qu'un ſauvage peut être attaqué d'une faim canine, ainſi que l'homme policé. Si ce ſauvage eſt foible, & ſi ſes forces ne peuvent ſuffire à la fatigue que ſon beſoin continu de manger exigeroit, que fera-t-il ? Il tuera & mangera ſon ſemblable ; il ne peut chaſſer qu'un inſtant, & il veut toujours manger.

Il eſt une infinité de maladies & de vices de

conformation naturelle, qui n'ont aucune suite fâcheuse, ou qui ont des suites toutes differentes dans la société, & qui ne peuvent conduire le sauvage qu'à l'antropophagie, parce que la vie est le seul bien du sauvage.

Tous les vices moraux, qui conduisent l'homme policé au vol, doivent conduire le sauvage au même résultat, le vol: or le seul qu'un sauvage soit tenté de faire, c'est la vie d'un sauvage qu'il trouve bon à manger.

Au Brésil, les têtes des morts, &c.

Page 253, *après ces mots*, en marchandises, *lisez :* Ainsi sortit des mains des Hollandois, une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du nouveau monde, & donner à la République une consistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre territoire. Mais il auroit fallu, pour s'y maintenir, que l'Etat se fût chargé de son administration, de sa défense; & pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entiere. Avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, & auroit enrichi la nation au-lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce succès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du Gouvernement.

Les Portugais, &c.

Page 351, *après ce mot*, estimés, *lisez :* Cette riviere entre enfin dans l'Océan sous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues. Cette embouchure fut découverte, &c.

Page 358, *au-lieu de*, il est vraisemblable, *lisez :* Telle fut vraisemblablement l'origine de

l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique, qu'il exiftoit une République de femmes guerrieres qui ne vivoient pas en fociété avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaifir de fe perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romanefque, ils publierent, avec raifon, que dans le nouveau monde, les femmes étoient toutes fi malheureufes, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entr'elles avoient formé, de concert, le projet de fecouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les fuivre dans les forêts, de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leurs chaffes, avoit dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette réfolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une averfion fi décidée pour les hommes, pouvoient-elles confentir à devenir meres? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des époufes, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chaffoient dès que l'ouvrage de la génération étoit achevé? Mais le fexe le plus doux, le plus compatiffant, pouvoit-il expofer ou égorger fes enfants, fous prétexte que ces enfants n'étoient pas des filles, & commettre de fang froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le défefpoir? Mais une république ariftocratique ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un fénat de femmes, quoiqu'un état monarchique ou defpotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puiffe l'être encore par une feule femme?

Si quelques préjugés bifarres ont pu former au milieu de nous des congrégations de l'un

& de l'autre ſexe, qui vivent ſéparés, ſans ce beſoin & ce deſir naturel qui doit les rapprocher & les réunir, il n'eſt pas dans l'ordre des choſes que le haſard ait compoſé des peuples d'hommes ſans femmes, encore moins un peuple de femmes ſans hommes. Ce qui eſt certain, c'eſt que depuis qu'on parle de cette conſtitution politique, on n'en a jamais apperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque ſoin qu'on l'ait cherchée. Il en ſera donc de ce prodige ſingulier, comme de tant d'autres, qu'on ſuppoſe toujours exiſter, ſans ſavoir où ils exiſtent.

Quoi qu'il en ſoit, &c.

Page 416, *après ces mots*, en grains, *liſez* : Mais quand la choſe ſeroit poſſible, ce ne ſeroit pas moins un attentat contre le droit ſacré & impreſcriptible de la propriété. Dans un monaſtere, tout eſt à tous ; rien n'eſt individuellement à perſonne ; les biens forment une propriété commune. C'eſt un ſeul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en eſt pas ainſi d'une ſociété. Ici, chacun a ſa tête & ſa propriété ; une portion de la richeſſe générale, dont il eſt le maître & maître abſolu, dont il peut uſer ou même abuſer à ſa diſcrétion. Il faut qu'un particulier puiſſe laiſſer ſa terre en friche, ſi cela lui convient, ſans que l'adminiſtration s'en mêle. Si le Gouvernement ſe conſtitue juge de l'abus, il ne tardera pas à ſe conſtituer juge de l'us ; & toute véritable notion de propriété & de liberté ſera détruite. S'il peut exiger que j'employe ma choſe à ſa fantaiſie ; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela ſous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne ſuis

plus le maître absolu de ma chose; je n'en suis que l'administrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en société, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point; parce qu'il ne tardera pas à en être sévérement puni par la misere, & par le mépris, plus cruel encore que la misere. Celui qui brûle sa denrée, ou qui jette son argent par la fenêtre, est un stupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives; & ces loix prohibitives seroient trop nuisibles, par leur atteinte à la notion universelle & sacrée de la propriété. Dans toute constitution bien ordonnée, les soins du Magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sûreté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'observation des loix. Par-tout où vous verrez l'autorité aller plus loin, dites hardiment que les peuples sont exposés à la déprédation. Parcourez les temps & les nations; & cette grande & belle idée d'utilité publique, se présentera à votre imagination, sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même massue.

Pour revenir au Portugal, il faut à cet Etat d'autres moyens, &c.

Page 427, *après ce mot*, séditieux, *lisez:* Ainsi le pensoit du moins un Philosophe, qui disoit à un grand Monarque : Il est dans vos Etats un corps puissant, qui s'est arrogé le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année, & à leur parler au nom de Dieu. Ce corps

leur prêche que le plus puiſſant des Souverains eſt auſſi vil devant l'Etre des êtres, que le dernier eſclave. Ce corps leur enſeigne, qu'étant l'organe du Créateur de toutes choſes, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Les ſuites d'un pareil ſyſtême menaceront la ſociété d'un bouleverſement entier, juſqu'à ce que les miniſtres de la religion ſoient dans la dépendance du magiſtrat; & ils n'y tomberont efficacement, qu'autant qu'ils tiendront de lui leur ſubſiſtance. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du ciel & les maximes du Gouvernement, que par cette voie. Le ſoin de l'amener ſans troubles & ſans ſecouſſes, doit être l'ouvrage d'une adminiſtration prudente.

Juſqu'à ce que &c.

Fin du neuvieme Livre & du Tome III.

ADDITIONS AU TOME IV.

LIVRE DIXIEME.

Etablissement des nations Européennes dans le Grand Archipel de l'Amérique, connu sous le nom d'Antilles.

PAge 4, *après ces mots*, plat pays, *lisez :* Toutes les isles du monde paroissent avoir été détachées du continent, par des embrasements souterreins, ou par des tremblements de terre.

La fameuse Atlantide, dont le nom ne subsiste plus, depuis plusieurs milliers d'années, que dans une tradition obscure transmise à Platon par les Prêtres Egyptiens, l'Atlantide fut vraisemblablement une vaste terre, située entre l'Afrique & l'Amérique. Mille circonstances font présumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les isles du Cap Verd, les Açores, Madere, les Canaries, doivent avoir fait partie des continents voisins, ou d'autres continents abymés. Les observations récentes des navigateurs Anglois ne permettent presque pas de

douter que toutes les iſles de la mer du Sud n'ayent formé plus ou moins anciennement une même maſſe. La nouvelle Zélande, la plus conſidérable de ces iſles, eſt remplie de montagnes où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitants ne ſont ni imberbes, ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique; & malgré un éloignement de ſix cents quatre-vingt lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'iſle d'Otahiti, découverte par M. de Bougainville.

Des monuments certains atteſtent ces grands changements. Le phyſicien, &c.

Page 22, *après ces mots*, pas troublée, *liſez*: Ils devoient la paix dont ils jouiſſoient, à cette pitié innée qui précede toute réflexion, & d'où découlent les vertus ſociales. Cette douce compaſſion prend ſa ſource dans l'organiſation de l'homme, auquel il ſuffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ſes ſemblables. Ainſi, pour humaniſer les deſpotes, il ſuffiroit qu'ils fuſſent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, & les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilaſſent de leurs mains voluptueuſes les eunuques de leur ſerrail; qu'ils allaſſent dans les champs de bataille recueillir le ſang, entendre les imprécations, voir les convulſions & l'agonie de leurs ſoldats mourants; qu'ils entraſſent dans les hôpitaux pour y conſidérer à loiſir les plaies, les fractures, les maladies occaſionnées par la famine, par les travaux périlleux & mal-ſains, par la dureté des corvées & des impôts, par les calamités qui naiſſent des vices de leur caractere. Combien ces ſortes de ſpectacles ménagés à l'éducation des Princes, épargneroient

de

de crimes & de maux aux humains ! Que les larmes des Rois vaudroient de biens aux peuples !

Les Caraïbes qui n'avoient pas le cœur gâté par les mauvaises institutions qui nous corrompent, ne connoissoient ni les infidélités, ni les trahisons, ni les parjures, ni les assassinats, si communs chez les peuples policés.

La religion, &c.

Fin du dixieme Livre.

LIVRE ONZIEME.

Les Européens vont acheter en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Maniere dont se fait ce commerce. Productions dues aux travaux des esclaves.

PAge 121, *lisez* : Grand Dieu ! quelles extravagances atroces t'imputent des êtres qui ne parlent & n'agissent que par un bienfait continuel de ta puissance, & qui te font agir & parler suivant les ridicules caprices de leur ignorance présomptueuse! Sont-ce les démons qui te blasphêment, ou les hommes qui se disent tes ministres? si pourtant, à ton égard, on peut appeller blasphême les discours de ces foibles créatures, dont l'existence est si loin de toi, & dont la voix t'insulte, sans être entendue, comme l'insecte murmure dans l'herbe sous les pieds de l'homme qui passe & ne l'entend pas.

Mais les negres tiennent-ils &c.

Page 147, *lisez* : On les voit en bien plus grand nombre à Anamabou & à Calbari, où les affaires se traitent avec une liberté entiere.

En 1768, il est sorti d'Afrique 104, 100 esclaves. Les Anglois en ont enlevé pour leurs isles, 53, 100; leurs colons du continent septentrional, 6, 300; les François, 23, 500; les Hollandois, 11, 300; les Portugais, 8, 700; les Danois, 1, 200. Tous ces malheureux ne sont pas arrivés à leur destination. Dans le cours ordinaire des choses, il en doit avoir péri le

huitieme dans la traverſée. Chaque Nation a employé dans ſes colonies les cultivateurs qu'elle avoit achetés. Il n'y a que la Grande-Bretagne qui en ait cédé quatre mille aux Eſpagnols, & introduit en fraude environ trois mille dans les établiſſements François.

Ce feroit une erreur, & une grande erreur, de penſer que l'Amérique reçoit réguliérement le même nombre de noirs. Outre que la guerre diminue conſidérablement les expéditions pour la Guinée, les combinaiſons de la derniere paix ont occaſionné de nouveaux défrichements, qui exigeoient des ſecours extraordinaires. Il faut réduire à ſoixante mille, la quantité d'hommes dont les bords Africains ſe privent chaque année. En ſuppoſant que chacun d'eux coûte ſur les lieux trois cents livres, c'eſt dix-huit millions que reçoivent ces barbares régions, pour un ſacrifice ſi horrible.

Le négociant François ſe récriera, nous n'en doutons point, ſur le prix où l'on réduit ici les eſclaves. Perſonne n'ignore qu'il les achete beaucoup plus cher; mais il eſt connu auſſi que les Anglois & les Hollandois les ont à meilleur marché, parce qu'ils ne ſont pas réduits par l'inſuffiſance de leur commerce d'Aſie, & par l'imperfection de quelques manufactures propres à la traite d'Afrique, de payer comme lui une commiſſion, un fret, des aſſurances, pour tirer des ports étrangers quelques marchandiſes dont il eſt impoſſible de ſe paſſer. Les Portugais ont encore de l'avantage ſur ces Nations. C'eſt du Bréſil qu'ils font leurs expéditions; c'eſt avec du tabac & des eaux-de-vie de leur ſol, qu'ils font principalement leurs échanges; & ils exercent un commerce excluſif ſur des

côtes qui ont deux cents lieues de long, sur trente & quarante de profondeur.

A l'exception des Portugais, tous les peuples payent les esclaves, &c.

Page 155, *après ces mots*, chaque année, *lisez :* Il n'y a que les Portugais qui, durant sa traversée, soit à l'abri de révoltes & d'autres calamités. Cet avantage est une suite de l'attention qu'il a de ne former ses armements qu'avec des negres affranchis. Les esclaves rassurés par les discours & la situation de leurs compatriotes, se font une idée assez favorable de la destinée qui les attend. Leur tranquillité fait accorder aux deux sexes la consolation d'habiter ensemble : complaisance qui, dans les autres bâtiments, entraîneroit des inconvénients terribles.

C'est une opinion, &c.

Page 156, *après ces mots*, paroît superflu, *lisez :* On aime à croire & à dire en Amérique, que les Africains sont également incapables de raison & de vertu. Un fait d'une autorité certaine fera juger de cette opinion.

Un bâtiment Anglois, qui en 1752 commerçoit en Guinée, fut obligé d'y laisser son chirurgien, auquel le mauvais état de sa santé ne permettoit plus de soutenir la mer. Murrai s'occupoit du soin de se rétablir, lorsqu'un vaisseau Hollandois s'approcha de la côte, mit aux fers des noirs que la curiosité avoit attirés sur son bord, & s'éloigna rapidement avec sa proie.

Ceux qui s'intéressoient à ces malheureux, indignés d'une trahison si noire, accoururent à l'instant chez Cudjoc, qui les arrête à sa porte, & leur demande ce qu'ils cherchent. *Le*

blanc qui est chez vous, s'écrient-ils; *il doit être mis à mort, puisque ses freres ont enlevé nos freres. Les Européens qui ont ravi nos concitoyens sont des barbares*, répond l'hôte généreux; *tuez-les quand vous les trouverez. Mais celui qui loge chez moi, est un être bon, il est mon ami; ma maison lui sert de fort; je suis son soldat; & je le défendrai. Avant d'arriver à lui, vous passerez sur mon corps expirant. O mes amis! quel homme juste voudroit entrer chez moi, si j'avois souffert que mon habitation fût souillée du sang d'un innocent?* Ce discours calma le courroux des noirs; ils se retirerent tout honteux du dessein qui les avoit conduits; & quelques jours après, ils témoignerent à Murrai lui-même, combien ils se trouvoient heureux de n'avoir pas consommé un crime, qui leur auroit causé d'éternels remords.

Cet événement doit faire présumer que les premieres impressions que reçoivent les Africains dans le nouveau monde, les déterminent vers de bonnes ou mauvaises qualités. Des expériences répétées ne permettent pas d'en douter.

Ceux qui tombent, &c.

Page 159, *Lisez* : Outre ces différences tirées de la situation locale des établissements dans les isles de l'Amérique, chaque nation Européenne a une maniere de traiter ses esclaves qui lui est propre. L'Espagnol en fait les compagnons de son indolence; le Portugais, les instruments de ses débauches; les Hollandois, les victimes de son avarice; l'Anglois, qui tire aisément des subsistances de ses possessions du continent septentrional, en est moins économe que les autres peuples. S'il ne facilite

jamais le mariage entre ses noirs, il reçoit avec bonté comme un présent de la nature, les enfants issus de liaisons plus libres, & n'exige guere des peres & des meres un travail ou un tribut au-dessus de leurs forces. Les esclaves sont à ses yeux des êtres purement physiques, qu'il ne faut pas user ni détruire sans nécessité; mais jamais il ne se familiarise avec eux, jamais il ne leur sourit, jamais il ne leur parle. On diroit qu'il craint de leur laisser soupçonner que la nature ait pu mettre entre eux & lui quelque trait de ressemblance. Aussi en est-il haï. Le François, moins fier, moins dédaigneux, accorde aux Africains une sorte de moralité; & ces malheureux, touchés de l'honneur de se voir traités comme des créatures presque intelligentes, paroissent oublier qu'un maître impatient de faire fortune, outre presque toujours la mesure de leurs travaux, & les laisse manquer souvent de subsistances.

Les opinions, &c.

Page 166, *après ces mots*, les bourreaux, *lisez* : On les verra peut-être se déterminer à rompre les fers des meres qui auront élevé un nombre considérable d'enfants, jusqu'à l'âge de six ans. Rien n'égale l'appât de la liberté sur le cœur de l'homme. Les négresses animées par l'espoir d'un si grand avantage, auquel toutes aspireroient, & auquel peu parviendroient, feroient succéder à la négligence & au crime, la vertueuse émulation d'élever des enfants, dont le nombre & la conservation leur assureroit un état tranquille.

Après avoir pris, &c.

Page 173, *après ces mots*, de Jagernat, *lisez* : Mais ces negres étoient nés esclaves! A qui,

barbares, ferez-vous croire qu'un homme peut être la propriété d'un Souverain, un fils la propriété d'un pere, une femme la propriété d'un mari, un domestique la propriété d'un maître, un negre la propriété d'un colon?

Mais ces esclaves s'étoient vendus eux-mêmes! Jamais un homme a-t-il pu permettre par un pacte ou par un serment à un autre homme, d'user & d'abuser de lui? S'il a consenti ce pacte ou fait ce serment, c'est dans un accès d'ignorance ou de folie; & il en est relevé au moment où il se connoît, où sa raison revient.

Mais ils avoient été pris à la guerre! Que vous importe? laissez le vainqueur abuser comme il voudra de sa victoire. Pourquoi vous rendez-vous son complice?

Mais c'étoient des criminels, condamnés dans leur pays à l'esclavage! Qui les avoit jugés? Ignorez-vous que dans un Etat despotique, il n'y a de coupable que le despote?

Le sujet d'un despote, &c.

Page 176, *après ces mots*, des tyrans, *lisez:* Que dis-je? Cessons de faire entendre la voix inutile de l'humanité aux peuples & à leurs maîtres: elle n'a peut-être jamais été consultée dans les opérations publiques. Eh bien! si l'intérêt a seul des droits sur votre ame, nations de l'Europe, écoutez-moi encore. Vos esclaves n'ont besoin ni de votre générosité, ni de vos conseils, pour briser le joug sacrilege qui les opprime. La nature parle plus haut que la philosophie & que l'intérêt. Déjà quelques blancs massacrés ont expié une partie de nos crimes; déjà se sont établies deux colonies de negres fugitifs, que les traités & la force mettent à

l'abri de vos attentats. Le poiſon a vengé de temps en temps quelques victimes. Pluſieurs ſe ſont dérobés par une mort volontaire à votre oppreſſion. Ces entrepriſes ſont autant de traits de lumiere qui annoncent l'orage ; & il ne manque aux negres qu'un chef aſſez courageux, pour les conduire à la vengeance & au carnage.

Où eſt-il ce grand homme, que la nature doit peut-être à l'honneur de l'eſpece humaine ? Où eſt-il, ce Spartacus nouveau, qui ne trouvera point de Craſſus ? Alors diſparoîtra le *code noir* ; & que le *code blanc* ſera terrible, ſi le vainqueur ne conſulte que le droit de repréſailles !

En attendant cette révolution, les negres gémiſſent ſous le joug des travaux, dont la peinture ne peut que nous intéreſſer de plus en plus à leur deſtinée.

Le ſol, &c.

Page 183, *après ce mot*, aiſément, *ajoutez* : Il faut le croire, ſur-tout depuis les heureuſes expériences qui ont été faites à la Guyane.

L'Indolence, &c.

Page 198, *après ces mots*, & de l'autre, *ajoutez* : On tracera les traits de ce caractere avec d'autant plus de confiance, qu'ils feront puiſés dans les écrits d'un obſervateur profond, qui nous a déjà fourni quelques particularités d'hiſtoire naturelle.

Les Créoles, &c.

Fin du onzieme Livre.

LIVRE DOUZIEME.

Établissements des Espagnols, des Hollandois, & des Danois dans les isles de l'Amérique.

PAge 213, *après ces mots*, un champ, *lisez :* L'oppression où l'on tient les femmes dans le nouveau monde, est, sans doute, la cause principale de la dépopulation de cette partie du globle. Cette tyrannie, qui est universelle, est plus marquée sur les bords de l'Orenoque que par-tout ailleurs. Aussi ces contrées, quoiqu'extrêmement favorisées de la nature, comptent-elles peu d'habitants. Les meres y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de si près le boyau du nombril, que ces enfants meurent d'une hémorragie. Le christianisme même n'a pas réussi à déraciner cet usage abominable. On a pour garant le Jésuite Gumilla, qui, averti que l'une de ses Néophites venoit de commettre un pareil assassinat, alla la trouver, pour lui reprocher son crime dans les termes les plus énergiques. Cette femme écouta le Missionnaire sans s'émouvoir. Quand il eut fini, elle lui demanda la permission de lui répondre, ce qu'elle fit en ces termes :

» Plût à Dieu, Pere, plût à Dieu, qu'au » moment où ma mere me mit au monde, » elle eût eu assez d'amour & de compassion » pour épargner à son enfant tout ce que j'ai » enduré, tout ce que j'endurerai jusqu'à la fin » de mes jours ! Si ma mere m'eût étouffée en

» naiſſant, je ſerois morte, mais je n'aurois pas
» ſenti la mort, & j'aurois échappé à la plus
» malheureuſe des conditions. Combien j'ai
» ſouffert, & qui ſait ce qui me reſte à ſouf-
» frir !

» Repréſente-toi, Pere, les peines qui ſont
» réſervées à une Indienne parmi ces Indiens.
» Ils nous accompagnent dans les champs avec
» leur arc & leurs fleches ; nous y allons, nous,
» chargées d'un enfant que nous portons dans
» une corbeille, & d'un autre qui pend à nos
» mammelles. Ils vont tuer un oiſeau ou pren-
» dre un poiſſon ; nous bêchons la terre, nous ;
» & après avoir ſupporté toute la fatigue de la
» culture, nous ſupportons toute celle de la
» moiſſon. Ils reviennent le ſoir ſans aucun far-
» deau ; nous, nous leur apportons des racines
» pour leur nourriture, & du maïs pour leur
» boiſſon. De retour chez eux, ils vont s'en-
» tretenir avec leurs amis ; nous, nous allons
» chercher du bois & de l'eau pour préparer
» leur ſouper. Ont-ils mangé, ils s'endorment ;
» nous, nous paſſons preſque la nuit à mou-
» dre le maïs & à leur faire le chica. Et quelle
» eſt la récompenſe de nos veilles ? Ils boivent ;
» & quand ils ſont ivres, ils nous traînent par
» les cheveux, & nous foulent aux pieds.

» Ah ! Pere, plût à Dieu que ma mere m'eût
» étouffée en naiſſant ! Tu ſais toi-même ſi nos
» plaintes ſont juſtes. Ce que je te dis, tu le
» vois tous les jours. Mais notre plus grand
» malheur, tu ne ſaurois le connoître. Il eſt
» triſte pour la pauvre Indienne, de ſervir ſon
» mari comme une eſclave, aux champs, acca-
» blée de ſueurs, & au logis privée du repos :
» mais il eſt affreux de le voir au bout de vingt

» ans prendre une autre femme plus jeune qui
» n'a point de jugement. Il s'attache à elle. Elle
» nous frappe; elle frappe nos enfants; elle nous
» commande; elle nous traite comme ſes ſer-
» vantes; & au moindre murmure qui nous
» échapperoit, une branche d'arbre levée....
» Ah! Pere, comment veux-tu que nous ſup-
» portions cet état? qu'a de mieux à faire une
» Indienne, que de ſouſtraire ſon enfant à une
» ſervitude mille fois pire que la mort? Plût à
» Dieu, Pere, je te le répete, que ma mere
» m'eût aſſez aimée pour m'enterrer lorſque je
» naquis! Mon cœur n'auroit pas tant à ſouf-
» frir, ni mes yeux à pleurer ».

Entre toutes les petites Nations qui errent dans ces immenſes contrées, on en voit une chez qui la nature du ſol a rendu le ſort des femmes moins miſérable : c'eſt celle qui habite une foule d'iſles, formées par les différentes embouchures de l'Orenoque. Son pays, &c.

Page 218, *après ces mots*, d'un déluge, *liſez* : C'étoient des lianes, fort multipliées dans les lieux humides & marécageux, qui fourniſſoient au continent le poiſon qui étoit d'un uſage univerſel. On les coupoit en morceaux qu'on faiſoit bouillir dans l'eau, juſqu'à ce que la décoction eût acquis la conſiſtance d'un ſyrop. Alors on y plongeoit des fleches qui s'impregnoient d'un ſuc mortel. Pendant pluſieurs ſiecles, ce fut avec ces armes que les ſauvages ſe firent généralement la guerre. Dans la ſuite, pluſieurs de ces foibles nations ſentirent la néceſſité de renoncer à un moyen ſi deſtructeur, & le réſerverent contre les bêtes, grandes & petites, qu'on ne pouvoit atteindre ou vaincre. Tout animal, dont la peau a été effleurée d'une de

ces fleches empoisonnées, meurt une minute après, sans aucun signe de convulsion ni de douleur. Ce n'est pas parce que son sang est figé, comme on l'a cru long-temps : des expériences récentes ont fait connoître que ce poison mêlé dans du sang nouvellement tiré & tout chaud, l'empêchoit de se coaguler, & même retardoit sa putréfaction. Il est vraisemblable que c'est sur le systême nerveux que ces sucs agissent. Quelques voyageurs ont attribué l'origine du mal vénérien, à l'usage où l'on étoit dans le nouveau monde de se nourrir du gibier tué avec ces armes empoisonnées. Tout le monde sait aujourd'hui qu'on peut faire un usage habituel de ces viandes sans inconvénient.

Dans les isles de l'Amérique, on tire moins le poison des lianes que des arbres; mais de tous les arbres qui produisent la mort, le plus dangereux est le Mancenillier.

Son tronc, &c.

Page 252, *ligne* 3, de l'Amérique, *lisez :* On n'y voyoit en 1753 que cent deux blancs & cent quatre-vingt-cinq esclaves. Ils avoient pour troupeaux 37 chevaux, 91 bœufs ou vaches, 315 moutons, 458 chevres. Pour leur subsistance, ils cultivoient 17500 bananiers, 84 quarrés d'ignames ou de patates, & 82000 fosses de manioc. Le produit de 425600 pieds de cotonier, étoit tout ce qu'ils offroient au commerce.

La ligne de séparation, dirigée de l'Est à l'Ouest, qui a assigné une moindre superficie aux Hollandois, les en a bien dédommagés, par la possession du seul port qui soit dans l'isle, & d'un grand étang qui fournit annuellement pour deux cents mille écus de sel. Ces républicains ont de plus la ressource de leurs sucre-

ries, qui occupent trois mille esclaves, mais dont les travaux sont totalement perdus dans les années qui ne sont pas pluvieuses.

Les deux colonies, &c.

Page 265, *lisez :* La colonie a pour défenseurs, ses milices, & douze cents hommes de troupes réglées dont les habitants & la société payent la solde par parties égales.

Ces forces, &c.

Page 266, *lisez :* Mais la colonie n'est pas aussi tranquille de la part des negres. Lorsque ces malheureux, arrivés d'Afrique, sont exposés en vente, on les fait monter l'un après l'autre sur une table, où un chirurgien, gagé par le Gouvernement, les examine dans le plus grand détail. Son rapport décide de leur prix, qui, d'ordinaire, est livré au bout de trois semaines. Cependant l'acheteur a toujours vingt-quatre heures pour juger par lui-même des convenances de son acquisition. Si les hommes qu'il a choisis ne lui plaisent pas, il est en droit de les rendre sans la moindre formalité, sans le plus léger dédommagement; pourvu qu'il ne leur ait pas appliqué son sceau. C'est une lame d'argent, où sont gravées les premieres lettres de ses noms de baptême & de famille. Cette marque qu'on a fait chauffer, est appliquée sur les bras, ou sur les mammelles de l'esclave, où elle imprime des traces ineffaçables. On a imaginé cette précaution barbare, pour distinguer des individus, dont la physionomie n'est pas assez prononcée pour des yeux Européens.

Rien n'est plus rare dans les colonies Hollandoises, que de voir tomber les fers d'un esclave. Il ne peut être libre, sans devenir chré-

tien ; & pour être autoriſé à le faire baptiſer, on eſt obligé d'acheter des lettres de franchiſe qui coûtent quatre cents livres. Il faut de plus aſſurer pour toujours ſa ſubſiſtance ; afin qu'il ne puiſſe pas devenir un fardeau pour la ſociété, ni être tenté d'aller groſſir le nombre, déja trop grand, des ennemis de la colonie. Qu'on ajoute à toutes ces dépenſes le ſacrifice du prix originaire de l'eſclave, & l'on jugera, ſans crainte de s'égarer, que l'affranchiſſement ne doit pas être commun chez une nation, dont la ſoif de l'or eſt la paſſion dominante, & peut-être la paſſion unique.

Les colons ſont ſi éloignés de ces actes d'humanité, qu'il ont pouſſé la tyrannie infiniment plus loin quelle n'a jamais été portée dans les iſles. La facilité qu'ont les noirs de déſerter dans un continent immenſe, eſt vraiſemblablement la cauſe de cet excès de barbarie.

Sur le plus léger, &c.

Page 275, *liſez :* Pour les mettre en état de ſuffire à ces dépenſes, la République les a autoriſées à impoſer des taxes de différentes natures.

Toutes les marchandiſes qui entrent dans la colonie, toutes les denrées qui en ſortent, payent de gros droits. On en exige de plus conſidérables encore, des eſclaves qui arrivent. Les noirs doivent une capitation depuis l'âge de trois ans ; les blancs la doivent auſſi. Il n'y a que les étrangers qui ſoient exempts de ce tribut honteux, & on eſt étranger durant dix années. Un terrein ne change jamais de main, qu'il n'en coûte une contribution aſſez forte au vendeur & à l'acheteur. Tout ouvrier, quelle que ſoit ſon induſtrie, eſt obligé de déclarer ſon

gain, sous serment; & l'impôt est réglé sur le bénéfice. Ce que les dépenses publiques n'absorbent pas d'un revenu que la foiblesse ou la corruption du Souverain ont laissé trop augmenter, est partagé entre les membres de différentes sociétés.

Tous les Gouvernements, &c.

Page 290, *après ce mot*, population, *lisez* : Les listes réunies de tous les Etats de Danemark, hors l'Islande, ne firent monter les morts en 1771, qu'à 55125 ; de sorte que le calcul de trente-deux vivants pour un mort, ne produiroit que 1, 764, 000 personnes.

Indépendamment, &c.

Fin du douzieme Livre & du Tome IV.

ADDITIONS AU TOME V.

LIVRE TREIZIEME.

Établissement des François dans les isles de l'Amérique.

PAge 1, *lisez* : Depuis la fin tragique du meilleur de ses Monarques, la France avoit été sans cesse bouleversée, par les caprices d'une Reine intrigante, par les vexations d'un étranger avide, par les projets d'un favori sans talent. Un ministre despote commençoit à la charger de fers, lorsque quelques-uns de ses navigateurs, aussi puissamment excités par la passion de l'indépendance, que par l'appât des richesses, tournerent leurs voiles vers les Antilles, avec l'espérance de se rendre maîtres des vaisseaux Espagnols qui fréquentoient ces mers. La fortune, après avoir plusieurs fois secondé leur courage, les réduisit à chercher un asyle pour se radouber. Ils le trouverent à Saint-Christophe. Cette isle leur parut propre au succès de leurs armements ;

armements; & ils souhaiterent être autorisés à y former un établissement. Dénambuc, leur chef, &c.

Page 30, *après ces mots*, société entiere, *lisez :* Jusqu'à quand l'autorité se croira-t-elle humiliée, en s'entretenant avec les citoyens? Jusqu'à quand témoignera-t-elle aux hommes assez de mépris, pour ne pas chercher même à se faire pardonner ses fautes?

Qu'est-il arrivé, &c.

Page 33, *après ces mots*, de la côte du Sud, *lisez :* Les rivieres de Cayenne, d'Aprouac, d'Oyapoco, de Kourou, de Maroni, n'éprouvent pas dans leur cours les mêmes inconvénients. On voit sur le Sinemary cinq ou six cents hommes échappés des désastres de la colonie. Ils y jouissent de la meilleure santé; leurs petits défrichements réussissent aussi-bien qu'on pût le desirer; la multiplication des bestiaux est prodigieuse. Les bords les plus élevés des autres fleuves offrent les mêmes avantages; quelques-uns même une navigation plus facile, pour des bateaux ou pour des navires.

Toutes ces discussions, &c.

Page 42, *après ces mots*, leur utilité, *lisez :* Au premier janvier 1772, la population blanche de la colonie montoit à 2018 personnes de tout âge & de tout sexe. Il y avoit 663 noirs libres, & 12795 esclaves. Elle avoit pour ses troupeaux 928 mulets ou chevaux, 2070 bêtes à corne, & 3184 moutons ou chevres; 38 sucreries qui occupoient 978 carreaux de terre; 5, 395, 889 pieds de café; 1, 321, 600 pieds de cacao; 367 quarrés de coton, formoient ses cultures. Elles étoient partagées en sept cents six habitations. Leur produit actuel est

de quatre millions de livres. Ce revenu doit augmenter pendant quelque temps d'un huitieme chaque année.

Il régnoit, &c.

Page 63, *lisez :* La colonie, toute nue, pour ainsi dire, & réduite à elle-même, réunit cependant, d'après le dénombrement du premier janvier 1770, dans l'étendue de vingt-huit paroisses, 12450 blancs de tout âge & de tout sexe ; 1814 noirs ou mulâtres libres ; 70553 esclaves ; 433 negres marons ou fugitifs. Le nombre des naissances &c.

Page 63, *ibid. lisez :* Les troupeaux de la colonie sont composés de 8283 chevaux ou mulets ; de 12376 bêtes à corne ; de 975 cochons ; de 13544 moutons ou chevres.

Elle a, &c.

Page 64, *après ces mots*, de plus, *lisez :* En 1769, la France a reçu de la Martinique sur cent deux navires, 177, 116 quintaux de sucre blanc, & 12, 579 quintaux de sucre brut ; 68, 518 quintaux de café ; 11, 731 quintaux de cacao ; 6, 048 quintaux de coton ; 2, 518 quintaux de casse ; 783 barriques de taffia ; 307 barriques de syrop ; 150 livres d'indigo ; 2147 livres de confitures ; 47 livres de cacao en pâte ; 282 livres de tabac rapé ; 494 livres de carret ; 3273 livres de graines de bas daine ; 234 caisses de liqueurs ; 234 caves de syrop clarifié ; 451 quintaux de bois de teinture ; 12108 cuirs en poil. Ces productions réunies ont été achetées dans la colonie même, 12, 265, 862 liv. 14 sols. Il est vrai qu'elle a reçu de la métropole pour 13, 449, 436 liv. de marchandises : mais une partie de ces effets a été envoyée aux côtes Espagnoles, & une autre partie a passé dans les établissements Anglois.

Tous ceux, &c.

Page 65, *après ces mots*, remis en valeur, *lisez :* A ces inconvénients qui sortent de la nature même des choses, s'est joint un fléau terrible : ce sont des fourmis d'une espece anciennement inconnue en Amérique. Depuis quelque temps, elles ravageoient si cruellement la Barbade, qu'il y fut délibéré, si l'on n'évacueroit pas une isle autrefois si florissante. Cette calamité y avoit beaucoup diminué, lorsqu'en 1763, elle se fit sentir à la Martinique. Les maux que ces insectes ont causés à plusieurs parties de la colonie, sont inexprimables. Toutes les plantes utiles y ont péri; les quadrupedes n'ont pu y subsister; les plus gros arbres ont été tellement infectés, que les oiseaux les moins délicats ne s'y reposoient plus. Ce n'étoit pas sans les plus grandes précautions qu'on empêchoit que les enfants ne fussent dévorés; que les femmes parvenoient à faire leurs couches; que les hommes pouvoient vivre. On craignoit que cette espece innombrable & dévorante n'envahît la Martinique entiere. Heureusement un germe de destruction si effrayant, s'est arrêté, & paroît tendre d'une maniere sensible à son anéantissement; mais les terres imbues de ce venin se refusent à la culture du sucre, & ne se prêtent qu'à celle du café.

Antérieurement à ce malheur, les observateurs qui connoissoient le mieux la colonie s'accordoient tous à dire, que ses cultures étoient susceptibles d'augmentation, & que l'augmentation pouvoit être à-peu-près d'un quart. Sa situation actuelle éloigne prodigieusement de si douces espérances.

Les propriétaires, &c.

Page 70, *après ces mots*, *au-lieu de*, Avec cet avantage, *lisez :* Sur cette élévation, a été cons-

truite une citadelle composée de quatre bastions. Ceux du front, le chemin couvert, les citernes, les magasins à poudre, tous ces moyens de défense sont prêts, & le reste ne peut tarder à être achevé. Bientôt il ne restera à construire que les cazernes, & quelques autres bâtiments civils. Alors, quand même les redoutes & les batteries établies pour réduire l'ennemi à aller faire sa descente plus loin que l'ance à la case où il a pris terre à la derniere invasion, n'opéreroient pas l'effet qu'on s'en est promis, la colonie opposeroit une résistance d'environ trois mois. Quinze cents hommes défendront Garnier trente ou trente-six jours contre une armée de quinze mille hommes; & douze cents hommes se soutiendront vingt ou vingt-cinq jours dans le fort Royal, qui ne peut être assailli qu'après la prise de Garnier. Voilà ce qu'on peut attendre d'une dépense de sept à huit millions de livres.

Une dépense, &c.

Page 81, *lisez :* Les productions de la Guadeloupe, en ajoutant celles qu'y versent les petites isles qui lui sont soumises, devroient former un objet très-considérable. Cependant il n'a été porté dans la métropole, en 1768, que 140, 418 quintaux de sucre blanc; 23603 quintaux de sucre brut; 34205 quintaux de café; 11955 quintaux de coton; 456 quintaux de cacao; 1884 quintaux de gingembre; 2529 quintaux de bois de campêche; 24 caisses de confitures; 165 caisses de liqueurs; 34 barriques de taffia; 1202 cuirs en poil. Toutes ces denrées n'ont été vendues dans la colonie que 7, 103, 838 livres; & les marchandises qu'elle a reçues de France, ne lui ont coûté que 4, 523,

884 livres. Il est aisé de juger par-là, combien il a dû sortir de productions en fraude; puisqu'il est démontré que les récoltes de la Guadeloupe sont plus abondantes que celles de la Martinique.

Les causes de cette supériorité sont sensibles. La Guadeloupe occupe, &c.

Page 87, *après ces mots*, de ce sacrifice, *lisez :* Mais la France peut-elle s'assurer de jouir long-temps & tranquillement de cette possession? Si l'ennemi qui attaqueroit la colonie, ne vouloit que ravager la Grande-Terre, y enlever les esclaves & les bestiaux, il seroit impossible de l'en empêcher, ou même de l'en punir, à moins qu'on ne lui opposât une armée. Le fort Louis, qui défend cette partie de l'établissement, n'est qu'un misérable fort à étoile, incapable d'une résistance un peu opiniâtre. Tout ce que l'on pourroit se promettre, ce seroit d'empêcher que la dévastation ne s'étendît plus loin. La nature du pays offre plusieurs positions plus heureuses les unes que les autres, pour arrêter sûrement un assaillant, quelle que soit sa valeur, quelles que soient ses forces. Il seroit donc forcé de se rembarquer, pour aller attaquer la Guadeloupe, proprement dite.

Sa descente ne pourroit s'opérer qu'à la baye des Trois-Rivieres & à celle du Baillif; ou plutôt ces deux endroits seroient plus avantageux au succès de son entreprise, parce qu'ils l'approcheroient plus près que tous les autres du fort Saint-Charles de la Basse-Terre; & qu'ils lui présenteroient moins d'obstacles à surmonter.

Qu'il préfere de ces deux plages celle qui

lui plaira, il ne trouvera en arrivant à terre, qu'un terrein couvert de bois, coupé de rivieres, de chemins creux, de gorges, d'escarpements, qu'il faudra passer sous le feu des partis François. Lorsque, par la supériorité de ses forces, il aura vaincu ces difficultés, il sera arrêté par la hauteur du grand camp; c'est un plateau que la nature a entouré de la riviere du Gallion, & de ravines effroyables; l'art y a ajouté des parapets, des barbettes, des flancs, des embrâsures, pour donner à l'artillerie qu'on y a placée la meilleure direction qu'il étoit possible. Ce retranchement, quoique redoutable, doit être pourtant forcé. On ne présume pas qu'un Général intelligent pût jamais se déterminer à laisser derriere lui un poste de cette nature: ses convois seroient trop exposés, & il ne pourroit que difficilement se procurer tout ce qui est nécessaire pour ses opérations du siege du fort Saint-Charles.

Si ceux qui furent chargés les premiers de mettre en sûreté la Guadeloupe, eussent été gens de guerre, ou même simplement ingénieurs, ils n'auroient pas manqué de prendre la position qui se trouve entre la riviere du Cense & celle du Gallion, pour leur point à fortifier. Leur place auroit eu du côté de la mer, un front qui auroit renfermé un bassin capable de contenir une quarantaine de navires, qui eût inquiété les vaisseaux ennemis au large, & qui eût été lui-même hors d'insulte. Ses fronts, du côté des rivieres du Cense & du Gallion, eussent été inaccessibles, étant assis sur le sommet de deux escarpements fort roides. Le quatrrieme front auroit été le seul attaquable, & il étoit aisé de le renforcer autant qu'on auroit voulu.

En se déterminant à la position actuelle du fort Saint-Charles, les ouvrages qu'on y construisit auroient dû au moins se flanquer, se défiler réciproquement de la mer & des hauteurs. Mais on s'éloigna si fort des bons principes, que les feux des fortifications furent tout-à-fait mal dirigés, que l'intérieur des ouvrages étoit vu à découvert de toutes parts, qu'on pouvoit battre les revêtements par le pied.

Tel étoit le fort Saint-Charles, lorsqu'en 1764 on voulut s'occuper du soin de le mettre en état de défense. Peut-être eût-il convenu de le raser, & de placer les nouvelles fortifications sur la position qu'on a indiquée. On se borna à revêtir d'ouvrages extérieurs le mauvais fort élevé par des mains mal-habiles; d'y ajouter deux bastions du côté de la mer; un bon chemin couvert qui regne tout autour avec des glacis; partie coupés & partie en pente douce; deux grandes places d'armes rentrantes, ayant chacune un bon réduit, & derriere elles de bonnes tenailles, avec caponnieres & poternes de communication au corps de la place; deux redoutes, l'une sur la prolongation de la capitale de l'une des deux places d'armes, & l'autre à l'extrêmité d'un excellent retranchement fait le long de la riviere du Gallion, & dont le terre-plein est défendu par le canon tiré d'un autre retranchement fait sur le sommet de l'escarpement du bord opposé de la même riviere; des fossés larges & profonds; une citerne & un magasin à poudre, à l'épreuve de la bombe; enfin, assez de souterreins pour loger le tiers de la garnison. Tous ces dehors bien entendus, ajoutés au fort, mettront un

Commandant actif & expérimenté, en état de soutenir, avec deux mille hommes, un siege de deux mois, & peut-être davantage. Quoiqu'il en puisse être de la résistance qu'opposera la Guadeloupe aux attaques de ses ennemis, il est temps de s'occuper de Saint-Domingue.

Cette isle, &c.

Page 119, *après ces mots*, les petits, *lisez* : Toutes les productions de Saint Domingue se réduisoient en 1720, à 1, 200, 000 livres pesant d'indigo ; à 1, 400, 000 livres de sucre blanc ; 21, 000, 000 livres de sucre brut. Ces cultures s'étendirent, & en 1737 on y ajouta celles du coton & du café. En 1754, les denrées de la colonie furent vendues sur les lieux même, 28, 833, 581 livres. Il est vrai qu'elle reçut de la métropole pour 40, 628, 780 livres de marchandises ; mais si elle s'endettoit, ce n'étoit que pour hâter sa prospérité. Sa population blanche étoit alors de 7758 hommes en état de porter les armes ; de 2525 femmes, veuves ou mariées ; de 781 jeunes personnes en âge de subir le joug de l'hymen ; de 1691 garçons & de 1503 filles, au-dessous de douze ans. Elle comptoit parmi ses noirs ou mulâtres libres, 1362 hommes qui pouvoient faire la guerre ; 1626 veuves ou femmes mariées ; 2009 garçons & 864 filles, au-dessus de douze ans. Ses atteliers étoient peuplés de 79, 785 negres ; de 53, 817 négresses ; de 20, 518 négrillons ; de 18, 428 négrittes. On exploitoit 344 sucreries en brut, 255 en blanc, 3379 indigoteries ; & on cultivoit 98, 946 cacaoyers, 6, 300, 367 cotonniers, 21, 053, 842 cafiers. La colonie avoit pour vivres, 5, 520, 503 bananiers, 1, 201, 847 quarrés de patates, 226, 098 quarrés d'ignames, 2, 830, 586 fosses de manioc.

Ses troupeaux ne paſſoient pas 63,450 bêtes à poil, & 92,946 bêtes à corne.

A l'époque de 1764, &c.

Page 120, *après ce mot,* d'exportation, *liſez :* Depuis ce récenſement, il a été porté tous les ans environ quinze mille noirs dans la colonie. Ils n'ont pas remplacé, &c.

Page 167, *liſez :* Mais dans quel ſiecle, en quel temps invoque-t-on ici le nom ſacré de l'honneur? N'eſt-ce pas au Gouvernement à donner l'exemple de la juſtice qu'il veut qu'on pratique? Seroit-il poſſible que l'opinion publique tînt pour flétris, des particuliers qui n'auroient fait que ce que l'Etat ſe permet ouvertement? Lorſque l'opprobre s'introduit dans les grandes maiſons, dans les premieres places, dans les camps, & dans le ſanctuaire, fait-on rougir encore? Qui pourra craindre d'être déshonoré, ſi ceux qu'on appelle gens d'honneur n'en connoiſſent plus d'autre que celui d'être riches pour être placés, ou placés pour s'enrichir; ſi pour s'élever, il faut ramper; pour ſervir l'Etat, plaire aux grands & aux femmes; & ſi tous les dons de plaire ſuppoſent au moins l'indifférence pour toutes les vertus? L'honneur, qui ſemble s'exiler de certains climats de l'Europe, ira-t-il ſe réfugier en Amérique? Pourquoi en déſeſpérer avant de l'avoir tenté? Si l'expérience ne réuſſiſſoit pas, on pourroit traiter dans les iſles Françoiſes, les débiteurs qui ſe refuſeroient au payement de leurs dettes, comme ils ſont traités dans les iſles ſoumiſes à l'Angleterre & à la Hollande. Les trois nations ont également concentré les liaiſons de leurs établiſſements du nouveau monde dans la métropole.

Toutes les colonies, &c.

Fin du treizieme Livre.

LIVRE QUATORZIEME.

Établissement des Anglois dans les isles de l'Amérique.

PAge 223, *ligne* 7, *au-lieu* de cent mille livres sterlings, *lisez* : 1,200,000 liv.

Page 248, *après ces mots*, de modele, *lisez* : Les principaux habitants des isles Bermudes ont formé en 1765 une société, dont les statuts sont peut-être le monument le plus respectable qui ait jamais honoré l'humanité. Ces vertueux citoyens se sont engagés à former une bibliotheque de tous les livres économiques, en quelque langue qu'ils ayent été écrits; à procurer aux personnes valides des deux sexes, une occupation convenable à leur caractere; à récompenser tout homme qui aura introduit dans la colonie un art nouveau, ou qui aura perfectionné un art déjà connu; à donner une pension à tout journalier, qui, après quarante ans d'un travail assidu & d'une réputation saine, n'aura pu amasser des fonds suffisants pour couler ses derniers jours sans inquiétude; à dédommager enfin tout habitant des Bermudes, que le ministere & le magistrat auront opprimé.

Garde ces avantages, &c.

Page 259, *après ces mots*, avoit pris, *lisez* : La paix de 1748 ranima toutes les ressources & les travaux. En 1753, la Grenade renfermoit dans son sein, 1, 262 blancs, 175 negres libres, & 11, 991 esclaves; 2, 298 chevaux ou mulets, 2, 456 bêtes à corne, 3, 278 moutons, 902 chevres, 331 cochons, formoient

ſes troupeaux. Elle cultivoit 83 ſucreries, 2, 725, 600 pieds de café, 150, 300 cacaoyers, & 800 cotonniers. Ses vives conſiſtoient en 5, 740, 450 foſſes de manioc, 933, 596 bananiers, 143 quarrés d'ignames & de patates. La colonie faiſoit rapidement des progrès proportionnés à l'excellence de ſon ſol.

Les fievres, &c.

Page 261, *après ces mots*, s'eſt enfin rétabli, *liſez* : Le nombre des eſclaves a été porté à quarante mille, & les productions ſe ſont élevées au triple de ce qu'elles étoient ſous la domination Françoiſe.

Les cultures accroîtront encore par le voiſinage d'une douzaine d'iſles, &c.

Page 262, *liſez* : Les autres Grenadins ne promettent pas les mêmes avantages. On a cependant commencé à y cultiver le ſucre. Il a ſinguliérement réuſſi à Becouya, la plus grande, la plus fertile de ces iſles : elle n'eſt éloinée que de deux lieues de celle de Saint-Vincent.

Lorſque les Anglois, &c.

Fin du Livre quatorzieme & du Tome V.

ADDITIONS AU TOME VI.

LIVRE QUINZIEME.

Établiſſements des François dans l'Amérique ſeptentrionale.

PAge 4, *après ces mots*, de l'aſſujettir, *liſez* : Le peuple ſentant toujours ſes beſoins, ignorant ſes forces & ſes reſſources, ne voyoit que ſes droits alternativement bleſſés & foulés par les Seigneurs & par les Rois.

La France laiſſa, &c.

Page 6, *liſez* : Preſque tout ce que l'eſprit humain a inventé d'utile & d'important, a été le fruit d'une inquiétude vague, plutôt que d'une induſtrie raiſonnée. Le haſard, &c.

Page 6, *ibid.* La différence entre les hommes de génie & le vulgaire, c'eſt que ceux-là ſavent preſſentir & cher cher ce que les autres trouvent quelquefois. Plus ſouvent, &c.

Page 17, l'auſterité de l'éducation partiale, *liſez* ; ſpartiate.

Page 20, *après ces mots*, du Gouvernement, *liſez* : Jamais l'autorité ne bleſſoit ce puiſſant

instinct de la nature, l'amour de l'indépendance, qui, éclairé par la raison, produit en nous celui de l'égalité.

Delà, &c.

Page 23 *après ces mots*, de l'homme sauvage, *lisez :* Cependant, un sentiment inné de bienveillance, les ramene quelquefois à nous. Un bâtiment François s'étoit brisé, à l'entrée de l'hyver, sur les rochers d'Anticosti. Ceux des matelots qui, dans cette isle déserte & sauvage, avoient échappé aux rigueurs des frimats & de la famine, formerent, des débris de leur navire, un radeau, qui, au printemps, les conduisit dans le continent. Une cabane de sauvages s'offrit à leurs regards expirants. *Mes freres*, leur dit affectueusement le chef de cette famille solitaire, *les malheureux ont droit à notre commisération & à notre assistance ; nous sommes hommes, & les miseres de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes.* Ces expressions d'une ame tendre, furent suivies de tous les secours qui étoient au pouvoir de ces généreux sauvages.

Une seule félicité, &c.

Page 24, un écrivain, *lisez :* un écrivain illustre, & qu'il faut encore admirer, quand on n'est pas de son avis, pense, &c.

Page 33, *après ces mots*, de la peuplade, *lisez :* Vainement on a travaillé durant deux siecles à dissiper des illusions si profondément enracinées. *Vous autres, Chrétiens*, ont constamment répondu les sauvages, *vous vous moquez de la foi que nous accordons aux songes, & vous exigez que nous croyions des choses infiniment moins vraisemblables.*

On voit ainsi, &c.

Page 86, après ces mots, ſans intelligence ; *liſez :* Tirer un peuple de l'état de barbarie ; le ſoutenir dans ſa ſplendeur, l'arrêter ſur le penchant de ſa chûte, ſont trois opérations difficiles ; mais la derniere l'eſt davantage. On ſort de la barbarie, par des élans intermittents ; on ſe ſoutient au ſommet de la proſpérité, par les forces qu'on a acquiſes ; on décline, par un affaiſſement général auquel on s'eſt acheminé par des ſymptômes imperceptibles. Il faut aux nations barbares de longs regnes ; il faut des regnes courts aux nations heureuſes. La longue imbécillité d'un Monarque caduc, prépare à ſon ſucceſſeur des maux preſqu'impoſſibles à réparer.

Telle fut, &c.

Fin du Livre quinzieme.

LIVRE SEIZIEME.

Suite des établiſſements François dans l'Amérique ſeptentrionale.

P*Age* 132, *ligne derniere*, contre l'épée, & le glaive contre le glaive.

Page 139, *après ces mots*, d'admirer, *ajoutez* : Le ſpectacle auroit été bien plus touchant encore, ſi l'on eût obſervé l'édit de 1745, qui défendoit au colon de diviſer ſes poſſeſſions, à moins qu'elles n'euſſent un arpent & demi de front, ſur trente ou quarante de profondeur. Des héritiers indolents n'auroient plus déchiré les dépouilles de leur pere. Ils auroient été contraints de former de nouvelles plantations; & de vaſtes terreins en friche, n'auroient plus ſéparé des plaines riches & cultivées.

La nature, &c.

Page 172, *après ces mots*, que vaincre, *ajoutez* : Leur fureur étoit ſi exaltée, qu'un priſonnier Anglois ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme lui coupa auſſi-tôt un bras, & fit boire à ſa famille le ſang qui en dégoûtoit. *Je veux*, répondit-elle à un miſſionnaire Jéſuite, qui lui reprochoit l'atrocité de cette action, *je veux que mes enfants ſoient guerriers; il faut donc qu'ils ſoient nourris de la chair de leurs ennemis.*

Telle étoit, &c.

Page 176, *après ces mots*, dans le nord de l'Amérique, *liſez* : L'acquiſition d'un territoire

immenſe n'eſt pas toutefois le plus grand fruit que la Grande-Bretagne doit retirer de la proſpérité de ſes armes. La population conſidérable qu'elle y a trouvée, eſt un avantage bien plus important. A la vérité, quelques-uns de ces nombreux habitants ont fui une domination nouvelle, qui n'admettoit entre les hommes d'autre différence que celle des qualités perſonnelles, de l'éducation, de l'aiſance, de la faculté d'être utile à la ſociété. Mais l'émigration de ces êtres mépriſables, dont l'importance n'avoit pour baſe que des coutumes barbares, a-t-elle dû être regardée comme une calamité? La colonie n'auroit-elle pas beaucoup gagné à être débarraſſée de tous ces nobles oiſifs, qui la ſurchargeoient depuis ſi long-temps, de ces nobles orgueilleux qui y entretenoient le mépris de tous les travaux? Il faut que ſes terres ſoient défrichées, que ſes forêts ſoient abattues, que ſes mines de fer ſoient exploitées, que ſes pêcheries ſoient étendues, que l'induſtrie & les exportations prennent de l'accroiſſement: il ne faut que cela.

Le Canada a ſaiſi cette vérité. Auſſi, malgré les nœuds, ordinairement ſi forts, du ſang, du langage, de la religion, du Gouvernement; malgré cette foule de liaiſons & de préjugés qui prennent un ſi fier aſcendant ſur l'eſprit des hommes, les Canadiens ont-ils paru tout conſolés du grand déchirement qui les avoit détachés de leur ancienne patrie. Ils ſe ſont facilement prêtés aux moyens qu'employoit la Cour de Londres, pour fonder ſur une baſe ſolide leur bonheur & leur liberté.

On leur a d'abord donné les loix de l'amirauté Angloiſe. Mais à peine ont-ils apperçu cette innovation;

innovation; parce qu'elle n'intéressoit guere que les conquérants, en possession de tout le commerce maritime de la colonie.

Ils ont été plus attentifs à l'établissement des loix criminelles de l'Angleterre. C'étoit un des plus heureux présents que pût recevoir le Canada. Aux mysteres impénétrables d'une inquisition barbare, succédoit une instruction calme, raisonnée & publique; un tribunal terrible & accoutumé au sang, étoit remplacé par des *Pairs* humains, plus disposés à reconnoître l'innocence qu'à présumer le crime.

Les peuples conquis ont été plus touchés encore de voir leur liberté personnelle à jamais assurée par la fameuse loi de l'*habeas corpus.* Trop long-temps victimes des volontés arbitraires de ceux qui les gouvernoient, ils ont béni la main bienfaisante qui les tiroit de la servitude, pour les faire passer sous la protection des loix.

Le soin de donner un code civil au Canada, a occupé ensuite le ministere Britannique. Ce grand ouvrage, quoique confié à des jurisconsultes éclairés, laborieux & justes, n'a pas encore obtenu la sanction du Gouvernement. Si le succès répond aux espérances, il se trouvera enfin une colonie qui aura une législation faite pour son climat, pour sa population & pour ses travaux.

Indépendamment de ces vues paternelles, la Grande-Bretagne a pensé qu'il étoit dans les intérêts de sa politique, d'amener, par des ressorts cachés, ses nouveaux sujets à l'amour des usages, de la langue, du culte, des opinions de la métropole. Cette conformité est en effet, généralement parlant, un des plus solides liens qui puissent attacher des colonies à la patrie

principale. Mais nous ſupçonnons que la ſituation actuelle des choſes auroit dû faire préférer un autre ſyſtême. L'Angleterre a aujourd'hui ſi fort à redouter l'eſprit d'indépendance qui regne dans l'Amérique ſeptentrionale, qu'il lui étoit plus avantageux peut-être de maintenir le Canada dans une ſorte d'éloignement des autres Provinces, que de l'en rapprocher par des rapports qui peuvent les unir un jour trop étroitement.

Quoi qu'il en ſoit, la Cour de Londres a donné au Canada le Gouvernement Anglois, autant qu'il étoit compatible, &c.

Fin du ſeizieme Livre.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Colonies Angloiſes fondées à la baye d'Hudſon, à Terre-Neuve, à la Nouvelle-Ecoſſe, à la Nouvelle-Angleterre, à la Nouvelle-Yorck, au Nouveau-Jerſey.

PAge 200, *après ce mot*, civiliſés, *liſez :* Si la condition de l'homme brut, abandonné au pur inſtinct animal, dont une journée employée à chaſſer, ſe nourrir, produire ſon ſemblable & ſe repoſer, devient le modele de toutes ſes journées, eſt meilleure ou pire que celle de cet être merveileux, qui trie le duvet pour ſe coucher, file le coton du ver à ſoie pour ſe vêtir, a changé la caverne, ſa premiere demeure, en un palais, a ſu varier ſes commodités & ſes beſoins de mille manieres différentes.

C'eſt dans la nature, &c.

Page 202, *ligne* 10, *liſez :* On eſt donc réduit à ſouffrir la tyrannie, ſous le nom de l'autorité.

Page 204, *ligne* 10, *liſez :* C'eſt l'injuſtice qui regne dans l'inégalité factice de fortunes & de conditions ; inégalité qui naît de l'oppreſſion & la reproduit.

En vain, &c.

Page 206, *après ces mots*, la diſpute eſt finie, *liſez :* Peuples civiliſés, ce parallele eſt, ſans doute, afflgeant pour vous : mais vous ne ſauriez reſſentir trop vivement les calamités ſous le poids deſquelles vous gémiſſez. Plus cette ſenſation vous ſera douloureuſe, & plus elle

ſera propre à vous rendre attentifs aux véritables cauſes de vos maux. Peut-être enfin parviendrez-vous à vous convaincre qu'ils ont leur ſource dans le déréglement de vos opinions, dans les vices de vos conſtitutions politiques, dans les loix biſarres, par leſquelles celles de la nature ſont ſans ceſſe outragées.

De l'état moral des Américains, reportons nos regards vers le phyſique de leur pays.

Voyons &c.

Page 210, *ligne* 1, *liſez :* Une influence dont les cauſes ne ſont pas connues.

On a ſecouru, &c.

Page 213, *après ces mots*, des ſauvages, *liſez :* Il n'eſt pas impoſſible que les douceurs d'un Européen ſoient un poiſon pour des Eskimaux.

Page 216, *ſecond alinea*, *liſez :* La compagnie qui l'exerce, n'avoit originairement qu'un fonds de 241, 500, qui a été porté ſucceſſivement à 2, 380, 500. Ce capital lui vaut un retour annuel de quarante ou cinquante mille peaux de caſtor ou d'autres animaux, ſur leſquelles elle fait un bénéfice exorbitant qui excite, &c.

Page 226, *après ce mot*, l'incommode, *liſez :* La morue ſe montre dans les mers du Nord de l'Europe. Elle y eſt pêchée par trente bâtiments Anglois, ſoixante François, & cent cinquante Hollandois; les uns & les autres de quatre-vingt ou cent tonneaux. Ils ont pour concurrents les Iſlandois, & ſur-tout les Norvégiens. Ces derniers s'occupent, avant la ſaiſon de la pêche, à ramaſſer ſur la côte des œufs de morue, appât néceſſaire pour prendre la ſardine. Ils en vendent, année commune, vingt à vingt-deux mille tonnes, à 9 livres la tonne. Si l'on en avoit le débit, on en

prendroit bien davantage; puisqu'un physicien habile, qui a eu la patience de compter les œufs d'une morue, en a trouvé neuf millions trois cent quarante-quatre mille. Cette générosité de la nature, doit être plus grande encore à Terre-Neuve, où la morue est infiniment plus abondante.

Elle est aussi plus délicate, quoique moins blanche; mais elle n'est pas un objet de commerce lorsquelle est fraîche.

Son unique destination, &c.

Page 230, *second alinea, après ces mots*, aucun impôt, *lisez :* Un autre avantage, c'est que n'arrivant pas d'Europe, comme leur concurrent, mais seulement de Terre-Neuve, ou d'autres parages presqu'aussi voisins, ils ont des bâtiments extrêmement petits, très-faciles à manier, peu élevés sur l'eau, abaissant leurs voiles jusques sur le pont, donnant peu de prise aux vents, même les plus impétueux, en sorte que leurs travaux sont rarement interrompus par l'agitation des vagues. De plus, ils ne perdent pas, comme les autres navigateurs, leur temps à se procurer des appâts qu'ils portent de leurs habitations. Enfin, leurs matelots sont plus endurcis à la fatigue, plus accoutumés au froid, plus faits à la discipline.

Cependant les Anglois se livrent peu à la pêche de la morue verte, parce qu'ils manquent de débouchés.

Leur industrie, &c.

Page 255, *après ces mots*, de cette colonie, *lisez :* Cette maladie de religion étendit sa sévérité jusqu'aux objets les plus indifférents de leur nature. On en a pour garant une délibération publique, copiée sur les registres même de la colonie.

» C'eſt une choſe univerſellement reconnue,
» que l'uſage de porter les cheveux longs, à
» la maniere des perſonnes ſans mœurs & des
» barbares Indiens, n'a pu s'introduire en An-
» gleterre, qu'au mépris ſacrilege de l'ordre ex-
» près de Dieu, qui dit qu'il eſt honteux à un
» homme qui a quelque ſoin de ſon ame, de
» porter des cheveux longs. Cette abomination
» excitant l'indignation de tous les gens pieux,
» nous, magiſtrats, zélés pour la pureté de la
» foi, déclarons expreſſément & authentique-
» ment que nous condamnons l'impie uſage de
» laiſſer croître ſa chevelure; uſage que nous
» regardons comme une choſe évidemment in-
» décente & mal-honnête, qui défigure horri-
» blement les hommes, offenſe les ames ſo-
» bres & modeſtes, autant qu'elle corrompt les
» bonnes mœurs. Juſtement indignés contre ce
» ſcandaleux uſage, nous prions, exhortons, in-
» vitons inſtamment tous les anciens de notre
» continent, de faire éclater leur zele contre
» cette odieuſe coutume, de la proſcrire par
» toutes ſortes de moyens, & ſur-tout d'avoir
» ſoin que les membres de leurs Egliſes n'en
» ſoient point ſouillés; afin que ceux qui, mal-
» gré ces ſéveres défenſes & les voies de cor-
» rection qui ſeront pratiquées à ce ſujet, ne
» ſe hâteront pas de s'interdire cet uſage, ayent
» Dieu & les hommes en même-temps contre
» eux ».

Ce rigoriſme, qui rend l'homme dur, &c.

Page 264, ſecond alinea, liſez : Elle en a dans ſa ſituation locale, qui laiſſe un vaſte champ ouvert à l'induſtrie, à la population.

Cette colonie, bornée au Nord par le Canada, à l'Oueſt par la nouvelle Yorck, à l'Eſt

& au Sud par la nouvelle Ecosse, & par l'Océan, n'a pas moins de trois cents milles sur les bords de la mer, & s'étend à plus de cinquante milles dans les terres.

Les défrichements ne s'y font pas au hasard, comme dans les autres Provinces.. Dès les premiers temps, ils furent assujettis à des loix qui depuis ont été immuables. Un citoyen, quel qu'il soit, n'a pas la liberté de s'établir, même dans un terrein vague. Le Gouvernement, qui a voulu que tous ses membres fussent à l'abri des incursions des sauvages, qu'ils fussent à portées des secours d'une société bien ordonnée, a réglé que des villages entiers seroient formés dans le même temps. Dès que soixante familles offrent de bâtir une église, d'entretenir un pasteur, de solder un maître d'école, l'assemblée générale leur assigne un emplacement, & leur donne le droit d'avoir deux représentants dans le corps législatif de la colonie. Le district qu'on leur assigne, est toujours limitrophe des terres déja défrichées, & contient le plus ordinairement six milles quarrées d'Angleterre. Ce nouveau peuple choisit une assiette convenable à l'habitation, dont la forme est généralement quarrée. Le temple est au milieu. Les colons partagent le terrein entr'eux, & chacun enferme sa propriété d'une haye vive. On réserve quelques bois pour une commune. Ainsi s'aggrandit continuellement la nouvelle Angleterre, sans cesser de faire un tout bien organisé.

Quoique placée au milieu de la Zone Tempéré, la colonie ne jouit pas d'un climat aussi doux que celui, &c.

Fin du Livre dix-septieme.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloiſes fondées dans la Penſylvanie, dans la Virginie, dans le Maryland, dans la Caroline, dans la Géorgie & dans la Floride. Conſidérations générales ſur tous ces établiſſements.

Page 288, *liſez* : Tel fut dans ſon origine le ſyſtême religieux des Anabaptiſtes. Il paroît fondé ſur la charité & la douceur ; il ne produiſit que des brigandages & des crimes. La chimere de l'égalité, eſt la plus dangereuſe de toutes dans une ſociété policée. Prêcher ce ſyſtême au peuple, ce n'eſt pas lui rappeller ſes droits, c'eſt l'inviter au meurtre & au pillage ; c'eſt déchaîner des animaux domeſtiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduiſent : mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les Sauvages même ne ſont pas égaux, dès qu'ils ſont raſſemblés en hordes. Ils ne le ſont que lorſqu'ils errent dans les bois ; & alors celui qui ſe laiſſe prendre ſa chaſſe, n'eſt pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la premiere origine de toutes les ſociétés.

Une doctrine &c.

Page 296, *après ces mots*, ſans prêtres, *liſez* : L'homme a beſoin de l'un & de l'autre, ſi l'on en croit l'impoſture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui, ſans doute, les méchants Rois ont beſoin de dieux cruels, pour trouver dans le Ciel l'exemple de la tyrannie ; ils ont beſoin de prêtres, pour faire adorer des

dieux tyrans. Mais l'homme juste & libre, ne demande qu'un Dieu qui soit son pere, des égaux qui le chérissent, & des loix qui le protegent.

La Pensylvanie, &c.

Page 302, *après ces mots*, de la colonie, *lisez* : Au commencement de 1766, sa population s'élevoit à cent cinquante mille blancs. Leur nombre doit bien s'être accru depuis cette époque, puisqu'il double tous les quinze ans, suivant les calculs de M. Franklin. Il y avoit encore, dans la Province, trente mille noirs, moins maltraités dans cette région que dans les autres, mais toujours excessivement malheureux. Cependant, ce qu'on croira difficilement, leur esclavage n'a pas corrompu leurs maîtres. Leurs mœurs, &c.

Page 303, *au-lieu de*, la multiplicité, *lisez* : La tyrannie des impots ne vient pas flétrir, empoisonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient pas au-dessus de 280, 140 liv. La plupart même destinés à fermer les plaies de la guerre, devoient cesser en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce soulagement, c'est que les irruptions des sauvages ont occasionné des dépenses extraordinaires. On seroit consolé de ce malheur, si, comme la justice le voudroit & comme les habitants le demandoient, on eût pu réduire la famille Penn à contribuer aux charges publiques, dans les proportions du revenu qu'elle tire de la Province.

Les Pensylvains, &c.

Page 307, *après ces mots*, qu'ils fréquentent, *lisez* : En 1723, elle n'envoyoit à la Pensylvanie que pour deux cents cinquante mille livres

de marchandises; elle lui en fournit aujourd'hui pour dix millions. Cette somme est trop forte, pour que les colons puissent la payer, même en se dépouillant de l'or qu'ils tirent de tous les marchés qu'ils fréquentent; & cette impuissance doit durer tout le temps que le progrès de leurs défrichements exigera des avances plus considérables que leur produit. D'autres colonies, qui jouissent de quelques branches de commerce presqu'exclusives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, ont dû acquérir rapidement des richesses. La Pensylvanie, qui fonde sa fortune sur la culture & sur la multiplication des troupeaux, arrivera plus lentement à la prospérité; mais cette prospérité aura des fondements plus sûrs & plus durables.

Si quelque chose peut retarder les progrès de la colonie, c'est la maniere irréguliere dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment par-tout & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paye cinquante écus par chaque centaine d'acres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle d'environ un sol. Il arrive delà que la Province manque de cet ensemble, qui est nécessaire en toutes choses, & que ses habitants épars sont la victime du moindre ennemi, qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations sont défrichées de différentes manieres dans la colonie. Souvent un chasseur va se fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voisins l'aident à couper des arbres, & à les entasser les uns sur les autres : c'est une maison. Aux environs, il cultive, sans secours, un jardin & un champ

ſuffiſants pour ſa ſubſiſtance & pour celle de ſa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chaſſeur de ſes peines ; ils achetent du propriétaire de la Province, des terres qui n'ont pas encore été payées ; ils bâtiſſent des demeures plus commodes, & étendent les défrichements.

Enfin, des Allemands, que leur goût ou la perſécution ont pouſſés dans le nouveau monde, viennent mettre la derniere main à ces établiſſements encore imparfaits. Les premiers & les ſeconds planteurs vont porter ailleurs leur induſtrie, avec des moyens de culture plus conſidérables qu'ils n'en avoient d'abord.

On peut évaluer les exportations annuelles de la Penſylvanie, à vingt-cinq mille tonneaux. Elle reçoit quatre cents navires, & n'en expédie guere moins. C'eſt Philadelphie, ſa capitale, qui les reçoit, qui les expédie tous, ou preſque tous.

Cette ville célebre, &c.

Page 38, *après ces mots*, de la Delaware, *ajoutez :* Mais ſans renoncer aux idées du légiſlateur ; mais ſans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions ſont ſages. Philadelphie doit devenir la cité la plus conſidérable de l'Amérique, parce qu'il eſt impoſſible que la colonie ne faſſe pas de très-grands progrès, & que les productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de ſa capitale.

Les rues, &c.

Page 310, *liſez :* Le college, qui doit préparer l'eſprit à toutes ces ſciences, fut fondé en 1749. Dans les premiers temps, il n'initia

la jeuneſſe qu'aux belles-lettres. On y a établi en 1764, une claſſe de médecine. Les connoiſſances & les maîtres ſe multiplieront, à meſure que les terres, devenues leur patrimoine, ſeront d'un plus grand produit. On peut prédire que la théologie ſera ſeule à jamais exclue d'une école conſacrée à l'inſtruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnoît point de dominant, & qui même n'en exige aucun. Ce ſera l'unique contrée de l'univers où l'on ne ſe battra pas pour des mots, où l'on ne ſe haïra point pour des objets incompréhenſibles.

Si le deſpotiſme, &c.

Page 337, *après ces mots*, de la légiſlation, *liſez :* L'auteur d'un ouvrage, dont la durée éterniſera la gloire de la nation Françoiſe, même lorſque le deſpotiſme aura briſé tous les reſſorts & tous les monuments du génie & de la valeur d'un peuple cher au monde, par tant de qualités aimables & brilllantes; Monteſquieu, lui-même, ne s'eſt pas apperçu qu'il faiſoit des hommes pour les Gouvernements, au-lieu de faire des Gouvernements pour les hommes.

Le code, &c.

Page 359, *après ces mots*, & le ſang des colonies, *liſez :* Il n'eſt pas aiſé de prévoir à quel degré de ſplendeur, ces bienfaits, le temps & l'intelligence pourront élever la Floride. Cependant les apparences préſagent de grandes proſpérités. L'air y eſt ſain, le ſol ne s'y refuſe à aucune eſpece de grain. Les premieres récoltes de riz, de coton, d'indigo, y ont été heureuſes. Ces ſuccès y attirent des colons en foule. Il en arrive des établiſſements voiſins; il en arrive de la métropole; il en arrive de tous les pays proteſtants d'Europe. Combien la po-

pulation augmenteroit, ſi les Souverains de l'Amérique ſeptentrionale, s'écartant des maximes qu'ils ont conſtamment ſuivies, daignoient s'unir par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes! Pourquoi ce moyen de civiliſer les nations barbares, qui a été ſi heureuſement employé par les politiques les plus éclairés, ne ſeroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples? Les Anglois voudront-ils donc être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moiſſons brûlées & leurs cultivateurs maſſacrés, ou de pourſuivre ſans relâche, d'exterminer ſans pitié des hordes errantes? Une nation généreuſe qui a fait tant & de ſi longs efforts pour régner, ſans concurrent, ſur cette immenſe partie du nouveau monde, ne devroit-elle pas préférer à des hoſtilités meurtrieres & ſans gloire, un moyen humain & infaillible, de déſarmer le ſeul ennemi qui puiſſe encore troubler ſa tranquillité?

Les Anglois ſe flattent que, ſans le ſecours de ces alliances, ils doivent bientôt ſe voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur reſtent. C'eſt, diſent-ils, le deſtin des peuples ſauvages, de s'éteindre à meſure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant ſe réſoudre à cultiver la terre, & les ſubſiſtances que leur fourniſſoit la chaſſe diminuant tous les jours, ils ſe voyent réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'induſtrie & l'activité veulent défricher. C'eſt, en effet, le parti que prennent tous les jours les Américains, qui erroient au voiſinage des établiſſements Européens. Ils reculent; ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois; ils ſe replient

vers les Assinipoils, vers la baye d'Hudson, où se nuisant nécessairement les uns aux autres, ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événements cruels ne peuvent-ils pas précéder cette destruction totale? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le major Roberts, chargé de les regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois, qui entouroient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoisonnée, ils vouloient absolument qu'on rejettât un présent si suspect. *Comment se pourroit-il*, leur dit leur Capitaine, *qu'un homme qui est sûr de mon estime, & auquel j'ai rendu des services signalés, pût songer à m'ôter le jour?* & il avala l'eau-de-vie d'un air aussi assuré, que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille, avoient fixé sur Pontheack les yeux des nations sauvages. Ils vouloit les réunir toutes sous les mêmes drapeaux, pour faire respecter leur territoire & leur indépendance. Des circonstances malheureuses firent avorter ce grand projet; mais il peut être repris, & il n'est pas impossible qu'il réussisse. S'il en étoit ainsi, les Anglois réduits à couvrir leurs frontieres, contre un ennemi qui n'a à soutenir aucune des dépenses de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés, verroient retarder ou s'anéantir les avantages qu'ils se promettent des conquêtes qu'ils ont faites au prix de tant de trésors, au prix de tant de sang.

Les deux Florides, &c.

Page 399, *après ces mots*, un peu de maïs, *lisez :* Cette espece de bled, que l'Europe ignoroit alors, étoit le seul qui fût connu dans le nouveau monde. La culture en étoit facile. Les Sauvages se contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton, & de jetter dans chacun un grain, qui en produisoit deux cents cinquante ou trois cents autres. Les préparations, pour s'en nourrir, n'étoient pas plus compliquées. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre, & on le réduisoit en une pâte qu'on faisoit cuire sous la cendre. Souvent il étoit mangé en bouillie, ou grillé seulement sur de la braise.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille est très-favorable à la nourriture des bestiaux, avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne sont pas communes. Un terrein maigre, léger & sablonneux, est celui qui convient le mieux à cette plante. Sa semence peut être gelée au printemps, même à deux ou trois reprises, sans que les récoltes soient moins abondantes. Enfin, c'est de tous les grains, celui qui peut soutenir le plus longtemps la sécheresse & l'humidité.

Ces raisons, qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe, déterminerent les Anglois à le conserver, à le multiplier dans leurs établissements. Ils le vendirent au Portugal, à l'Amérique méridionale, aux isles à sucre, & ils s'en servirent pour leur propre usage. Cependant ils ne négligerent pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe, qui réussirent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine.

Du superflu, &c.

Page 373, *ligne derniere*, *lisez :* Enfin le Gouvernement fit un premier pas vers le bien. Il permit l'importation franche de droits, des fers de l'Amérique à Londres ; mais en défendant de le transporter dans d'autres ports, ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bisarre arrangement dura jusqu'en 1757. Alors des milliers de voix se réunirent, pour engager le Sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement opposée à tous les bons principes, & à étendre à tout le Royaume une liberté exclusivement accordée à la capitale.

Une demande si raisonnable trouva la plus vive opposition. Les intérêts particuliers se réunirent, pour représenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, sans y comprendre celles d'Ecosse, produisoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer, & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles ; que ces mines, qui étoient inépuisables, auroient considérablement augmenté leur produit, si l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute imposition ; que les ouvrages de fer, travaillés en Angleterre, consommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois taillis, & que ces taillis fournissoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des matériaux pour les bâtiments ; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des instruments tranchants, à fournir le plus grand nombre des ustensiles de navigation, ne diminueroit guere l'importation étrangere, & se borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces

Ces vaines confidérations n'arrêterent pas le Parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baiffât le prix des matieres premieres, la nation perdroit bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier, qui l'enrichiffoient depuis fi long-temps, & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour arrêter les progrès de cette induftrie chez les autres peuples. On fe détermina donc à permettre, libre & affranchie de tous droits, l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette réfolution pleine de fageffe fut accompagnée d'un acte de juftice. Une loi portée fous Henri VIII, défendoit aux propriétaires des bois taillis de défricher leurs terres : le Gouvernement les autorifa à faire, de leurs propriétés, l'ufage qui leur conviendroit le mieux.

Avant ces difpofitions, la Grande-Bretagne payoit tous les ans à l'Efpagne, à la Norwege, à la Suede & à la Ruffie, dix millions de livres pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées. Ce tribut a bien diminué, & doit diminuer encore.

Le minerai, &c.

Page 377, *après ces mots*, déferte & fauvage, *lifez :* Il étoit difficile que cette premiere émigration eût des fuites importantes. Les habitants de la Grande-Bretagne font tellement attachés au fol quiles a vus naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puiffent déterminer à changer de climat & de patrie, ceux d'entre eux qui ont une propriété, des mœurs, ou de l'induftrie. Ainfi le rétabliffement de la tranquillité publique en Europe, devoit mettre des obftacles infurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs, les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenants, n'étoient guere propres à défricher le nouveau monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aiſance, à beaucoup de commodités, il n'y avoit que l'enthouſiaſme religieux ou politique qui pût les ſoutenir dans les travaux, les miſeres, les privations, les calamités inſéparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute, il étoit utile à cette Puiſſance de fonder des colonies, de les rendre floriſſantes, de s'enrichir de leurs productions : mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le ſacrifice de ſa population.

Heureuſement pour cette nation, l'intolérance & le deſpotiſme, qui peſoient ſur la plupart des contrées de l'Europe, pouſſerent de nombreuſes victimes ſur une plage inculte, qui, dans ſon abandon, ſembloit offrir & demander en même-temps du ſecours aux malheureux.

Ces hommes échappés, &c.

Page 377, *ibid. après ces mots*, cultiver la terre, *liſez :* Il augmentera. L'avantage qu'ont les réfugiés, d'être citoyens dans toute l'étendue de la domination Britannique, après ſept ans de domicile dans ſes colonies, garantit cette prédiction.

Tandis que &c.

Page, 380, *liſez :* La ſeconde claſſe de leurs colons fut autrefois compoſée de malfaicteurs, que la métropole condamnoit à être tranſportés en Amérique, & qui devoient un ſervice forcé de ſept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux

de juſtice. On s'eſt univerſellement dégoûté de ces hommes corrompus, & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigents, que l'impoſſibilité de ſubſiſter en Europe a pouſſés dans le nouveau monde. Embarqués ſans être en état de payer leur paſſage, ces malheureux ſont à la diſpoſition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui ſemble. Cette eſpece d'eſclavage eſt plus ou moins long, mais ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrants il ſe trouve des enfants, leur ſervitude doit durer juſqu'à leur majorité, qui eſt fixée à vingt & un ans, pour les garçons, & à dix-huit ans, pour les filles.

Aucun des engagés &c.

Page 381, *après ces mots*, citoyen libre, *liſez :* Avec ſon affranchiſſement, il reçoit du maître qu'il a ſervi, ou des inſtruments de labourage, ou les outils néceſſaires à ſon induſtrie.

Cependant de quelque apparence, &c.

Page 389, *après ces mots*, tous les vingt-cinq ans, *liſez :* Les réflexions de M. Franklin rendront cette vérité ſenſible.

Le peuple, dit ce Philoſophe, s'accroît, &c.

Page 393, *après ces mots*, des Gouvernements, *liſez :* Par Gouvernement, il ne faut pas entendre ces conſtitutions biſarres de l'Europe, qui ſont un mêlange inſenſé de loix ſacrées & profanes. L'Amérique Angloiſe fut aſſez ſage ou aſſez heureuſe pour ne pas admettre une puiſſance eccléſiaſtique. Habitée dès l'origine par des Presbytériens, elle rejetta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires qui, dans d'autres régions, reſſortiſſent d'un tribunal ſacerdotal, ſont por-

tées devant le magistrat, ou dans les assemblées nationales. Les efforts que les Anglicans ont faits pour y établir leur hiérarchie, ont toujours échoué, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant, ils ont participé à l'administration, ainsi que les autres sectes. Il n'y a que les catholiques qui en ayent été exclus, parce qu'ils se sont toujours refusés aux serments que paroissoit exiger la tranquillité publique. A cet égard, le Gouvernement de l'Amérique a mérité les plus grands éloges; mais sous d'autres points de vue, il n'est pas si bien combiné.

La politique, &c.

Pape 402, *après ces mots*, d'un papier-monnoie, *lisez* : Il y en a de deux sortes. La premiere a pour but l'encouragement de la culture, du commerce & de l'industrie. Tout colon, qui a plus d'ambition que de moyens, obtient du papier de sa Province, pourvu qu'il consente à payer un intérêt de cinq pour cent, qu'il fournisse une hypotheque assurée, & qu'il s'oblige à rembourser chaque année un dixieme du capital emprunté. Par le moyen de ce signe, qui est admis sans contradiction dans les caisses publiques, & que les citoyens ne peuvent refuser, les affaires des particuliers sont plus vives & plus faciles. Le Gouvernement lui-même retire des avantages considérables de cette circulation; parce que recevant un intérêt, & n'en payant point, il peut, sans le secours des impositions, se livrer à des objets importants d'utilité publique.

Mais il est une autre espece de papier qui n'a dû son origine qu'aux besoins du Gouvernement. Les différentes Provinces d'Amérique avoient for-

mé des projets, & contracté des engagements au-dessus de leurs facultés. Elles crurent suppléer à l'argent, par le crédit. On mit des impôts pour liquider les obligations les plus urgentes : mais avant que les impôts eussent produit cet effet salutaire, il survint de nouveaux besoins, qui exigerent de nouveaux emprunts. Les dettes s'accumulerent, & les taxes n'y suffirent pas. Enfin, la somme des billets d'Etat à passé toutes les bornes après les dernieres hostilités, durant lesquelles les colonies avoient levé & entretenu vingt-cinq mille hommes, & fourni à toutes les dépenses qu'exigeoit une guerre si longue, si vive & si opiniâtre. Aussi le papier est-il tombé dans le plus grand avilissement, quoiqu'il n'eût été jetté dans le public que de l'aveu des assemblées générales, & que chaque Province dût répondre de celui qu'elle avoit créé.

Le Parlement de la Grande-Bretagne a vu le désordre, & a voulu y remédier. Il a réglé ce qu'à l'avenir chaque colonie pourroit mettre de papier en circulation, & en a proportionné la masse aux richesses & aux ressources, autant que ses lumieres le lui permettoient. Cette loi a révolté tous les esprits. En 1769, on y a mis quelques adoucissements.

Un papier, &c.

Page 411, *après ces mots*, tout-à-fait marqués, *lisez* : Elles firent une espece de conspiration, la seule qui convienne, peut-être, à des peuples policés & modérés ; c'étoit une convention entre les colons, de se priver des marchandises fabriquées dans la métropole, jusqu'à ce qu'elle eût retiré le bill dont on se plaignoit. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foiblesse, renoncerent les premieres à ce que l'Eu-

rope leur avoit fourni jusqu'alors de plus séduisant & de plus agréable. A leur exemple, les hommes repousserent les commodités qu'ils devoient à l'ancien monde. Dans les régions septentrionales, on les vit payer les étoffes grossieres qui se fabriquoient sous leurs yeux, aussi chérement que les beaux draps qui passoient les mers ; & s'engager à ne point manger d'agneaux, afin que les troupeaux plus multipliés, pussent, avec le temps, suffire au vêtement de tous les colons. Dans les Provinces méridionales, où les laines sont rares, & d'une qualité inférieure, on devoit s'habiller du lin & du coton que fournit le climat. De tous côtés on quittoit les cultures, pour se former à l'industrie dans des atteliers.

Cette espece de résistance, &c.

Fin du Livre dix-huitieme & du Tome VI.

TABLEAU
DE
L'EUROPE.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE
Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

NOus avons eſſayé de peindre au commencement de cet Ouvrage l'état où étoit le commerce de l'Europe avant la découverte des deux Indes. La marche lente, pénible & tyrannique des établiſſements formés dans ces contrées éloignées, a occupé enſuite. Le tableau ſera fini, ſi l'on parvient à déterminer l'influence que les liaiſons avec le nouveau monde ont eue ſur les mœurs, les gouvernements, les arts, les opinions de l'ancien. Commençons par la religion.

Religion.

Elle eſt dans l'homme l'effet du ſentiment

de ſes maux, & de la crainte des puiſſances inviſibles.

La plupart des légiſlateurs ſe ſont ſervis de cette diſpoſition pour conduire les peuples; & plus encore pour les aſſervir. Quelques-uns ont fait deſcendre du ciel le droit de commander, & c'eſt ainſi que s'eſt établie la théocratie.

Si celle des Juifs a eu une origine plus ſublime, elle n'a pas toujours été exempte des inconvénients que l'ambition des prêtres a néceſſairement dans le Gouvernement théocratique.

Le Chriſtianiſme ſuccéda au Judaïſme. L'aſſerviſſement d'une République, maîtreſſe du monde, à des monſtres de tyrannie; la miſere effroyable que le luxe d'une cour & la ſolde des armées répandirent dans un vaſte Empire, ſous le regne des Nérons; les irruptions ſucceſſives des barbares qui démembrerent ce grand corps; la perte des Provinces qui ſe ſouleverent ou furent envahies : tous ces maux phyſiques avoient préparé les eſprits à une nouvelle religion, & les révolutions de la politique en devoient amener une dans le culte. On ne voyoit plus dans le Paganiſme vieilli, que les fables de ſon enfance, l'ineptie ou la méchanceté de ſes dieux, l'avarice de ſes prêtres, l'infamie & les vices des Rois qui ſoutenoient ces dieux & ces prêtres. Alors le peuple qui ne connoiſſoit que ſes tyrans ſur la terre, chercha ſon aſyle dans le ciel.

Le chriſtianiſme vint le conſoler, & lui apprendre à ſouffrir. Tandis que les vexations & les débauches du trône ſappoient le paganiſme avec l'Empire; des ſujets opprimés & dépouillés, qui avoient embraſſé les nouveaux

dogmes, achevoient cette ruine par l'exemple de toutes les vertus qui accompagnent toujours la ferveur du prosélytisme. Mais une religion née dans les calamités publiques, devoit donner à ceux qui la prêchoient, beaucoup d'empire sur les malheureux qui se réfugioient dans son sein. Aussi le pouvoir du clergé naquit-il, pour ainsi dire, dans le berceau de l'évangile.

Du débris des superstitions payennes & des sectes philosophiques, il se forma un corps de rites & de dogmes que la simplicité des premiers Chrétiens sanctifia par une piété vraie & touchante; mais qui laisserent en même-temps un germe de disputes & de débats, d'où sortit cette complication de passions qu'on voile & qu'on honore sous le nom de zele. Ces dissentions enfanterent des écoles, des docteurs, un tribunal, une hiérarchie. Le Christianisme avoit commencé par des pêcheurs qui ne savoient que l'évangile; il fut achevé par des Evêques qui formerent l'Eglise. Alors il gagna de proche en proche, & parvint jusqu'à l'oreille des Empereurs. Les uns le tolérerent par mépris ou par humanité; les autres le persécuterent. La persécution hâta les progrès que la tolérance lui avoit ouverts. Le silence & la proscription, la clémence & la rigueur, tout lui devint utile. La liberté naturelle à l'esprit humain, le fit adopter à sa naissance, comme elle l'a fait souvent rejetter dans sa vieillesse. Cette indépendance, moins amoureuse de la vérité que de la nouveauté, devoit lui donner des sectateurs dans toutes les conditions, quand il n'auroit pas eu tous les caracteres propres à lui attribuer de la vénération.

Constantin, au-lieu d'unir à sa couronne le

pontificat quand il ſe fit Chrétien, comme ils étoient unis dans la perſonne des Empereurs Payens, accorda au clergé tant de richeſſes & d'autorité, tant de moyens de les accroître de plus en plus, que cet aveugle abandon fut ſuivi d'un deſpotiſme eccléſiaſtique, qui, avec le temps, devint intolérable.

Il étoit porté aux derniers excès, quand une partie de l'Europe en ſecoua le joug. Un moine lui fit perdre preſque toute l'Allemagne; un Chanoine, la moitié de la France; un Roi, pour une femme, la moitié de l'Angleterre. Dans d'autres Etats, beaucoup d'eſprits hardis ſe détacherent des dogmes du chriſtianiſme; & les plus vertueux d'entre eux n'en conſerverent qu'un certain attachement à la pureté de ſa morale, quoique extérieurement ils pratiquaſſent ce que preſcrivoient les loix de la ſociété où ils vivoient.

Cette maniere de penſer ne deviendra jamais générale & populaire, à moins que le magiſtrat, inſpećteur né de tout ce qui, par ſa publicité, peut influer ſur la police, ne recouvre ſes premiers droits. Les dogmes, ſoit de théorie, ſoit de pratique, ſont par cette raiſon ſoumis à la ſurveillance du Gouvernement: mais ſon pouvoir, comme ſon devoir, ſe borne à éloigner tout ce qui nuit au bonheur des peuples, à permettre tout ce qui n'altere point la paix & l'union des hommes.

Tout les Etats devroient avoir à peu près le même code moral de religion, & livrer le reſte, non pas aux diſputes des hommes, qu'il faut empêcher quand elles peuvent troubler la tranquillité publique, mais à l'impulſion de la conſcience, en accordant une entiere liberté de penſer aux théologiens comme aux philoſo-

phes. Cette tolérance indéfinie ſur tous les dogmes & les opinions qui n'attaqueroient pas le code moral des nations, ſeroit l'unique moyen de prévenir ou de ſapper ce pouvoir, ſoit temporel, ſoit ſpirituel, du clergé, qui, avec le temps, en fait un corps formidable à l'Etat; d'éteindre inſenſiblement l'enthouſiaſme des miniſtres & le fanatiſme des peuples.

C'eſt en partie à la découverte du nouveau monde, qu'on devra la tolérance religieuſe, qui doit s'introduire dans l'ancien. Elle arrivera, cette tolérance. La perſécution ne feroit que hâter la chûte des religions dominantes. L'induſtrie & la lumiere ont pris, chez les nations, un cours, un aſcendant qui doit rétablir un certain équilibre dans l'ordre moral & civil des ſociétés : l'eſprit humain eſt déſabuſé de l'ancienne ſuperſtition. Si l'on ne profite de cet inſtant pour le rendre à l'empire de la raiſon, il doit ſe livrer à des ſuperſtitions nouvelles.

Tout a concouru depuis deux ſiecles à épuiſer cette fureur de zele qui devoroit la terre. Les déprédations des Eſpagnols dans toute l'Amérique, ont éclairé le monde ſur les excès du fanatiſme. En établiſſant leur religion par le fer & par le feu dans des pays dévaſtés & dépeuplés, ils l'ont rendue odieuſe en Europe; & leurs cruautés ont détaché plus de catholiques de la communion Romaine, qu'elles n'ont fait de chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les ſectes dans l'Amérique ſeptentrionale, a néceſſairement étendu l'eſprit de tolérance au loin, & ſoulagé nos contrées de guerres de religion. Les miſſions nous ont délivrés de ces eſprits inquiets, qui pouvoient incendier leur patrie, & qui ſont allés porter les torches & les

glaives de l'évangile au-delà des mers. La navigation & les longs voyages ont inſenſiblement détourné une grande partie du peuple des folles idées de la ſuperſtition. La différence des cultes & des nations a familiariſé les eſprits les plus groſſiers avec une ſorte d'indifférence pour l'objet qui avoit le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les ſectes les plus oppoſées a refroidi la haine religieuſe qui les diviſoit. On a vu qu'il y avoit par-tout de la morale & de la bonne foi dans les opinions, partout du déréglement dans les mœurs, & de l'avarice dans les ames ; & l'on en a conclu que c'étoit le climat, le Gouvernement & l'intérêt ſocial ou national qui modifioient les hommes.

Depuis que la communication eſt établie entre les deux hémiſpheres de ce monde, on parle & l'on s'occupe moins de cet autre monde, qui faiſoit l'eſpérance du petit nombre, & le tourment de la multitude. La variété, la multiplicité des objets que l'induſtrie a préſentés à l'eſprit & aux ſens, a partagé les affections de l'homme, & affoibli l'énergie de tous les ſentiments. Les caracteres ſe ſont émouſſés ; & le fanatiſme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples déſœuvrés. Les cauſes de cette révolution dans les mœurs ont influé encore plus rapidement ſur les Gouvernements.

Gouvernement.

La ſociété vient naturellement de la population, & le Gouvernement tient à l'état ſocial. En conſidérant le peu de beſoin que la nature donne à l'homme, en proportion des reſſources qu'elle lui préſente ; le peu de ſecours & de biens qu'il trouve dans l'état civil, en comparaiſon des peines & des maux qu'il y entaſſe ; ſon inſ-

tinct, commun à tous les êtres vivants, pour l'indépendance & la liberté; une multidude de raisons prises de sa constitution physique : on a voulu douter si la sociabilité étoit aussi naturelle à l'espece humaine, qu'on le pense ordinairement.

Mais aussi la foiblesse & la longueur de son enfance; la nudité de son corps sans poil & sans plume; la perfectibilité de son esprit, suite nécessaire de la durée de sa vie; l'amour maternel qui croît avec les soins & les peines, qui, après avoir porté son fruit neuf mois dans ses entrailles, le porte & l'allaite des années entieres dans ses bras; l'attachement réciproque, né de cette habitude entre deux êtres qui se soulagent & se caressent; la multiplication des signes communicatifs dans une organisation, qui joint aux accents de la voix, communs à tant d'animaux, le langage des doigts & des gestes particuliers à l'espece humaine; les événemens naturels qui peuvent rapprocher de cent façons, & réunir des individus errants & libres; les accidents & les besoins imprévus qui les forcent à se rencontrer pour la chasse, la pêche, ou même pour leur défense; enfin, l'exemple de tant d'especes qui vivent en troupe, telles que les amphibies & les monstres marins, les vols de grue & d'autres animaux, les insectes même qu'on trouve en bandes & en essaims : tous ces faits & ces raisonnements semblent prouver que l'homme tend de sa nature à la sociabilité, & qu'il y arrive d'autant plus promptement, qu'il ne sauroit beaucoup peupler sous la Zone-Torride, sans se former en hordes errantes ou sédentaires, ni se répandre sous les autres Zones, sans s'associer à ses semblables,

pour la proie & le butin qu'exige le beſoin de ſe nourrir & de ſe vêtir.

De la néceſſité de s'aſſocier, dérive celle d'avoir des loix relatives à cet état: c'eſt-à-dire, de former, par la combinaiſon de tous les inſtincts communs & particuliers, une combinaiſon générale, qui maintienne la maſſe & la pluralité des individus. Car ſi la nature pouſſe l'homme vers l'homme, c'eſt ſans doute par une ſuite de cette attraction univerſelle, qui tend à la reproduction & à la conſervation. Tous les penchants que l'homme porte dans la ſociété, tous les plis qu'il y prend, devroient être ſubordonnés à cette premiere impulſion. Vivre & peupler étant la deſtination de toutes les eſpeces vivantes, il ſemble que la ſociabilité, ſi c'eſt une des premieres facultés de l'homme, devroit concourir à cette double fin de la nature; & que l'inſtinct qui le conduit à l'état ſocial, devroit diriger néceſſairement toutes les loix morales & politiques, au réſultat d'une exiſtence plus longue & plus heureuſe pour la pluralité des hommes. Cependant, à ne conſidérer que l'effet, on diroit que toutes les ſociétés n'ont pour principe ou pour ſuprême loi que la *ſûreté de la puiſſance dominante.* D'où vient ce contraſte ſingulier entre la fin & les moyens, entre les loix de la nature & celles de la politique? Une ſeule réponſe ſe préſente à l'eſprit; & la voici. C'eſt d'abord le haſard qui ébauche les Gouvernements, & la raiſon qui les perfectionne. D'après ce principe, examinons la nature des Gouvernements qui ont mené l'Europe à l'état de police où nous la voyons.

Tous les fondements de la ſociété actuelle ſe perdent dans les ruines de quelque cataſtrophe,

ou

ou révolution physique. Par-tout on voit les hommes chassés par les feux de la terre ou de la guerre, par un débordement des eaux ou des insectes dévorants, par la disette ou par la famine, se réunir dans un coin du monde inhabité, ou se disperser & se répandre dans des lieux déja peuplés. Toujours la police commence par le brigandage, & l'ordre par l'anarchie.

Les Hébreux, que les plaies d'Egypte forcerent à transmigrer dans l'Arabie Pétrée, furent au moins quarante ans à se discipliner en corps d'armée, avant d'aller dévaster la Palestine, pour s'y établir comme nation.

La Grece vit ses Etats fondés par des brigands, qui détruisirent quelques monstres & beaucoup d'hommes, afin d'être Rois.

Rome fut, dit-on, cimentée des débris échappés aux flammes de Troye, ou ne fut qu'une caverne de bandits de la Grece & de l'Italie: mais de cette écume du genre humain, sortit un peuple de héros.

La guerre, qui, des grands peuples de l'Europe, n'avoit fait que l'Empire des Romains, fit redevenir barbares ces Romains si nombreux. Le caractere & les mœurs des conquérants, passant presque toujours dans l'ame des vaincus, ceux qui s'étoient éclairés à la lumiere de Rome savante, retomberent dans les ténebres des Scythes stupides & féroces. Durant des siecles d'ignorance, la force faisant toujours la loi, & le hasard, ou la faim, ayant ouvert aux forces du Nord, les portes du Midi, le flux continuel des émigrations empêcherent les loix de se fixer nulle part. Comme une foule de petits peuples avoit détruit une grande nation,

plusieurs chef ou tyrans dépecerent en fiefs chaque vaste monarchie. Le peuple, qui n'a rien gagné dans le Gouvernement d'un seul homme ou de plusieurs, fut toujours écrasé, mutilé, foulé par ces démembremens de l'anarchie féodale. C'étoient de petites guerres continuelles entre des bourgs voisins, au-lieu de nos grandes & superbes guerres de nation à nation.

Cependant, une fermentation continuelle conduisoit les nations à prendre une forme, une consistance. Les Rois voulurent s'élever sur les ruines de ces hommes ou de ces corps puissants qui perpétuoient les troubles, & ils employerent, pour y réussir, le secours du peuple. On le mania, on le façonna, on le polit, & on lui donna des loix plus raisonnées qu'il n'en avoit eu. La servitude avoit abattu sa vigueur naturelle, la propriété lui rendit du ressort; & le commerce, qui suivit la découverte du nouveau monde, augmenta toutes ses facultés, en répandant une émulation universelle.

A ce mouvement général s'en joignit un autre. Les Monarques n'avoient pu aggrandir leur pouvoir, sans diminuer celui du clergé, sans favoriser ou préparer le discrédit des opinions religieuses. Les novateurs qui oserent attaquer l'Eglise, furent appuyés du trône. Dès-lors l'esprit humain prit des forces, en s'exerçant contre les fantômes de l'imagination; & rentré dans le chemin de la nature & de la raison, il découvrit les véritables principes du Gouvernement. Luther & Colomb étoient nés; l'Univers en trembla, toute l'Europe fut agitée: mais cet orage épura son horison pour des siecles. L'un de ces hommes ranima tous les esprits, l'autre tous les bras. Depuis qu'ils ont

ouvert toutes les routes de l'induſtrie & de la liberté, la plupart des nations de l'Europe travaillent, avec quelque ſuccès, à corriger ou à perfectionner la légiſlation, d'où dépend toute la félicité des hommes.

Cependant cet eſprit de lumiere n'eſt pas arrivé juſqu'aux Turcs. Jamais ils n'ont diſcontinués d'être fideles aux maximes du deſpotiſme Aſiatique. Le cimeterre eſt toujours à Conſtantinople l'interprête de l'Alcoran. Si le ſerrail ne voit pas le Grand-Seigneur entrer & ſortir, comme le Tyran de Maroc, une tête à la main & dégoûtant de ſang, une nombreuſe cohorte de ſatellites ſe charge d'exécuter ces meurtres féroces. Le peuple égorgé par ſon maître, égorge auſſi ſon bourreau; mais ſatiſfait de cette vengeance momentanée, il ne ſonge point à la ſûreté de l'avenir, au bonheur de ſa poſtérité. C'eſt trop de ſoins pour des Orientaux, que de veiller à la ſûreté publique, par des loix pénibles à concevoir, à diſcuter, à conſerver. Si leur tyran pouſſe trop loin les vexations & les cruautés, on demande la tête du Viſir, on fait tomber celle du deſpote, & tout eſt à ſa place. Les Janiſſaires n'ont point d'autre remontrance. Les hommes même les plus puiſſants de l'Empire n'ont pas la premiere idée du droit des nations. Comme, en Turquie, la ſûreté perſonnelle eſt le partage d'un état abject, les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du Gouvernement. Un Pacha vous dira qu'un homme comme lui n'eſt pas fait pour terminer paiſiblement ſa carriere dans un lit, comme un homme obſcur. On voit ſouvent des veuves ſe glorifier de ce que leurs maris, qu'on vient d'é-

trangler, leur ont été enlevés par un genre de mort convenable.

Les Ruſſes & les Danois n'ont pas les mêmes préjugés, quoique ſoumis à un pouvoir également arbitraire. Parce que ces deux nations jouiſſent d'une adminiſtration plus ſupportable, de quelques réglements écrits, elles oſent penſer ou dire que leur Gouvernement eſt limité; mais quel homme éclairé ont-elles perſuadé? Dès que le Prince inſtitue les loix & les abolit, les étend & les reſtreint, en permet ou ſuſpend l'exercice à ſon gré; dès que l'intérêt de ſes paſſions eſt la ſeule regle de ſa conduite; dès qu'il devient un être unique & central où tout aboutit; dès qu'il crée le juſte & l'injuſte; dès que ſon caprice devient loi, & que ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique : ſi ce n'eſt pas là le deſpotiſme, qu'on nous diſe quelle eſpece de Gouvernement ce pourroit être.

Dans cet état de dégradation, que ſont les hommes? Leurs regards contraints n'oſent ſe lever vers la voûte des cieux. Ils manquent également, & de lumiere pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en ſentir la honte. Éteint dans les entraves de la ſervitude, leur eſprit n'a pas aſſez d'énergie pour ſaiſir les droits inſéparables de leur être. On pourroit douter ſi ces eſclaves ne ſont pas auſſi coupables que leurs tyrans; & ſi la liberté a plus à ſe plaindre de ceux qui ont l'inſolence de l'envahir, que de l'imbécillité de ceux qui ne la ſavent pas défendre.

Cependant, vous entendrez dire que le Gouvernement le plus heureux, ſeroit celui d'un deſpote juſte & éclairé. Quelle extravagance!

Il pourroit aisément arriver que la volonté de ce maître absolu fût en contradiction avec la volonté de ses sujets. Alors, malgré toute sa justice & toutes ses lumieres, il auroit tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage. Il n'est jamais permis à un homme, quel qu'il soit, de traiter ses commettants comme un troupeau de bêtes. On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage, pour passer dans un plus gras; mais ce seroit une tyrannie d'employer la même violence avec une société d'hommes. S'ils disent, nous sommes bien ici; s'ils disent même d'accord, nous y sommes mal, mais nous voulons y rester, il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues saines, par la voie de la persuasion, mais jamais par celle de la force. Le meilleur des Princes, qui auroit fait le bien contre la volonté générale, seroit criminel, par la seule raison qu'il auroit outrepassé ses droits. Il seroit criminel pour le présent & pour l'avenir : car, s'il est éclairé & juste, son successeur, sans être héritier de sa raison & de sa vertu, héritera sûrement de son autorité, dont la nation sera la victime. Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire même le bien, contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne, n'est pas autre que celle de ce Cacique, à qui l'on demandoit s'il avoit des esclaves, & qui répondit : *Des esclaves? Je n'en connois qu'un dans toute ma contrée, & cet esclave-là, c'est moi.*

Entre la Russie & le Danemarck, est la Suede. Voici son histoire; & démêlez-y, si vous pouvez, sa constitution.

Une nation pauvre, est presque nécessairement belliqueuse; parce que sa pauvreté même, dont le fardeau l'importune sans cesse, lui inspire tôt ou tard le desir de s'en délivrer; & ce desir devient, avec le temps, l'esprit général de la nation, & le ressort du Gouvernement.

Pour que le Gouvernement d'un tel pays passe rapidement de l'état d'une monarchie tempérée à l'état du despotisme le plus illimité, il ne lui faut qu'une suite de Souverains heureux à la guerre. Le maître, fier de ses triomphes, se croit tout permis, ne connoît plus de loi que sa volonté; & ses soldats, qu'il a conduits tant de fois à la victoire, prêts à le servir envers & contre tous, deviennent, par leur attachement, la terreur de leurs concitoyens. Les peuples, de leur côté, n'osent refuser leurs bras à des chaînes qui leur sont présentées par celui qui joint à l'autorité de son rang, celle qu'il tient de l'admiration & de la reconnoissance.

Le joug imposé par le Monarque victorieux des ennemis de l'Etat, pese sans doute; mais on n'ose le secouer. Il s'appesantit même sous des successeurs qui n'ont pas le même droit à la patience de leurs sujets. Il ne faut alors qu'un grand revers, pour abandonner le despote à la merci de son peuple. Alors, ce peuple indigné de sa longue souffrance, ne manque guere de profiter de l'occasion pour rentrer dans ses droits. Mais comme il n'a ni vues, ni projets, il passe en un clin d'œil de l'esclavage à l'anarchie. Au milieu de ce tumulte général, on n'entend qu'un cri; c'est liberté. Mais comment s'assurer de ce bien précieux? On l'ignore; & voilà la nation divisée en diverses factions, mues par différents intérêts.

Entre ces factions, s'il en est une qui désespere de prévaloir sur les autres, elle se détache, elle oublie le bien général : & plus jalouse de nuire à ses rivaux que de servir la patrie, elle se range autour du Souverain. A l'instant il n'y a plus que deux partis dans l'Etat, distingués par deux noms, qui, quels qu'ils soient, ne signifient jamais que royalistes & anti-royalistes. C'est le moment des grandes secousses; c'est le moment des complots.

Quel est alors le rôle des Puissances voisines! Tel qu'il a toujours été dans tous les temps & dans toutes les contrées; c'est de semer des ombrages entre les peuples & leur chef; c'est de suggérer aux sujets tous les moyens d'avilir, d'abaisser, d'anéantir la Souveraineté; c'est de corrompre ceux même qui sont rassemblés autour du trône; c'est de faire adopter quelque forme d'administration, également nuisible à tout le corps national, qu'elle appauvrit, sous prétexte de travailler à sa liberté, & au Souverain, dont elle réduit toutes les prérogatives à rien.

Alors le Monarque trouve autant d'autorités opposées à la sienne, qu'il y a d'ordres différents dans l'Etat. Alors sa volonté n'est rien, sans le concours de ces différentes volontés. Alors il faut qu'il assemble, qu'il propose, qu'on délibere sur les choses de la moindre importance. Alors on lui donne des tuteurs comme à un pupille imbécille; & ces tuteurs sont des hommes, sur la malveillance desquels il peut compter.

Mais quel est alors l'état de la nation? Qu'a produit l'influence des Puissances voisines? Elle a tout confondu, tout bouleversé, tout séduit,

par ſon argent & par ſes menées. Il n'y a plus qu'un parti ; c'eſt le parti de l'étranger. Il n'y a plus que des factionnaires hypocrites. Le royaliſme eſt une hypocriſie ; l'anti-royaliſme eſt une autre hypocriſie. Ce ſont deux maſques divers de l'ambition & de la cupidité. La nation n'eſt plus qu'un amas d'ames ſcélérates & vénales.

Ce qui doit arriver alors, n'eſt pas difficile à deviner. Il faut que les Puiſſances étrangeres qui ont corrompu la nation, ſoient trompées dans leurs eſpérances. Elles ne ſe ſont pas apperçues qu'elles en faiſoient trop ; que peut-être même elles faiſoient tout le contraire de ce qu'une politique plus profonde leur auroit dicté ; qu'elles coupoient le nerf national, tandis que leurs efforts ne faiſoient que tenir courbé le nerf de la Souveraineté, & que ce nerf venant un jour à ſe détendre avec toute l'impétuoſité de ſon reſſort, il ne ſe trouveroit aucun obſtacle capable de l'arrêter ; qu'il ne falloit qu'un homme & un inſtant pour produire cet effet inattendu.

Il eſt venu, cet inſtant ; il s'eſt montré, cet homme : & tous ces lâches de la création des Puiſſances ennemies ſe ſont proſternés devant lui. Il a dit à ces hommes qui ſe croyoient tout : Vous n'êtes rien ; & ils ont dit, nous ne ſommes rien. Il leur a dit : Je ſuis le maître ; & ils ont dit unanimement, vous êtes le maître. Il leur a dit : Voilà les conditions ſous leſquelles je veux vous ſoumettre ; & ils ont dit, nous les acceptons. A peine s'eſt-il élevé une voix qui ait réclamé. Quelle ſera la ſuite de cette révolution ? On l'ignore. Si le maître veut uſer des circonſtances, jamais la Suede n'aura été

gouvernée par un despote plus absolu. S'il est sage ; s'il conçoit que la souveraineté illimitée ne peut avoir des sujets, parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires; qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque chose, & que l'autorité cesse sur ceux qui ne possedent rien, la nation reprendra peut-être son premier esprit. Quels que soient ses projets & son caractere, la Suede ne sera jamais plus malheureuse qu'elle l'étoit.

La Pologne, qui, n'ayant qu'un peuple esclave au-dedans, mérite de ne trouver au-dehors que des oppresseurs, conserve pourtant l'ombre & le nom de liberté. Elle est encore aujourd'hui ce qu'étoient tous les Etats de l'Europe il y a dix siecles, soumise à de grands aristocrates, qui nomment un Roi pour en faire l'instrument de leurs volontés. Chaque noble y tient de son fief, qu'il conserve par son épée comme ses aïeux l'acquirent, une autorité personnelle & héréditaire sur ses vassaux. Le Gouvernement féodal y domine dans toute la force de son institution primitive. C'est un Empire composé d'autant d'Etats qu'il y a des terres. Ce n'est point à la pluralité, mais par l'unanimité des suffrages, qu'on y fait les loix, qu'on y prend les résolutions. Sur de fausses idées de droit & de perfection, on a supposé qu'une loi n'étoit juste, qu'autant qu'elle étoit adoptée d'un consentement unanime, parce qu'on a cru, sans doute, que tous verroient le bien, & que tous le voudroient; deux choses impossibles dans une assemblée nationale. Mais peut-on même prêter des intentions si pures à une poignée de tyrans? Car cette constitution, qui s'honore du nom de République & qui le profane, qu'est-elle autre chose qu'une ligue de petits despotes contre le

peuple? Là, tout le monde a de la force pour empêcher, & personne pour agir. Là, le vœu de chacun peut s'opposer au vœu général; & là seulement, un sot, un méchant, un insensé, est sûr de prévaloir sur une nation entiere.

Aussi ce Gouvernement n'a jamais prospéré; & la Pologne, qui doit à la jalousie de ses grands la liberté d'élire ses Rois, n'a dû qu'à la jalousie de ses voisins, de n'avoir pas un despote héréditaire dans la famille d'un conquérant étranger. Il étoit réservé à nos jours de voir cet Etat déchiré par trois Puissances rivales, qui se sont approprié les Provinces qui étoient le plus à leur bienséance. Fasse le Ciel que ce crime de l'ambition tourne au bien de l'humanité; & que, par un acte glorieux de bienfaisance, les usurpateurs brisent les chaînes de la partie la plus laborieuse de leurs nouveaux peuples! Leurs sujets seront plus fideles, en étant plus libres; & en cessant d'être des esclaves, ils deviendront des hommes.

Dans une monarchie, toutes les forces, toutes les volontés sont au pouvoir d'un seul homme; dans le gouvernement Germanique, chaque membre est un corps. C'est, peut-être, la nation qui ressemble le plus à ce qu'elle fut autrefois. Les anciens Germains, divisés en peuplades par d'immenses forêts, n'avoient pas besoin d'une législation bien raffinée. Mais à mesure que leurs descendants se sont multipliés & rapprochés, l'art a maintenu dans cette région ce qu'avoit établi la nature; la séparation des peuples, & leur réunion politique. Les petits Etats qui composent cette République fédérative, y conservent l'image des premieres familles. Le gouvernement particulier n'est pas toujours pater-

nel ; ou les peres des nations n'y ſont pas toujours doux & humains. Mais enfin la raiſon & la liberté qui réuniſſent les chefs, y temperent la ſévérité de leur caractere & la rigueur de leur autorité. Un Prince, en Allemagne, ne peut pas être un tyran avec autant d'impunité que dans les grandes monarchies.

Les Allemands, plus guerriers encore que belliqueux, parce qu'ils poſſedent plus l'art de la guerre qu'ils n'en ont la paſſion, n'ont été conquis qu'une fois ; & ce fut Charlemagne qui put les vaincre, mais non pas les ſoumettre. Ils obéirent à l'homme, dont l'eſprit ſupérieur à ſon ſiecle, ſut en dompter, en éclairer la barbarie ; mais ils ſecouerent le joug de ſes ſucceſſeurs. Cependant ils conſerverent à leur chef le titre d'Empereur ; mais ce n'étoit qu'un nom, puiſque la réalité de la puiſſance réſidoit preſqu'entiere dans les Seigneurs qui poſſédoient les terres. Le peuple qui, malheureuſement, a toujours été par-tout aſſervi, dépouillé, tenu dans la miſere par l'ignorance, & dans l'ignorance par la miſere, n'avoit aucune part au bienfait de la légiſlation. De ce renverſement de l'équilibre ſocial, qui tend, non à l'égalité des conditions & des fortunes, mais à la plus grande répartition des biens, ſe forma le gouvernement féodal, dont le caractere eſt l'anarchie. Chaque Seigneur vécut dans une entiere indépendance, & chaque peuple, ſous la tyrannie la plus abſolue. C'étoit l'effet inévitable d'un gouvernement où la monarchie étoit élective. Dans les Etats où elle étoit héréditaire, les peuples avoient, du moins, une digue, un recours permanent contre l'oppreſſion. L'autorité royale ne pouvoit s'étendre, ſans adoucir, pour quelque

temps, le ſort des vaſſaux, en affoibliſſant le pouvoir des Seigneurs.

Mais, en Allemagne, comme les grands profitoient de chaque interregne pour envahir & pour reſtreindre les droits de la puiſſance impériale, le gouvernement ne put que dégénérer. La force décida de tout, entre ceux qui portoient l'épée. Les terres & les hommes ne furent que des inſtruments ou des ſujets de guerre entre les propriétaires. Les crimes furent les armes de l'injuſtice. La rapine, le meurtre & l'incendie, paſſerent non-ſeulement en uſage, mais en droit. La ſuperſtition, qui avoit conſacré la tyrannie, fut obligée d'y mettre un frein. L'égliſe, qui donnoit un aſyle à tous les brigands, établit une treve entr'eux. On ſe mit ſous la protection des ſaints, pour ſe ſouſtraire à la fureur des nobles. Les cendres des morts pouvoient ſeules en impoſer à la férocité; tant le tombeau fait peur, même aux ames ſanguinaires.

Quand les eſprits, toujours effarouchés, furent diſpoſés au calme par la frayeur, la politique, qui ſe ſert également de la raiſon & des paſſions, des ténebres & des lumieres, pour gouverner les hommes, haſarda quelque amélioration dans le gouvernement. D'un côté, l'on affranchit pluſieurs habitants dans les campanes; de l'autre, on accorda des exemptions aux villes. Il y eut par-tout plus d'hommes libres. Les Empereurs, qui, pour être choiſis même par des Princes ignorants & féroces, devoient montrer des talents & des vertus, préparerent les voies à la réforme de la légiſlation.

Maximilien profita de tous les germes de bonheur que le temps & les événements avoient

amenés dans son siecle. Il abattit l'anarchie des grands. En France, en Espagne, on les avoit soumis aux Rois; en Allemagne, un Empereur les soumit aux loix. Sous le nom de paix publique, tout Prince peut être cité en justice. A la vérité, ces loix établies entre des lions ne sauvent point les agneaux : le peuple est toujours à la merci de ses maîtres, qui ne se sont obligés que les uns envers les autres. Mais comme on ne peut ni violer la paix publique, ni faire la guerre, sans encourir les peines d'un tribunal toujours ouvert, & appuyé de toutes les forces de l'Empire, les peuples sont moins sujets à ces irruptions subites, à ces hostilités imprévues, qui, troublant la propriété des Souverains, menaçoient continuellement la vie & la sûreté des sujets. La guerre, qui faisoit le droit, est soumise à des conditions qui temperent le carnage. Les cris de l'humanité percent jusques dans l'effusion du sang. C'est à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de la législation dans tous les Etats; des regles & des procédés dans la vengeance des nations; une certaine équité dans l'abus de la force; la modération au sein de la victoire; un frein à l'ambition de tous les Potentats; enfin, de nouveaux obstacles à la guerre, & de nouvelles facilités à la paix.

Cette heureuse constitution de l'Empire Germanique s'est perfectionnée avec la raison, depuis le regne de Maximilien. Cependant les Allemands eux-mêmes se plaignent, de ce que formant un corps de nation, ayant le même nom, parlant la même langue, vivant sous un même chef, jouissant des mêmes droits, étant liés par le même intérêt, leur Empire ne jouit ni de la tranquillité, ni de la force, ni de la considération qu'il devroit avoir.

Les cauſes de ce malheur ſe préſentent d'elles-mêmes. La premiere eſt l'obſcurité des loix. Les écrits ſur le droit public de l'Allemagne ſont ſans nombre ; & il n'y a que peu d'Allemands qui connoiſſent la conſtitution de leur patrie. Les membres de l'Empire ſe font tous repréſenter dans l'aſſemblée nationale, au-lieu qu'ils y ſiegoient autrefois eux-mêmes. L'eſprit militaire, qui eſt devenu général, a banni toute application des affaires, tout ſentiment généreux de patriotiſme, tout amour de ſes concitoyens. Il n'y a pas de Prince qui n'ait monté la magnificence de ſa cour ſur un ton plus grand que ſes moyens, & qui ne ſe permette les vexations les plus criantes pour ſoutenir ce faſte inſenſé. Après tout, rien ne contribue à la décadence de l'Empire, autant que l'agrandiſſement démeſuré de quelques-uns de ſes membres. Ces Souverains, devenus trop puiſſants, détachent leur intérêt particulier de l'intérêt général. Cette déſunion mutuelle des Etats fait que, dans les dangers communs, chaque Province reſte abandonnée à elle-même. Elle eſt obligée de plier ſous la loi du plus fort, quel qu'il ſoit ; & la conſtitution Allemande dégénere inſenſiblement en eſclavage ou en tyrannie.

L'Angleterre doit ſon génie national à ſa poſition géographique, & ſon Gouvernement à ſon caractere national. La nature l'appelloit à la mer, au commerce, à la liberté. Cette idole des ames fortes, qui les rend féroces dans l'état ſauvage, & fieres dans l'état civil, la liberté régna toujours dans le cœur & dans l'eſprit des Anglois, lors même qu'ils ignoroient encore ſes droits & ſes avantages.

C'eſt la nation qui connut la premiere l'in-

justice & le néant du pouvoir ecclésiastique, les limites de l'autorité royale, les abus du gouvernement féodal. C'est la nation qui fut la premiere soulever & rejetter ce triple fardeau d'oppression. Jusqu'au regne de Henri VIII, elle n'avoit combattu que pour le choix de ses tyrans; mais enfin, en les choisissant, elle se préparoit à les abattre un jour, à les punir ou à les chasser.

Cependant ses Rois se croyoient encore absolus, parce que tous ceux de l'Europe l'étoient. Le mot de monarchie trompa Jacques I. Il y attachoit une autorité sans limites. Il manifesta cette idée avec une franchise, une aveugle simplicité qui ne lui permit pas même de se défier assez de ses prétentions, pour les appuyer d'avance par la force. Ses courtisans & son clergé l'entretinrent dans cette illusion flatteuse : il y persévéra jusqu'à la fin. Il mourut plein de l'estime de lui-même, & méprisé de son peuple, qui connoissoit la foiblesse de ce Monarque, & prisoit ses propres forces.

Les Anglois, pour mettre fin aux vengeances, aux défiances, qui, après la fin tragique de Charles I, se seroient éternisées entre le trône & la nation, choisirent dans une race étrangere un Prince qui dut accepter enfin ce pacte social, que tous les Rois héréditaires affectent de méconnoître. Guillaume III reçut des conditions avec le sceptre, & se contenta d'une autorité établie sur la même base que les droits du peuple.

Sous les Stuards, le pouvoir & la liberté avoient été balottés par des orages continuels, entre les prérogatives de la couronne & les privileges de la nation. Depuis qu'un titre parlementaire ou national est le seul droit des Rois,

quelque faction qui tourmente le peuple, la force de la constitution prévaut toujours en sa faveur.

Le Gouvernement placé entre la monarchie absolue, qui est une tyrannie; la démocratie, qui panche à l'anarchie; & l'aristocratie, qui, flottant de l'une à l'autre, tombe dans les écueils de tous les deux: le Gouvernement mixte des Anglois, saisissant les avantages de ces trois pouvoirs, qui s'observent, se temperent, s'entr'aident, & se répriment, va de lui-même au bien nationnal. Cette constitution, qui, sans exemple dans l'antiquité, devroit servir de modele à la postérité, se soutiendra long-temps; parce qu'elle n'est pas l'ouvrage des mœurs & des opinions passagers, mais du raisonnement & de l'expérience.

Cependant les esprits sont sagement allarmés sur la durée d'un si bon Gouvernement. On ne craint pas les usurpations de la couronne. Le concours du Prince à la législation est trop foible, pour l'emporter sur les deux chambres du Parlement. Son droit de rejetter ou de consentir, n'est aujourd'hui qu'une formalité. Sa plus grande force est dans le pouvoir exécutif, qui réside en lui seul. Mais comme il n'a de ce pouvoir que le droit & l'exercice, sans en avoir les instruments & les moyens, il ne peut s'en prévaloir. S'il en abusoit une fois, il risqueroit de le perdre à jamais. L'argent vient des impôts, & les impôts du Parlement. La nation donne des subsides au Prince, qui rend ses comptes à la nation. Dès-lors le Parlement, sous les yeux duquel passent les revenus & les dépenses, est le véritable législateur. C'est lui qui ordonne les taxes, & qui

qui juge de leur emploi. Mais ſi le Prince eſt dans la dépendance des communes à cet égard, il a ſur elles un grand aſcendant; celui des graces & des faveurs.

Dans les monarchies, les Rois ſont corrompus; en Angleterre, ils corrompent. Un écrivain philoſophe & politique, qui connoît la conſtitution de ſon pays, dit que cette corruption eſt néceſſaire, pour arrêter la pente du Gouvernement vers la démocratie, & que le peuple deviendroit trop puiſſant, ſi le Roi n'achetoit les communes.

D'un autre côté, ſi créant les pairs à ſa volonté, le Prince élevoit les membres des communes les plus riches à de grands honneurs, il feroit pencher le Gouvernement à l'ariſtocratie. Mais comme il ne ſauroit prodiguer la pairie ſans l'avilir, & que d'ailleurs le commerce tiendra toujours les richeſſes dans la plus grande circulation, on ne verra guere les tréſors & les dignités s'accumuler & ſe réunir ſur quelques têtes; & il s'élevera des murmures, des troubles, même des ſéditions, pour le ſalut du peuple, avant que ce malheur arrive. L'intérêt de tout le corps dans la chambre des communes, eſt reſtreint par l'intérêt de chaque individu. Le Prince n'eſt pas aſſez riche pour les corrompre tous; il ne peut les acheter ouvertement ſans les déshonorer, ni les aſſervir ſans déchaîner le peuple. Il ſe trouvera toujours des Démagogues; & la nation en a beſoin pour veiller, accuſer, effrayer même le Parlement.

Cependant, ſi les jouiſſances du luxe venoient à pervertir entiérement les mœurs nationales; ſi l'amour des plaiſirs amolliſſoit le courage des

chefs & des Officiers dans les flottes & dans les armées ; si l'ivresse des succès momentanés, si les vaines idées d'une fausse grandeur exposoient la nation à des entreprises plus vastes que ses forces ; si elle se trompoit dans le choix de ses ennemis ou de ses alliés ; si elle perdoit ses colonies à force de les étendre ou de les gêner ; si l'amour du patriotisme ne s'exaltoit pas chez elle jusqu'à l'amour de l'humanité, elle seroit tôt ou tard asservie elle-même, & retomberoit dans ce néant des choses & des hommes, d'où elle n'est sortie qu'à travers des torrents de sang, & par les calamités de deux siecles de fanatisme & de guerre. Ce peuple ressembleroit à tant d'autres qu'il méprise, & l'Europe ne pourroit montrer à l'univers une nation dont elle osât s'honorer. Le despotisme, qui s'appesantit universellement sur les ames affaissées & dégradées, leveroit seul la tête au milieu de la ruine des arts, des mœurs, de la raison & de la liberté.

L'histoire des Provinces-Unies offre de grandes singularités. Le désespoir forma leur union. L'Europe, presqu'entiere, favorisa leur établissement. Elles avoient à peine triomphé des longs & puissants efforts de la Cour de Madrid, pour les remettre sous le joug, qu'elles mesurerent leurs efforts avec ceux des Bretons, & qu'elles déconcerterent les projets de la France. Elle donnerent ensuite un Roi à l'Angleterre, & dépouillerent l'Espagne des Provinces qu'elle possédoit en Italie & dans les Pays-Bas, pour les donner à l'Autriche. Depuis cette époque, la Hollande s'est dégoûtée d'une politique militaire. Elle ne s'occupe plus que de sa conservation ; mais peut-être avec trop peu d'énergie, de précautions & de vertu.

Son Gouvernement, quoique tracé d'avance ſur un plan réfléchi, n'eſt pas moins défectueux que ceux qui ſont l'ouvrage du haſard. Les ſept Provinces compoſent une eſpece d'heptarchie, dont les membres ſont trop indépendants l'un de l'autre. Dans la République, chaque Province eſt ſouveraine; dans les Provinces, les villes ne ſont point ſujettes. Alliances, paix, guerre, ſubſides, rien ne ſe fait que par les Etats généraux; & ceux-ci ne peuvent rien, ſans le conſentement des Etats-Provinciaux; ni cette aſſemblée, ſans la délibération des villes. Une ſouveraineté trop diſperſée, premier vice. Unanimité de ſuffrages, ſecond vice. Egalité de voix, troiſieme défaut. Sans égard à la différence de population & de grandeur, la Province de Hollande n'a pas plus de voix que celle d'Overyſſel, quoiqu'elle ſupporte vingt fois plus de charges publiques. Le ſuffrage d'Amſterdam n'a pas plus de poids que celui de la plus petite ville: ſource intariſſable de diſcorde. Si l'entêtement d'une ſeule Province trouble l'union, point de médiateur légal pour la rétablir: car le Stadhouder n'en eſt pas un.

Chargé de terminer les querelles religieuſes, ce Magiſtrat a, dès-lors, une influence dangereuſe, parce qu'il peut impliquer toutes les affaires de Religion dans celles d'Etat, & toutes les affaires d'Etat dans celles de Religion. Autoriſé à décider ſur les articles du traité d'union, quand il y a ſciſſion ou partage, le pouvoir de finir la diſcorde lui donne la facilité de la fomenter. Quelle carriere ouverte à ſon ambition!

Ces dangers firent ſupprimer le ſtadhoudérat vers le milieu du ſiecle dernier. Mais ceux qui

renverserent ce fantôme de tyrannie, marchoient insensiblement à une tyrannie réelle. Ils changerent la démocratie en olygarchie. Dès-lors les bourgeois de chaque ville perdirent les privileges de la liberté, avec le droit d'élire leurs Magistrats & de former leur sénat. Les Bourgmestres choisirent leurs Echevins, & s'emparerent des finances, dont ils ne rendirent compte qu'à leurs égaux ou à leurs clients. Les sénateurs s'arrogerent le droit de compléter leur corps. Ainsi la magistrature se resserra dans quelques familles, qui s'attribuerent un droit, comme exclusif, de députation aux Etats-Généraux. Chaque Province, chaque ville, tomba à la discrétion d'un petit nombre de citoyens, qui, partageant les droits & la dépouille du peuple, avoient l'art d'éluder ses plaintes, ou de prévenir la fureur de son mécontentement.

Ces attentats ont fait rétablir le Stadhoudérat dans la Maison d'Orange, & on l'a rendu héréditaire, même aux femmes. Mais un Stadhouder n'est qu'un Capitaine général. Cependant ce Magistrat, pour être utile à la République, devroit être tout entier à l'Etat. S'il avoit dans l'assemblée générale l'influence qu'il a dans le conseil de guerre, il ne lui resteroit d'autres intérêts que ceux de la patrie. Il seroit indifférent pour la guerre comme pour la paix.

Mais peut-être craint-on que le Stadhoudérat réunissant le pouvoir civil à la force militaire, cette dignité ne devînt un jour un instrument d'oppression. Rome est toujours citée pour exemple à tous nos Etats libres, qui n'ont rien de commun avec elle. Si le dictateur devint l'oppresseur de cette République, c'est qu'elle avoit opprimé toutes les nations; c'est que sa puissance

devoit périr par le glaive qui l'avoit fondée ; c'eſt qu'une nation composée de ſoldats, ne pouvoit échapper au deſpotiſme du Gouvernement militaire. Elle tomba ſous le joug, qui le croiroit ! parce qu'elle ne payoit point d'impôts. Les peuples conquis étoient ſeuls tributaires du fiſc. Les revenus publics devant être les mêmes après qu'avant la révolution, la propriété ne paroiſſoit pas être attaquée ; & le citoyen crut qu'il ſeroit aſſez libre, tant qu'il ſeroit le maître de ſes biens.

La Hollande, au contraire, gardera ſa liberté, parce qu'elle eſt ſujette à des impôts très-conſidérables. Elle ne peut conſerver ſon pays qu'à grands fraix. Le ſentiment de ſon indépendance lui donne ſeul une induſtrie proportionnée au poids de ces contributions, & à la patience d'en ſoutenir le fardeau. S'il falloit ajouter aux dépenſes énormes de l'Etat, celles qu'exige le faſte d'une cour ; ſi le Prince employoit à ſoudoyer les ſuppôts de la tyrannie, ce qu'il doit aux fondements d'une terre bâtie ſur la mer, il pouſſeroit bientôt les peuples au déſeſpoir.

L'habitant Hollandois, placé ſur une montagne, & découvrant au loin la mer s'élevant au-deſſus du niveau des terres de dix-huit à vingt pieds, qui la voit s'avancer en mugiſſant contre ces digues qu'il a élevées, rêve, & ſe dit ſecretement en lui-même : Tôt ou tard, cette bête féroce ſera la plus forte. Il prend en dédain un domicile auſſi précaire, & ſa maiſon en bois ou en pierre à Amſterdam, n'eſt plus ſa maiſon ; c'eſt ſon vaiſſeau qui eſt ſon aſyle, & peu-à-peu il prend une indifférence & des mœurs conformes à cette idée. L'eau eſt pour lui, ce qu'eſt le voiſinage des volcans pour d'autres peuples.

Si à ces causes physiques de l'affoiblissement de l'esprit patriotique, se joignoit la perte de la liberté, les Hollandois ne quitteroient-ils pas un pays qui ne peut être cultivé que par des hommes libres? Ce peuple négociant porteroit ailleurs son esprit de commerce avec son argent. Ses isles de l'Asie, ses comptoirs d'Afrique, ses colonies du nouveau monde, tous les ports de l'Europe, lui ouvriroient un asyle. Quel Stadhouder, quel Prince révéré chez un tel peuple, voudroit, oseroit en être le tyran?

Les François, avec une autre situation, ont un autre Gouvernement. Par quelles vicissitudes a-t-il passé? Toujours attachés à un Roi, parce qu'ils furent fondés par un Capitaine, l'esprit guerrier les préserva long-temps de l'esclavage politique. Cette franchise de courage; cette horreur de toute espece de lâcheté; ce cœur franc qu'ils tenoient des Germains, leur fit croire ou qu'ils étoient libres, ou qu'ils devoient l'être, même sous des Rois. Jaloux de cette idée d'eux-mêmes, la noblesse qui composa, pour ainsi dire, la nation, prétendit être indépendante, non-seulement du Monarque, mais de son propre corps. Chaque Seigneur forma dans le sein de l'Etat comme une république de sa famille & de ses vassaux. La France avoit un Gouvernement militaire impossible à définir, entre l'aristocratie & la monarchie, conservant tous les abus de ces deux polices, sans en avoir les vrais avantages. Une lutte perpétuelle entre les Rois & la noblesse, une alternative de prépondérance entre le pouvoir d'un seul & celui de plusieurs, cette sorte d'anarchie dura, presque sans intervalle, jusques vers le milieu du quinzieme siecle.

Alors changea le caractere des François, par une suite d'événements qui avoient changé la forme du Gouvernement. La guerre, que les Anglois, unis ou soumis aux Normands, n'avoient cessé de faire à ce Royaume depuis deux ou trois cents ans, y répandit l'allarme, & fit de grands ravages. Les victoires de l'ennemi, la tyrannie des grands, tout fit desirer à la nation que le Prince devînt assez puissant pour chasser les étrangers & soumettre les Seigneurs. Pendant que des Rois sages & belliqueux travailloient à ce grand ouvrage, il naquit une nouvelle génération. Chacun, après le danger, se crut assez riche des droits qui étoient restés à son pere. On ne remonta pas jusqu'à l'origine du pouvoir des Rois, qui dérivoit de la nation; & Louis XI se trouva, sans de grands efforts, plus puissant que ses prédécesseurs.

Avant lui, l'histoire de France offre une complication d'Etats, tantôt divisés & tantôt unis. Depuis ce Prince, c'est l'histoire d'une grande monarchie. L'autorité de plusieurs tyrans est concentrée dans une même main. Le peuple n'en est pas plus libre; mais c'est une autre police. La paix est plus sûre au-dedans, & la guerre plus vigoureuse au-dehors.

Les guerres civiles, qui menent les peuples libres à l'esclavage, & les peuples esclaves à la liberté, n'ont fait en France qu'abaisser les grands, sans relever le peuple. Les ministres, qui seront toujours les hommes du Prince, tant que la nation n'influera pas dans le Gouvernement, ont tous vendu leurs concitoyens à leur maître; & comme le peuple, qui n'avoit rien, ne pouvoit rien perdre à cet asservissement, les Rois y ont trouvé d'autant plus de facilité, qu'il a toujours

été coloré d'un prétexte de police ou même de ſoulagement. L'antipathie que produit une exceſſive inégalité des conditions & des fortunes, a favoriſé tous les projets qui devoient aggrandir l'autorité royale. Les Princes ont eu la politique d'occuper la nation, tantôt de guerres au-dehors, tantôt de diſputes religieuſes au-dedans; de laiſſer diviſer les eſprits par les opinions, & les cœurs par les intérêts; de ſemer & d'entretenir des rivalités entre les divers ordres de l'Etat; de careſſer tour-à-tour chaque ambition par une apparence de faveur, & de conſoler l'envie naturelle du peuple par l'humiliation de toutes. La multitude, pauvre, dédaignée, en voyant ſucceſſivement abattre tous les corps puiſſants, a du moins aimé dans le Monarque, l'ennemi de ſes ennemis.

La nation, déchue par ſon inadvertence du privilege de ſe gouverner, n'a pas cependant encore ſubi tous les outrages du deſpotiſme. C'eſt que la perte de ſa liberté n'eſt pas l'ouvrage d'une révolution orageuſe & ſubite, mais de la lime de pluſieurs ſiecles. Le caractere national, qui a toujours influé dans l'eſprit des Princes & des Cours, ne fût-ce que par les femmes, a formé comme un balancement de puiſſance, qui, tempérant par les mœurs l'action de la force & la réaction des volontés, a prévenu ces éclats, ces violences, d'où réſulte, ou la tyrannie monarchique, ou la liberté populaire.

L'inconſéquence naturelle à l'eſprit d'une nation gaie & vive comme les enfants, a heureuſement prévalu ſur les ſyſtêmes de quelques miniſtres deſpotes. Les Rois ont trop aimé les plaiſirs, & en ont trop bien connu la ſource, pour ne pas dépoſer ſouvent ce ſceptre de fer,

qui auroit effrayé la ſociété, & diſſipé les frivoles amuſements dont ils étoient idolâtres. L'intrigue, qui les a toujours aſſiégés depuis qu'ils ont appellé les grands à la cour, n'a point ceſſé de renverſer les gens en place avec leurs projets. Comme le Gouvernement s'eſt altéré d'une maniere inſenſible, les ſujets ont conſervé une ſorte de dignité, dans laquelle le Monarque même ſembloit reſpecter la ſource ou l'effet de la ſienne propre. Il s'eſt trouvé longtemps le ſuprême légiſlateur, ſans vouloir ou pouvoir abuſer de toute ſa puiſſance. Arrêté par le ſeul nom des loix fondamentales de ſa nation, il a craint ſouvent d'en choquer les maximes. Il a ſenti qu'on avoit des droits à lui oppoſer. En un mot, il n'y a point eu de tyran, lors même qu'il n'y avoit plus de liberté.

Tels, & plus abſolus encore, ont été les Gouvernements d'Eſpagne & de Portugal, de Naples & de Piémont, toutes les petites Principautés d'Italie. Les peuples du Midi, ſoit pareſſe d'eſprit ou foibleſſe de corps, ſemblent être nés pour le deſpotiſme. L'Eſpagne, avec beaucoup d'orgueil; l'Italie, malgré tous les dons du génie, ont perdu tous les droits, toutes les traces de la liberté. Par-tout où la monarchie eſt illimitée, on ne peut aſſigner la forme du Gouvernement, puiſqu'elle varie, non-ſeulement avec le caractere de chaque Souverain, mais à chaque âge du même Prince. Ces Etats ont des loix écrites, ont des uſages & des corps privilégiés : mais quand le légiſlateur peut bouleverſer les loix & les tribunaux; quand ſon autorité n'a plus d'autre baſe que la force, & qu'il invoque Dieu pour ſe faire craindre, au-lieu de l'imiter pour ſe faire aimer; quand le droit ori-

ginel de la société, le droit inaliénable de la propriété des citoyens, les conventions nationales, les engagements du Prince sont en vain réclamés; enfin, quand le Gouvernement est arbitraire, il n'y a plus d'Etat : ce n'est plus que la terre d'un seul homme.

Dans ces sortes de pays, il ne se formera point des hommes d'Etat. Loin que ce soit un devoir de s'instruire des affaires publiques, c'est un crime, un danger, d'être éclairé sur l'administration. Là, comme dans le ministere de l'Eglise, la vocation s'appelle grace; on l'obtient par des prieres. La faveur de la Cour, le choix du Prince suppléent aux talents. Ce n'est pas qu'ils ne soient utiles; on en a besoin quelquefois pour servir, jamais pour commander. Aussi, dans ces contrées, le peuple finit par se laisser gouverner, pourvu qu'on le laisse dormir. Une seule législation mérite d'être observée dans ces belles régions de l'Europe; c'est le Gouvernement de Venise.

Une ville, grande, magnifique & riche, inexpugnable, sans enceinte & sans forteresses, domine sur soixante-douze isles. Ce ne sont pas des rochers & des montagnes élevés par le temps au sein d'une vaste mer; c'est plutôt une plaine morcelée & coupée en lagunes par les stagnations d'un petit golfe, sur la pente d'un terrein bas. Ces isles, séparées par des canaux, sont jointes aujourd'hui par des ponts. Les ravages de la mer les ont formées; les ravages de la guerres les ont peuplées vers le milieu du cinquieme siecle. Les habitants de l'Italie fuyant devant Attila, chercherent un asyle dans l'élément des tempêtes.

Les lagunes Vénitiennes ne composoient dans

les premieres temps, ni la même ville, ni la même république. Unies par un intérêt commun de commerce, ou plutôt par le besoin de se défendre, elles étoient, du reste, divisées en autant de gouvernements que d'isles, soumises chacune à son tribun.

De la pluralité des chefs, naquit la division des esprits & la destruction du bien public. Ces peuples élurent donc, pour ne faire qu'un corps, un Prince, qui, sous le nom de Duc ou de Doge, jouit long-temps de tous les droits de la souveraineté, dont il ne lui reste aujourd'hui que les marques. Les Doges furent élus par le peuple jusqu'en 1173, où les nobles s'étant emparés de toute l'autorité de la république, en nommerent le chef.

Le Gouvernement de Venise seroit le meilleur de tous, si l'aristocratie n'étoit peut-être le pire. Toutes les branches du pouvoir y sont distribuées entre les nobles, & balancées avec une harmonie admirable. Les grands y regnent sans bruit avec une sorte d'égalité, comme les étoiles brillent au firmament dans le silence de la nuit. Le peuple jouit de ce spectacle, & s'en contente avec du pain & des jeux. La distinction entre les Plébéïens & les Praticiens y choque moins que dans d'autres républiques, parce que les loix y veillent sur-tout à réprimer, à épouvanter l'ambition des nobles. D'ailleurs, comme Venise avoit fondé sa prospérité sur son commerce, le peuple pouvoit s'y consoler de la perte du pouvoir, par l'espérance des richesses, où l'industrie & le travail le faisoient participer.

L'émulation qu'excita l'opulence chez cette nation maritime, la mit en état d'avoir de for-

tes armées. Le patriotisme, qui est naturel aux républiques, lui fournit des soldats. Le concours de lumieres qui résulte du Gouvernement de plusieurs, en fit un peuple politique avant tous les autres. Il sut former des ligues, il sut en détruire, & se maintenir contre les plus formidables Puissances. Mais depuis que la décadence de son commerce a diminué son action au-dehors, sa vigueur au-dedans, la République de Venise est tombée dans une circonspection pusillanime. Elle a pris, elle a renforcé le caractere national de toute l'Italie ombrageuse & défiante. Avec la moitié des trésors & des veilles, que lui a coûté depuis deux siecles sa neutralité, elle se seroit délivrée à jamais des dangers dont, à force de précautions, elle s'environne. Sa plus grande confiance est dans un inquisiteur, qui rode perpétuellement entre les individus, la hache levée sur le cou de quiconque osera dire, ou du bien, ou du mal, de l'administration. Le grand crime est la satyre ou l'éloge du Gouvernement. Le Sénateur de Venise, caché derriere une grille, dit à son sujet : *Qui es-tu, pour oser approuver notre conduite?* Un rideau se leve ; le pauvre Vénitien, tremblant, voit un cadavre attaché à une potence, & entend une voix redoutable qui lui crie de derriere la grille : *C'est ainsi que nous traitons notre apologiste ; retourne-t-en dans ta maison, & tais-toi.* La République de Venise se soutient encore par sa finesse. Une autre République en Europe se soutient par son courage : c'est la Suisse.

Les Suisses, connus dans l'antiquité sous le nom d'Helvétiens, ne devoient être subjugués, ainsi que les Gaulois & les Bretons, que par

César, le plus grand des Romains, s'il eût plus aimé Rome. Ils furent unis à la Germanie, comme Province Romaine, sous l'Empire d'Honorius. Les révolutions faciles & fréquentes, dans un pays tel que les Alpes, diviserent des peuplades, séparées par de grands lacs ou de grandes montagnes, en différentes Seigneuries. La plus considérable, occupée par la Maison d'Autriche, s'empara à la longue de toutes les autres. La conquête entraîna la servitude ; l'oppression amena la révolte ; & de l'excès de la tyrannie, sortit la liberté.

Treize cantons de paysans robustes, qui gardent presque tous les Rois de l'Europe, & n'en craignent aucun; qui sont mieux instruits de leurs vrais intérêts qu'aucune autre nation ; qui forment le peuple le plus sensé de notre politique moderne : ces treize cantons composent entr'eux, non pas une république comme les sept Provinces de la Hollande, ni une simple confédération comme le corps Germanique ; mais plutôt une ligue, une association naturelle d'autant de républiques indépendantes. Chaque canton a sa souveraineté, ses alliances, ses traités à part. La diete générale ne peut faire des loix, ni des réglements pour aucun.

Les trois plus anciens se trouvent liés directement avec chacun des douze autres. C'est par cette liaison de convenance, non de constitution, que si l'un des treize cantons se trouvoit attaqué, tous les autres marcheroient à son secours. Mais il n'y a point d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Ainsi les branches d'un arbre se trouvent liées entr'elles, sans tenir immédiatement au tronc commun.

Cependant, l'union des Suisses fut inaltéra-

ble jusqu'au commencement du seizieme siecle. Alors la religion, ce lien de paix & de charité, vint les diviser. La réformation fendit en deux le corps Helvétique. L'Etat fut scié par l'Eglise. Toutes les affaires publiques se traitent dans les dietes particulieres de deux communions, Catholique & Protestante. Les dietes générales ne s'assemblent que pour conserver une apparence d'union. Malgré ce germe de dissention, la Suisse a joui de la paix, bien plus qu'aucun Etat de l'Europe.

Sous le Gouvernement Autrichien, l'oppression & les levées de la milice empêcherent la population de fleurir. Après la révolution, les hommes se multiplierent trop, en raison de la stérilité des rochers. Le corps Helvétique ne pouvoit grossir, sans crever; à moins qu'il ne fît des excursions au-dehors. Les habitants de ses montagnes devoient, comme les fleuves qui en descendent, s'épancher dans les plaines qui bordent les Alpes. Ces peuples se seroient détruits eux-mêmes, s'ils fussent restés isolés. Mais l'ignorance des arts, le manque de matieres pour les fabriques, le défaut d'argent pour attirer chez eux les denrées, ne leur ouvroient aucune issue pour l'aisance & l'industrie. Ils tirerent de leur population même un moyen de subsistance & de richesses, une source & une matiere de commerce.

Le Duc de Milan, maître d'un pays riche, qui étoit ouvert à l'invasion & difficile à défendre, avoit besoin de soldats. Les Suisses, comme ses voisins les plus forts, devoient être ses ennemis, s'ils n'étoient ses alliés, ou plutôt ses gardiens. Il s'établit donc entre ce peuple & le Milanez une sorte de trafic, où la

force devint l'échange de la richesse. La nation engagea successivement des troupes à la France, à l'Empereur, au Pape, au Duc de Savoie, à tous les Potentats d'Italie. Elle vendit son sang à des Puissances éloignées, aux nations les plus ennemies, à la Hollande, à l'Espagne, au Portugal; comme si ses montagnes n'étoient qu'une miniere d'armes & de soldats, ouverte à quiconque voudroit acheter des instruments de guerre.

Chaque canton traite avec la Puissance qui lui offre les meilleures capitulations. Il est libre aux sujet du pays d'aller faire la guerre au loin, chez quelque nation alliée. Le Hollandois est par état un citoyen du monde; le Suisse est par état un destructeur de l'Europe. Plus on cultive, plus on consomme de denrées, plus la Hollande gagne; plus il y a de batailles & de carnage, & plus la Suisse prospere.

C'est de la guerre, ce fléau inséparable du genre humain, sauvage ou policé, que les Républiques du corps Helvétique sont forcées de vivre & de subsister. C'est par-là qu'elles tiennent au-dedans le nombre des habitants en proportion avec l'étendue & le rapport de leurs terres, sans forcer aucun des ressorts du Gouvernement, sans gêner l'inclination d'aucun individu. C'est par ce commerce de troupes avec les Puissances belligérantes, que la Suisse s'est préservée de la néceffité des émigrations subites qui font les invasions, & de la tentation des conquêtes qui eût causé la ruine de la liberté de ces Républiques, comme elle perdit toutes les Républiques de la Grece.

Maintenant, si nous revenons sur nos pas, nous trouverons que tous les Gouvernements de

l'Europe sont compris sous quelqu'une des formes que nous avons décrites, & qui sont diversement modifiées, par la situation locale, la masse de la population, l'étendue du territoire, l'influence des opinions & des occupations, les relations extérieures & la vicissitude des événements, qui agissent sur l'organisation des corps politiques, comme l'impression des fluides environnants agit sur les corps physiques.

Ne croyez pas, comme on le dit souvent, que les Gouvernements soient à-peu-près les mêmes, sans autre différence que celle du caractere des hommes qui gouvernent. Cette maxime est peut-être vraie dans les Gouvernements absolus, chez les nations qui n'ont pas en elles-mêmes le principe de leur volonté. Elles prennent le pli que le Prince leur donne : élevées, fieres & courageuses sous un Monarque actif, amoureux de la gloire ; indolentes & mornes sous un Roi superstitieux ; pleines d'espérance ou de crainte, sous un jeune Prince ; de foiblesse & de corruption sous un vieux despote ; ou plutôt alternativement confiantes & lâches, sous les ministres que l'intrigue suscite. Dans ces Etats, le Gouvernement prend le caractere de l'administration ; mais dans les Etats libres, l'administration prend le caractere du Gouvernement.

Quoi qu'il en soit de la nature & du ressort des constitutions qui gouvernent les hommes, l'art de la législation étant celui qui demande le plus de perfection, est aussi le plus digne d'occuper les meilleurs génies. La science du Gouvernement ne contient pas des vérités isolées, ou plutôt elle n'a pas un seul principe qui

qui ne tienne à toutes les branches d'adminiſtration.

L'Etat eſt une machine très-compliquée, qu'on ne peut monter ni faire agir ſans en connoître toutes les pieces. On n'en ſauroit preſſer ou relâcher une ſeule, que toutes les autres n'en ſoient dérangées. Tout projet utile pour une claſſe de citoyens ou pour un moment de criſe, peut devenir funeſte à toute la nation, & nuiſible pour un long avenir. Détruiſez ou dénaturez un grand corps; ces mouvements convulſifs, qu'on appelle coups d'Etat, agiteront la maſſe nationale, qui s'en reſſentira peut-être durant des ſiecles. Toutes les innovations doivent être inſenſibles, naître du beſoin, être inſpirées par une ſorte de cri public, ou du moins s'accorder avec le vœu général. Anéantir ou créer tout-à-coup, c'eſt empirer le mal & corrompre le bien. Agir ſans conſulter la volonté générale, ſans recueillir, pour ainſi dire, la pluralité des ſuffrages dans l'opinion publique, c'eſt aliéner les cœurs, les eſprits, tout décréditer, même le bon & l'honnête.

L'Europe auroit à deſirer que les Souverains, convaincus de la néceſſité de perfectionner la ſcience du Gouvernement, vouluſſent imiter un établiſſement de la Chine. Dans cet Empire, on diſtingue les miniſtres en deux claſſes, celle des *penſeurs* & celles des *ſigneurs*. Tandis que la derniere eſt occupée du détail & de l'expédition des affaires, la premiere n'a d'autre travail que de former des projets, ou d'examiner ceux qu'on lui préſente. C'eſt la ſource de tous ces réglements admirables, qui font régner à la Chine la légiſlation la plus ſavante, par l'adminiſtration la plus ſage. Toute l'Aſie eſt ſous

le deſpotiſme ; mais en Turquie, en Perſe, c'eſt le deſpotiſme de l'opinion par la Religion ; à la Chine, c'eſt le deſpotiſme des loix par la raiſon. Chez les Mahométans, on croit à l'autorité divine du Prince : chez les Chinois, on croit à l'autorité naturelle de la loi raiſonnée. Mais dans ces Empires, c'eſt la perſuaſion qui meut les volontés.

Dans l'heureux état de police & de lumiere où l'Europe eſt parvenue, on ſent bien que cette conviction des eſprits, qui opere une obéiſſance libre, aiſée & générale, ne peut venir que d'une certaine évidence de l'utilité des loix. Si les Gouvernements ne veulent pas ſoudoyer des *penſeurs*, qui peut-être deviendroient ſuſpects ou corrompus dès qu'ils ſeroient mercenaires, qu'ils permettent du moins aux eſprits ſupérieurs de veiller en quelque ſorte ſur le bien public. Tout écrivain de génie, eſt magiſtrat né de ſa patrie. Il doit l'éclairer, s'il le peut. Son droit, c'eſt ſon talent. Citoyen obſcur ou diſtingué, quels que ſoient ſon rang ou ſa naiſſance, ſon eſprit, toujours noble, prend ſes titres dans ſes lumieres. Son tribunal, c'eſt la nation entiere ; ſon juge eſt le public, non le deſpote qui ne l'entend pas, ou le miniſtre qui ne veut pas l'écouter.

Toutes ces vérités ont leurs limites, ſans doute : mais il eſt toujours plus dangereux d'étouffer la liberté de penſer, que de l'abandonner à ſa pente, à ſa fougue. La raiſon & la vérité triomphent de l'audace des eſprits ardents, qui ne s'emportent que dans la contrainte, & ne s'irritent que de la perſécution. Rois & miniſtres, aimez le peuple, aimez les hommes, & vous ſerez heureux. Ne craignez alors ni les

esprits libres & chagrins, ni la révolte des méchants. Celle des cœurs est bien plus dangereuse : car la vertu s'aigrit & s'indigne jusqu'à l'atrocité. Caton & Brutus étoient vertueux ; ils n'eurent à choisir qu'entre deux grands attentats, le suicide, ou la mort de César.

Souvenez-vous que l'intérêt du Gouvernement n'est que celui de la nation. Quiconque divise en deux cet intérêt si simple, le connoît mal, & ne peut qu'y préjudicier.

Un bon Gouvernement peut quelquefois faire des mécontents : mais quand on fait beaucoup de malheureux sans aucune sorte de prospérité publique, c'est alors que le Gouvernement est vicieux de sa nature.

Le genre humain est ce qu'on veut qu'il soit ; c'est la maniere dont on le gouverne, qui le décide au bien ou au mal.

Un Etat ne doit avoir qu'un objet ; & cet objet est la félicité publique. Chaque Etat a sa maniere d'aller à ce but ; & cette maniere est son esprit, son principe, auquel tout est subordonné.

Un peuple ne sauroit avoir d'industrie pour les arts, ni de courage pour la guerre, sans confiance & sans amour pour le Gouvernement. Mais dès que la crainte a rompu tous les autres ressorts de l'ame, une nation n'est plus rien, un Prince est exposé à mille entreprises au-dehors, à mille dangers au-dedans. Méprisé de ses voisins, haï de ses sujets, il doit trembler jour & nuit sur le sort de son Royaume & sur sa propre vie. C'est un bonheur pour une nation, que le commerce, les arts & les sciences y fleurissent. C'est même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la ty-

rannifer. Rien n'eſt ſi facile à conduire que des eſprits juſtes; mais rien ne hait autant qu'eux, la violence & la ſervitude. Donnez des peuples éclairés aux Monarques; laiſſez les brutes aux deſpotes.

Le deſpotiſme s'éleve avec des ſoldats, & ſe diſſout par eux. Dans ſa naiſſance, c'eſt un lion qui cache ſes griffes, pour les laiſſer croître. Dans ſa force, c'eſt un frénétique qui déchire ſon corps avec ſes bras. Dans ſa vieilleſſe, c'eſt Saturne qui, après avoir dévoré ſes enfants, ſe voit honteuſement mutilé par ſa propre race.

Le Gouvernement peut ſe diviſer en légiſlation & en politique. La légiſlation agit au-dedans, & la politique au-dehors.

Politique.

Les peuples ſauvages & chaſſeurs ont plutôt une politique qu'une légiſlation. Gouvernés chez eux par les mœurs & l'exemple, ils n'ont des conventions ou des loix que de nation à nation. Des traités de paix ou d'ailliance font tout leur code.

Telles étoient à-peu-près les ſociétés des temps anciens. Séparés par des déſerts, ſans communication de commerce ou de voyages, ces peuples n'avoient que des intérêts du moment à démêler. Finir une guerre, en fixant les limites d'un Etat, c'étoient toutes leurs négociations. Comme il s'agiſſoit de perſuader une nation, & non de corrompre une Cour par les maîtreſſes ou les favoris du Prince, ils employoient des hommes éloquents; & le nom d'orateur étoit ſynonyme à celui d'ambaſſadeur.

Dans le moyen âge, où tout, juſqu'à la juſtice, ſe décidoit par la force, où le Gouvernement gothique diviſoit par les intérêts tous les petits Etats qu'il multiplioit par ſa conſtitu-

tion, les négociations n'avoient guere d'influence ſur des peuples iſolés & farouches, qui ne connoiſſoient d'autre droit que la guerre, ni des traités, que pour des treves ou des rançons.

Durant ce long période d'ignorance & de férocité, la politique fut toute concentrée à la Cour de Rome. Elle y étoit née des artifices, qui avoient fondé le Gouvernement des Papes. Comme les Pontifes influoient par les loix de la religion & par les regles de la hiérarchie, ſur un clergé très-nombreux que le proſélytiſme étendoit ſans ceſſe au loin dans tous les Etats chrétiens, la correſpondance qu'ils entretenoient avec les Evêques, établit de bonne-heure à Rome, un centre de communication de toutes ces Egliſes, ou de ces nations. Tous les droits étoient ſubordonnés à une religion qui dominoit excluſivement ſur les eſprits; elle entroit dans preſque toutes les entrepriſes, ou comme motif, ou comme moyen; & les Papes ne manquoient jamais, par les émiſſaires Italiens qu'ils avoient placés dans les prélatures de la chrétienté, d'être inſtruits de tous les mouvements, & de profiter de tous les événements. Ils y avoient le plus grand intérêt; celui de parvenir à la monarchie univerſelle. La barbarie des ſiecles où ce projet fut conçu, n'en obſcurcit point l'éclat & la ſublimité. Quelle audace d'eſprit, pour ſoumettre ſans troupes des nations toujours armées! Quel art, de rendre reſpectable & ſacrée la foibleſſe même du clergé! Quelle adreſſe à remuer, à ſecouer les trônes les uns après les autres, pour les tenir tous dans la dépendance! Un deſſein ſi profond & ſi vaſte ne pouvant s'exécuter qu'autant qu'il n'eſt pas manifeſté, ne ſauroit convenir à une monar-

chie héréditaire, où les paſſions des Rois & les intrigues des miniſtres, mettent tant d'inſtabilité dans les affaires. Ce projet, & le plan général de conduite qu'il exige, ne pouvoient naître que dans un Gouvernement électif, où le chef eſt pris dans un corps toujours animé du même eſprit, imbu des mêmes maximes; où une Cour ariſtocratique gouverne le Prince, plutôt qu'elle ne ſe laiſſe gouverner par lui.

Pendant que la politique Italienne épioit dans toute l'Europe, & ſaiſiſſoit les occaſions d'agrandir & d'affermir le pouvoir eccléſiaſtique, chaque Souverain voyoit avec indifférence les révolutions qui ſe paſſoient au-dehors. La plupart étoient trop occupés à cimenter leur autorité dans leurs propres Etats, à diſputer les branches du pouvoir aux différents corps qui en étoient en poſſeſſion, ou qui luttoient contre la pente naturelle de la monarchie au deſpotiſme : ils n'étoient pas aſſez maîtres de leur propre héritage, pour s'occuper des affaires de leurs voiſins.

Le quinzieme ſiecle fit éclore un autre ordre de choſes. Quand les Princes eurent raſſemblé leurs forces, ils voulurent les meſurer. Juſqu'alors les nations ne s'étoient fait la guerre que ſur leurs frontieres. Le temps de la campagne ſe paſſoit à aſſembler les troupes que chaque Baron levoit toujours lentement. C'étoient des eſcarmouches entre des partis, & non des batailles entre des armées. Quand un Prince, par des alliances ou des héritages, eut acquis des domaines en différents Etats, les intérêts ſe confondirent, & les peuples ſe brouillerent. Il fallut des troupes réglées à la ſolde du Monarque, pour aller défendre au loin des poſſeſſions

qui n'appartenoient pas à l'Etat. La Couronne d'Angleterre cessa d'avoir des Provinces au cœur de la France; mais celle d'Espagne acquit des droits en Allemagne, & celle de France forma des prétentions en Italie. Dès-lors toute l'Europe fut dans une alternative perpétuelle de guerre & de négociation.

L'ambition, les talents & les rivalités de Charles-Quint & de François I, donnerent naissance au systême actuel de la politique moderne. Avant ces deux Rois, les deux nations Espagnole & Françoise s'étoient disputé le Royaume de Naples, au nom des Maisons d'Arragon & d'Anjou. Leurs querelles avoient excité une fermentation dans toute l'Italie, & la République de Venise étoit l'ame de cette réaction intestine contre deux Puissances étrangeres. Les Allemands prirent part à ces mouvements, ou comme auxiliaires, ou comme intéressés. L'Empereur & le Pape s'y engagerent avec presque toute la Chrétienté. Mais François I & Charles-Quint attacherent à leur sort les regards, les inquiétudes & la destinée de l'Europe. Toutes les Puissances semblerent se partager entre deux maisons rivales, pour affoiblir tour-à-tour la dominante. La fortune seconda l'habileté, la force & la ruse de Charles-Quint. Plus ambitieux & moins voluptueux que François I, son caractere emporta l'équilibre, & l'Europe pencha de son côté, mais ne plia pas sans retour.

Philippe II, qui avoit bien toutes les intrigues, mais non les vertus militaires de son pere, hérita des projets & des vues de son ambition, & trouva des temps favorables à son aggrandissement. Il épuisa son Royaume d'hommes & de vaisseaux, même d'argent, lui qui avoit les mi-

nes du nouveau monde ; & laiſſa une monarchie plus vaſte, mais l'Eſpagne plus foible qu'elle n'avoit été ſous ſon pere.

Son fils crut renouer les chaînes de l'Europe, en s'alliant à la branche de ſa maiſon qui régnoit en Allemagne. Philippe II s'en étoit détaché par négligence ; Philippe III reprit ce fil de politique. Mais il ſuivit du reſte les principes erronés, étroits, ſuperſtitieux & pédanteſques de ſon prédéceſſeur. Au-dedans, beaucoup de formalités, mais point de regle, point d'économie. L'Egliſe ne ceſſa de dévorer l'Etat. L'inquiſition, ce monſtre informe, qui cache ſa tête dans les cieux, & ſes pieds dans les enfers, tarit la population dans ſa racine, tandis que les guerres & les colonies en moiſſonnoient la fleur. Au-dehors, toujours la même ambition, avec des moyens plus mal-adroits. Téméraire & précipité dans ſes entrepriſes, lent & opiniâtre dans l'exécution, Philippe III réunit tous les défauts qui ſe nuiſent, & font tout avorter, tout échouer. Il épuiſa le peu de vie & de vigueur qui reſtoit au tronc de la monarchie. Richelieu profita de cette foibleſſe de l'Eſpagne, de la foibleſſe du Roi qu'il maîtriſoit, pour remplir ſon ſiecle de ſes intrigues, & la poſtérité de ſon nom. L'Allemage & l'Eſpagne étoient comme liées par la Maiſon d'Autriche : à cette ligue, il oppoſa par contrepoids celle de la France avec la Suede. Ce ſyſtême auroit été l'ouvrage de ſon temps, s'il n'avoit pas été celui de ſon génie. Guſtave-Adolphe enchaîna tout le Nord à la ſuite de ſes victoires. L'Europe entiere concourut à l'abaiſſement de l'orgueil Autrichien ; & la paix des Pyrénées fit paſſer les honneurs de la prépondérance de l'Eſpagne à la France.

On avoit accusé Charles-Quint d'aspirer à la monarchie universelle; on accusa Louis XIV de la même ambition. Mais ni l'un ni l'autre ne conçut un projet si haut, si téméraire. Ils avoient tous les deux passionnement à cœur d'étendre leur Empire, en élevant leurs familles. Cette ambition est également naturelle aux Princes ordinaires, nés sans aucun talent, & aux Monarques d'un esprit supérieur, qui n'ont point de vertus ou de morale. Mais ni Charles-Quint, ni Louis XIV n'avoient cette détermination, cette impulsion de l'ame à tout braver, qui fait les héros conquérants : ils n'avoient rien d'Alexandre. Cependant on prit, l'on sema des allarmes utiles. On ne sauroit les concevoir, les répandre trop tôt, quand il s'éleve des puissances formidables à leurs voisins. C'est entre les nations sur-tout, c'est à l'égard des Rois, que la crainte opere la sûreté.

Quand Louis XIV voulut regarder autour de lui, peut-être dut-il être étonné de se voir plus puissant qu'il ne le croyoit. Sa grandeur venoit en partie du peu de concert qui régnoit entre les forces & les mesures de ses ennemis. L'Europe avoit bien senti le besoin d'un lien commun, mais n'en avoit pas trouvé le moyen. En traitant avec ce Monarque, fier des succès & vain des éloges, on croyoit gagner beaucoup que de ne pas tout perdre. Enfin, les insultes de la France multipliées avec ses victoires, la pente de ses intrigues à diviser tout, pour dominer seule ; le mépris pour la foi des traités, son ton de hauteur & d'autorité, acheverent de changer l'envie en haine, de répandre l'inquiétude. Les Princes même qui avoient vu sans ombrage ou favorisé l'accroissement de

ſa puiſſance, ſentirent la néceſſité de réparer cette erreur de politique, & comprirent qu'il falloit combiner & réunir entr'eux une maſſe de forces ſupérieures à la ſienne, pour l'empêcher de tyranniſer les nations.

Des ligues ſe formerent, mais long-temps ſans effet. Un ſeul homme ſut les conduire & les animer. Echauffé de cet eſprit public, qui ne peut entrer que dans les ames grandes & vertueuſes, ce fut un Prince, mais né dans une République, qui ſe pénétra pour l'Europe entiere de l'amour de la liberté, ſi naturel aux eſprits juſtes. Cet homme tourna ſon ambition vers l'objet le plus élevé, le plus digne du temps où il vivoit. Jamais ſon intérêt ne put le détourner de l'intérêt public. Avec un courage qui étoit tout à lui, il ſut braver les défaites qu'il prévoyoit; attendant moins de ſuccès de ſes talents militaires, qu'une heureuſe iſſue de ſa patience & de ſon activité politique. Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque la ſucceſſion au trône d'Eſpagne mit l'Europe en feu.

Depuis l'Empire des Perſes & celui des Romains, jamais une ſi riche proie n'avoit tenté l'ambition. Le Prince qui auroit pu la joindre à ſa couronne, ſeroit monté naturellement à cette monarchie univerſelle, dont le fantôme épouvantoit tous les eſprits. Il falloit donc empêcher que ce trône n'échût à une puiſſance déja formidable, & tenir la balance égale entre les Maiſons d'Autriche & de Bourbon, qui, ſeules, y pouvoient aſpirer par le droit du ſang.

Des hommes verſés dans la connoiſſance des mœurs & des affaires de l'Eſpagne, ont prétendu, ſi l'on en croit Bolingbrock, que, ſans

les hostilités que l'Angleterre & la Hollande exciterent alors, on eût vu Philippe V aussi bon Espagnol que les Philippes ses prédécesseurs, & que le Conseil de France n'auroit eu aucune influence sur l'administration d'Espagne; mais que la guerre faite aux Espagnols pour leur donner un maître, les obligea de recourir aux flottes & aux armées d'une couronne qui seule pouvoit les aider à prendre un Roi qui leur convînt. Cette idée profonde & juste a été confirmée par un demi-siecle d'expérience. Jamais le génie Espagnol n'a pu s'accommoder au goût François. L'espagne, par le caractere de ses habitants, semble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique.

Cependant les événements répondirent au vœu général. Les armées & les conseils de la quadruple alliance prirent un égal ascendant sur l'ennemi commun. Au-lieu de ces campagnes languissantes & malheureuses qui avoient éprouvé, mais non rebuté le Prince d'Orange, on vit toutes les opérations réussir aux confédérés. La France, à son tour, par-tout humiliée & défaite, touchoit à sa ruine, lorsque la mort de l'Empereur la releva.

Alors on sentit que l'Archiduc Charles venant à hériter de tous les Etats de la Maison d'Autriche, s'il joignoit les Espagnes & les Indes à ce grand héritage, surmonté de la couronne Impériale, auroit dans ses mains cette même puissance exorbitante que la guerre arrachoit à la Maison de Bourbon. Les ennemis de la France s'obstinoient cependant à détrôner Philippe V, sans songer à celui qui rempliroit sa place; tandis que les vrais politiques, malgré leurs triomphes, se lassoient d'une guerre, dont les succès

devenoient toujours des maux, quand ils cessoient d'être des remedes.

Cette diversité d'opinions brouilla les alliés; & cette dissention empêcha que la paix d'Utrecht n'eût pour eux tous les fruits qu'ils devoient se promettre de leurs prospérités. Les meilleures barrieres dont on pouvoit couvrir les Provinces des alliés, étoit de découvrir les frontieres de la France. Louis XIV avoit employé quarante ans à les fortifier, & ses voisins avoient vu tranquillement élever ces boulevards qui les menaçoient à jamais. Il falloit les démolir : car toute Puissance forte qui se met en défense, projette d'attaquer. Philippe resta sur le trône d'Espagne; & les bords du Rhin, la Flandre, resterent fortifiés.

Depuis cette époque, aucune occasion ne s'est présentée, pour réparer l'imprudence commise à la paix d'Utrecht. La France a toujours conservé sa supériorité dans le continent : mais la fortune en a souvent diminué les influences. Les bassins de la balance politique ne seront jamais dans un parfait équilibre, ni assez justes pour déterminer les dégrés de Puissance, avec une exacte précision. Peut-être même ce systême d'égalité n'est-il qu'une chimere. La balance ne peut s'établir que par des traités, & les traités n'ont aucune solidité, tant qu'ils ne sont faits qu'entre des Souverains absolus, & non entre des nations. Ces actes doivent subsister entre des peuples, parce qu'ils ont pour objet la paix & la sûreté qui sont leurs plus grands biens : mais un despote sacrifie toujours ses sujets à son inquiétude, & ses engagements à son ambition.

Mais ce n'est pas uniquement la guerre qui décide de la prépondérance des nations, com-

me on l'a cru jusqu'à nos jours; depuis un demi-siecle le commerce y a beaucoup plus influé. Tandis que les Puissances du continent mesuroient & partageoient l'Europe en portions inégales, que la politique, par ses ligues, ses traités & ses combinaisons, mettoit toujours en équilibre, un peuple maritime formoit, pour ainsi dire, un nouveau systême, & soumettoit par son industrie la terre à la mer; comme la nature l'y a soumise elle-même par ses loix. Elle créoit ou développoit ce vaste commerce qui a pour base une excellente agriculture, des manufactures florissantes, & les plus riches possessions des quatre parties du monde. C'est cette espece de monarchie universelle que l'Europe doit ôter à l'Angleterre, en redonnant à chaque Etat maritime la liberté, la puissance qu'il a droit d'avoir sur l'élément qui l'environne. C'est un systême de bien public, fondé sur l'équité naturelle. Ici, la justice est l'expression de l'intérêt général. On ne sauroit trop avertir les peuples de reprendre toutes leurs forces, & d'employer les ressources que leur offrent le climat & le sol qu'ils habitent, pour acquérir l'indépendance nationale & individuelle où ils sont nés.

Si les lumieres étoient assez répandues en Europe, & que chaque nation connût ses droits & ses vrais biens, ni le continent, ni l'Océan ne se feroient mutuellement la loi; mais il s'établiroit une influence réciproque entre les peuples de la terre & de la mer, un équilibre d'industrie & de puissance, qui les feroit tous communiquer ensemble pour l'utilité générale. Chacun cultiveroit & recueilleroit sur l'élément qui lui est propre. Les divers Etats auroient cette li-

berté d'exportation & d'importation qui doit régner entre les Provinces d'un même Empire.

Une grande erreur domine dans la politique moderne : c'eſt celle d'affoiblir, autant qu'on peut, ſes ennemis. Mais aucune nation ne peut travailler à la ruine des autres, ſans préparer & avancer ſon aſſerviſſement. Sans doute, il eſt des moments où la fortune offre tout-à-coup un grand accroiſſement de puiſſance à un peuple ; mais une proſpérité ſubite eſt peu durable. Souvent il vaudroit mieux ſoutenir des rivaux, que de les opprimer. Sparte refuſa de rendre Athenes eſclave ; & Rome ſe repentit d'avoir détruit Carthage.

Cette élévation de ſentiments, qui convient encore plus à des nations qu'à des Rois, épargneroit bien des crimes & des menſonges à la politique ; des épines & des tortures d'eſprit aux négociateurs. Aujourd'hui, la complication des affaires a rendu les négociations très-difficiles. La politique, ſemblable à l'inſecte inſidieux qui fabrique ſes filets dans l'obſcurité, a tendu ſa toile au milieu de l'Europe, & l'a comme attachée à toutes les Cours. On ne peut toucher à un ſeul fil, ſans les tirer tous. Le moindre Souverain a quelque intérêt caché dans les traités entre les grandes puiſſances. Deux petits Princes d'Allemagne ne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un domaine, ſans être croiſés ou ſecondés par les Cours de Vienne, de Verſailles ou de Londres. Il faut négocier des années entieres dans tous les cabinets, pour un léger arrondiſſement de terrein. Le ſang des peuples eſt la ſeule choſe qu'on ne marchande pas. Une guerre eſt décidée en deux jours, une paix traîne des années entieres. Cette lenteur dans les né-

gociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore au caractere des négociateurs.

La plupart sont des ignorants, qui traitent avec quelques hommes instruits. Il y a peut-être deux ou trois cabinets sages & judicieux en Europe. Tout le reste est livré à des intrigants, parvenus au maniement des affaires par les passions & les plaisirs honteux d'un maître & de ses maîtresses. Un homme arrive à l'administration, sans la connoître; prend le premier systême qu'on offre à son caprice; le suit sans l'entendre, avec d'autant plus d'entêtement qu'il y apporte moins de lumieres; renverse tout l'édifice de ses prédécesseurs, pour jetter les fondements du sien qui n'ira pas à hauteur d'appui. Le premier mot de Richelieu ministre, fut : *Le conseil a changé de maximes*. Ce mot qui se trouva bon une fois dans la bouche d'un seul homme, peut-être n'est-il pas un des successeurs de Richelieu qui ne l'ait dit ou pensé. Tous les hommes publics ont la vanité, non-seulement de mesurer le faste de leur dépense, de leur ton & de leur air, à la hauteur de leur place; mais aussi d'enfler l'opinion qu'ils ont de leur esprit, par l'influence de leur autorité.

Quand une nation est grande & puissante, que doivent être ceux qui la gouvernent? La cour & le peuple le disent, mais en deux sens bien opposés. Les ministres ne voyent dans leur place que l'étendue de leurs droits; le peuple n'y voit que l'étendue de leurs devoirs. Le peuple a raison; parce qu'enfin les devoirs & les droits de chaque Gouvernement, devroient être réglés par les besoins & les volontés de chaque nation. Mais ce principe de droit naturel n'est point applicable à l'état social. Com-

me les ſociétés, quelle que ſoit leur origine, ſont gouvernées preſque toutes par l'autorité d'un ſeul homme, les meſures de la politique ſont ſubordonnées au caractere des Princes.

Qu'un Roi ſoit foible & changeant, ſon Gouvernement variera comme ſes miniſtres, & ſa politique avec ſon Gouvernement. Il aura tour à tour des miniſtres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou ſinceres, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix; tels en un mot que la viciſſitude des intrigues les lui donnera. Un tel Gouvernement n'aura ni ſyſtême, ni ſuite dans ſa politique. Avec un tel Gouvernement, tous les autres ne pourront aſſeoir des vues & des meſures conſtantes. La politique alors ne peut qu'aller ſelon le vent du jour & du moment; c'eſt-à-dire, ſelon l'humeur du Prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés & des liaiſons ſubordondées à l'inſtabilité du miniſtere, ſous un regne foible & changeant.

Mais le ſort des nations & l'intérêt politique ſont bien différents dans les Gouvernements républicains. Là, comme l'autorité réſide dans la maſſe ou dans le corps du peuple, il y a des principes & des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut pas alors borner l'étendue d'un ſyſtême à la durée d'un miniſtere, ou à la vie d'un ſeul homme. L'eſprit général qui vit & ſe perpétue dans la nation, eſt la ſeule regle des négociations. Ce n'eſt pas qu'un citoyen puiſſant, un démagogue éloquent, ne puiſſe entraîner quelquefois un Gouvernement populaire dans un écart politique; mais on en revient aiſément. Là, les fautes ſont des leçons, comme les ſuccès. Ce

ſont

font des grands événements, & non des hommes, qui font époque dans l'histoire des Républiques. Il est inutile de vouloir surprendre un traité de paix & d'alliance par la ruse ou par l'intrigue, avec un peuple libre. Ses maximes le ramenent toujours à ses intérêts permanents, & tous les engagements y cedent à la loi suprême. Là c'est le salut du peuple qui fait tout, tandis qu'ailleurs c'est le bon plaisir du maître.

Ce contraste de maximes politiques a rendu suspectes ou odieuses les constitutions populaires, à tous les Souverains absolus. Ils ont craint que l'esprit républicain n'arrivât jusqu'à leurs sujets, dont tous les jours ils appesantissent de plus en plus les fers. Aussi s'apperçoit-on d'une conspiration secrete entre toutes les Monarchies, pour détruire & sapper insensiblement les Etats libres. Mais la liberté naîtra du sein de l'oppression. Elle est dans tous les cœurs : elle passera, par les écrits publics, dans les ames éclairées ; & par la tyrannie, dans l'ame du peuple. Tous les hommes sentiront enfin, & le jour du réveil n'est pas loin, ils sentiront que la liberté est le premier don du ciel, comme le premier germe de la vertu. Les instruments du despotisme en deviendront les destructeurs ; & les ennemis de l'humanité, ceux qui semblent aujourd'hui n'être armés que pour la combattre, combattront pour sa défense.

Guerre.

La guerre est de tous les temps & de tous les pays, comme la société ; mais l'art militaire ne se trouve que dans certains siecles & chez quelques peuples. Les Grecs l'instituerent, & vainquirent toutes les forces de l'Asie. Les Romains le perfectionnerent, & conquirent le monde.

Ces deux nations, dignes de commander à toutes les autres, puisqu'elles s'éleverent par le génie & la vertu, dûrent leur supériorité à l'infanterie, où l'homme seul est dans toute sa force. Les phalanges & les légions menerent partout la victoire sur leurs pas.

Lorsque la mollesse, plutôt que l'industrie, eut fait prévaloir la cavalerie dans les armées, Rome perdit de sa gloire & de ses succès. Malgré la discipline de ses troupes, elle ne put résister à des nations barbares qui combattoient à pied.

Cependant ces hommes demi-sauvages, qui, avec les seules armes & les seules forces de la nature, avoient soumis l'Empire le plus étendu & le plus policé de l'univers, ne tarderent pas à changer aussi leur infanterie en cavalerie. Celle-ci fut proprement appellée *la bataille*, ou l'armée. Toute la noblesse, qui possédoit seule les terres & les droits, ces appanages de la victoire, voulut monter à cheval; & la populace esclave fut laissée à pied, presque sans armes & sans honneur.

Dans un temps où le cheval faisoit la distinction du gentilhomme; où l'homme n'étoit rien, & le chevalier étoit tout; où les guerres n'étoient que des irruptions, & les campagnes qu'une journée; où l'avantage étoit dans la célérité des marches : alors la cavalerie décidoit du sort des armées. Durant le treizieme & le quatorzieme siecles, l'Europe n'avoit, pour ainsi dire, que de la cavalerie. L'adresse & la force des hommes ne se montroient plus à la lutte, au ceste, dans l'exercice des bras & dans tous les muscles du corps; mais dans les tournois, à manier un cheval, à pousser une lance

au galop. Ce genre de guerre, plus convenable à des Tartares errants qu'à des sociétés fixes & sédentaires, étoit un des vices du Gouvernement féodal. Une race de conquérants, qui portoit par-tout ses droits dans son épée ; qui mettoit sa gloire & son mérite dans ses armes ; qui n'avoit d'autre occupation que la chasse, ne pouvoit guere aller qu'à cheval, avec tout cet attirail d'orgueil & d'empire dont un esprit grossier devoit la surcharger. Mais des troupes d'une cavalerie pesamment armée, que pouvoient-elles pour attaquer & défendre des châteaux & des villes, où l'on étoit gardé par des murs & des eaux ?

C'est cette imperfection de l'art militaire qui fit durer pendant des siecles une guerre sans interruption, entre la France & l'Angleterre. C'est faute de combattants, qu'on combattoit sans cesse. Il falloit des mois pour assembler, pour armer, pour mener en campagne des troupes qui n'y devoient rester que des semaines. Les Rois ne pouvoient convoquer qu'un certain nombre de vassaux, & à des temps marqués. Les Seigneurs n'avoient droit d'appeller à leur banniere que quelques tenanciers, à de certaines conditions. Les formes & les regles emportoient tout le temps à la guerre, comme elles consument tout l'argent dans les tribunaux de justice. Enfin, les François, las d'avoir éternellement à repousser les Anglois, semblables au cheval qui implore le secours de l'homme contre le cerf, se laisserent imposer le joug & le fardeau qu'ils portent aujourd'hui. Les Rois leverent, à leur solde, des troupes toujours subsistantes. Charles VII, après avoir chassé les Anglois avec des mercenaires, quand il licencia son

armée, conserva neuf mille hommes de cavalerie & seize mille hommes d'infanterie.

Ce fut-là l'origine de l'abaissement de la noblesse, & de l'accroissement de la monarchie; de la liberté politique de la nation au-dehors, mais de sa servitude civile au-dedans. Le peuple ne sortit de la tyrannie féodale, que pour tomber un jour sous le despotisme des Rois; tant le genre humain semble né pour l'esclavage! Il fallut assigner des fonds à la solde d'une milice; & les impôts devinrent arbitraires, illimités, comme le nombre des soldats. Ceux-ci furent distribués dans les différentes places du Royaume, sous prétexte de couvrir les frontieres contre l'ennemi; mais, au fond, pour contenir & opprimer les sujets. Les Officiers, les Commandants, les Gouverneurs, furent des instruments toujours armés contre la nation même. Ils cesserent de se regarder, eux & leurs soldats, comme des citoyens de l'Etat dévoués uniquement à la défense des biens & des droits du peuple. Ils ne connurent plus dans le Royaume que le Roi, prêts à égorger, en son nom, & leurs peres & leurs freres. Enfin, la milice nationale ne fut plus qu'une milice royale.

L'invention de la poudre, qui demanda de grandes dépenses & de grands préparatifs, des forges, des magasins, des arsenaux, mit plus que jamais les armes dans la dépendance des Rois, & acheva de donner l'avantage à l'infanterie sur la cavalerie. Celle-ci prêtoit au feu de l'autre le flanc de l'homme & du cheval. Un cavalier démonté, étoit un homme nul ou perdu; un cheval sans guide, portoit le trouble & le désordre par tous les rangs. L'artillerie & la mousqueterie faisoient, dans les esca-

drons, un ravage plus difficile à réparer que dans les bataillons. Enfin, les hommes pouvoient s'acheter & se discipliner à moins de fraix que les chevaux : c'est ce qui fit que les Rois eurent aisément des soldats.

C'est ainsi que l'innovation de Charles VII, funeste à ses sujets, du moins pour l'avenir, préjudicia, par son exemple, à la liberté de tous les peuples de l'Europe. Chaque nation eut besoin de se tenir en défense contre une nation toujours armée. La politique, s'il y en eût eu dans un temps où les arts, les lettres & le commerce n'avoient point encore ouvert la communication entre les peuples, la politique étoit que les Princes eussent attaqué tous à la fois celui qui s'étoit mis dans un état de guerre continuel. Mais au-lieu de l'obliger à poser les armes, ils les prirent eux-mêmes. Cette contagion gagna d'autant plus vîte, qu'elle paroissoit le seul remede au danger d'une invasion, le seul garant de la sécurité des nations.

Cependant on manquoit par-tout des connoissances nécessaires pour discipliner une infanterie, dont l'importance commençoit à se faire sentir. La maniere de combattre que les Suisses avoient employée contre les Bourguignons, les avoit rendus aussi fameux que formidables. Avec de pesantes épées & de longues hallebardes, ils avoient toujours renversé les chevaux & les hommes de la milice féodale. Impénétrables eux-mêmes, marchant en colonnes épaisses, ils abattoient tout ce qui les attaquoit, tout ce qu'ils rencontroient. Chaque Puissance voulut avoir de ces soldats. Mais les Suisses sentant le besoin qu'on avoit de leurs bras, & se faisant acheter trop cher, il fal-

lut ſe réſoudre à s'en paſſer, & composer partout une infanterie nationale, pour ne pas dépendre de ces troupes auxiliaires.

Les Allemands furent les premiers à recevoir une diſcipline qui ne demandoit que la force du corps, & la ſubordination des eſprits. Sortis d'une terre féconde en hommes & en chevaux, ils atteignirent preſque à la réputation de l'infanterie Suiſſe, ſans perdre l'avantage de leur cavalerie.

Les François, plus vifs, adopterent avec plus de peine & de lenteur, un genre de milice qui contraignoit tous les mouvements, & qui ſembloit exiger plus de patience que de fougue. Mais le goût de l'imitation & de la nouveauté prévalut chez une nation légere, ſur cette vanité qui eſt amoureuſe de ſes uſages.

Les Eſpagnols, malgré l'orgueil qu'on leur reproche, enchérirent ſur les Suiſſes, en perfectionnant la diſcipline de ce peuple guerrier. Ils compoſerent une infanterie qui fut tour-à-tour la terreur & l'admiration de l'Europe.

A meſure que l'infanterie augmentoit, ceſſoient par-tout l'uſage & le ſervice de la milice féodale, & la guerre s'étendoit de plus en plus. La conſtitution nationale n'avoit guere permis durant des ſiecles aux différents peuples, de franchir les barrieres de leurs Etats pour aller s'égorger. La guerre ne ſe faiſoit que ſur les frontieres, entre les peuples limitrophes. Quand la France & l'Eſpagne eurent eſſayé leurs armes à l'extrémité la plus reculée de l'Italie, il ne fut plus poſſible de convoquer le ban & l'arriere-ban des nations; parce que ce n'étoient pas réellement les peuples qui ſe faiſoient la guerre, mais les Rois avec leurs trou-

pes, pour la gloire de leur personne ou de leur famille, sans aucun égard au bien de leurs sujets. Ce n'est pas que les Princes ne tâchassent d'engager dans leurs querelles l'orgueil national des peuples; mais uniquement pour affoiblir ou pour soumettre cette indépendance, qui luttoit encore dans quelques corps, contre l'autorité absolue où ils s'étoient élevés par degrés.

Toute l'Europe fut en conbustion. On vit les Allemands en Italie; les Italiens en Allemagne; les François dans l'une & l'autre de ces régions; les Turcs devant Naples & devant Nice; les Espagnols tout à la fois, en Afrique, en Hongrie, en Italie, en Allemagne, en France & dans les Pays-Bas. Toutes ces nations, en aiguisant, en trempant leurs armes dans leur sang, se formerent dans la science de se battre & de se détruire, avec un ordre, une mesure infaillibles.

La religion mit aux prises les Allemands contre les Allemands, les François contre les François; mais sur-tout la Flandre avec l'Espagne. C'est dans les marais de la Hollande qu'échoua toute la fureur d'un Roi bigot & despote; d'un Prince superstitieux & sanguinaire; de deux Philippes & d'un Duc d'Albe. C'est dans les Pays-Bas qu'on vit une République sortir des gibets de la tyrannie & des bûchers de l'inquisition. Après que la liberté eut rompu ses chaînes, qu'elle eut trouvé son asyle dans l'Océan, elle éleva ses remparts sur le continent. Les Hollandois imaginerent les premiers l'art de fortifier les places : tant le génie & la création appartiennent aux ames libres. Leur exemple fut imité partout. Les grands Etats n'avoient besoin que de

fortifier leurs frontieres. L'Allemagne & l'Italie, partagées entre pluſieurs Princes, furent hériſſées d'un bout à l'autre de fortes citadelles. On n'y voyage point ſans trouver chaque ſoir des portes fermées & des ponts-levis à l'entrée des villes.

Tandis que la Hollande avoit perfectionné l'art de bâtir, d'attaquer & de défendre des places, la Suede formoit, pour ainſi dire, la ſcience militaire des campagnes. Guſtave-Adolphe poſſéda ſupérieurement l'art de la guerre, que les autres nations ont poſſédé par intervalle, mais que les Allemands ont toujours conſervé comme un appanage de leur climat. Ailleurs il reſte encore des ſoldats; mais l'Allemagne ſeule a des Généraux.

Louis XIV avança ſinguliérement cet art, qui s'exerçoit depuis cent ans. L'eſprit humain doit à ce Monarque l'uſage des habits uniformes, de porter la bayonnette au bout du fuſil; de ſervir l'artillerie avec avantage; de donner enfin au fer & au feu l'action la plus meurtriere.

Le Roi de Pruſſe a créé ſeul un nouvel art de diſcipliner les armées, de commander des batailles, & de les gagner lui-même. Ce Prince, qu'une autre nation auroit encore mieux ſervi, & ſans doute mieux loué qu'il n'a pu l'être de la ſienne; ce Roi, qui, depuis Alexandre, n'a point eu ſon égal dans l'hiſtoire pour l'étendue & la variété des talents; lui qui, ſans avoir été formé par des Grecs, a ſu former des Lacédémoniens; enfin, ce Roi qui mérita, plus que tout autre, d'attacher ſon nom à ſon ſiecle, comme un titre de grandeur & de rivalité avec les plus beaux ſiecles: le Roi de Pruſſe a changé les principes de la guerre, en donnant, en quel-

que ſorte, l'avantage aux jambes ſur les bras; c'eſt-à-dire, que par la rapidité de ſes évolutions & la célérité de ſes marches, il a toujours ſurpaſſé ſes ennemis, lors même qu'il ne les a pas vaincus. Toutes les nations de l'Europe ont été forcées de prendre ſes leçons, pour ne pas ſubir ſon joug. Il aura la gloire, puiſque ç'en eſt une, d'avoir élevé la guerre à un degré de perfection, dont elle ne peut heureuſement que deſcendre.

Ce n'eſt pas à lui, c'eſt à Louis XIV, qu'il faut attribuer cette exceſſive multiplication de troupes, qui nous offrent le ſpectacle de la guerre juſques dans le ſein de la paix. A l'exemple de ce Monarque, qui tint toujours ſur pied de nombreuſes levées, tous les Princes de l'Europe, grands ou petits, ont eu des corps de troupes, ſouvent plus onéreux aux ſujets par les fraix de leur ſolde, qu'utiles pour la défenſe de l'Etat. Quelques-uns des plus habiles ont mis ces troupes à la ſolde des grandes Puiſſances; &, par un double avantage, ils ont ſu tirer beaucoup d'argent pour un ſang qui étoit toujours vendu ſans être jamais verſé.

On parle des ſiecles de barbarie du Gouvernement féodal; & cependant la guerre étoit alors un état violent, un temps d'orage: aujourd'hui, c'eſt preſque un état naturel. La plupart des Gouvernements ſont ou deviennent militaires. La perfection même de la diſcipline en eſt une preuve. La ſûreté dans les campagnes, la tranquillité dans les villes, ſoit que les troupes y paſſent ou qu'elles y ſéjournent; la police qui regne autour des camps & dans les places de garniſon, annoncent bien que les armes ont un frein, mais que tout eſt ſoumis au pouvoir des armes.

Si l'on réprime la licence & le brigandage du soldat, les peuples payent cher cette sécurité, par la levée des taxes & des milices. Ce n'est pas uniquement par les batailles que les guerres sont funestes. Un million d'hommes tués ou perdus est peu de chose, auprès de cent millions d'ames que peut contenir l'Europe. Mais ce million est la fleur de la population, l'élite de la jeunesse, l'ame de la reproduction, le nerf de l'industrie & du travail. Mais pour entretenir & recrûter ce million de soldats, il faut surcharger toutes les classes de la société, qui, refoulant les unes sur les autres, écrasent la derniere, la plus nécessaire, celle des cultivateurs. L'accroissement des impôts & la difficulté des recouvrements, font mourir de faim & de misere ces mêmes familles, qui sont les meres & les nourrices des atteliers & des armées.

Second inconvénient : augmentation de soldats, diminution de courage. Peu d'hommes naissent propres à la guerre. Si l'on en excepte Lacédémone & Rome, où des citoyens, des femmes libres enfantoient des soldats ; où les enfants s'endormoient & s'éveilloient au bruit des fanfares & des chansons guerrieres ; où l'éducation dénaturoit les hommes, faisoit d'eux des êtres d'une nouvelle espece : tous les peuples n'ont jamais eu qu'un petit nombre de braves. Aussi, moins on en leve, plus ils valent. Autrefois chez nos peres, moins policés & plus forts que nous, les armées étoient beaucoup moins nombreuses que les nôtres, & les guerres plus décisives. Il falloit être noble ou riche, pour faire le service militaire. C'étoit un droit, un honneur, que de prendre les armes. On ne voyoit sous les drapeaux que des vo-

lontaires. Les engagements finissoient avec la campagne Un homme qui n'auroit pas aimé la guerre, pouvoit s'en retirer. D'ailleurs, il y avoit plus de cette chaleur de sang & de cette fierté de sentiments, qui fait le vrai courage. Aujourd'hui, quelle gloire de servir des despotes qui mesurent les hommes à la toise, les prisent par leur paye, les enrôlent par force ou par subtilité, les retiennent, les congédient comme ils les ont pris, sans leur consentement! Quel honneur d'aspirer au commandement des armées, sous la maligne influence des cours, où l'on donne & l'on ôte tout pour rien; où l'on éleve & l'on dégrade par caprice des hommes sans mérite & sans crimes! Aussi, hormis les Empires naissants & les moments de crise, plus il y a de soldats dans un Etat, plus la nation s'affoiblit; & plus un Etat s'affoiblit, plus on multiplie les soldats.

Troisieme inconvénient: la multiplication de la milice achemine au despotisme. Les troupes nombreuses, les places fortes, les magasins & les arsenaux, peuvent empêcher les invasions; mais en préservant un peuple des irruptions d'un conquérant, ils ne le sauvent pas des attentats d'un despote. Tant de soldats ne sont que tenir à la chaîne des esclaves tout faits. L'homme le plus foible est alors le plus fort. Comme il peut tout, il veut tout. Par les seules armes, il brave l'opinion & force les volontés. Avec des soldats, il leve des impôts; avec des impôts, il leve des soldats. Il croit exercer & manifester sa puissance, en détruisant ce qu'il a créé; mais il travaille dans le néant & pour le néant. Il refond perpétuellement sa milice, sans jamais retrouver une force nationale. C'est en vain

qu'il arme des bras toujours levés ſur la tête du peuple ; ſi ſes ſujets tremblent devant ſes troupes , ſes troupes fuiront devant l'ennemi. Mais alors la perte d'une bataille eſt celle d'un Royaume. Tous les cœurs aliénés volent d'eux-mêmes ſous un joug étranger, parce qu'avec un conquérant, il reſte de l'eſpérance, & qu'avec un deſpote, on ne ſent que la crainte. Quand les progrès du Gouvernement militaire ont amené le deſpotiſme, alors il n'y a plus de nation. Les troupes ſont bientôt inſolentes & déteſtées ; les familles ſe deſſechent & dépériſſent dans la ſtérilité de la miſere & du libertinage. L'eſprit de déſunion & de haine gagne entre tous les Etats, alternativement corrompus & flétris. Les corps ſe trahiſſent, ſe vendent, ſe dépouillent, & ſe livrent tour-à-tour les uns les autres aux verges du deſpote. Il les crible tous, il les vanne, il les preſſure dans ſa main, les dévore & les anéantit. Telle eſt la fin de cet art de la guerre, qui mene au Gouvernement militaire. Voyons quelle eſt l'influence de la marine.

Marine. Les anciens nous ont tranſmis preſque tous les arts , qui ſont reſſuſcités avec les lettres ; mais nous l'emportons ſur eux dans la marine militaire. Tyr & Sydon, Carthage & Rome, n'ont preſque vu que la Méditerranée ; & pour courir cette mer, il ne falloit que des radeaux, des galeres & des rameurs. Les combats alors pouvoient être ſanglants ; mais l'art de la conſtruction & de l'armement des flottes ne devoit pas être ſavant. Pour traverſer de l'Europe en Afrique, il ne falloit, pour ainſi dire, que des bateaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains : car ce furent preſque les ſeuls peuples qui rougirent la mer de leur ſang.

Les Athéniens & les Républiques de l'Asie, firent heureusement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuses eurent laissé la terre & la mer à des brigands & à des pirates, la marine resta durant douze siecles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces essaims de barbares, qui dévorerent le cadavre & le squelette de Rome, vinrent de la mer Baltique, sur des radeaux ou des pirogues, ravager & piller nos côtes de l'Océan; mais sans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages, mais des descentes qui se renouvelloient chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en course, & ne savoient guere se battre que sur terre.

Enfin, le hasard ou la Chine donna la boussole à l'Europe, & la boussole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils s'approchoient ou s'éloignoient du Nord, les enhardit à tenter les plus longues courses, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'astronomie apprirent à mesurer la marche des astres, à fixer par eux les longitudes, & à estimer à-peu-près de combien on avançoit à l'Est ou à l'Ouest. Dès-lors on devoit savoir à quelle hauteur, à quelle distance on se trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoissance des longitudes soit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une & l'autre eurent bientôt assez hâté les progrès de la navigation, pour faire éclore l'art de la guerre navale. Cependant, elle débuta par des galeres qui étoient en possession de la Méditerranée. La plus fameuse bataille de la marine moderne, fut celle de Le-

pante, qui fut livrée il y a deux cents ans, entre deux cents cinq galeres des Chrétiens, & deux cents soixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé, l'Italie seule avoit construit ce prodigieux armement; mais alors elle avoit le double du commerce, des richesses, de la population qui lui restent aujourd'hui. D'ailleurs, ces galeres n'étoient ni si longues, ni si larges que celles de nos jours, comme l'attestent encore d'anciennes carcasses qui se conservent dans l'arsenal de Venise. La chiourme consistoit en cent cinquante rameurs, & les troupes n'étoient que de quatre-vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Venise a de plus belles galeres, & moins de puissance, sur cette mer qu'elle épouse, & que d'autres sillonnent & labourent.

Mais les galeres étoient bonnes pour des forçats; il falloit de plus forts vaisseaux pour des soldats. L'art de la construction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II, Roi de toutes les Espagnes & des deux Indes, employa tous les chantiers d'Espagne & de Portugal, de Naples & de Sicile, qu'il possédoit alors, à construire des navires d'une grandeur, d'une force extraordinaires; & sa flotte prit le nom de l'*invincible Armada*. Elle étoit composée de cent trente vaisseaux, dont près de cent étoient les plus gros qu'on eût encore vus sur l'Océan. Vingt caravelles, ou petits bâtiments, suivoient cette flotte, voguoient & combattoient sous ses aîles. L'enflure Espagnole du seizieme siecle s'est prodigieusement appesantie sur une description exagérée & pompeuse de cet armement si formidable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admiration il y a deux siecles, serviroit de risée

aujourd'hui. Les plus grands de ces vaisseaux ne seroient que du troisieme rang dans nos escadres. Ils étoient si pesamment armés & si mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient presque se remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des temps orageux. Les matelots étoient aussi lourds que les vaisseaux étoient massifs, les pilotes presqu'aussi ignorants que les matelots.

Les Anglois, qui connoissoient déja toute la foiblesse & le peu d'habileté de leurs ennemis sur la mer, se reposerent du soin de leur défaite sur leur inexpérience. Contents d'éviter l'abordage de ces pesantes machines, ils en brûlerent une partie. Quelques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres désemparés. Une tempête survint. La plupart avoient perdu leurs ancres ; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jettés, les uns sur les côtes occidentales de l'Ecosse, les autres sur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette invincible flotte put retourner en Espagne, où son délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une consternation dont la nation ne se releva plus : abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit coûté trois ans de préparatifs, où ses forces & ses revenus s'étoient comme épuisés.

La chûte de la marine Espagnole fit passer le sceptre de la mer aux mains des Hollandois. L'orgueil de leurs anciens Tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la prospérité d'un peuple forcé, par l'oppression, à briser le joug des Rois. Lorsque cette République levoit la tête hors de ses marais, le reste de l'Europe étoit plongé dans les guerres civiles par le fanatisme. Dans tous les Etats, la persécution lui

préparoit des citoyens. L'inquiſition que la Maiſon d'Autriche vouloit étendre dans les pays de ſa domination; les bûchers que Henri II allumoit en France; les Emiſſaires de Rome que Marie appuyoit en Angleterre : tout concourut à donner à la Hollande un peuple immenſe de réfugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moiſſons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une ſubſiſtance par mer, dans le monde entier. Liſbonne, Cadix & Anvers, faiſoient preſque tout le commerce de l'Europe ſous un même Souverain, que ſa puiſſance & ſon ambition rendoient l'objet de la haine & de l'envie. Les nouveaux républicains, échappés à ſa tyrannie, excités par le reſſentiment & le beſoin, ſe firent corſaires, & ſe formerent une marine aux dépens des Eſpagnols & des Portugais, qu'ils déteſtoient. La France & l'Angleterre qui ne voyoient que l'humiliation de la Maiſon d'Autriche dans les progrès de la République naiſſante, l'aiderent à garder des conquêtes & des dépouilles, dont elles ne connoiſſoient pas encore tout le prix. Ainſi les Hollandois s'aſſurerent des établiſſements par-tout où ils voulurent porter leurs armes, s'affermirent dans leurs acquiſitions, avant qu'on pût en être jaloux, & ſe rendirent inſenſiblement les maîtres de tout le commerce par leur induſtrie, & de toutes les mers, par la force leurs eſcadres.

Les troubles domeſtiques de l'Angleterre favoriſerent quelque temps cette proſpérité, ſourdement acquiſe dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwel éveilla dans ſa patrie la jalouſie du commerce. Elle étoit naturelle à un peuple inſulaire. Partager avec lui l'empire de la mer, c'étoit

c'étoit le lui céder. Les Hollandois résolurent de le garder. Au-lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'exposerent courageusement à la guerre. Ils combattirent long-temps avec des forces inégales; & cette opiniâtreté contre les revers, leur conserva du moins une honorable rivalité. La supériorité dans la construction, dans la forme des vaisseaux, donna souvent la victoire à leurs ennemis; mais les vaincus ne firent point de pertes décisives.

Cependant ces longs & terribles combats avoient épuisé, du moins ralenti, la vigueur des deux nations, lorsque Louis XIV, voulant profiter de leur affoiblissement réciproque, aspira à l'empire des mers. En prenant les rênes de son Royaume, ce Prince n'avoit trouvé dans ses ports que huit ou neuf vaisseaux demi-pourris; encore n'étoient-ils ni du premier, ni du second rang. Richelieu avoit su jetter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine dont Henri IV & son ami Sully devoient pourtant avoir conçu le projet; mais tout ne pouvoit naître à la fois que dans le beau siecle de la nation Françoise. Louis, qui saisissoit du moins toutes les idées de grandeur qu'il n'enfantoit pas, établit un conseil de construction dans chacun des cinq ports qu'il ouvrit à la marine royale ou militaire. Il créa des chantiers & des arsenaux. En moins de vingt ans, la France eut cent vaisseaux de ligne.

Ses forces s'essayerent d'abord contre les Barbaresques, qui furent châtiés. Ensuite elles firent baisser le pavillon à l'Espagne. De là se mesurant avec les flottes, tantôt séparées, tantôt combinées, de l'Angleterre & de la Hollande,

preſque toujours elles emporterent l'honneur & l'avantage du combat. La premiere défaite mémorable qu'eſſuya la marine Françoiſe, fut en 1692, lorſqu'avec quarante vaiſſeaux, elle attaqua vis-àvis de la Hogue quatre-vingt-dix vaiſſeaux Anglois & Hollandois, pour donner à l'Angleterre un Roi qu'elle ne vouloit pas, & qui ne ſouhaitoit pas trop de l'être. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II ſentit un plaiſir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repouſſoit ; comme ſi dans ce moment l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans ſon cœur, ſur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ſes forces navales, qui ne ſe ſont pas rétablies.

L'Angleterre prit dès-lors une ſupériorité, qui l'a portée au comble de la proſpérité. Une nation, qui ſe voit aujourd'hui la premiere ſur toutes les mers, s'imagine aiſément qu'elle y a eu toujours de l'empire. Tantôt elle fait remonter ſa puiſſance maritime juſqu'au temps de Céſar ; tantôt elle veut avoir régné ſur l'Océan, du moins au neuvieme ſiecle. Peut-être un jour, les Corſes, qui ne ſont rien, quand ils ſeront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs faſtes, qu'ils ont toujours dominé ſur la Méditerranée. Telle eſt la vanité de l'homme ; il a beſoin d'agrandir ſon néant dans le paſſé comme dans l'avenir. La vérité ſeule, qui vit avant & après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ere chrétienne juſqu'au ſeizieme ſiecle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas beſoin, tant qu'ils furent les maîtres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorsque Henri VIII voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaisseaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick; mais sur-tout de Genes & de Venise, qui savoient seules construire & conduire une marine; qui fournissoient les navigateurs & les amiraux; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde est devenu si grand. Elisabeth eut besoin d'une force navale contre l'Espagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaisseaux, pour courir sur les ennemis de l'Etat. Cette permission forma des soldats matelots. La Reine alla voir un vaisseau qui avoit fait le tour du monde; elle y embrassa Drake, en le créant Chevalier. Elle laissa quarante-deux vaisseaux de guerre à ses successeurs. Jacques I & Charles I ajouterent quelques navires aux forces navales qu'ils avoient reçues avec le trône; mais les commandants de cette marine étoient pris dans la noblesse, qui, contente des honneurs, laissoit les travaux à des pilotes. L'art ne faisoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuards, avoit peu de nobles. Les vaisseaux de ligne furent donnés à des Capitaines d'une naissance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnerent, ils illustrerent la marine Angloise.

Charles II, en remontant sur le trône, la trouva forte de cinquante-six vaisseaux. Elle s'augmenta sous son regne, jusqu'au nombre de quatre-vingt-trois bâtiments, dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce Prince. Mais Jacques II, son frere, la rétablit dans son premier éclat, l'é-

leva même à plus de ſplendeur. Grand Amiral avant d'être Roi, il avoit inventé l'art de commander la manœuvre ſur les flottes, par les ſignaux des pavillons. Heureux, s'il avoit mieux entendu l'art de gouverner un peuple libre! Quand le Prince d'Orange, ſon gendre, prit ſa couronne, la marine Angloiſe étoit compoſée de cent ſoixante-trois vaiſſeaux de toute grandeur, armés de ſept mille canons, & montés par quarante-deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre ſe croit en état de balancer ſeule par ſes forces navales, toute la marine de l'Univers. Cette Puiſſance eſt ſur mer, ce qu'étoit Rome ſur la terre, quand elle tomba de ſa grandeur.

La nation Angloiſe regarde ſa marine comme le rempart de ſa ſûreté, comme la ſource de ſes richeſſes. C'eſt dans la paix, comme dans la guerre, le pivot de ſes eſpérances. Auſſi leve-t-elle, & plus volontiers, & plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépenſe, aucune reſſource de politique, pour avoir des hommes de mer.

Elle y employe d'abord l'attrait des récompenſes. Le Parlement, en 1744, déclara que toutes les priſes que feroit un vaiſſeau de guerre, appartiendroient aux officiers & à l'équipage du navire vainqueur. Il accorda de plus cinq livres ſterlings de gratification à chaque Anglois qui, dans le combat, ſe ſeroit élancé ſur le navire ennemi, pris ou coulé à fond. A l'appât du gain, le Gouvernement ajoute les voies de la force, ſi la néceſſité l'exige. Dans les temps de guerre, on enleve les matelots de la marine marchande.

Rien n'eſt plus contraire en apparence à la liberté nationale, que ces coups d'autorité qui frappent à la fois ſur les hommes & ſur le commerce. Cependant quand ces actes de violence n'ont lieu qu'en conſéquence des beſoins de la République, on ne peut les regarder comme des attentats contre la liberté; parce qu'ils ont pour objet la ſûreté publique, l'intérêt particulier de ceux même qui paroiſſent en être les victimes; & que l'état de ſociété exige que chaque volonté particuliere ſoit ſoumiſe à la volonté générale. D'ailleurs, les mariniers reçoivent du Gouvernement la même paye qu'ils obtiendroient du négociant; ce qui acheve de juſtifier cette voie de contrainte, voie qui eſt toujours la plus utile à l'Etat. Le matelot n'eſt à la charge du public, que lorſqu'il le ſert. Les expéditions en ſont plus ſecretes & plus promptes; les équipages ne ſont jamais oiſifs. Enfin, fût-ce un inconvénient, eſt-il pire que la ſervitude perpétuelle où les claſſes tiennent les matelots de toute l'Europe?

La marine eſt un nouveau genre de puiſſance, qui doit changer la face du monde. Elle a fait tomber l'ancien ſyſtême d'équilibre. L'Allemagne, qui tenoit la balance entre les Maiſons d'Autriche & de Bourbon, l'a cédée à l'Angleterre. C'eſt cette iſle qui diſpoſe aujourd'hui du continent. Comme elle eſt voiſine, par ſes vaiſſeaux, de tous les pays qui tiennent à la mer, elle peut faire du bien & du mal à plus d'Etats. Elle a donc plus d'alliés, plus de conſidération & d'influence. C'eſt elle qui domine en Amérique; parce qu'elle y poſſede des hommes & des arts, au-lieu d'or & de matieres de luxe. Elle ſeule eſt le levier du monde. Voyez

comme elle prépare les révolutions ; comme elle promene ſur ſes flottes le deſtin des nations ! On l'accuſe de vouloir être ſeule maîtreſſe de la mer & du commerce. Cet empire, dont elle pourroit s'emparer pour un moment peut-être, entraîneroit ſa perte. La monarchie univerſelle des mers, n'eſt pas un projet moins vain que celle de la terre.

La France crie & répete qu'il faut établir un équilibre de puiſſance ſur mer : mais on la ſoupçonne de n'y vouloir point de maîtres, pour n'avoir plus de rivaux ſur le continent ; du moins elle n'a perſuadé juſqu'à préſent que l'Eſpagne. C'eſt un bonheur pour l'Europe, que les forces de la mer faſſent une diverſion à celles de la terre. Une Puiſſance qui a des côtes à garder, ne peut aiſément franchir les barrieres de ſes voiſins. Il lui faut des préparatifs immenſes, des troupes innombrables, des arſenaux de toute eſpece, une double proviſion de moyens & de reſſources, pour exécuter des projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande ſécurité au-dedans, d'une influence prépondérante au-dehors. Ses guerres ne ſont peut-être ni moins fréquentes, ni moins ſanglantes ; mais elle en eſt moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y ſont conduites avec plus de concert, de combinaiſon, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les ſyſtêmes. Il y a plus d'efforts, & moins de ſecouſſes. Toutes les paſſions des hommes y ſont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés phyſiques & morales. Quel eſt-il ? Le commerce.

Commerce.

Si la navigation eſt née de la pêche, comme

la guerre de la chaſſe, la marine eſt ſortie du commerce. On a d'abord voyagé ſur mer, pour poſſéder ; on a conquis un monde, pour enrichir l'autre. Cet objet de conquête a fondé le commerce ; & pour ſoutenir le commerce, il a fallu des forces navales, qui ſont elles-mêmes le produit de la navigation marchande. Les Phéniciens, ſitués ſur les bords de la mer aux confins de l'Aſie & de l'Afrique, pour recevoir & répandre toutes les richeſſes de l'ancien monde ; les Phéniciens ne fonderent des colonies, ne bâtirent des villes que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditerranée ; à Carthage, ils jetterent les fondements d'une République qui commerça par l'Océan ſur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs ſuccéderent aux Phéniciens ; les Romains aux Carthaginois & aux Grecs : ils furent les maîtres de la mer comme de la terre ; mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux en Italie, toutes les richeſſes de l'Afrique, de l'Aſie & du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna, pour ainſi dire, à ſa ſource vers l'Orient. C'eſt-là qu'il ſe fixa, tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'Empire fut diviſé : les armes & la guerre reſterent dans l'Occident ; mais l'Italie conſerva du moins une communication avec le Levant, où couloient toujours les tréſors de l'Inde.

Les croiſades épuiſerent en Aſie toutes les fureurs de zele & d'ambition, de guerre & de fanatiſme qui circuloient dans les veines des Européens : mais elles rapporterent en Europe le goût du luxe Aſiatique ; & elles racheterent par un germe de commerce & d'induſtrie, le ſang

& la population qu'elles avoient coûté. Trois siecles de guerre & de voyages en Orient donnerent à l'inquiétude de l'Europe, un aliment dont elle avoit besoin pour ne pas périr d'une sorte de consomption interne : ils préparerent cette effervescence de génie & d'activité qui, depuis, s'exhala & se déploya dans la conquête & le commerce des Indes Orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tenterent de doubler l'Afrique, mais pas à pas. Ils s'emparerent successivement de toutes les pointes, de tous les ports qui devoient les conduire au cap de Bonne-Espérance. Ils employerent quatre-vingts ans à se rendre maîtres de toute la côte occidentale, où finit ce grand cap. En 1497, Vasco de Gama franchit cette barriere; & remontant la côte orientale de l'Afrique, il alla, par un trajet de douze cents lieues, aboutir à la côte de Malabar, où devoient fondre les trésors des plus riches pays de l'Asie. Ce fut-là le théâtre des conquêtes des Portugais.

Tandis que cette nation avoit les marchandises, l'Espagne s'emparoit de ce qui les achete, des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non-seulement un véhicule, mais encore une matiere de commerce. Ils attirerent d'abord tout le reste, & comme signe, & comme marchandise. Toutes les nations en avoient besoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouissances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du Midi de l'Europe, changea la face & la direction du commerce, en même-temps qu'il en étendit les limites.

Cependant les deux nations conquérantes des

deux Indes négligerent les arts & la culture. Penſant que l'or devoit tout leur donner, ſans ſonger au travail qui ſeul attire l'or ; elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'induſtrie qu'elles perdoient, valoit mieux que les richeſſes qu'elles acquéroient ; & ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Eſpagnols devinrent ou reſterent pauvres avec tout l'or du monde ; les Hollandois furent bientôt riches, ſans terres & ſans mines. C'eſt une nation au ſervice de toutes les autres ; mais qui s'eſt louée à très-haut prix. Dès qu'elle ſe fut réfugiée au ſein de la mer, avec l'induſtrie & la liberté, qui ſont ſes dieux tutélaires, elle s'apperçut qu'elle n'avoit pas même aſſez de terre pour nourrir le ſixieme de ſa population. Alors, elle jetta les yeux ſur la face du globe, & ſe dit à elle-même : » Mon do» maine eſt le monde entier ; j'en jouirai par » ma navigation & mon commerce. Toutes les » terres fourniront à ma ſubſiſtance ; tous les » peuples à mon aiſance ». Entre le Nord & le Midi de l'Europe, elle prit la place de la Flandre dont elle s'étoit détachée, pour n'appartenir qu'à elle-même. Bruges & Anvers avoient attiré l'Italie & l'Allemagne dans leurs ports ; la Hollande devint à ſon tour l'entrepôt de toutes les Puiſſances, riches ou pauvres, mais commerçantes. Non contente d'appeller les autres nations, elle alla chez elles acheter de l'une ce qui manquoit à l'autre ; apporter au Nord les ſubſiſtances du Midi ; vendre aux Eſpagnols des navires pour des cargaiſons, échanger ſur la Baltique du vin pour du bois. Elle imita les intendants & les fermiers des grandes maiſons, qui, par le gain & les profits qu'ils y font, ſe

mettent en état de les acheter tôt ou tard. C'eſt, pour ainſi dire, aux fraix de l'Eſpagne & du Portugal, que la Hollande vint à bout d'enlever à ces Puiſſances une partie de leurs conquêtes dans les deux Indes, & preſque tout le profit de leurs colonies. Elle ſut endormir la pareſſe de ces conquérants ſuperbes ; & par ſon activité, ſa vigilance, ſurprendre la clef de leurs tréſors dont elle ne leur laiſſoit que la caſſette, qu'elle avoit ſoin de vuider à meſure qu'ils la rempliſſoient. C'eſt ainſi qu'un peuple roturier ruina des peuples Gentils hommes ; mais au jeu le plus honnête & le plus légitime qui ſoit dans les combinaiſons de la fortune.

Tout favoriſa la naiſſance & les progrès du commerce de la République : ſa poſition ſur les bords de la mer, à l'embouchure de pluſieurs grandes rivieres : ſa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe : ſes liaiſons naturelles avec l'Angleterre & l'Allemagne, qui la défendoient contre la France : le peu d'étendue & de fertilité de ſon terrein, qui forçoit ſes habitants à devenir pêcheurs, navigateurs, courtiers, banquiers, voituriers, commiſſionnaires ; à vivre, en un mot, d'induſtrie au défaut de domaine. Les cauſes morales ſe joignirent à celles du climat & du ſol, pour établir & hâter ſa proſpérité. La liberté de ſon Gouvernement, qui ouvrit un aſyle à tous les étrangers mécontents du leur ; la liberté de ſa religion, qui laiſſoit à toutes les autres un exercice public & tranquille, c'eſt-à-dire, l'accord du cri de la nature avec celui de la conſcience, des intérêts avec les devoirs, en un mot, la tolérance, cette religion univerſelle de toutes les ames juſtes & éclairées, amies du ciel & de la

terre, de Dieu comme leur pere, des hommes comme leurs freres. Enfin, la république commerçante sut tourner à son profit tous les événements, & faire concourir à son bonheur les calamités & les vices des autres nations ; les guerres civiles que le fanatisme allumoit chez un peuple ardent, que le patriotisme excitoit chez un peuple libre ; l'ignorance & l'indolence que le bigotisme nourrissoit chez deux peuples soumis à l'empire de l'imagination.

Cette industrie de la Hollande, où se mêla beaucoup de cette finesse politique qui seme la jalousie & les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres Puissances. L'Angleterre fut la premiere à s'appercevoir qu'on n'avoit pas besoin de l'entremise des Hollandois pour trafiquer. Cette nation, chez qui les attentats du despotisme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précéderent la corruption & la mollesse, voulut acheter les richesses par le travail qui en est le contrepoison. Ce fut elle qui la premiere envisagea le commerce, comme la science & le soutien d'un peuple éclairé, puissant, & même vertueux. Elle y vit moins une acquisition de jouissance, qu'une augmentation d'industrie; plus d'encouragement & d'activité pour la population, que de luxe & de magnificence pour la représentation. Appellée à commercer par sa situation, ce fut-là l'esprit de son Gouvernement & le levier de son ambition. Tous ses ressorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres Monarchies, c'est le peuple qui fait le commerce ; dans cette heureuse constitution, c'est l'Etat ou la nation entiere : toujours sans doute avec le desir de dominer qui renferme celui d'asservir, mais du moins avec

des moyens qui font le bonheur du monde, avant de le soumettre. Par la guerre, le vainqueur n'est guere plus heureux que le vaincu; puisqu'il ne s'agit entr'eux que de sang & de plaies : mais par le commerce, le peuple conquérant introduit nécessairement l'industrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis, si elle y avoit été, ou qu'il ne garderoit pas, si elle n'y étoit point entrée avec lui. C'est sur ces principes que l'Angleterre a fondé son commerce & sa domination, & qu'elle a réciproquement & tour à tour étendu l'un par l'autre.

Les François, situés sous un ciel & sur un sol également heureux, se sont long-temps flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & presque rien à leur demander. Mais Colbert sentit que, dans la fermentation où se trouvoit de son temps toute l'Europe, il y auroit un gain évident pour la culture & les productions d'un Pays qui travailleroit sur celles du monde entier. Il ouvrit des manufactures à tous les arts. Les laines, les soieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or & d'argent acquirent dans les mains des François un raffinement de luxe & de goût, qui les fit rechercher par-tout de cette noblesse qui possede les plus riches fonds de terre. Pour augmenter le produit des arts, il fallut posséder les matieres premieres, & le commerce direct pouvoit seul les fournir. Les hasards de la navigation avoient donné des possessions à la France dans le nouveau monde, comme à tous les brigands qui avoient couru la mer. Lambition de quelques particuliers y avoit formé des colonies, qui s'étoient nourries d'abord & même aggrandies par le commerce des Hollandois & des Anglois. Une marine nationale devoit rendre

à la métropole cette liaison naturelle avec ses colons. Le Gouvernement éleva donc ses forces navales à l'appui de sa navigation commerçante. La nation dut faire alors un double profit sur la matiere & l'art de ses manufactures. Elle poussa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoit laisser long-temps ses rivaux en-arriere; & la France jouit encore de sa supériorité sur les autres nations dans tous les arts de luxe & de décoration qui attirent les richesses à l'industrie.

La mobilité naturelle du caractere national, sa frivolité même, a valu des trésors à l'Etat, par l'heureuse contagion de ses modes. Semblable à ce sexe délicat & léger, qui nous montre & nous inspire le goût de la parure, le François domine dans les cours, au moins par la toilette; & son art de plaire est un des secrets de sa fortune & de sa puissance. D'autres peuples ont maîtrisé le monde par ces mœurs simples & rustique, qui sont les vertus guerrieres; lui seul y devoit régner par ses vices. Son empire durera, jusqu'à ce qu'avili sous les pieds de ses maîtres par des coups d'autorité sans principes, & sans bornes, il devienne méprisables à ses propres yeux. Alors avec sa confiance en lui-même, il perdra cette industrie, qui est une des sources de son opulence & des ressorts de son activité. Bientôt il n'aura plus ni manufactures, ni colonies, ni commerce.

Cette nouvelle ame du monde moral s'est insinuée de proche en proche, jusqu'à devenir comme essentielle à l'organisation ou à l'existence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail,

qui fait aujourd'hui la principale force des Etats. A la vérité, les occupations sédentaires des arts méchaniques, rendent les hommes plus sensibles aux injures des saisons, moins propres au grand air, qui est le premier aliment de la vie. Mais enfin, on est encore plus heureux d'énerver l'espece humaine sous les toits des atteliers, que de l'aguerrir sous les tentes, puisque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'est plus un peuple pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force est aujourd'hui du côté des richesses, parce qu'elles ne sont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux assidus & d'une vie entiérement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les ames oisives qui jouissent des délices du luxe, au séjour des intrigues & des bassesses, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple; mais ils excitent dans les campagnes, à reproduire; dans les villes maritimes, à naviguer; dans le centre d'un Etat, à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme est aux prises avec la nature : sans cesse il la modifie, & sans cesse il en est modifié. Les peuples sont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amollissent & dégradent l'espece, elle s'endurcit & se répare dans d'autres. S'il est vrai que l'art la dénature, du moins elle ne se repeuple pas pour se détruire, comme chez les nations barbares de temps héroïques. Sans doute il est facile, il est beau de peindre les Romains avec le seul art de la guerre, subjuguant tous les autres arts,

toutes les nations oiſives ou commerçantes, policées ou féroces ; briſant ou mépriſant les vaſes de Corinthe, plus heureux ſous des dieux d'argile qu'avec les ſtatues d'or de leurs Empereurs de boue. Mais il eſt encore plus doux & plus beau, peut-être, de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuſes, qui roulent ſans ceſſe autour du globe, pour le défricher & l'approprier à l'homme ; agiter par le ſouffle vivifiant de l'induſtrie, tous les germes reproductifs de la nature ; demander aux abymes de l'Océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux ſoutiens, ou de nouvelles jouiſſances ; remuer & ſoulever la terre avec tous les leviers du génie ; établir entre les deux hémiſpheres, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volants de communication qui rejoignent un continent à l'autre, ſuivre toutes les routes du ſoleil, franchir les barrieres annuelles, & paſſer des tropiques aux poles ſous les aîles des vents, ouvrir en un mot, toutes les ſources de la population & de la volupté, pour les verſer par mille canaux ſur la face du monde. C'eſt alors peut-être que la Divinité contemple avec plaiſir ſon ouvrage, & ne ſe repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle eſt l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même eſprit qu'avoit Newton pour calculer la marche des aſtres, il l'employe à ſuivre la marche des peuples commerçants qui fécondent la terre. Ses problêmes ſont d'autant plus difficiles à réſoudre, que les conditions n'en ſont pas priſes dans les loix invariables de la nature, comme les hypotheſes du géometre ; mais dépendent

des caprices des hommes & de l'inſtabilité de mille événements. Cette juſteſſe de combinaiſons que devoient avoir Cromwel & Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le deſpotiſme des Rois, il la poſſede, & va plus loin : car il embraſſe deux mondes dans ſon coup d'œil, & dirige ſes opérations ſur une infinité de rapports, qu'il n'eſt donné que rarement à l'homme d'Etat, ou même au philoſophe, de ſaiſir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à ſa vue. Il doit prévoir l'influence des ſaiſons, ſur l'abondance, la diſette, la qualité des denrées, ſur le départ ou le retour des vaiſſeaux ; l'influence des affaires politiques ſur celles du commerce ; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandiſes, dans la maſſe & le choix des approviſionnements, dans la fortune des places & des ports du monde entier ; les ſuites que peut avoir ſous la Zone-Torride l'alliance des deux nations du Nord ; les progrès, ſoit de grandeur ou de décadence, des différentes compagnies de commerce ; le contre-coup que portera ſur l'Afrique & ſur l'Amérique la chûte d'une Puiſſance d'Europe dans l'Inde ; les ſtagnations que produira dans certains pays, l'engorgement de quelques canaux d'induſtrie ; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de commerce, & le ſecours qu'elles ſe prêtent par les torts paſſagers qu'elles ſemblent ſe faire ; le moment de commencer, & celui de s'arrêter dans toutes les entrepriſes nouvelles : en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la ſienne, & de faire ſa fortune avec celle de ſa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la proſ-

périté générale des hommes. Tels sont les objets qu'embrasse la profession de négociant.

C'est à lui sur-tout, qu'il appartient d'approfondir le cœur humain, & de traiter avec ses égaux, en apparence, comme s'ils étoient de bonne foi, mais au fond, comme s'ils n'avoient point de probité. Le commerce est une science qui demande, à la fois, la connoissance des hommes & des choses. La difficulté de la science vient, il faut l'avouer, moins encore de la multiplicité des objets, que de l'avidité de ceux qui la pratiquent. Si l'émulation augmente le concours des efforts, la jalousie en arrête le succès. Si l'intérêt est le vice rongeur des professions, que doit-il être pour celle qu'il enfante? Sa propre faim le dévore lui-même. La passion de l'argent répand dans le commerce une avarice qui rétrécit tout, jusqu'aux moyens d'amasser.

Faut-il accuser ici les commerçants de cette rivalité des Gouvernements, qui gêne l'industrie générale par des prohibitions réciproques; ou la tyrannie de l'autorité, qui, pour gagner sans commerce, gêne toutes les classes de l'industrie par des corporations? Oui, tous ces corps étouffent l'ame du commerce : la liberté! Ordonner à l'homme indigent de payer pour travailler, c'est le condamner en même-temps à l'oisiveté par l'indigence, à l'indigence par l'oisiveté; c'est diminuer la masse du travail national; c'est appauvrir le peuple pour enrichir le fisc; c'est les anéantir l'un & l'autre.

La jalousie du commerce n'est, entre les Etats, qu'une conspiration secrete de se ruiner tous, sans qu'aucun s'enrichisse. Ceux qui gouvernent les peuples, mettent la même adresse à

ſe défendre de l'induſtrie des nations, qu'à ſe garantir des ſoupleſſes des grands. Un ſeul homme, bas & méchant, ſuffit pour introduire cent contraintes en Europe. Les chaînes s'y multiplient comme les armes deſtructives. L'art des prohibitions dans le commerce, l'art des extorſions de la finance, ont fait les contrebandiers & les forçats, les douanes & les monopoles, les corſaires & les maltotiers. La terre & l'eau ſont couvertes de guérites & de barrieres. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété; l'un & l'autre ſont expoſés à tous les pieges d'une légiſlation artificieuſe, qui ſeme les crimes avec les défenſes, les peines avec les crimes. On ſe trouve coupable, ſans le ſavoir ni le vouloir : on eſt arrêté, dépouillé, taxé, ſans ceſſer d'être innocent. Le droit des gens eſt violé par ſes protecteurs; le droit du citoyen par le citoyen; l'homme du Prince ne ceſſe de tourmenter l'homme de l'Etat; & le traitant vexe le négociant. Tel eſt le commerce en temps de paix. Que reſte-t-il à dire des guerres de commerce?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'Ourſe, arrache le fer aux entrailles de la terre, qui lui refuſe la ſubſiſtance, & qu'il aille le glaive à la main couper les moiſſons d'un autre peuple; la faim, qui n'ayant point de loix, n'en peut violer aucune, ſemble excuſer ſes hoſtilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorſqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, & peut faire ſubſiſter pluſieurs Etats du ſuperflu de ſes richeſſes, quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations induſtrieuſes; à les empêcher de naviguer & de travailler, en un mot, à leur

défendre de vivre ſous peine de mort? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche excluſive de commerce, un droit de pêche & de navigation à titre de propriété, comme ſi la mer devoit être diviſée en arpents de même que la terre? Sans doute on voit le motif de ces guerres; on ſait que la jalouſie de commerce n'eſt qu'une jalouſie de Puiſſance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, & d'en condamner une autre à l'oiſiveté, parce qu'elle s'y dévoue?

Des guerres de commerce : quel mot contre nature! Le commerce alimente, & la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guerre; mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne ſur une autre dans le commerce, eſt un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux: dans la guerre, c'eſt une perte pour l'une & pour l'autre; car le pillage, & le fer, & le feu, n'engraiſſent ni les terres, ni les hommee. Les guerres de commerce ſont d'autant plus funeſtes, que par l'influence actuelle de la mer ſur la terre, & de l'Europe ſur les trois autres parties du monde, l'embraſement devient général; & que les diſſentions de deux peuples maritimes répandent la diſcorde chez tous leurs alliés, & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mers rougies de ſang & couvertes de cadavres; les foudres de la guerre tonnant d'un pole à l'autre, entre l'Afrique, l'Aſie & l'Amérique, ſur l'Océan qui nous ſépare du nouveau monde, ſur la vaſte étendue de la mer Pacifique : voilà ce qu'on a vu dans les deux dernieres guerres, où tou-

tes les Puissances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des secousses & frappé de grands coups. Cependant la terre se dépeuploit de soldats, & le commerce ne la repeuploit pas ; les campagnes étoient desséchées par les impôts, & les canaux de la navigation n'arrosoient pas l'agriculture. Les emprunts de l'Etat ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices usuraires, pronostics des banqueroutes. Les nations même victorieuses, succomboient sous le faix des conquêtes ; & s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantissoient, pour ainsi dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres, qui vouloient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie, recevoient & souffroient des insultes plus flétrissantes que les défaites d'une guerre ouverte.

Quel systême insensé que ces guerres de commerce, également nuisibles à toutes les Puissances qui les font, sans être avantageuses aux Etats qui n'y sont point compris ; que ces guerres où les matelots sont changés en soldats, & les vaisseaux marchands en corsaires ; où les métropoles & les colonies souffrent de l'interruption de leurs échanges, & de la cherté réciproque de leurs denrées !

Quelle source d'abus politiques que ces traités de commerce, qui deviennent autant de semences de guerre ! ces privileges exclusifs qu'une nation obtient chez une autre pour un trafic de luxe, ou pour un approvisionnement de subsistance ! La liberté générale de l'industrie & du commerce : voilà le seul traité qu'une nation maritime devroit établir chez elle, & négocier chez les autres. Ce peuple seroit le bienfaicteur

du genre humain. Plus il y auroit de travail sur la terre, de vaisseaux sur la mer, plus il lui reviendroit de ces jouissances qu'il recherche & par des traités, & par des guerres. Car il n'y a point de progrès de richesses dans un pays, s'il n'y a point d'industrie chez ses voisins. Ceux-ci ne peuvent acquérir que par des matieres d'échange, ou qu'avec de l'or & de l'argent. Mais on n'a ni métaux, ni ouvrage précieux, sans commerce & sans industrie; ni ces deux sources de richesses, sans liberté. L'oisiveté d'une nation nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de travail, ou parce qu'elle les prive des productions d'un pays. L'ordre est interverti par le systême actuel du commerce & de l'industrie.

On retrouve les belles laines d'Espagne dans les troupeaux de l'Angleterre, & les soieries de l'Italie sont cultivées jusques dans l'Allemagne. Le Portugal pourroit perfectionner ses vins, sans le commerce exclusif qu'il en donne à une compagnie protégée. Les montagnes du Nord & du Midi suffiroient pour approvisionner l'Europe de bois ou de métaux, & les plaines en produiroient plus de grains & de fruits. Les manufactures s'éleveroient dans les terres arides, si la circulation y versoit l'abondance des choses communes. On ne laisseroit pas des Provinces incultes au milieu d'un Etat, pour fertiliser des marais mal-sains, où, quand la terre vous substante, l'air & la mer vous consument. On ne verroit pas toutes les richesses du commerce dans quelques villes d'un grand Royaume, comme on y voit tous les droits & tous les biens du peuple dans quelques familles. La circulation seroit plus vive, & la consommation plus abon-

dante. Chaque Province cultiveroit sa production favorite, & chaque famille son petit champ. Sous chaque toît, il naîtroit un enfant de plus pour la navigation & pour les arts. L'Europe deviendroit, comme la Chine, un essaim innombrable de population & d'industrie. Enfin, la liberté du commerce ameneroit insensiblement cette paix universelle, qu'un Roi guerrier, mais humain, ne croyoit pas chimérique. L'esprit de calcul & d'intérêt fonderoit le systême du bonheur des nations sur le développement de la raison, qui seroit une sauve-garde des mœurs plus sûre que les fantômes de la superstition. Ces spectres s'envolent à l'âge des passions; mais la raison croît & mûrit avec elles.

Agriculture.

Le commerce, qui sort naturellement de l'agriculture, y revient par sa pente & sa circulation; ainsi les fleuves retournent à la mer, qui les a produits par l'exhalaison de ses eaux en vapeurs, & par la chûte de ses vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le transport & la consommation des fruits de la terre, retombe enfin sur les campagnes, pour y reproduire tous les aliments de la vie & les matieres de commerce. Sans la culture des terres, tout commerce est précaire, parce qu'il manque des premiers fonds, qui sont les productions de la nature. Les nations qui ne sont que maritimes ou commerçantes, ont bien les fruits du commerce; mais l'arbre en appartient aux peuples agricoles. L'agriculture est donc la premiere & la véritable richesse d'un Etat.

C'est ce qu'avoient oublié les Romains, dans l'ivresse de ces conquêtes qui leur avoient donné toute la terre sans la cultiver. C'est ce qu'avoient ignoré les barbares, qui, détruisant par le fer un

Empire établi par le fer, laisserent à des esclaves la culture des terres, dont ils se réservoient les fruits & la propriété. C'est ce qu'on avoit méconnu, même dans le siecle qui suivit la découverte des deux Indes; soit qu'en Europe on fût trop occupé de guerres d'ambition ou de Religion; soit qu'en effet les conquêtes faites par le Portugal & par l'Espagne au-delà des mers, nous ayant rapporté des trésors sans travail, on se fût contenté d'en jouir par le luxe & les arts, avant de songer à perpétuer ces richesses.

Mais le temps vint où le pillage cessa faute de pâture. Après qu'on se fut disputé & partagé les terres conquises dans le nouveau monde, il fallut les défricher, & nourrir les colons de ces établissements. Comme c'étoient des Européens, ils cultivoient pour l'Europe des productions qu'elle n'avoit pas, & lui demandoient en retour des aliments auxquels l'habitude les avoit naturalisés. A mesure que les colonies se peuplerent, & que leurs productions multiplierent les navigateurs & les manufacturiers, nos terres dûrent fournir un surcroît de subsistance pour un surplus de population; une augmentation de denrées indigenes, pour des objets étrangers d'échange & de consommation. Les travaux pénibles de la navigation, l'altération des aliments par le transport, occasionnant une plus grande déperdition de substances & de fruits, on fut obligé de solliciter, de remuer la terre, pour en tirer une surabondance de fécondité. La consommation des denrées de l'Amérique, loin de diminuer celle des productions d'Europe, ne fit que l'accroître, & l'étendre sur toutes les mers, dans tous les ports, dans toutes les villes de commerce & d'industrie. Ainsi les nations les

plus commerçantes dûrent devenir en même-temps les plus agricoles.

L'Angleterre eut les premieres idées de ce nouveau ſyſtéme. Elle l'établit & le perfectionna par des honneurs & des prix propoſés aux cultivateurs. Une médaille fut frappée & adjugée au Duc de Bedfort, avec cette inſcription : POUR AVOIR SEMÉ DU GLAND. Triptoleme & Cerès ne furent adorés dans l'antiquité qu'à des titres ſemblables; & l'on érige encore des temples & des autels à des moines fainéants! O Dieu de la nature, tu veux donc que les hommes périſſent! Non : tu as gravé dans les ames généreuſes, dans tous les eſprits ſublimes, dans le cœur des peuples & des Rois éclairés, que le travail eſt le premier devoir de l'homme, & que le premier travail eſt celui de la terre. L'éloge de l'agriculture eſt dans ſa récompenſe, dans la ſatisfaction de nos beſoins. *Si j'avois un homme qui me produisît deux épis de bled au lieu d'un*, diſoit un Monarque, *je le préférerois à tous les génies politiques*. Pourquoi faut-il que ce Roi, que ce mot, ne ſoient qu'une fiction du philoſophe Swift! Mais une nation qui produiſit de tels écrivains, devoit réaliſer cette belle ſentence. L'Angleterre doubla le produit de ſa culture.

A ſon exemple, toutes les nations qui connoiſſoient le prix de l'induſtrie, la rappellerent à ſon origine, à ſa premiere deſtination. Après la paix d'Aix-la-Chappelle, les François, qui, ſous le miniſtere de trois Cardinaux, n'avoient guere pu s'occuper d'idées publiques, oſerent enfin écrire ſur des matieres ſolides, & d'un intérêt ſenſible. L'entrepriſe d'un Dictionnaire univerſel des ſciences & des arts, mit tous les grands

objets sous les yeux, tous les bons esprits en action. L'Esprit des loix parut, & l'horison du génie fut aggrandi. L'Histoire naturelle d'un Pline François, qui surpassa la Grece & Rome dans l'art de connoître & de peindre la physique; cette histoire, hardie & grande comme son sujet, échauffa l'imagination des lecteurs, & les attacha fortement à des contemplations dont un peuple ne sauroit descendre sans retomber dans la barbarie. En moins de vingt ans, la nation Françoise fut éclairée sur ses intérêts. Elle ouvrit les yeux au Gouvernement, & l'agriculture fut, sinon encouragée par des récompenses, du moins protégée par quelques ministres.

L'Allemagne a senti les bénignes influences de cet esprit de lumiere qui féconde la terre, & multiplie ses habitants. Tout le Nord s'est mis en mouvement pour faire valoir ses terres. L'Espagne même s'est remuée; & faute d'habitants, elle a, du moins, attiré des laboureurs étrangers dans ses Provinces en friche.

Il est singulier, & pourtant naturel, que les hommes ne soient revenus au premier des arts, qu'après avoir parcouru tous les autres. C'est la marche de l'esprit humain, de ne rentrer dans le bon chemin, que lorsqu'il s'est épuisé dans les fausses routes. Il va toujours en-avant; & comme il est parti de l'agriculture pour suivre la carriere du commerce & du luxe, il fait rapidement le tour du cercle, & se retrouve enfin dans le berceau de tous les arts, où il s'attache par ce même esprit d'intérêt qui l'en avoit fait sortir. Tel l'homme avide & curieux qui s'expatrie dans sa jeunesse, las de courir le monde, revient vivre & mourir sous le toît de sa naissance.

Tout, en effet, dépend & réſulte de la culture des terres. Elle fait la force intérieure des Etats; elle y attire les richeſſes du dehors. Toute puiſſance qui vient d'ailleurs que de la terre, eſt artificielle & précaire, ſoit dans le phyſique, ſoit dans le moral. L'induſtrie & le commerce qui ne s'exercent pas en premier lieu ſur l'agriculture d'un pays, ſont au pouvoir des nations étrangeres, qui peuvent, ou les diſputer par émulation, ou les ôter par envie; ſoit en établiſſant la même induſtrie chez elles; ſoit en ſupprimant l'exportation de leurs matieres en nature, ou l'importation de ces matieres en œuvre. Mais un Etat bien défriché, bien cultivé, produit les hommes par les fruits de la terre, & les richeſſes par les hommes. Ce ne ſont pas les dents du dragon qu'il ſeme pour enfanter des ſoldats qui ſe détruiſent, c'eſt le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le Gouvernement doit donc ſa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes ſont des meres & des nourrices toujours fécondes; les autres ne ſont que des filles ſouvent ingrates & ſtériles. Les villes ne peuvent guere ſubſiſter que du ſuperflu de la population & de la réproduction des campagnes. Les places même & les ports de commerce, qui, par leurs vaiſſeaux, ſemblent tenir au monde entier, qui répandent plus de richeſſes qu'elles n'en poſſedent, n'attirent cependant tous les tréſors qu'elles verſent, qu'avec les productions des campagnes qui les environnent. C'eſt donc à la racine qu'il faut arroſer l'arbre. Les villes ne ſeront floriſſantes que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du

ſol, que de ſes habitants. L'Eſpagne & l'Italie même, quoique ſituées ſous le climat le plus favorable à l'agriculture, produiſent moins que la France & l'Angleterre, parce que le Gouvernement y étouffe la nature de mille manieres. Par-tout où la nation eſt attachée à ſa patrie par la propriété, par la ſûreté de ſes fonds & de ſes revenus, les terres fleuriſſent & proſperent. Par-tout où les privileges ne ſeront pas pour les villes, & les corvées pour les campagnes, on verra chaque propriétaire, amoureux de l'héritage de ſes peres, l'accroître & l'embellir par une culture aſſidue, y multiplier ſes enfants à proportion de ſes biens, & ſes biens à proportion de ſes enfants.

L'intérêt du Gouvernement eſt donc de favoriſer les cultivateurs, avant toutes les claſſes oiſeuſes de la ſociété. La nobleſſe n'eſt qu'une diſtinction odieuſe, quand elle n'eſt pas fondée ſur des ſervices réels & vraiment utiles à l'Etat, comme celui de défendre la nation contre les invaſions de la conquête, & contre les entrepriſes du deſpotiſme. Elle n'eſt que d'un ſecours précaire & ſouvent ruineux, quand après avoir mené une vie molle & licencieuſe dans les villes, elle va prêter une foible défenſe à la patrie ſur les flottes & dans les armées, & revient à la cour, mendier, pour récompenſe de ſes lâchetés, des places & des honneurs outrageants & onéreux pour les peuples. Le clergé n'eſt qu'une profeſſion au moins ſtérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe à prier. Mais quand, avec des mœurs ſcandaleuſes, il prêche une doctrine que ſon exemple & ſon ignorance rendent doublement incroyable, impraticable; quand, après avoir

déshonoré, décrié, renverſé la religion par un tiſſu d'abus, de ſophiſmes, d'injuſtices & d'uſurpations, il veut l'étayer par la perſécution; alors ce corps privilégié, pareſſeux & turbulent, devient le plus cruel ennemi de l'Etat & de la nation. Il ne lui reſte de ſain & de reſpectable, que cette claſſe de paſteurs, la plus avilie & la plus ſurchargée, qui, placée parmi les peuples des campagnes, travaille, édifie, conſeille, conſole & ſoulage une multitude de malheureux.

Les cultivateurs méritent la préférence du Gouvernement, même ſur les manufactures & les arts, ſoit méchaniques, ſoit libéraux. Honorer & protéger les arts de luxe, ſans ſonger aux campagnes, ſource de l'induſtrie qui les a créés & les ſoutient, c'eſt oublier l'ordre des rapports de la nature & de la ſociété. Favoriſer les arts & négliger l'agriculture, c'eſt ôter les pierres des fondements d'une pyramide, pour en élever le ſommet. Les arts méchaniques attirent aſſez de bras, par les richeſſes qu'ils procurent aux entrepreneurs; par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers, par l'aiſance, les plaiſirs & les commodités qui naiſſent dans les cités où ſont les rendez-vous de l'induſtrie. C'eſt le ſéjour des campagnes qui a beſoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles, de dédommagement pour les ennuis & les privations. Le cultivateur eſt éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition, ou charmer la curioſité. Il vit ſéparé des honneurs & des agréments de la ſociété. Il ne peut ni donner à ſes enfants une éducation civile ſans les perdre de vue, ni le mettre dans une route de fortune qui les diſtingue & les avance.

Il ne jouit point des facrifices qu'il fait pour eux, lorfqu'ils font élevés loin de fes yeux. En un mot, il a toutes les peines de la nature : mais en a-t-il les plaifirs, s'il n'eft pas foutenu par les foins paternels du Gouvernement? Tout eft onéreux & humiliant pour lui, jufqu'aux impôts, dout le nom feul rend quelquefois fa condition méprifable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même, qui en fait une forte de paffion; par la confidération qu'ils réfléchiffent fur ceux qui s'y diftinguent. On ne peut admirer les ouvrages qui demandent du génie, fans eftimer & rechercher les hommes doués de ce don précieux de la nature. Mais l'homme champêtre, s'il ne jouit en paix de ce qu'il poffede & qu'il recueille; s'il ne peut cultiver les vertus de fon état, parce qu'on lui en ôte les douceurs; fi les milices, les corvées & les impôts viennent lui arracher fon fils, fes bœufs & fes grains, que lui reftera-t-il, qu'à maudire le ciel & la terre qui l'affligent? Il abandonnera fon champ & fa patrie.

Un Gouvernement fage ne fauroit donc, fans fe couper les veines, refufer fes premieres attentions à l'agriculture. Le moyen le plus prompt & le plus actif de la feconder, c'eft de favorifer la multiplication de toutes les efpeces de productions, par la circulation la plus libre & la plus illimitée.

Une liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend en même-temps un peuple agricole & commerçant; elle étend les vues du cultivateur fur le commerce, les vues du négociant fur la culture; elle lie l'un à l'autre par

des rapports ſuivis & continus. Tous les hommes tiennent enſemble aux campagnes & aux villes ; les Provinces ſe connoiſſent & ſe fréquentent. La circulation des denrées amene vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait & de miel coulent dans les campagnes. Toutes les terres ſont miſes en valeur. Les prés favoriſent le labourage, par les beſtiaux qu'ils engraiſſent ; la culture des bleds encourage celle des vins, en fourniſſant une ſubſiſtance toujours aſſurée à celui qui ne ſeme, qui ne moiſſonne, mais plante, taille & cueille.

Prenez un ſyſtême oppoſé. Entreprenez de régler l'agriculture & la circulation de ſes produits par des loix particulieres : que de calamités ! L'autorité voudra non-ſeulement tout voir, tout ſavoir ; mais tout faire, & rien ne ſe fera. Les hommes ſeront conduits comme leurs troupeaux & leurs grains ; ils ſeront ramaſſés en tas, & diſperſés au gré d'un deſpote, pour être égorgés dans les boucheries de la guerre, ou pour dépérir inutilement ſur les flottes & dans les colonies. La vie d'un Etat en deviendra la mort. Ni les terres, ni les hommes ne pourront proſpérer ; & les Etats marcheront promptement à leur diſſolution, à ce démembrement, qui eſt toujours précédé du maſſacre des peuples & des tyrans. Que deviendront alors les manufactures ?

Manufactures.

Les arts naiſſent de l'agriculture, lorſqu'elle eſt portée à ce degré d'abondance & de perfection, qui laiſſe aux hommes le loiſir d'imaginer & de ſe procurer des commodités ; lorſqu'elle produit une population aſſez nombreuſe pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut néceſſairement qu'un

peuple devienne ou soldat, ou navigateur, ou fabricant. Dès que la guerre a émoussé la rudesse & la férocité d'une nation robuste, dès qu'elle a circonscrit à peu près l'étendue d'un Empire, les bras qu'elle exerçoit aux armes, doivent manier la rame, les cordages, le ciseau, la navette, tous les outils, en un mot, du commerce & de l'industrie : car la terre qui nourrissoit tant d'hommes sans leurs secours, n'a pas besoin qu'ils reviennent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, un asyle, où ils s'exercent & fleurissent en paix, il est plus aisé d'aller les y chercher & de les attirer, que d'attendre chez soi leur naissance & leurs progrès de la lenteur des siecles & de la faveur du hasard, qui préside aux découvertes du génie. Aussi toutes les nations industrieuses de l'Europe ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Asie. C'est-là que l'invention paroît être aussi ancienne que le genre humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout temps, avec l'abondance de tous les fruits, une population nombreuse. La stabilité des Empires y fonda les loix & les arts, enfants du génie & de la paix. La richesse du sol y produisit le luxe, créateur des jouissances de l'industrie. L'Inde & la Chine, la Perse & l'Egypte, possédèrent avec tous les trésors de la nature, les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y a souvent détruit les monuments du génie ; mais ils y renaissent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces essaims laborieux, que l'aquilon des hyvers fait périr dans les ruches, & qu'on voit se reproduire au printemps avec le même amour du travail & de l'ordre ; certains peuples de l'Asie,

malgré les invasions & les conquêtes des Tartares, ont toujours conservé les arts du luxe avec ses matériaux.

Ce fut dans un pays successivement conquis par les Scythes, les Romains & les Sarrasins, que les nations de l'Europe, qui n'avoient pu être civilisées ni par le christianisme, ni par les siecles, retrouverent les sciences & les arts qu'ils ne cherchoient point. Les croisés épuiserent leur fanatisme, & perdirent leur barbarie à Constantinople. C'est en allant au tombeau de leur Dieu, né dans une crêche & mort sur une croix, qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faste & des richesses. Ils rapporterent la pompe Asiatique dans les Cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominoit sur les autres contrées, adopta la premiere une industrie utile à ses temples, aux cérémonies de son culte, à ces spectacles qui nourrissent la dévotion par les sens, quand elle s'est une fois emparée de l'ame. Rome chrétienne, qui avoit emprunté ses rites de l'Orient, devoit en tirer ce qui les soutient, l'éclat des richesses.

Venise, qui avoit des vaisseaux sous l'étendard de la liberté, ne pouvoit manquer d'industrie. Les Italiens éleverent des manufactures, & furent long-temps en possession de tous les arts, même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les trésors du monde entier. La Flandre tira ses métiers de l'Italie, l'Angleterre eut les siens de la Flandre, & la France emprunta son industrie de toutes les nations. Elle acheta des Anglois le métier à bas, qui travaille dix fois plus vîte que l'aiguille. Les doigts que ce métier faisoit reposer se consacrerent à la dentelle, qu'on

déroba

déroba aux Flamands. Paris ſurpaſſa les tapis de Perſe & les tentures de Flandres, par ſes deſſins & ſes teintures; les glaces de Veniſe, par la tranſparence & la grandeur. La France apprit à ſe paſſer de l'Italie, pour une partie de ſes ſoies; & de l'Angleterre, pour les draps. L'Allemagne a gardé, avec les mines de fer & de cuivre, la ſupériorité dans l'art de fondre, de tremper & de travailler ces métaux. Mais l'art de polir & de façonner toutes les matieres qui peuvent entrer dans les décorations du luxe & dans les agréments de la vie, ſemble appartenir aux François; ſoit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire, les moyens d'y réuſſir par tous les dehors brillants; ſoit qu'en effet la grace & l'aiſance accompagnent par-tout un peuple vif & gai, qui poſſede le goût par un inſtinct naturel.

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer ſes matieres, & doit augmenter ſes productions pour entretenir ſes artiſans. Si elle ne connoiſſoit que les travaux de la terre, ſon induſtrie ſeroit bornée dans ſes cauſes, ſes moyens & ſes effets. Avec peu de deſirs & de beſoins, elle feroit peu d'efforts, elle employeroit moins de bras, & travailleroit moins de temps. Elle ne ſauroit accroître ni perfectionner la culture. Si cette nation avoit à proportion plus d'arts que de matieres, elle tomberoit à la merci des étrangers, qui ruineroient ſes manufactures, en faiſant baiſſer le prix de ſon luxe, & monter le prix de ſa ſubſiſtance. Mais quand un peuple agricole réunit l'induſtrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de ſon exiſtence & de ſa conſervation, tous les germes de

fa grandeur & de fa profpérité. C'eft à ce peuple qu'il eft donné de pouvoir tout ce qu'il veut, & de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'eft plus favorable à la liberté, que les arts. Elle eft leur élement, & ils font, par leur nature, cofmopolites. Un habile artifte peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talents fuyent par-tout l'efclavage, que des foldats trouvent par-tout. Les Proteftants chaffés de la France par l'intolérance eccléfiaftique, s'ouvrirent un refuge dans tous les Etats civilifés de l'Europe; & des prêtres, bannis de leur patrie, n'ont eu d'afyle nulle part, pas même dans l'Italie, berceau du monachifme & de l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune, & concourent, par une plus grande diftribution de richeffes, à une meilleure répartition de la propriété. Alors ceffe cette inégalité exceffive, fruit malheureux de l'oppreffion, de la tyrannie & de l'engourdiffement de toute une nation.

Les manufactures contribuent au progrès des lumieres & des fciences. Le flambeau de l'induftrie, éclaire à la fois un vafte horifon. Aucun art n'eft ifolé; la plupart ont des formes, des modes, des inftruments, des éléments qui leur font communs. La méchanique feule a dû prodigieufement étendre l'étude des mathématiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des fciences, fe font développées avec les progrès des arts & des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures, ont aggrandi la fphere de la phyfique & de l'hiftoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir,

qui dépend tout entirer des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornements au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La sculpture & la peinture travaillent aussi-tôt à l'embellissement, à l'agrément des édifices. L'art du dessin s'empare des habits & des meubles. Le crayon, fertile en nouveautés, varie à l'infini ses traits & ses nuances sur les étoffes & les porcelaines. Le génie de la pensée & de la parole médite à loisir les chefs-d'œuvres de la poésie & de l'éloquence, ou ces heureux systêmes de la politique & de la philosophie, qui rendent aux peuples tous leurs droits, aux Souverains toute leur gloire, celle de régner sur les esprits & sur les cœurs, sur l'opinion & la volonté, par la raison & l'équité.

C'est alors que les arts enfantent cet esprit de société, qui fait le bonheur de la vie civile, qui délasse des travaux sérieux par des repas, des spectacles, des concerts, des entretiens, par toutes sortes de divertissements agréables. L'aisance donne à toutes les jouissances honnêtes, un air de liberté qui lie & mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaisirs qui sont sa récompense. Chaque citoyen, assuré de sa subsistance par le produit de son industrie, vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie, avec ce repos de l'ame qui mene au doux sommeil. Ce n'est pas que la cupidité ne fasse beaucoup de victimes, mais encore moins que la guerre ou que la superstition, fléaux continuels des peuples oisifs.

Après la culture des terres, c'est donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une & l'autre font aujourd'hui la force des Etats

policés. Si les arts ont affoibli les hommes, ce ſont donc les peuples foibles qui ſubjuguent les forts; car la balance de l'Europe eſt dans les mains des nations artiſtes.

Depuis que l'Europe eſt couverte de manufactures, l'eſprit & le cœur humain ſemblent avoir changé de pente. Le deſir des richeſſes eſt né par-tout de l'amour du plaiſir. On ne voit plus de peuple qui conſente à être pauvre, parce que la pauvreté n'eſt plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire? les arts tiennent lieu de vertus ſur la terre. L'induſtrie peut enfanter des vices; mais, du moins, elle bannit ceux de l'oiſiveté, qui ſont mille fois plus dangereux. Les lumieres étouffant par dégrés toute eſpece de fanatiſme, tandis qu'on travaille par beſoin de luxe, on ne s'égorge point par ſuperſtition. Le ſang humain, du moins, n'eſt jamais verſé ſans une apparence d'intérêt; & peut-être la guerre ne moiſſonne-t-elle que ces hommes violents & féroces, qui, dans tous les Etats, naiſſent ennemis & perturbateurs de l'ordre, ſans autre talent, ſans autre inſtinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet eſprit de diſſention, en aſſujettiſſant l'homme à des travaux aſſidus & réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens & des eſpérances de jouir, même aux plus baſſes une ſorte de conſidération & d'importance, par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier, à l'âge de quarante ans, a plus valu d'argent à l'Etat, qu'une famille entiere de ſerfs cultivateurs n'en rendoit autrefois au Gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aiſance dans un village, que vingt châteaux de vieux barons chaſſeurs ou guerriers n'en rendoient dans une Province.

S'il eſt vrai que dans l'état actuel du monde, les peuples les plus induſtrieux doivent être les plus heureux & les plus puiſſants; ſoit que dans des guerres inévitables, ils fourniſſent par eux-mêmes, ou qu'ils achetent par leurs richeſſes, plus de ſoldats, de munitions & de forces maritimes ou terreſtres; ſoit qu'ayant un plus grand intérêt à la paix, ils évitent ou terminent les querelles par des négociations; ſoit que dans les défaites, ils réparent plus promptement leurs pertes à force de travail; ſoit qu'ils jouiſſent d'un Gouvernement plus doux, plus éclairé, malgré les inſtruments de corruption & de ſervitude que la molleſſe du luxe prête à la tyrannie : ſi les arts, en un mot, civiliſent les nations, un Etat doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat qui, dit Polybe, forme la figure, la couleur & les mœurs des nations. Le climat le plus tempéré doit être le plus favorable à l'induſtrie ſédentaire. S'il eſt trop chaud, il s'oppoſe à l'établiſſement des manufactures qui demandent le concours de pluſieurs hommes réunis au même ouvrage; il exclut tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de lumiere. S'il eſt trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand air. Trop loin ou trop près de l'Equateur, l'homme eſt inhabile à différents travaux qui ſemblent propres à une température douce. Pierre le Grand alla vainement chercher dans les Etats les mieux policés de l'Europe, tous les arts qui pouvoient humaniſer ſa nation : depuis cinquante ans, aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des glaces de la Ruſſie. Tous les artiſtes y ſont étrangers, & meurent bientôt

avec leur talent & leur travail, s'ils veulent y ſéjourner. En vain les Proteſtants que Louis XIV perſécuta dans ſa vieilleſſe, comme ſi cet âge étoit celui des proſcriptions, apporterent les arts & les métiers chez tous les peuples qui les accueilloient; ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives & laborieuſes, parce qu'il n'étoit pas échauffé ou éclairé des mêmes rayons du ſoleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures, doit ſe réunir l'avantage de la ſituation politique d'un Etat. S'il eſt d'une étendue qui ne lui laiſſe rien à craindre ou à deſirer pour ſa ſtabilité; s'il eſt voiſin de la mer, pour l'abord des matieres & l'iſſue des ouvrages entre des Puiſſances à mines de fer pour exercer ſon induſtrie, & des Etats à mines d'or pour la payer; s'il a des nations à droite & à gauche, des ports & des chemins ouverts de toutes parts, cet Etat aura tous les dehors qui peuvent exciter un peuple à ouvrir des manufactures.

Mais un avantage plus eſſentiel encore, c'eſt la fertilité du ſol. Si la culture demande trop de bras, elle ne pourra fournir des ouvriers, ou les campagnes ſe trouveront dépeuplées par les atteliers; & dès-lors la cherté des denrées diminuera le nombre des métiers, en hauſſant le prix des ouvrages.

Au défaut de la fécondité des terres, les manufactures veulent au moins la frugalité des hommes. Une nation qui conſommeroit beaucoup de ſubſiſtances, abſorberoit tout le gain de ſon induſtrie. Quand le luxe monte plus vîte & plus haut que le travail, il dépérit dans ſa ſour-

ce, il flétrit & deſſeche le tronc qui lui donne la ſeve. Quand l'ouvrier veut ſe nourrir & ſe vêtir comme le fabriquant qui l'employe, la fabrique eſt bientôt ruinée. La frugalité que les républicains obſervent par vertu, les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'eſt pour cela peut-être que les arts, même de luxe, conviennent mieux aux républiques qu'aux monarchies : car la pauvreté du peuple dans un Etat monarchique, n'eſt pas toujours un vif aiguillon d'induſtrie. Le travail de la faim eſt toujours borné comme elle ; mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractere national influe beaucoup ſur le progrès des arts de luxe & d'ornement. Un certain peuple eſt propre à l'invention, par la légéreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple eſt propre aux arts par ſa vanité, qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive, a moins de goût pour les choſes frivoles, & n'aime pas à changer de mode. Plus mélancolique, elle a plus de pente aux débauches de la table, à l'ivrognerie qui la délivre de ſes ennemis. L'une de ces nations doit mieux réuſſir que ſa rivale dans les arts de décoration : elle doit primer ſur elle chez tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts.

Après la nature, c'eſt le Gouvernement qui fait proſpérer les fabriques. Si l'induſtrie favoriſe la liberté nationale, à ſon tour la liberté doit favoriſer l'induſtrie. Les privileges excluſifs ſont les ennemis des arts & du commerce, que la concurrence ſeule peut encourager. C'eſt encore une eſpece de monopole que le droit d'apprentiſſage & le prix des maîtriſes. Cette ſorte de privilege qui favoriſe les corps de mé-

tiers, c'eſt-à-dire, de petites communautés aux dépens de la grande, eſt nuiſible à l'Etat. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choiſir la profeſſion qui leur convient, on remplit toutes les profeſſions de mauvais ouvriers. Celles qui demandent le plus de talent, ſont exercées par les mains qui ont le plus d'argent; les plus viles & les moins cheres, tombent ſouvent à des gens nés pour exceller dans un art diſtingué. Les uns & les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage & perdent l'art : les premiers, parce qu'ils ſont au-deſſous : les ſeconds, parce qu'ils ſe ſentent au-deſſus. Mais l'exemption des maîtriſes produit la concurrence des ouvriers, & dès-lors l'abondance & la perfection des ouvrages.

On peut mettre en queſtion, s'il eſt utile de raſſembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les diſperſer dans les campagnes? Le fait a décidé la queſtion. Les arts de premiere néceſſité ſont reſtés où ils ſont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matiere. Les forges ſont près des mines, & les toiles près des chanvres. Mais les arts compliqués d'induſtrie & de luxe ne ſauroient habiter les campagnes. Diſperſez dans un vaſte territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, & vous perdez Geneve avec tous les métiers qui la font vive. La perfection des étoffes veut qu'elles ſe fabriquent dans une ville, où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux deſſins; l'art de filer les laines & les ſoies, à l'art de tirer l'or & l'argent. S'il faut dix-huit mains pour former une épingle, par combien d'arts & de métiers a dû paſſer un habit galonné, une veſte brodée? Com-

ment trouver au fond d'une Province intérieure & centrale, l'attirail immense des arts qui servent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une Cour? Reléguez donc, ou retenez dans les campagnes, les arts innocents & simples qui vivent isolés; fabriquez dans les Provinces les draps communs qui habillent le peuple. Etablissez entre la capitale & les autres villes une dépendance réciproque de besoins ou de commodités, des matieres & des ouvrages. Mais encore n'établissez rien, n'ordonnez rien; laissez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'industrie : vous aurez des manufactures; vous aurez une grande population.

Population.

Le monde a-t-il été plus peuplé dans un temps que dans un autre? C'est ce qu'on ne peut savoir par l'histoire; parce que la moitié du globe habité n'a point eu d'historiens, & que la moitié de l'histoire est pleine de mensonges. Qui jamais a fait ou pu faire le dénombrement des habitants de la terre? Elle étoit, dit-on, plus féconde dans sa jeunesse. Mais où est ce siecle d'or? Est-ce quand un sable aride sort du lit des mers, & vient s'épurer aux rayons du soleil? est-ce alors que le limon produit les végétaux, & l'animal & l'homme? Mais toute la terre doit avoir été successivement couverte par l'Océan. Elle a donc toujours eu, comme l'individu de toutes les especes, une enfance foible & stérile, avant de parvenir à l'âge de sa fécondité. Tous les pays ont été long-temps morts sous les eaux, incultes sous les sables & les marécages, déserts sous les ronces & les forêts, jusqu'à ce que le germe de l'espece humaine ayant par hasard été jetté dans ces fron-

dieres & ces ſolitudes ſauvaves, ait défriché, changé, peuplé la terre. Mais toutes les cauſes de la population étant ſubordonnées aux loix phyſiques qui gouvernent le monde, aux influences du ſol & de l'athmoſphere qui ſont ſujettes à mille fléaux; elle a dû varier avec les périodes de la nature, contraires ou favorables à la multiplication des hommes. Cependant, comme le ſort de chaque eſpece ſemble avoir été réſigné, pour ainſi dire, à ſes facultés, c'eſt dans l'hiſtoire du développement de l'induſtrie humaine, qu'il faut chercher en général l'hiſtoire des populations de la terre. D'après cette baſe de calcul, on doit au moins douter que le monde fût autrefois plus habité, plus peuplé qu'aujourd'hui.

Laiſſons l'Aſie ſous le voile de cette antiquité, qui nous la montre de tous temps couverte de nations innombrables, & d'eſſaims ſi prodigieux, que, malgré la fertilité d'un ſol qui n'a beſoin que d'un regard du ſoleil pour engendrer toutes ſortes de fruits, les hommes ne faiſoient qu'y paroître, & les générations s'y ſuccédoient par torrents, engloutis par la famine, par la peſte, ou par la guerre. Arrêtons-nous à l'Europe, qui ſemble avoir pris la place de l'Aſie, en donnant à l'art tout le pouvoir de la nature.

Pour décider ſi notre continent étoit anciennement plus habité que de nos jours, il ſuffit d'examiner s'il étoit plus cultivé. Reſte-t-il parmi nous quelque trace de plantations abandonnées? Quelle côte abordable, quelle terre acceſſible n'a pas aujourd'hui ſes habitants? Si l'on découvre quelques ruines d'anciennes villes, c'eſt ſous les fondements de villes auſſi grandes. Mais quand même l'Italie & l'Eſpagne auroient beaucoup dé-

chu de leur antique population, combien tous les autres Etats de l'Europe n'ont-ils pas augmenté le nombre de leurs habitants? Cette multitude de peuples, que Céſar comptoit dans la Gaule, qu'étoit-ce autre choſe que des eſpeces de nations ſauvages, plus redoutables par leurs noms que par leur nombre? Tous ces Bretons, qui furent ſubjugués dans leur iſle par deux légions Romaines, étoient-ils beaucoup plus nombreux que les Corſes actuels? A la vérité, la Germanie devoit être, ce ſemble, extrêmement peuplée, puiſqu'elle ſoumit ſeule, dans l'eſpace de trois ou quatre ſiecles, la plus belle moitié de l'Europe. Mais obſervez que ce fut la population d'un terrein décuple, qui s'empara d'un pays rempli, de nos jours, par trois ou quatre nations; que ce ne fut point par le nombre de ſes vainqueurs, mais par la défection de ſes ſujets, que l'Empire Romain fut détruit & ſubjugué. Dans cette étonnante révolution, croyez que les nations conquérantes ne firent jamais la vingtieme partie des nations conquiſes; parce que les unes attaquoient avec la moitié de leur population, & les autres ne ſe défendoient qu'avec le centieme de leurs habitants. Mais un peuple qui combat tout entier pour lui-même, eſt plus fort que dix armées de Princes ou de Rois.

Au reſte, ces guerres longues & cruelles, qui rempliſſent l'hiſtoire ancienne, détruiſent l'exceſſive population qu'elles ſemblent annoncer. Si, d'un côté, les Romains travailloient à réparer au-dedans les vuides que la victoire faiſoit dans leurs armées, cet eſprit de conquête, dont ils étoient dévorés, conſumoit au moins les autres nations. A peine les avoient-ils ſoumiſes, qu'ils les incorporoient dans leurs

armées, & les minoient doublement par les recrues & les tributs. On ſait avec quelle rage les peuples anciens faiſoient la guerre; que ſouvent, dans un ſiege, une ville ſe jettoit dans les flammes, hommes, femmes, enfants, plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur; que, dans les aſſauts, tous les habitants étoient paſſés au fil de l'épée; que, dans les combats, on aimoit mieux périr les armes à la main, que d'être conduit en triomphe dans un eſclavage éternel. Ces uſages barbares de la guerre ne s'oppoſoient-ils pas à la population? Si l'eſclavage des vaincus conſervoit des victimes, comme on ne peut en diſconvenir, il étoit, d'un autre côté, peu favorable à la multiplication des hommes, en établiſſant, dans un Etat, cette extrême inégalité des conditions entre des êtres égaux par la nature. Si la diviſion des ſociétés en petites peuplades ou républiques, étoit propre à multiplier les familles par la diviſion des terres, elle brouilloit auſſi plus ſouvent les nations entr'elles; & comme ces petits Etats ſe touchoient, pour ainſi dire, par une infinité de points, il falloit, pour les défendre, que tous les habitants priſſent les armes. Les grands corps réſiſtent au mouvement par leur maſſe; les petits ſont dans un choc perpétuel qui les briſe.

Si la guerre détruiſoit les populations anciennes, la paix ne les retabliſſoit pas toujours. Autrefois tout étoit ſous le deſpotiſme ou l'ariſtocratie; & ces deux ſortes de Gouvernements ne multiplient pas l'eſpece humaine. Les villes libres de la Grece avoient des loix ſi compliquées, qu'il en réſultoit une diſſention continuelle entre les citoyens. La populace même,

qui n'avoit point droit de suffrage, ne laissoit pas de faire la loi dans les assemblées publiques, où l'homme de génie, avec la parole, pouvoit remuer tant de bras. Et puis, dans ces Etats, la population tendoit à se concentrer dans la ville, avec l'ambition, le pouvoir, les richesses, tous les fruits & les ressorts de la liberté. Ce n'est pas que les campagnes ne dussent être bien cultivées & bien peuplées sous un Gouvernement démocratique; mais il y avoit peu de démocraties; & comme elles étoient toutes ambitieuses, sans autre moyen de s'aggrandir que la guerre; si l'on en excepte Athenes, qui ne parvint encore au commerce que par les armes, la terre ne pouvoit long-temps fleurir & produire des hommes. Enfin, la Grece & l'Italie furent, au moins, les seuls pays de l'Europe mieux peuplés qu'aujourd'hui.

Après la Grece, qui repoussa, contint & subjugua l'Asie; après Carthage, qui parut un moment sur les bords de l'Afrique, & retomba dans le néant; après Rome, qui soumit & détruisit tous les peuples connus, où vit-on une population comparable à celle qu'un voyageur trouve aujourd'hui sur toutes les côtes de la mer, le long des grands fleuves, & sur la route des capitales? Que de vastes forêts changées en guérets? Que de moissons flottantes à la place des joncs qui couvroient des marais? Que de peuples policés, qui vivent de poissons séchés & de viandes boucanées?

On trouve dans la police, la morale & la politique modernes, des causes de propagation qui n'étoient pas chez les anciens; mais on y voit aussi des obstacles qui peuvent empêcher

ou diminuer parmi nous, cette ſorte de progrès, qui, dans notre eſpece, doit être le comble de ſa perfectibilité. Car jamais les hommes ne ſeront plus nombreux, s'ils ne ſont plus heureux.

La population dépend beaucoup de la diſtribution des biens-fonds. Les familles ſe multiplient comme les poſſeſſions ; & quand elles ſont trop vaſtes, leur étendue démeſurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire, ne travaillant que pour lui ſeul, conſacre une moitié de ſes terres à ſes revenus, & l'autre à ſes plaiſirs. Tout ce qu'il donne à la chaſſe, eſt doublement perdu pour la culture ; parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrein des hommes, au-lieu de nourrir des hommes dans le terrein des bêtes. Il faut des bois dans un pays, pour la charpente & le chauffage : mais faut-il tant d'allées dans un parc, & des parterres, des potagers ſi grands pour un château ? Ici, le luxe, qui, dans ſon étalage, alimente les arts, favoriſe-t-il autant la population des hommes, qu'il pourroit la ſeconder par un meilleur emploi des terres ? Trop de grandes terres, & trop peu de petites ; premier obſtacle à la population.

Second obſtacle, les domaines inaliénables du clergé. Lorſque tant de propriétés ſeront éternelles dans la même main, comment fleurira la population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés ? Quel intérêt a le bénéficier de faire valoir un fonds qu'il ne doit tranſmettre à perſonne ; de ſemer ou de planter pour une poſtérité qui ne ſera pas la ſienne ? Loin de retrancher ſur ſes revenus pour augmenter ſa terre, ne riſquera-t-il pas de détériorer ſon bénéfice,

pour augmenter des rentes qui ne ſont pour lui que viageres ?

Les ſubſtitutions des biens nobles, ne ſont pas moins nuiſibles à la propagation de l'eſpece. Elles diminuent, à la fois, & la nobleſſe & les autres conditions. De même que la primogéniture, chez les nobles, ſacrifie pluſieurs cadets à l'aîné d'une maiſon, les ſubſtitutions immolent pluſieurs familles à une ſeule. Preſque toutes les terres ſubſtituées tombent en friche, par la négligence d'un propriétaire, qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut diſpoſer, qu'on ne lui a cédés qu'à regret, & qu'on a donnés d'avance à ſes ſucceſſeurs, qui ne doivent pas être ſes héritiers, puiſqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture & de ſubſtitution eſt donc une loi qu'on diroit faite à deſſein de diminuer la population de l'Etat.

Des deux premiers obſtacles qu'un vice de légiſlation apporte à la multiplication des hommes, en naît un troiſieme, qui eſt la pauvreté du peuple. Par-tout où les payſans n'ont point de propriété fonciere, leur vie eſt miſérable, & leur ſort précaire. Mal aſſurés d'une ſubſiſtance qui dépend de leur ſanté, comptant peu ſur des forces qu'ils ſont obligés de vendre, maudiſſant le jour qui les a vus naître, ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfants à la campagne ; quand il en meurt chaque année autant & plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des peres & le lait des meres, ſont perdus pour eux & pour leurs enfants. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité, qui récompenſe, par des fruits, toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre, la mere pourroit nourrir ſon

enfant & cultiver ſon champ ; tandis que le pere augmenteroit au-dehors, du prix de ſon travail, l'aiſance de ſa famille. Sans propriété, ces trois êtres languiſſent du peu que gagne un ſeul, ou l'enfant périt des travaux de ſa mere.

Que de maux naiſſent d'une légiſlation vicieuſe ou défectueuſe ! Les vices & les fléaux ont une filiation immenſe ; ils ſe reproduiſent pour tout dévorer, & croiſſent les uns des autres juſqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplication des troupes ; fardeau ruineux par ſa nature, deſtructeur des hommes durant la guerre, & des terres durant la paix. Oui, les ſoldats ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas ; parce que chacun d'eux prive l'Etat d'un laboureur, & le ſurcharge d'un conſommateur oiſif ou ſtérile. Il n'eſt le défenſeur de la patrie, en temps de paix, que par un ſyſtême funeſte, qui, ſous prétexte de défenſe, rend tous les peuples aggreſſeurs. Si tous les Etats vouloient, & ils le pourroient, laiſſer à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice, la population, en peu de temps, augmenteroit conſidérablement dans toute l'Europe, de laboureurs & d'artiſans. Toutes les forces de l'induſtrie humaine s'employeroient à ſeconder les bienfaits de la nature, à vaincre ſes difficultés : tout concourroit à la création, & non à la deſtruction.

Les déſerts de la Ruſſie ſeroient défrichés, & les champs de la Pologne ne ſeroient point ravagés. La vaſte domination des Turcs ſeroit cultivée, & la bénédiction de leur Prophete ſe répandroit ſur une immenſe population. L'Egypte, la Syrie & la Paleſtine redeviendroient ce qu'elles furent du temps des Phéniciens, des

Rois

Rois pasteurs, des juifs heureux & pacifiques sous des juges. Les montagnes arides de la Sierra-Morena, seroient fécondées, les landes de l'Aquitaine se purgeroient d'insectes & se couvriroient d'hommes.

Mais le bien général est un doux rêve des ames débonnaires. O tendre Pasteur de Cambrai! ô bon Abbé de Saint-Pierre! Vos ouvrages sont faits pour peupler les déserts, non pas de solitaires qui fuyent les malheurs & les vices du monde; mais de familles heureuses, qui chanteroient la magnificence de Dieu sur la terre, comme les astres l'annoncent dans le firmament. C'est dans vos écrits vraiment inspirés, puisque l'humanité est un présent du Ciel, que se trouve la vie & l'humanité. Soyez aimés des Rois, ils le seront des peuples.

Un des moyens de favoriser la population, faut-il le dire, c'est de supprimer le célibat du clergé séculier & régulier. L'institution monastique tient à deux époques remarquables dans l'histoire du monde. Environ l'an sept cent de Rome, une nouvelle religion naquit en Orient avec le Messie, & l'Empire Romain déclina promptement avec le paganisme. Deux ou trois cents ans après la mort du Messie, l'Egypte & la Palestine se remplirent de moines. Environ l'an sept cent de l'ere chrétienne, une nouvelle religion parut en Orient, avec Mahomet, & le christianisme refoula dans l'Europe, pour s'y concentrer. Trois ou quatre cents ans après s'éleverent une foule d'ordres religieux. Au temps de la naissance du Christ, les livres de David & ceux de la Sybille annoncerent la chûte du monde, un déluge, ou plutôt un incendie universel, un jugement de tous les hom-

mes ; & tous les peuples, foulés par la domination des Romains, souhaiterent & crurent la dissolution de toutes choses. Mille ans après l'ere chrétienne, les livres de David & ceux de la Sybille annoncerent encore le jugement dernier ; & des pénitents féroces & barbares, dans la piété comme dans le crime, vendirent leurs biens pour aller vaincre & mourir sur le tombeau de leur Rédempteur. Les nations foulées par la tyrannie du Gouvernement féodal, desirerent & crurent encore la fin du monde.

Tandis qu'une partie des chrétiens frappés de terreur, alloit périr dans les croisades, une autre partie s'ensevelissoit dans les cloîtres. Voilà l'origine de la vie monastique en Europe. L'opinon fit les moines ; l'opinon les détruira. Leurs biens resteront dans la société, pour y engendrer des familles. Toutes les heures perdues à des prieres sans ferveur, seront consacrées à leur destination primitive, qui est le travail. Le clergé se souviendra que dans ses livres sacrés, Dieu dit à l'homme innocent : *Procréez & multipliez* ; que Dieu dit à l'homme pécheur : *Laboure & travaille.* Si les fonctions du sacerdoce semblent interdire au prêtre les soins d'une famille & d'une terre, les fonctions de la société proscrivent encore plus hautement le célibat. Si les moines défricherent autrefois les déserts qu'ils habitoient, ils dépeuplent aujourd'hui les villes où ils fourmillent. Si le clergé a vécu des aumônes du peuple, il réduit à son tour les peuples à l'aumône. Parmi les classes oiseuses de la société, la plus nuisible est celle qui, par ses principes, doit porter tous les hommes à l'oisiveté ; qui consume à l'autel, & l'ouvrage des abeilles, & le salaire des ouvriers ; qui allume

durant le jour, les lumieres de la nuit, & fait perdre dans les temples le temps que l'homme doit aux soins de sa maison ; qui fait demander au Ciel une subsistance que la terre seule donne ou rend au travail.

C'est encore une des causes de la dépopulation de certains Etats, que cette intolérance, qui persécute & proscrit toute autre religion que celle du Prince. C'est un genre d'oppression & de tyrannie particulier à la politique moderne, que celui qui s'exerce sur les pensées & les consciences ; que cette piété cruelle, qui, pour des formes extérieures de culte, anéantit, en quelque sorte, Dieu même, en détruisant une multitude de ses adorateurs ; que cette impiété plus barbare encore, qui, pour des choses aussi indifférentes que doivent paroître des cérémonies de religion, anéantit une chose aussi essentielle que doit l'être la vie des hommes & la population des Etats. Car on n'augmente point le nombre ni la fidélité des sujets, en exigeant des serments contraires à la conscience, en contraignant à des parjures secrets, ceux qui s'engagent dans les liens du mariage, ou dans les diverses professions du citoyen. L'unité de religion n'est bonne que lorsqu'elle se trouve naturellement établie par la persuasion. Dès que la conviction cesse, un moyen de rendre aux esprits la tranquillité, c'est de leur laisser la liberté. Lorsqu'elle est égale, pleine & entiere pour tous les citoyens, elle ne peut jamais troubler la paix des familles.

Après le célibat ecclésiastique & le célibat militaire, l'un de profession, l'autre d'usage, il en est un troisieme de convenance, introduit par le luxe : c'est celui des rentiers viagers. Ad-

mirez ici la chaîne des cauſes. En même-temps que le commerce favoriſe la population par l'induſtrie de mer & de terre, par tous les objets & les travaux de la navigation, par tous les arts de culture & de fabrique, il diminue cette même population par tous les vices qu'amene le luxe. Quand les richeſſes ont pris un aſcendant général ſur les ames, alors les opinions & les mœurs s'alterent par le mêlange des conditions. Les arts & les talents agréables, en poliſſant la ſociété, la corrompent. Les ſexes venant à ſe rapprocher, à ſe ſéduire mutuellement, le plus foible entraîne le plus fort dans ſes goûts frivoles de parure & d'amuſement. La femme devient enfant, & l'homme devient femme. On ne parle, on ne s'occupe que de jouir. Les exercices mâles & robuſtes, qui diſciplinoient la jeuneſſe & la préparoient aux profeſſions graves & périlleuſes, font place à l'amour des ſpectacles, où l'on prend toutes les paſſions qui peuvent efféminer un peuple, quand on n'y voit pas un certain eſprit de patriotiſme. L'oiſiveté gagne dans les conditions aiſées; le travail diminue dans les claſſes occupées. L'accroiſſement des arts multiplie les modes; les modes augmentent les dépenſes; le luxe devient un beſoin; le ſuperflu prend la place du néceſſaire; on s'habille mieux, on vit moins bien; l'habit ſe fait aux dépens du corps. L'homme du peuple connoît la débauche avant l'amour, & ſe mariant plus tard, a moins d'enfants, ou des enfants plus foibles : le bourgeois cherche une fortune avant une femme, & perd, d'avance, l'une & l'autre dans le libertinage. Les gens riches, mariés ou non, vont ſans ceſſe corrompant les femmes de tout état, ou débauchant les filles pauvres. La

difficulté de ſoutenir les dépenſes du mariage, & la facilité d'en trouver les plaiſirs, ſans en avoir les peines, multiplient les célibataires dans toutes les claſſes. L'homme qui renonce à être pere de famille, conſomme ſon patrimoine ; & d'accord avec l'Etat, qui lui en double la rente par des emprunts ruineux, il fond pluſieurs générations dans une ſeule ; il éteint ſa poſtérité, celle des femmes dont il eſt payé, & celle des filles qu'il paye. Tous les genres de proſtitution s'attirent à la fois. On trahit ſon honneur & ſon devoir dans toutes les conditions. La déroute des femmes ne fait que précéder celle des hommes.

Une nation galante ou plutôt libertine, ne tarde pas à être défaite au-dehors, & ſubjuguée au-dedans. Plus de nobleſſe, plus de corps qui défende ſes droits, ni ceux du peuple ; parce que tout ſe diviſe & qu'on ne ſonge qu'à ſoi. Nul homme ne veut périr ſeul. L'amour des richeſſes étant l'unique appât, l'homme honnête craint de perdre ſa fortune, & l'homme ſans honneur veut faire la ſienne. L'un ſe retire, l'autre ſe vend, & l'Etat eſt perdu. Tels ſont les progrès infaillibles du commerce dans une monarchie. On ſait, par l'hiſtoire ancienne, quels ſont ſes effets dans une République. Cependant il faut aujourd'hui porter les hommes au commerce ; parce que la ſituation actuelle de l'Europe eſt favorable au commerce, & que le commerce eſt lui-même favorable à la population.

Mais on demandera ſi la grande population eſt utile au bonheur du genre humain ? Queſtion oiſeuſe. Il ne s'agit pas, en effet, de multiplier les hommes pour les rendre heureux ; mais il ſuffit de les rendre heureux, pour qu'ils

ſe multiplient. Tous les moyens qui concourent à la proſpérité d'un Etat, aboutiſſent d'eux-mêmes à la propagation de ſes citoyens. Un légiſlateur qui ne voudroit peupler que pour avoir des ſoldats, avoir des ſujets que pour ſoumettre ſes voiſins, ſeroit un monſtre ennemi de la nature humaine, puiſqu'il ne créeroit que pour détruire. Mais celui qui, comme Solon, feroit éclore une République, dont les eſſaims iroient peupler les côtes déſertes de la mer; celui qui, comme Penn, ordonneroit la cultivation de ſa colonie & lui défendroit la guerre, celui-là, ſans doute, ſeroit un Dieu ſur la terre. Quand même il ne jouiroit pas de l'immortalité de ſon nom, il vivroit heureux & mourroit content; ſur-tout s'il pouvoit ſe promettre de laiſſer des loix aſſez ſages, pour garantir à jamais les peuples de la vexation des impôts.

Impôt. L'impôt peut être défini, le ſacrifice d'une partie de la propriété, pour la conſervation de l'autre. Il ſuit delà qu'il ne doit y avoir d'impôt ni chez les peuples eſclaves, ni chez les peuples ſauvages; parce que les uns n'ont plus de propriété, & que les autres n'en ont pas encore.

Mais lorſqu'une nation jouit d'une propriété qui mérite d'être gardée; que ſa fortune eſt aſſez fixe, aſſez conſidérable pour exiger des dépenſes de Gouvernement; qu'elle a des poſſeſſions, un commerce, des richeſſes capables de tenter la cupidité de ſes voiſins, pauvres ou ambitieux : alors, pour garantir ſes frontieres ou ſes Provinces, pour protéger ſa navigation & maintenir ſa police, il lui faut des forces & un revenu. Il eſt juſte & indiſpenſable que les citoyens occupés de quelque ma-

niere que ce soit au bien public, soient entretenus par tous les autres ordres de la confédération.

Il y a eu des pays & des temps où l'on assignoit une portion du territoire pour les dépenses communes du corps politique. Le Gouvernement ne pouvant faire valoir, lui-même, des possessions si étendues, étoit obligé de confier ce soin à des administrateurs qui les négligeoient ou qui s'en approprioient le revenu. Cet usage entraînoit de plus grands inconvénients encore. Ou le domaine du Roi étoit trop considérable pendant la paix, ou il étoit insuffisant pour les temps de guerre. Dans le premier cas, la liberté de la République étoit opprimée par le chef de l'Etat, & dans le second par les étrangers. Il a donc fallu recourir aux contributions des citoyens.

Ces fonds furent peu considérables dans les premiers temps. La solde n'étoit alors qu'un simple dédommagement donné par l'Etat à ceux que son service détournoit des travaux & des soins nécessaires à leur subsistance. La récompense consistoit dans cette jouissance délicieuse que nous éprouvons par le sentiment intime de notre vertu, & à la vue des hommages qui lui sont rendus par les autres hommes. Ces richesses morales étoient les plus grands trésors des sociétés naissantes; c'étoit une sorte de monnoie, qu'il importoit dans l'ordre politique, autant que dans l'ordre moral, de ne pas altérer.

L'honneur ne tint guere moins lieu d'impôts dans les beaux jours des Grecs, que dans les sociétés naissantes. Ceux qui servoient la patrie, ne se croyoient pas en droit de la dévorer. L'imposition mise par Aristide sur toute la Grece,

pour soutenir la guerre contre la Perse, fut si modérée, que les contribuables la nommerent eux-mêmes, *l'heureux sort de la Grece.* Quel temps & quel Pays, où les taxes faisoient le bonheur des peuples!

Les Romains marcherent à la domination, sans presqu'aucun secours de la part du fisc. L'amour des richesses les eût détournés de la conquête du monde. Le service public fut fait avec désintéressement, après même que les mœurs se furent corrompues.

Sous le Gouvernement féodal, il n'y eut point d'impôts. Où les auroit-on pris? L'homme & la terre étoient la propriété du maître. C'étoit une servitude réelle & une servitude personnelle.

Lorsque le jour commença à luire sur l'Europe, les nations s'occuperent de leur sûreté. Elles fournirent volontairement des contributions, pour réprimer les ennemis domestiques & étrangers : mais ces tributs furent modérés, parce que les Princes n'étoient pas encore assez absolus pour les détourner au gré de leurs caprices, ou au profit de leur ambition.

Le nouveau monde fut découvert, & la passion des conquêtes s'empara de tous les peuples. Cette esprit d'agrandissement ne pouvoit se concilier avec la lenteur des assemblées populaires ; & les Souverains réussirent, sans beaucoup d'efforts, à s'approprier plus de droits qu'ils n'en avoient eus. L'imposition des taxes fut la plus importante de leurs usurpations. C'est celle dont les suites ont été le plus funestes.

On n'a pas craint d'imprimer le sceau de la servitude sur le front des hommes, en taxant

leur tête. Indépendamment de l'humiliation, est-il rien de plus arbitraire qu'un pareil impôt?

L'asseoira-t-on sur des déclarations? Mais il faudroit, entre le Monarque & les sujets, une conscience morale qui les liât l'un à l'autre par un mutuel amour du bien général; ou du moins, une conscience publique qui les rassurât l'un envers l'autre par une communication sincere & réciproque de leurs lumieres & de leurs sentiments. Or, comment établir cette conscience publique, qui serviroit de flambeau, de guide & de frein dans la marche des Gouvernements?

Percera-t-on dans le sanctuaire des familles, dans le cabinet du citoyen, pour surprendre & mettre au jour ce qu'il ne veut pas révéler; ce qu'il lui importe même souvent de ne pas révéler? Quelle inquisition! quelle violence révoltante! Quand même on parviendroit à connoître les ressources de chaque particulier, ne varient-elles pas d'une année à l'autre, avec les produits incertains & précaires de l'industrie? Ne diminuent-elles pas avec la multiplication des enfants, avec le dépérissement des forces par les maladies, par l'âge & par le travail? Les facultés de l'humanité, utiles & laborieuses, ne changent-elles pas avec les vicissitudes que le temps apporte dans tout ce qui dépend de la nature & de la fortune? La taxe personnelle est donc une vexation individuelle, sans utilité commune. La capitation est un esclavage affligeant pour l'homme, sans profit pour l'Etat.

Après s'être permis l'impôt, qui est la preuve du despotisme, ou qui y conduit un peu plutôt, un peu plus tard, on s'est jetté sur les consommations. Les Souverains ont affecté de re-

garder ce nouveau tribut comme volontaire, en quelque ſorte, puiſque ſa quantité dépend des dépenſes que tout citoyen eſt libre d'augmenter ou de diminuer, au gré de ſes facultés & de ſes goûts, la plupart factices.

Mais ſi la taxe porte ſur les denrées de premier beſoin, c'eſt le comble de la cruauté. Avant toutes les loix ſociales, l'homme avoit le droit de ſubſiſter. L'a-t-il perdu par l'établiſſement des loix? Survendre au peuple les fruits de la terre, c'eſt les lui ravir; c'eſt attaquer le principe de ſon exiſtence, que de lui ravir, par un impôt, les moyens naturels de la conſerver. En preſſurant la ſubſiſtance de l'indigent, l'Etat lui ôte les forces avec les aliments. D'un homme pauvre, il fait un mendiant; d'un travailleur, un oiſif; d'un malheureux, un ſcélérat: c'eſt-à-dire qu'il conduit un famélique à l'échafaud par la miſere.

Si la taxe porte ſur des denrées moins néceſſaires, que de bras, perdus pour l'agriculture & pour les arts, ſont employés, non pas à garder les boulevards de l'Empire, mais à hériſſer un Royaume d'une infinité de petites barrieres; à embarraſſer les portes des villes; à infeſter les chemins & les paſſages du commerce; à fureter dans les caves, dans les greniers, dans les magaſins! Quel état de guerre entre le Prince & le peuple, entre le citoyen & le citoyen! Que de priſons, de galeres, de gibets, pour une foule de malheureux qui ont été pouſſés à la fraude, à la contrebande, à la révolte même, par l'iniquité des loix fiſcales!

L'avidité des Souverains s'eſt étendue des conſommations aux marchandiſes, que les Etats ſe vendent les uns aux autres. Deſpotes inſatiables,

ne comprendrez-vous jamais que si vous mettez des droits sur ce que vous offrez à l'étranger, il achetera moins cher, il ne donnera que la valeur qui lui sera demandée par les autres nations? Vos sujets fussent-ils seuls propriétaires de la production assujettie aux taxes, ils ne parviendroient pas encore à faire la loi; parce qu'alors on en demanderoit en moindre quantité, & que sa surabondance les forceroit à en diminuer le prix, pour en trouver la consommation.

L'impôt sur les marchandises que votre Empire reçoit de ses voisins, n'a pas une base plus raisonnable. Leur prix étant réglé par la concurrence des autres peuples, ce seront vos sujets qui payeront seuls les droits. Peut-être ce renchérissement des productions étrangeres en fera-t-il diminuer l'usage? Mais si l'on vous vend moins, on achetera moins de vous. Le commerce ne donne qu'en proportion de ce qu'il reçoit. Il n'est au fond qu'un échange de valeur pour valeur. Vous ne pouvez donc vous opposer aux cours de ces échanges, sans faire tomber le prix de vos productions, en retrécissant leur débit.

Soit que vous mettiez des droits sur les marchandises étrangeres ou sur les vôtres, l'industrie de vos sujets en souffrira nécessairement. Il y aura moins de moyens pour la payer, & moins de matieres premieres pour l'occuper. Plus la masse des réproductions annuelles diminuera, & plus la somme des travaux diminuera aussi. Alors toutes les loix que vous pourrez établir contre la mendicité, seront impuissantes; parce qu'il faut bien que l'homme vive de ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas vivre de ce qu'il gagne.

Mais quelle eſt donc la forme d'impoſition la plus propre à concilier les intérêts publics avec les droits des citoyens? C'eſt la taxe ſur la terre. Un impôt eſt une dépenſe qui ſe renouvelle tous les ans pour celui qui en eſt chargé. Un impôt ne peut donc être aſſis que ſur un revenu annuel : car il n'y a qu'un revenu annuel qui puiſſe acquitter une dépenſe annuelle. Or, on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui reſtituent chaque année les avances qui leur ſont faites, & de plus un bénéfice dont il ſoit poſſible de diſpoſer. On commence depuis long-temps à ſoupçonner cette importante vérité. De bons eſprits la porteront un jour à la démonſtration; & le premier Gouvernement qui en fera la baſe de ſon adminiſtration, s'élevera néceſſairement à un degré de proſpérité inconnue à toutes les nations & à tous les ſiecles.

Peut-être n'y a-t-il, en ce moment, aucun peuple de l'Europe, à qui ſa ſituation permette ce grand changement. Par-tout les impoſitions ſont ſi fortes, les dépenſes ſi multipliées, les beſoins ſi preſſants; par-tout le fiſc eſt ſi obéré, qu'une révolution ſubite dans la perception des revenus publics, altéreroit infailliblement la confiance & la félicité des citoyens. Mais une politique éclairée & prévoyante tendra, à pas lents & meſurés, vers un but ſi ſalutaire. Elle écartera avec courage & avec prudence tous les obſtacles que les préjugés, l'ignorance, les intérêts privés pourroient oppoſer à un ſyſtême d'adminiſtration, dont les avantages nous paroiſſent au-deſſus de tous les calculs.

Pour que rien ne puiſſe diminuer les avantages de cette heureuſe innovation, il faudra

que toutes les terres, indistinctement, soient assujetties à l'impôt. Le bien public est un trésor commun, dans lequel chaque citoyen doit déposer ses tributs, ses services & ses talents. Jamais des noms & des titres ne changeront la nature des hommes & des possessions. Ce seroit le comble de la bassesse & de la folie, de faire valoir les distinctions qu'on a reçues de ses peres, pour se soustraire aux charges de la société. Toute prééminence qui ne tourneroit pas au profit général, seroit destructive ; elle ne peut être juste, qu'autant qu'elle est un engagement formel de dévouer plus particuliérement sa fortune & sa vie au service de la patrie.

Si de nos jours, pour la premiere fois, les terres étoient imposées, ne jugeroit-on pas nécessairement que la contribution doit être proportionnée à l'étendue & à la fertilité des possessions? Quelqu'un oseroit-il alléguer ses places, ses services, ses dignités, pour se soustraire aux tributs qu'exige le service public? Qu'ont de commun les taxes avec les rangs, les titres & les conditions? Elles ne touchent qu'aux revenus ; & ces revenus sont à l'Etat, dès qu'ils sont nécessaires à sa défense.

Cependant il ne suffit pas que l'impôt soit réparti avec justice, il faut encore qu'il soit proportionné aux besoins du Gouvernement ; & ces besoins ne sont pas toujours les mêmes. La guerre exigea par-tout, & dans tous les siecles, des dépenses plus considérables que la paix. Les peuples anciens y fournissoient par les économies qu'ils faisoient dans des temps de calme. Depuis que les avantages de la circulation & les principes de l'industrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainsi les mé-

taux a été proſcrite. On a préféré, avec raiſon, la reſſource des impoſitions extraordinaires. Tout Etat qui ſe les interdiroit, ſe verroit contraint, pour retarder ſa chûte, de recourir aux voies pratiquées à Conſtantinople. Le Sultan qui peut tout, excepté augmenter ſes revenus, eſt réduit à livrer l'Empire aux vexations de ſes délégués, pour les dépouiller enſuite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne ſoient jamais exceſſives, il faut qu'elles ſoient ordonnées, réglées & adminiſtrées par les repréſentants des nations. L'impôt a toujours dépendu de la propriété. N'eſt pas maître du champ, qui ne l'eſt pas du fruit. Auſſi, chez tous les peuples, les tributs ne furent-ils établis dans leur origine ſur les propriétaires, que par eux-mêmes; ſoit que les terres fuſſent réparties entre les conquérants; ſoit que le clergé les eût partagées avec la nobleſſe; ſoit qu'elles euſſent paſſé par le commerce & l'induſtrie entre les mains de la plupart des citoyens. Par-tout, ceux qui les poſſédoient avoient conſervé le droit naturel, inaliénable & ſacré, de n'être point taxés ſans leur conſentement. Otez ce principe, il n'y a plus de monarchie, il n'y a plus de nation; il ne reſte qu'un deſpote & un troupeau d'eſclaves.

Peuples, chez qui les Rois ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent, reliſez votre hiſtoire. Vous verrez que vos aïeux s'aſſembloient, qu'ils délibéroient toutes les fois qu'il s'agiſſoit d'un ſubſide. Si l'uſage en eſt paſſé, le droit n'en eſt pas perdu; il eſt écrit dans le Ciel, qui a donné la terre à tout le genre-humain pour la poſſéder; il eſt écrit ſur ce champ que vous avez pris la peine d'enclore, pour vous

en aſſurer la jouiſſance; il eſt écrit dans vos cœurs, où la Divinité a imprimé l'amour de la liberté. Cette tête élevée vers les cieux, n'eſt pas faite à l'image du Créateur, pour ſe courber devant un homme. Aucun n'eſt plus qu'un autre, que par le choix, que de l'aveu de tous. Gens de cour, votre grandeur eſt dans vos terres, & non aux pieds d'un maître. Soyez moins ambitieux, & vous ſerez plus riches. Allez rendre la juſtice à vos vaſſaux, & vous augmenterez votre fortune, en augmentant la maſſe du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du deſpotiſme ſous les ruines de toute eſpece de liberté, de vertu, de ſentiment, de propriété? Songez qu'il vous écraſera tous. Autour de ce coloſſe de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze, qui repréſentent les nations enchaînées aux pieds d'une ſtatue.

Si le Prince a ſeul le droit des tributs, quoiqu'il n'ait pas intérêt à ſurcharger, à vexer les peuples, ils ſeront ſurchargés & vexés. Les fantaiſies, les profuſions, les entrepriſes du Souverain, ne connoîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obſtacles. Bientôt une politique fauſſe & cruelle lui perſuadera que des ſujets riches deviennent toujours inſolents; qu'il faut les ruiner pour les aſſervir, & que la pauvreté eſt le rempart le plus aſſuré du trône. Il ira juſqu'à croire que tout eſt à lui, rien à ſes eſclaves, & qu'il leur fait grace de tout ce qu'il leur laiſſe.

Le Gouvernement s'emparera de toutes les avenues & les iſſues de l'induſtrie, pour la traire à l'entrée & à la ſortie, pour l'épuiſer dans ſa route. Le commerce n'obtiendra de

circulation que par l'entremiſe & au profit de l'adminiſtration fiſcale. La culture ſera négligée par des mercenaires, qui ne peuvent jamais eſpérer de propriété. La nobleſſe ne ſervira & ne combattra que pour une ſolde. Le magiſtrat ne jugera que pour des épices & pour des gages. Les négociants mettront leur fortune à couvert, pour la tranſporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de ſûreté. La nation n'étant plus rien, prendra de l'indifférence pour ſes Rois, ne verra ſes ennemis que dans ſes maîtres; eſpérera quelquefois un adouciſſement de ſervitude dans un changement de joug, attendra ſa délivrance d'une révolution, & ſa tranquillité d'un bouleverſement. Après ces mots, il faut ſe taire : mais parlons d'une reſſource dont les Souverains font une ruine; c'eſt le crédit public.

Crédit public.

En général ce qu'on nomme crédit, n'eſt qu'un délai donné pour payer. Le crédit ſuppoſe donc une double confiance; confiance dans la perſonne qui en a beſoin, & confiance dans ſes facultés. La premiere eſt la plus néceſſaire. Il eſt trop ordinaire qu'un débiteur de mauvaiſe foi trahiſſe ſes engagements, quoiqu'il ait aſſez de fortune pour les remplir, ou qu'il diſſipe cette fortune par une conduite peu exacte & peu modérée. Mais l'homme intelligent & juſte peut, par des opérations bien combinées, acquérir ou remplacer les moyens qui lui auroient manqué.

Le but du commerce eſt la conſommation; mais avant que les marchandiſes ſoient arrivées aux lieux où elles doivent être conſommées, il ſe paſſe ſouvent un temps conſidérable; il y a de grandes dépenſes à faire. Réduiſez

sez encore le négociant à former ses achats avec de l'argent comptant, & le commerce languira nécessairement. Ceux qui ont à vendre, ceux qui doivent acheter, en souffriront également. De ces convenances est né le crédit entre les membres d'une société ou même de plusieurs sociétés. Il differe du crédit public, en ce que ce dernier est le crédit d'une nation considérée comme ne formant qu'un seul corps.

Entre le crédit particulier & le crédit public, il y a cette différence, que l'un a le gain pour but, & l'autre la dépense. Il suit delà, que le crédit est richesse pour les négociants, puisqu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, & qu'il est pour les Gouvernements une cause d'appauvrissement, puisqu'il ne leur procure que la faculté de se ruiner. Un Etat qui emprunte, aliene une portion de son revenu pour un capital qu'il dépense. Il est donc plus pauvre après ces emprunts, qu'il ne l'étoit avant cette opération funeste.

Malgré la rareté de l'or & de l'argent, les Gouvernements anciens ne connurent pas l'usage du crédit public, même à l'époque des plus funestes crises. On formoit durant la paix un trésor, qui s'ouvroit dans des temps de trouble. Alors, les métaux rentrés dans la circulation, excitoient l'industrie, & rendoient, en quelque maniere, légeres les calamités inévitables de la guerre. Depuis que la découverte du nouveau monde a rendu les métaux plus communs, les administrateurs des Empires se sont généralement livrés à des entreprises supérieures aux facultés des nations qu'ils gouvernoient; & ils n'ont pas craint de charger

les générations futures des dettes qu'ils s'étoient permis de contracter. Cette chaîne d'oppression s'est prolongée; elle doit lier nos derniers neveux, & s'appesantir sur tous les peuples & sur tous les siecles.

L'usage du crédit public, quoique ruineux pour tous les Etats, ne l'est pas pour tous au même point. Une nation qui a beaucoup de riches productions, dont le revenu entier est libre; qui a toujours respecté ses engagements; qui n'a pas l'ambition des conquêtes; qui se gouverne elle-même : une telle nation trouvera de l'argent à meilleur marché, qu'un Empire dont le sol n'est pas abondant; qui est surchargé de dettes; qui entreprend au-delà de ses forces; qui a trompé ses créanciers; qui gémit sous un Gouvernement arbitraire. Le prêteur, qui dictera nécessairement la loi, en proportionnera toujours la rigueur aux risques qu'il lui faudra courir. Ainsi, un peuple dont les finances sont en désordre, tombera rapidement dans les derniers malheurs, par le crédit public; mais le Gouvernement le mieux ordonné y trouvera aussi le terme de sa prospérité.

Mais, disent quelques arithméticiens politiques, n'est-il pas utile aux Etats d'appeller dans leur sein l'argent des autres nations? Et les emprunts publics ne produisent-ils pas cet effet important? Oui, sans doute, on attire les métaux des étrangers par cette voie, comme on l'attireroit en leur vendant une ou plusieurs Provinces de l'Empire. Peut-être même seroit-il moins déraisonnable de leur livrer le sol, que de le cultiver uniquement pour eux.

Mais si l'Etat n'empruntoit que de ses sujets, on ne livreroit pas le revenu national à

des étrangers ? Non, mais la République énerveroit plusieurs de ses membres pour en engraisser un seul. Ne faut-il pas augmenter les impositions en raison des intérêts qu'il faut payer, des capitaux qu'il faut rembourser? Les propriétaires des terres, les cultivateurs, tous les citoyens, ne se trouveront-ils pas plus chargés, que si on leur eût demandé directement, & tout d'un coup, les sommes empruntées par le Gouvernement? Leur position est la même que s'ils eussent emprunté eux-mêmes, au-lieu de faire des économies sur leurs dépenses ordinaires, pour subvenir à une dépense accidentelle.

Mais les papiers publics qui résultent des emprunts faits par le Gouvernement, augmentent la masse des richesses circulantes, donnent une grande extension aux affaires, facilitent toutes les opérations. Hommes aveugles! voulez-vous voir tout le vice de votre politique? Poussez-la aussi loin qu'elle peut aller; faites emprunter par l'Etat tout ce qu'il peut emprunter; accablez-le d'intérêts à payer; mettez-le ainsi dans la nécessité de forcer tous les impôts: vous verrez qu'avec vos richesses circulantes, bientôt vous n'aurez plus de richesses renaissantes pour vos consommations & pour le commerce. L'argent & les papiers qui le représentent, ne circulent pas d'eux-mêmes, & sans les mobiles qui les mettent en mouvement. Tous ces différents signes ne figurent qu'à raison des ventes & des achats qui se font. Couvrez d'or, si vous voulez, l'Europe entiere; si elle n'a point de marchandises dans le commerce, cet or sera sans activité. Multipliez seulement les effets commerçables, & ne vous embarrassez pas des signes;

la confiance & la néceſſité les ſauront bien établir ſans vous. Gardez-vous, ſur-tout, de vouloir les multiplier par des moyens qui diminueroient néceſſairement la maſſe de vos productions renaiſſantes.

Mais l'uſage du crédit public met une puiſſance en état de faire la loi aux autres puiſſances. Ne verra-t-on jamais que cette reſſource eſt commune à toutes les nations? Si c'eſt une eſpece de grand chemin dont vous puiſſiez vous ſervir pour aller à votre ennemi, ne pourra-t-il pas s'en ſervir pour venir à vous? Le crédit des deux peuples ne ſera-t-il pas proportionné à leurs richeſſes reſpectives, & ne ſe trouveront-ils pas ruinés, ſans avoir eu l'un ſur l'autre d'autres avantages que ceux dont ils jouiſſoient indépendamment de tout emprunt? Quand je vois des Monarques & des Empires ſe battre & s'acharner les uns ſur les autres, au milieu de leurs dettes, de leurs fonds publics, & de leurs revenus engagés, il me ſemble voir, dit un écrivain philoſophe, des gens qui s'eſcriment avec des bâtons dans la boutique d'un faïancier au milieu des porcelaines.

Il y auroit peut-être de la témérité à aſſurer que, dans aucune circonſtance, le ſervice public ne pourra exiger l'aliénation d'une portion des revenus publics. Les ſcenes qui agitent la terre ſont ſi variées; les Empires ſont expoſés à de ſi étranges révolutions; le champ des événements eſt ſi étendu; la politique frappe des coups ſi ſurprenants, qu'il n'eſt pas donné à la ſageſſe humaine de tout prévoir, de tout calculer. Mais ici c'eſt la conduite pratique des Gouvernements qui nous occupe, & non une ſituation biſarre, qui vraiſemblablement ne ſe préſentera jamais.

Tout Etat qui ne sera pas détourné de la voie ruineuse des emprunts par les considérations que nous venons de peser, creusera lui-même sa tombe. La facilité d'avoir beaucoup d'argent à la fois, jettera un Gouvernement dans toutes sortes d'entreprises injustes, téméraires, dispendieuses; lui fera hypothéquer l'avenir pour le présent, & jouer le présent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre; & pour accélérer le dernier, on grossira de plus en plus l'intérêt.

Ce désordre fera passer le fruit du travail dans quelques mains oisives. La facilité de jouir sans rien faire attirera tous les gens riches, tous les hommes vicieux, tous les intrigants dans une capitale, avec un cortege de valets dérobés à la charrue; des filles ravies à l'innocence & au mariage; des sujets de tout sexe voués au luxe; instruments, victimes, objets ou jouets de la mollesse & des voluptés.

La séduction des dettes publiques se communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moissonner sans labourer, tout le monde se jette dans cette espece de négoce, qui est, tout à la fois, lucratif & facile. Les propriétaires & les négociants veulent devenir rentiers. On change son argent en papier d'Etat, parce que c'est le signe le plus portatif, le moins sujet à l'altération du temps, à l'injure des saisons, à l'avidité des traitants. L'agriculture, le commerce & l'industrie, souffrent de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses. Comme l'Etat dépense toujours mal ce qu'il a mal acquis, à mesure que ses dettes s'accumulent, il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainsi toutes les classes actives & fécondes de

la ſociété ſont dépouillées, épuiſées par la claſſe pareſſeuſe & ſtérile des rentiers. L'augmentation des impôts fait hauſſer le prix des denrées, & par-là celui de l'induſtrie. Dès-lors la conſommation diminue, parce que l'exportation ceſſe auſſi-tôt que la marchandiſe eſt trop chere pour ſoutenir la concurrence. Les terres & les manufactures languiſſent également.

L'impuiſſance où ſe trouve alors l'Etat de faire face à ſes engagemens, le réduit à s'en libérer par la voie la plus deſtructive de la liberté des citoyens & de la puiſſance du Souverain, par la banqueroute. Elle devient enfin néceſſaire, cette criſe fatale aux Empires, qui bouleverſe les fortunes; qui dépouille violemment les créanciers, après avoir attiré tous les fonds par des intérêts uſuraires, des édits d'emprunt; qui déshonore le Monarque par des faillites cruelles, après des engagements ſolemnels; qui trahit les ſerments du Prince & les droits des ſujets; qui perd ſans retour la plus ſûre baſe de tout Gouvernement, la confiance publique. Telle eſt la fin des emprunts; jugez par-là de leur principe.

Beaux Arts & belles-Lettres.

Après avoir examiné les pivots & les colonnes de toute ſociété policée, jettons un coup d'œil ſur les ornements & ſur la décoration de l'édifice. Ce ſont les beaux-arts & les belles-lettres.

Deux peuples célebres s'étoient élevés par des monuments de génie, à une gloire qui ne finira jamais, & qui honorera toujours l'eſpece humaine.

Le chriſtianiſme, après avoir détruit en Europe toutes les idoles de l'antiquité payenne, conſerva quelques arts pour ſervir de ſoutien

à l'empire de la persuasion, & seconder la prédication de l'évangile. Mais à la place d'une religion embellie, égayée par les divinités riantes de la Grece & de Rome, il érigea des monuments de terreur & des tristesse, conformes aux tragiques événements qui signalerent sa naissance & ses progrès. Les siecles gothiques nous ont laissé des monuments, où la hardiesse & la majesté respirent à travers les ruines du goût & de l'élégance. Tous ces temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, décorés d'images horribles & funebres, d'échafauds, de supplices, de martyrs, de bourreaux.

Que devinrent les arts, condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des spectacles de sang, de morts & d'enfer? Hideux comme leurs modeles, féroces comme les Princes & les Pontifes qui les employoient; bas & rampants comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvanterent les enfants dès le berceau; ils aggraverent les horreurs du tombeau par une perspective éternelle d'ombres effrayantes; ils attristerent la face de la terre.

Enfin, le temps vint de diminuer ces échafaudages de la religion & de la police sociale. Les beaux-arts retournerent avec les lettres de la Grece en Italie, par la Méditerranée, qui faisoit commercer l'Asie avec l'Europe. Les Huns, sous le nom de Goths, les avoient chassés de Rome à Constantinople; ces mêmes Huns, sous le nom de Turcs, les repousserent de Constantinople à Rome. Cette ville, dont le destin étoit de dominer par la force ou par la ruse, accueillit & ressuscita les arts ensevelis sous des tombeaux antiques.

Des murailles, des colonnes, des statues, des vases, sortirent de la poussiere des siecles & des ruines de l'Italie, pour servir de modele à la régénération des beaux-arts. Le génie, qui préside au dessin, éleva trois arts à la fois; je veux dire l'architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la symmétrie, qui contribue au plaisir des yeux; la sculpture, qui flatte les Rois & récompense les grands hommes; la peinture, qui perpétue le souvenir des belles actions & les soupirs des ames tendres. L'Italie seule eut plus de villes superbes, plus de magnifiques édifices, que tout le reste de l'Europe ensemble. Rome, Florence & Venise enfanterent trois écoles de peintres originaux : tant le génie appartient à l'imagination, & l'imagination au climat. Si l'Italie eût possédé les trésors du Mexique & les productions de l'Asie, combien les arts se seroient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes!

Cette région, autrefois féconde en héros, & depuis en artistes, vit refleurir les lettres, compagnes inséparables des arts. Elles étoient étouffées par le barbarisme continuel d'une latinité corrompue & défigurée par la religion. Un mêlange de théologie Egyptienne, de philosophie Grecque, de poésie Hébraïque : telle étoit la langue latine dans la bouche des moines, qui chantoient la nuit, enseignoient le jour des choses & des paroles qu'ils n'entendoient pas.

La mythologie des Romains fit renaître dans la littérature les graces de l'antiquité. L'esprit d'imitation les emprunta d'abord sans choix. L'usage amena le goût, dans l'emploi de ces richesses. Le génie Italien, trop fécond pour ne

pas créer, mêla ses hardiesses, ses caprices même aux regles & aux exemples de ses anciens maîtres; les fictions de la féerie à celles de la fable. Les mœurs du siecle & le caractere national imprimerent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avoit peint cette beauté virginale & céleste qui servoit de modele aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'emblême de la coquetterie qui régnoit de son temps en Italie. L'Arioste confondoit tous les genres dans un ouvrage qu'on peut appeller un labyrinthe de poésie, plutôt qu'un poëme. Cet auteur sera dans l'histoire de la littérature, isolé, comme les palais enchantés qu'il a bâtis dans les déserts.

Les lettres & les arts, après avoir traversé les mers, franchirent les Alpes. De même que les croisades avoient apporté les romans Orientaux en Italie, les guerres de Charles VIII & de Louis XII transporterent en France quelques germes de bonne littérature. François I, s'il ne fût pas allé disputer le Milanez à Charles-Quint, n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *pere des lettres ;* mais ces germes de culture & de lumiere furent noyés dans des guerres de religion. On les recueillit, pour ainsi dire, dans le sang & le carnage; & le temps vint où ils devoient éclore & fructifier. Le seizieme siecle avoit été celui de l'Italie ; le suivant fut celui de la France, qui, par les victoires de Louis XIV, ou plutôt par le génie des grands hommes qui se rencontrerent en foule sous son regne, mérita de faire une époque dans l'histoire des beaux-arts.

Ainsi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme. Il respira dans le marbre & sur la

toile; dans les édifices & les jardins publics, comme dans l'éloquence & la poéſie. Tout lui fut ſoumis, & les arts ingénieux qui dépendent de la main, & ceux qui ſont uniquement du domaine de la penſée. Tout ſentit ſon empreinte. Les couleurs viſibles de la nature vinrent animer les ouvrages de l'imagination; & les paſſions humaines vivifierent les deſſins du crayon. L'homme donna de l'eſprit à la matiere, & du corps à l'eſprit. Mais qu'on l'obſerve bien, ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puiſſante par la ſituation & l'étendue de ſon Empire. L'honneur qui l'élevoit à ſes propres yeux, qui la caractériſoit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit ſon ame, ſon inſtinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les républiques d'Athenes & de Rome; qui les avoit fait revivre dans celle de Florence; qui les forçoit de germer ſur les bords nébuleux & froids de la Tamiſe.

Que n'eût pas fait le génie en France ſous la ſeule influence des loix, s'il oſa de ſi grandes choſes ſous l'Empire du plus abſolu des Rois? En voyant ce que le patriotiſme a donné d'énergie aux Anglois, malgré l'inactivité du climat, jugez de ce qu'il auroit produit chez les François, où le ciel le plus doux invite un peuple vif & ſenſible, à créer, à jouir! Un pays où l'on trouve, comme autrefois en Grece, des eſprits ardents & propres à l'invention, ſous un ciel qui les échauffe de ſes plus beaux rayons; des bras nerveux, ſous un climat où le froid même excite au travail: des Provinces tempérées, entre le Nord & le Midi; des ports de mer fecondés par des fleuves navigables; de vaſ-

tes plaines abondantes en grains ; des côteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les especes ; des salines qu'on peut multiplier à son gré ; des prairies couvertes de chevaux ; des montagnes où croissent les plus beaux bois ; partout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premieres ressources pour la subsistance, les matieres communes des arts, & les superfluités du luxe : en un mot, le commerce d'Athenes, l'industrie de Corinthe, les soldats de Sparte, & les troupeaux d'Arcadie. Avec tous ces avantages de la Grece, la France auroit porté les beaux-arts aussi loin que cette mere du génie, si elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raison & de la liberté, créatrices des grands hommes, souveraines des grands peuples.

Après la supériorité de la législation, il n'a manqué peut-être aux nations modernes, pour égaler les anciennes dans les travaux de l'esprit humain, que des langues plus heureuses. L'Italienne, avec du son, de l'accent & du nombre, a pris tous les caracteres de la poésie & tous les charmes de la musique. Ces deux arts l'ont consacrée aux délices de l'harmonie comme son plus doux organe.

La langue Françoise regne dans la prose. Si ce n'est pas le langage des dieux, c'est celui de la raison & de la vérité. La prose parle surtout à l'esprit dans la philosophie. Elle éclaire ces ames privilégiées de la nature, qui semblent placées entre les Rois & les peuples, pour instruire & diriger les hommes. Dans un temps où la liberté n'a plus de tribunes ni d'amphithéâtres pour agiter de vastes assemblées, une langue qui se multiplie dans les livres, qui se fait lire chez toutes les nations, qui sert d'in-

terprete commun à toutes les autres langues, & d'instruments à toutes sortes d'idées : une langue ennoblie, épurée, adoucie, & sur-tout fixée par le génie des écrivains & la politesse des courtisans, devient enfin universelle & dominante.

La langue Angloise a produit aussi ses poëtes & ses prosateurs, qui lui ont donné un caractere d'énergie & d'audace, propre à l'immortaliser. Qu'on l'apprenne chez tous les peuples qui aspirent à n'être pas esclaves. Ils oseront penser, agir, & se gouverner eux-mêmes. Elle n'est pas la langue des mots, mais celle des idées; & les Anglois n'en ont eu que de fortes. Ce sont eux qui ont dit les premiers, *la majesté du peuple ;* & ce seul mot consacre une langue.

L'Espagnol n'a proprement eu jusqu'à présent, ni poésie ni prose, avec une langue organisée pour exceller dans l'une & dans l'autre. Eclatante & sonore comme l'or pur, sa marche est grave & mesurée, comme la danse de sa nation; elle est noble & décente comme les mœurs de l'antique chevalerie. Cette langue pourra soutenir un rang, acquérir même de la supériorité, lorsqu'elle aura beaucoup d'écrivains, tels que Cervantez & Mariana. Quand son académie aura fait taire l'inquisition avec ses universités, cette langue s'élevera d'elle-même aux grandes idées, aux sublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

Avant toutes les autres langues vivantes, est l'Allemand, cette langue mere, originelle & indigene de l'Europe. C'est elle qui a formé l'Anglois & même le François par son mêlange avec la langue latine. Mais peu faite, ce semble, pour

les yeux & pour des organes polis, elle eft reftée dans la bouche du peuple, fans ofer entrer que bien tard dans les livres. Sa difette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux arts, la poéfie & l'éloquence ne devoient pas fleurir. Mais tout-à-coup, le génie y a pris fon effor; & des poëtes originaux en plus d'un genre y font éclos en affez grand nombre, pour entrer en rivalité avec les autres nations.

Les langues ne pouvoient fe cultiver & fe polir jufqu'à un certain degré, fans que les arts de toute efpece ne fuiviffent ce degré de perfection. Auffi leurs monuments font-ils tellement multipliés en Europe, que la barbarie des fiecles & des peuples à venir, aura de la peine à les détruire entiérement.

Cependant comme l'efpece humaine n'eft qu'une matiere de fermentations & de révolutions, il ne faut qu'un génie ardent, un enthoufiafte, pour mettre de nouveau la terre en combuftion. Les peuples de l'Orient ou du Nord foumis au defpotifme, font encore tout prêts à répandre leurs ténébres & leurs chaînes dans toute l'Europe. Ne fuffiroit-il pas d'une irruption des Turcs ou des Africains en Italie, pour y renverfer les temples & les palais, pour y confondre dans une ruine générale les idoles de la religion avec les chefs-d'œuvres des arts? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre ces ouvrages de notre luxe, que nous y fommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux fiecles à décorer, eft brûlée & faccagée en un jour. Un Tartare brifera peut-être d'un feul coup de hache, cette ftatue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans : & nous travaillons encore pour l'immortalité, vains atô-

mes poussés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons! Peuples, artistes ou soldats, qu'êtes-vous entre les mains de la nature, que le jouet de ses loix, destinés tour à tour à mettre de la poussiere en œuvre, & cette œuvre en poussiere?

Mais c'est par les arts que l'homme jouit de son existence, & qu'il se survit à lui-même. Les siecles d'ignorance ne sortent jamais du néant. Il n'en reste pas plus de trace après, qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu & le temps où ils s'écoulerent, ni graver sur la terre d'un peuple barbare : C'EST ICI QU'IL FUT; puisqu'il ne laisse pas même des ruines pour annales. L'invention seule donne à l'homme de la puissance sur la matiere & sur le temps. Le génie d'Homere a rendu les caractere de la langue Grecque ineffaçables. L'harmonie & la raison ont mis l'éloquence de Ciceron au-dessus de tous les orateurs sacrés. Les Pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la lumiere & le charme des arts, en les admirant & les protégeant, ont aidé l'esprit humain à briser les chaînes de la superstition. Le commerce a hâté les progrès de l'art, par le luxe des richesses. Tous les efforts de l'esprit & de la main se sont réunis, pour embellir & perfectionner la condition de l'espece humaine. L'industrie & l'invention, avec les jouissances du nouveau monde, ont pénétré jusqu'au cercle polaire, & les beaux-arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

Philosophie.

Au char des lettres & des arts, est attachée la philosophie, qui devroit, ce semble, en tenir le timon; mais qui n'arrivant qu'après eux, ne doit marcher qu'à leur suite. Les arts naissent

des beſoins même de la ſociété, dans l'enfance de l'eſprit humain. Les lettres ſont les fleurs de ſa jeuneſſe : filles de l'imagination qui aime la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent; & ce goût d'embelliſſement crée ce qu'on appelle proprement les beaux-arts ou les arts de luxe & de décoration qui poliſſent les premiers arts, enfants du beſoin. C'eſt alors qu'on voit les génies aîlés de la ſculpture voler ſur les portiques de l'architecture; les génies de la peinture entrer dans les palais, y deſſiner l'Olympe ſur un plafond, y retracer ſur la laine & ſur la ſoie toutes les ſcenes animées de la campagne, y reproduire ſur la toile les utiles vérités de l'hiſtoire, & les agréables chimeres de la fable.

Quand l'eſprit s'eſt exercé ſur les plaiſirs de l'imagination & des ſens, la raiſon vient avec la maturité des Empires, donner aux nations une certaine gravité : c'eſt l'âge de la philoſophie. Elle marche à pas lents & ſans bruit, annonçant la vieilleſſe des Empires, qu'elle s'efforce en vain de ſoutenir. C'eſt elle qui ferma le dernier ſiecle des belles républiques de la Grece & de Rome. Athenes n'eut des philoſophes qu'à la veille de ſa ruine qu'ils ſemblerent prédire. Ciceron & Lucrece n'écrivirent ſur la nature des dieux & du monde, qu'au bruit des guerres civiles qui creuſerent le tombeau de la liberté.

Cependant Thalès, Anaximandre, Anaximene, Anaxagore avoient jetté les germes de la phyſique dans leur théorie ſur les éléments de la matiere; mais la manie des ſyſtêmes les détriſit les uns par les autres. Socrate vint, qui ramena la philoſophie à la vraie ſageſſe, à la

vertu : il n'aima, ne pratiqua, n'enseigna qu'elle ; persuadé que l'homme n'a pas besoin de la science, mais des mœurs, pour être heureux. Platon, son disciple, quoique Physicien, quoique instruit des mysteres de la nature par ses voyages en Egypte, donna tout à l'ame & presque rien à la nature, noya la philosophie dans la théologie, & la connoissance de l'univers dans les idées de la Divinité. Aristote, disciple de Platon, parla moins de Dieu que de l'homme & des animaux. Son histoire naturelle est venue à la postérité, mais elle fut médiocrement suivie de ses contemporains. Epicure, qui vivoit à-peu-près dans le même temps, ressuscita les atômes de Démocrite, qui, sans doute, balancerent les quatre éléments d'Aristote ; & dans cet équilibre de systêmes, la physique ne put avancer d'un pas. Les moralistes entraînerent le peuple qui les entend mieux qu'il ne comprend les Physiciens. Ils formerent des écoles : car aussi-tôt que des opinions font du bruit, elles font des partis.

Dans ces circonstances, la Grece agitée au-dedans d'elle-même, après s'être déchirée par une guerre intestine, fut subjugée par la Macédoine, & dissoute par les Romains. Alors, les calamités publiques tournerent les esprits & les cœurs vers la morale. Zenon & Démocrite qui n'avoient été que des philosophes naturalistes, devinrent, long-temps après leur mort, les chefs de deux sectes de moralistes, plus théologiens que physiciens, plus casuistes que philosophes ; ou plutôt la philosophie fut livrée & restreinte aux sophistes. Les Romains qui avoient tout pris aux Grecs, ne découvrirent rien dans le véritable champ de la philosophie. Chez les anciens,

anciens, elle fit peu de progrès; parce qu'elle fut presqu'entiérement bornée à la morale. Chez les modernes, ses premiers pas ont été plus heureux, parce qu'ils ont été guidés par le flambeau de la physique.

Il ne faut pas compter un intervalle de près de mille ans, où la philosophie, les sciences, les lettres & les arts ont dormi dans le tombeau de l'Empire Romain, parmi les cendres de l'antique Italie & la poussiere des cloîtres. L'Asie en conservoit les monuments, sans en jouir; & l'Europe, quelques débris sans les connoître. Le monde étoit Chrétien ou Mahométan, enseveli par-tout dans le sang des nations. L'ignorance seule triomphoit sous l'étendard de la croix ou du croissant. Devant ces signes redoutés, tout genou fléchissoit, & tout esprit trembloit. La philosophie balbutioit dans une enfance continuelle les noms de Dieu & de l'ame. Elle s'occupoit des seules choses qu'elle devoit toujours ignorer. Elle perdoit le temps, la raison & tous ses travaux dans des questions du moins oiseuses, la plupart vuides de sens, indéfinissables, interminables par la nature de leur objet, source éternelle de disputes, de scissions, de sectes, de haines, de persécutions, de guerres nationales ou religieuses.

Cependant, les Arabes conquérants menoient, comme en triomphe, les dépouilles du génie & de la philosophie. Aristote étoit entre leurs mains, sauvé des ruines de l'ancienne Grece. Ces destructeurs des Empires avoient quelques sciences, dont ils étoient les créateurs. Le calcul étoit de leur invention. L'astronomie & la géométrie alloient avec eux sur les côtes de l'Afrique, qu'ils dévastoient & repeuploient. La médecine les sui-

vit par-tout. Cette ſcience, qui n'a rien de meilleur peut-être que ſon affinité avec la chymie & la phyſique, les rendit auſſi fameux que l'aſtrologie, autre appui de la charlatanerie. Avicenne & Averroës, médecins, mathématiciens & philoſophes, conſerverent la tradition des véritables ſciences, par des traductions & des commentaires. Mais imaginez ce qu'Ariſtote, traduit du Grec en Arabe, & depuis eux, d'Arabe en Latin, dut devenir entre les mains des moines qui voulurent adapter la philoſophie du paganiſme avec les codes Hébraïques de Moïſe & de Jeſus? Cette confuſion des ſyſtêmes, des idées & des langues, arrêta long-temps l'édifice des ſciences. Le théologien renverſoit les matériaux qu'apportoit le philoſophe. Celui-ci ſappoit par les fondements l'édifice de ſon rival. Cependant, avec quelques pierres de l'un, beaucoup de ſable de l'autre, de méchants architectes bâtirent un monument gothique & biſarre; c'eſt la philoſophie de l'école. Toujours refaite, étayée & recrépite de ſiecle en ſiecle, par des métaphyſiciens Irlandois ou Eſpagnols, elle ſe ſoutint à peu près juſqu'à la découverte du nouveau monde, qui devoit changer la face de l'ancien.

La lumiere naquit au ſein des ténebres. Un moine Anglois cultiva la chymie; & préparant l'invention de la poudre, qui devoit ſoumettre l'Amérique à l'Europe, il ouvrit la porte aux vraies ſciences pat la phyſique expérimentale. Ainſi la philoſophie ſortit du cloître, & l'ignorance y reſta. Quand Bocace eut mis au jour les débauches du clergé ſéculier & régulier, Galilée oſa deviner la figure de la terre. La ſuperſtition en fut effrayée: elle jetta ſes cris; elle lança ſes foudres: mais la philoſophie arracha

le masque du monstre, & le voile dont étoit couverte la vérité. On sentoit bien la foiblesse & le mensonge des opinions populaires, sur qui portoit la base de l'édifice social : mais pour détrôner l'erreur, il falloit connoître les loix de la nature, & la cause de ses phénomenes. C'est ce que chercha la philosophie.

Dès que Copernic fut mort, après avoir conjecturé, par la raison, que le soleil étoit au centre du monde, Galilée naquit, & confirma, par l'invention du télescope, le vrai systême d'astronomie, ignoré ou mis en oubli, depuis Pythagore qui l'avoit imaginé. Tandis que Gassendi remuoit les éléments de la Philosophie ancienne ou les atomes d'Epicure, Descartes agitoit & combinoit les éléments d'une nouvelle philosophie, ou ses tourbillons ingénieux & subtils. Presqu'en même-temps, Toricelli inventoit, à Florence, le thermomettre pour peser l'air; Pascal mesuroit la hauteur de l'athmosphere sur les montagnes d'Auvergne; & Boyle, en Angleterre, vérifioit & constatoit les expériences de l'un & de l'autre.

Descartes avoit appris à douter, pour détromper avant d'instruire. Son doute méthodique fut le plus grand instrument de la science, & le service le plus signalé qu'on pût rendre à l'esprit humain, dans les ténebres & les chaînes dont il étoit enveloppé. Bayle, en appliquant cette méthode aux opinions les plus consacrées par l'autorité de la force & du temps, a fait sentir depuis l'importance du doute.

Le Chancelier Bacon, philosophe & malheureux à la Cour, comme le moine Bacon l'avoit été dans le cloître; comme lui précurseur plutôt que législateur de la nouvelle phi-

loſophie, avoit proteſté contre les préjugés des ſens, des écoles, contre ces fantômes qu'il appelloit les idoles de l'entendement. Il avoit prédit les vérités qu'il ne pouvoit révéler. D'après ſes oracles, tandis que la philoſophie expérimentale découvroit des faits, la philoſophie rationelle cherchoit les cauſes.

L'une & l'autre concouroient à l'étude des mathématiques, qui devoient diriger les efforts de l'eſprit, & aſſurer ſes ſuccès. Ce fut, en effet, la ſcience de l'algebre appliquée à la géometrie, & l'application de la géométrie à la phyſique, qui fit ſoupçonner à Newton le vrai ſyſtême du monde. En levant les yeux au ciel, il vit dans la chûte des corps ſur la terre, il vit entre les mouvements des aſtres, des rapports, qui ſuppoſoient un principe univerſel différent de l'impulſion, ſeule cauſe viſible de tous les mouvements. En étudiant l'optique après l'aſtronomie, il conjectura l'origine de la lumiere; & les expériences où l'entraîna cette conjecture, la changerent en ſyſtême.

Quand Deſcartes mourut, Newton & Leibnitz étoient à peine nés, pour achever, corriger & perfectionner ſon ouvrage, c'eſt-à-dire, l'établiſſement de la bonne philoſophie. Ces deux hommes ſeuls en hâterent prodigieuſement les progrès. L'un pouſſa la ſcience de Dieu & de l'ame auſſi loin que la raiſon peut la conduire; & l'inutilité de ſes efforts déſabuſa pour jamais l'eſprit humain de cette fauſſe métaphyſique. L'autre étendit les principes de la phyſique & des mathématiques beaucoup plus avant que le génie de pluſieurs ſiecles n'avoit pu les amener, & montra le chemin de la vérité. En même-temps, Locke pourſuivoit les

préjugés ſcientiques dans tous les retranchements de l'école ; il faiſoit évanouir tous les ſpectres de l'imagination, que Mallebranche laiſſoit renaître en les abaiſſant, parce qu'il n'alloit pas à la racine des têtes de l'hydre.

Ne croyez pas que les philoſophes ſeuls ayent tout découvert & tout imaginé. C'eſt le cours des événements qui a donné une certaine pente aux actions & aux penſées de l'homme. Une complication de cauſes phyſiques ou morales, un enchaînement des progrès de la politique avec les progrès des études & des ſciences, un mêlange de circonſtances impoſſibles à hâter comme à prévoir, a dû concourir à la révolution qui s'eſt faite dans les eſprits. Chez les nations comme dans l'individu, le corps & l'ame agiſſent & réagiſſent tour-à-tour l'un ſur l'autre. Le peuple entraîne les philoſophes, & les philoſophes menent les peuples. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du ſoleil, il devoit y avoir des antipodes ; & Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'Egliſe ſe diſoit univerſelle, le Pape ſe diſoit le maître de la terre ; & plus des deux tiers de ſes habitants ignoroient qu'il y eût une religion Catholique, & ſur-tout qu'il y eût un Pape. Des Européens qui voyageoient & commerçoient par-tout, apprirent à l'Europe qu'une partie de la terre vivoit dans les viſions de Mahomet, & une plus grande partie encore dans les ténebres de l'idolâtrie, ou dans *l'inſcience & l'incurioſité* de l'athéïſme. Ainſi la philoſophie étendoit l'empire des connoiſſances humaines, par la découverte des erreurs de la ſuperſtition & des vérités de la nature.

L'Italie, dont le génie impatient s'élançoit à

travers les obstacles qui l'environnoient, fonda la premiere une académie de physique. La France & l'Angleterre, qui devoient s'aggrandir par leur rivalité même, éleverent à la fois deux monuments éternels à l'accroissement de la philosophie; deux accadémies où tous les savants de l'Europe vont puiser & verser leurs lumieres. C'est delà que sont émanés dans le monde une foule de mysteres de la nature, d'expériences & de phénomenes, de découvertes dans les arts & dans les sciences, les secrets de l'électricité, les causes de l'aurore boréale. C'est delà que sont sortis les instruments & les moyens pour purifier l'air dans les vaisseaux; pour rendre potable l'eau de la mer; pour déterminer la figure de la terre & fixer les longitudes; pour perfectionner l'agriculture, & donner plus de grains avec moins de semence & de peine.

Aristote avoit régné dix siecles dans toutes les écoles de l'Europe; & les chrétiens, après avoir perdu les traces de la raison, n'avoient pu la retrouver que sur ses pas. Long-temps même ils s'étoient égarés à la suite de ce philosophe, parce qu'ils y marchoient à tâtons, dans les ténebres de la théologie. Mais enfin Descartes avoit donné le fil, & Newton des aîles, pour sortir de ce labyrinthe. Le doute avoit dissipé les préjugés, & l'analyse avoit trouvé la vérité. Après les deux Bacons, Galilée & Descartes, Locke & Bayle, Leibnitz & Newton; après les mémoires des académies de Florence & de Leipsick, de Paris & de Londres, il restoit un grand ouvrage à faire, pour la perpétuité des sciences & de la philosophie. Il a paru.

Ce livre, qui contient toutes les erreurs &

les vérités qui sont sorties de l'esprit humain depuis la théologie jusqu'à l'insectologie ; tous les ouvrages de la main de l'homme, depuis le vaisseau jusqu'à l'épingle : ce dépôt des lumieres de toutes les nations, caractérisera, dans les siecles à venir, le siecle de la philosophie.

Après tant de bienfaits, elle devroit tenir lieu de la divinité sur la terre. C'est elle qui lie, éclaire, aide & soulage les humains. Elle leur donne tout, sans en exiger aucun culte. Elle leur demande, non pas le sacrifice de leurs passions, mais un emploi juste, utile & modéré de toutes leurs facultés. Fille de la nature, dispensatrice de ses dons, interprête de ses droits, elle consacre ses lumieres & ses travaux à l'usage de l'homme. Elle le rend meilleur, pour qu'il soit plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie & l'imposture, parce qu'elles foulent le monde. Elle ne veut point régner, mais elle exige que ceux qui regnent n'aiment à jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit & le nom des sectes, mais elle les tolere toutes. Les aveugles & les méchants la calomnient ; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus : ingrats, qui se soulevent contre une mere tendre, quand elle veut les guérir des erreurs & des vices qui font les calamités du genre-humain.

Cependant, la lumiere gagne insensiblement un plus vaste horison. Une espece d'empire s'est formé, celui de la littérature, qui commence & prépare la république Européenne. Si jamais, en effet, la philosophie peut s'insinuer dans l'ame des Souverains ou de leurs ministres, les systêmes de politique s'aggrandiront, & seront simplifiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets ; le bien public entrera dans les

négociations, non comme un mot, mais comme une choſe utile, même aux Rois.

Déjà l'imprimerie a fait des progrès qu'on ne ſauroit arrêter dans un Etat, ſans reculer la nation, pour vouloir avancer l'autorité du Gouvernement. Les livres éclairent la multitude, humaniſent les hommes puiſſants, charment le loiſir des riches, inſtruiſent toutes les claſſes de la ſociété. Les ſciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs même des eſprits ſyſtématiques ſe diſſipent au grand jour de l'impreſſion, parce que le raiſonnement & la diſcuſſion les mettent au creuſet de la vérité.

Le commerce des lumieres eſt devenu néceſſaire à l'induſtrie, & la littérature ſeule entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du monde a occaſionné, peut-être, les autres tentatives de ce genre; car l'intérêt ſeul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre. Aujourd'hui, rien ne ſe peut cultiver ſans quelqu'étude, ou ſans des connoiſſances tranſmiſes & répandues par la lecture. Les Princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits ſur les uſurpations du clergé, qu'à la faveur des lumieres qui ont détrompé le peuple des abus de toute puiſſance ſpirituelle.

Mais la plus grande folie de l'eſprit humain, ſeroit d'avoir employé toutes ſes forces à augmenter le pouvoir des Monarques & à rompre pluſieurs chaînes, pour forger de leurs débris celle du deſpotiſme. Le même courage que la religion inſpire pour ſouſtraire la conſcience à la tyrannie exercée ſur les opinions; l'homme de bien, le citoyen, l'ami du peuple, doit l'avoir, pour garantir les nations de la tyrannie

des Puissances conjurées contre la liberté du genre humain. Malheur à l'Etat où il ne se trouveroit pas un seul défenseur du droit public! Bientôt ce Royaume se précipiteroit, avec sa fortune, son commerce, ses Princes & ses citoyens, dans une anarchie inévitable. Les loix, les loix pour sauver une nation de sa perte, & la liberté des écrits pour sauver les loix! Mais quel est le fondement & le rempart des loix? Les mœurs.

Morale.

Il y a des bibliotheques entieres de morale. Que de livres inutiles! Que de livres même pernicieux! Ils sont la plupart l'ouvrage des prêtres & de leurs disciples, qui, ne voulant pas voir que la religion ne devoit considérer les hommes que dans leurs rapports avec la Divinité, il falloit chercher une autre base aux rapports que les hommes avoient entr'eux. S'il y a une morale universelle, elle ne peut être l'effet d'une cause particuliere. Elle a été la même dans les temps passés, elle sera la même dans les siecles à venir; elle ne peut donc avoir pour base les opinions religieuses, qui, depuis l'origine du monde & d'un pole à l'autre, ont toujours varié. Les Grecs ont eu des dieux méchants; les Romains ont eu des dieux méchants; l'adorateur stupide du fétiche, adore plutôt un diable qu'un Dieu. Chaque peuple se fit des dieux, & les fit comme il lui plut; les uns bons, & les autres cruels; les uns débauchés, & les autres de mœurs austeres. On diroit que chaque peuple a voulu déifier ses passions & ses opinions. Malgré cette diversité de systêmes religieux & de cultes, toutes les nations ont senti qu'il falloit être juste. Toutes les nations ont honoré comme des vertus, la bonté, la com-

miſération, l'amitié, la fidélité, la ſincérité, la reconnoiſſance, l'amour de la patrie, la tendreſſe paternelle, le reſpect filial, tous les ſentiments, enfin, qu'on peut regarder comme autant de liens propres à unir plus étroitement les hommes. L'origine de cette unanimité de jugement ſi conſtante & ſi générale, ne devoit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires & paſſageres. Si les miniſtres de la religion ont paru penſer autrement, c'eſt que, par leur ſyſtême, ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes; ils diſpoſoient de toutes les fortunes, de toutes les volontés; ils s'aſſuroient au nom du Ciel, le Gouvernement arbitraire de la terre. Le maſque eſt tombé.

Au tribunal de la philoſophie & de la raiſon, la morale eſt une ſcience, dont l'objet eſt la conſervation & le bonheur commun de l'eſpece humaine. C'eſt à ce double but que ſes regles doivent ſe rapporter. Leur principe phyſique, conſtant, éternel, eſt dans l'homme même, dans la ſimilitude d'organiſation d'un homme à un autre; ſimilitude d'organiſation qui entraîne celle des mêmes beſoins, des mêmes plaiſirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foibleſſe; ſource de la néceſſité de la ſociété, ou d'une lutte commune contre les dangers communs & naiſſants du ſein de la nature même, qui menace l'homme de cent côtés différents. Voilà l'origine des liens particuliers & des vertus domeſtiques; voilà l'origne des liens généraux & des vertus publiques; voilà la ſource de la notion d'une utilité perſonnelle & publique; voilà la ſource de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

Beaucoup d'écrivains ont cherché les premiers principes de la morale dans les sentiments d'amitié, de tendresse, de compassion, d'honneur, de bienfaisance, parce qu'ils les trouvoient gravés dans le cœur humain. Mais n'y trouvoient-ils pas aussi la haine, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, l'amour de la domination? Pourquoi donc ont-ils plutôt fondé la morale sur les premiers sentiments que sur les derniers? C'est qu'ils ont compris que les uns tournoient au profit commun de la société, & que les autres lui seroient funestes. Ces philosophes ont senti la nécessité de la morale, ils ont entrevu ce qu'elle devoit être; mais ils n'en ont pas saisi le premier principe, le principe fondamental. En effet, les mêmes sentiments qu'ils adoptent pour fondement de la morale, parce qu'ils leur paroissent utiles au bien général, abandonnés à eux-mêmes, pourroient être très-nuisibles. Comment se déterminer à punir le coupable, si l'on n'écoutoit que la compassion? Comment se défendre des partialités, si l'on ne prenoit conseil que de l'amitié? Comment ne pas favoriser la paresse, si l'on ne consultoit que la bienfaisance? Toutes ces vertus ont un terme, au-delà duquel elles dégénerent en vices; & ce terme est marqué par les regles invariables de la justice par essence : ou, ce qui revient au même, par l'intérêt commun des hommes réunis en société, & par l'objet constant de cette réunion.

Ce terme, il est vrai, n'a point encore été connu; mais comment auroit-il pu l'être, puisque l'intérêt commun ne l'étoit pas lui même? Et voilà pourquoi, chez tous les peuples & dans tous les temps, on s'est formé des idées si

différentes des vertus & des vices; pourquoi, juſqu'ici, la morale a paru n'être parmi les hommes qu'une choſe de pure convention. Que tant de ſiecles ſe ſoient écoulés dans cette ignorance profonde des premiers principes d'une ſcience ſi importante à notre félicité; c'eſt un fait certain, mais qui doit nous paroître incroyable. On ne conçoit pas comment on n'a pas vu plutôt que la réunion des hommes en ſociété, n'ayant ni ne pouvant avoir d'autre but que le bonheur commun des individus, il n'eſt ni ne peut être parmi eux d'autre lien ſocial que celui de leur intérêt commun. Que rien ne peut convenir à l'ordre des ſociétés, s'il ne convient à l'utilité commune des membres qui les compoſent. Que c'eſt-là ce qui détermine néceſſairement le vice & la vertu. Qu'ainſi nos actions ſont plus ou moins vertueuſes, ſelon qu'elles tournent plus ou moins au profit commun de la ſociété. Qu'elles ſont plus ou moins vicieuſes, ſelon que la ſociété en reçoit un préjudice commun plus ou moins grand.

Eſt-ce pour lui-même qu'on érige en vertu le courage? Non : c'eſt à cauſe de l'utilité dont il eſt pour la ſociété. La preuve en eſt, qu'on le punit comme vice dans l'homme qui s'en ſert pour troubler l'ordre public. Pourquoi l'ivrognerie eſt-elle un vice? Parce que chaque citoyen eſt tenu de concourir à l'utilité commune, & qu'il a beſoin, pour remplir cette obligation, du libre exercice de ſes facultés. Pourquoi certaines actions ſont-elles plus blâmables dans un Magiſtrat on un Général, que dans un particulier? C'eſt qu'il en réſulte de plus grands inconvénients pour la ſociété.

Puiſque la ſociété doit être utile à chacun de

ses membres, il est de la justice que chacun de ses membres soit utile à la société. Ainsi, être vertueux, c'est être utile ; être vicieux, c'est être inutile ou nuisible. Voilà la morale.

Oui, la voilà cette morale universelle : cette morale qui, tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des sociétés : cette morale qui ne peut ainsi varier que dans ses applications, mais jamais dans son essence, dans son principe : cette morale, enfin, à laquelle toutes les loix doivent se rapporter, se subordonner. D'après cette regle commune de toutes nos actions publiques & privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe.

Depuis l'invasion des barbares dans cette partie du monde, presque tous les Gouvernements n'ont eu pour base que l'intérêt d'un seul homme ou d'un seul corps, au préjudice de la société générale. Fondés sur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la maniere d'asservir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes, vouées au glaive de leurs ennemis ou de leurs maîtres. Que de siecles s'écoulerent dans le sang & le carnage des nations, c'est-à-dire dans la distribution des Empires, avant que les conditions de la paix eussent divinisé cet état de guerre intestine, qu'on appella société ou Gouvernement !

Quand le Gouvernement féodal eut à jamais exclu ceux qui labouroient la terre du droit de la posséder ; quand, par une collusion sacrilege entre l'autel & le trône, on eut associé Dieu à l'épée : que faisoit la morale de l'évangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéissance passive ; que cimenter l'esclavage par le mépris des biens & des sciences ; qu'ajouter enfin à la crainte des

grands, la crainte des démons? Et qu'étoient les mœurs avec de telles loix? Ce qu'elles ſont de nos jours en Pologne, où le peuple, ſans terres & ſans armes, ſe laiſſe hacher par les Ruſſes, enrôler par les Pruſſiens; & n'ayant ni vigueur, ni ſentiment, croit qu'il ſuffit d'être Chrétien, & reſte neutre entre ſes voiſins & ſes Palatins.

A un ſemblable état d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractere ni ſtabilité, ſuccéda l'épidémie des guerres ſaintes, où les nations ſe pervertirent & ſe dégraderent, en ſe communiquant la contagion des vices avec celles du fanatiſme. On changea de mœurs, pour avoir changé de climat. Toutes les paſſions s'allumerent & s'exalterent entre les tombeaux de Jeſus & de Mahomet. On rapporta de la Paleſtine un germe de luxe & de faſte, un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un eſprit romaneſque qui poliça la nobleſſe, ſans rendre le peuple plus heureux, ni dès-lors plus vertueux : car s'il n'y a point de bonheur ſans vertu, jamais auſſi la vertu ne ſe ſoutiendra ſans un fonds de bonheur.

Environ deux ſiecles après la dépopulation de l'Europe en Aſie, arriva ſa tranſmigration en Amérique. Cette révolution ſubſtitua le cahos au néant, & mêla parmi nous les vices & les productions de tous les climats. La morale ne ſe perfectionna pas davantage, parce qu'on égorgea par avarice, au-lieu de maſſacrer par religion. Les nations qui avoient le plus acquis dans le nouveau monde, ſemblerent recueillir en même-temps toute la ſtupidité, la férocité, l'ignorance de l'ancien. Elles devinrent l'égoût des vices & des maladies, pauvres & ſales dans l'or, débauchées avec des temples & des prêtres, fai-

néantes & superstitieuses avec toutes les sources du commerce & les facilités de s'éclairer. Mais aussi l'amour des richesses corrompit toutes les autres nations.

Que ce soient la guerre ou le commerce qui introduisent de grandes richesses dans un Etat, elles sont bientôt l'objet de l'ambition publique. Ce sont d'abord les hommes les plus puissants qui s'en emparent. Alors, comme les richesses se trouvent dans les mains qui tiennent le timon des affaires, elles se confondent dans l'esprit du peuple avec les honneurs; & le citoyen vertueux qui n'aspiroit aux emplois que pour l'amour de la gloire, aspire, sans le savoir, à l'honneur pour le lucre. On ne conquiert pas, on n'acquiert pas des terres & des trésors, sans vouloir en jouir; & l'on ne jouit des richesses que par la volupté ou l'ostentation du luxe. Par ce double usage, elles corrompent, & le citoyen qui les possede, & le peuple qu'elles fascinent. Dès qu'on ne travaille que par l'attrait du gain, & non par l'amour du devoir, on préfere les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'est alors qu'on voit l'honneur de profesion se détourner, s'obscurcir & se perdre dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fausse considération où parviennent les richesses, se joignent les commodités naturelles de l'opulence, nouvelle source de corruption. L'homme en place veut attirer chez lui. Ce n'est pas assez des honneurs qu'il reçoit en public, il lui faut des admirateurs, ou de son esprit, ou de son luxe, ou de sa table. Si les richesses corrompent en conduisant aux honneurs, combien plus encore en répan-

dant le goût des plaiſirs ? La miſere vend la chaſteté ; la pareſſe vend la liberté ; le Prince vend la magiſtrature, & les magiſtrats vendent la juſtice ; la Cour vend les places, & les hommes en place vendent le peuple au Prince, qui le revend à ſes voiſins par des traités de guerre ou de ſubſides, de paix ou d'échange.

Tels ſont les trafics ſordides qu'introduit l'amour des richeſſes dans un pays où elles ſont tout, & où la vertu n'eſt rien. Mais il n'eſt point d'effets ſans cauſes. L'or ne devient point l'idole d'un peuple, & la vertu ne tombe point dans l'aviliſſement, ſi la mauvaiſe conſtitution du Gouvernement ne provoque cette corruption. Malheureuſement il la provoquera toujours, s'il eſt organiſé de maniere que l'intérêt momentané d'un ſeul ou d'un petit nombre, puiſſe impunément prévaloir ſur l'intérêt commun & invariable de tous ; il la provoquera toujours, ſi les dépoſitaires de l'autorité peuvent en faire un uſage arbitraire, ſe placer au-deſſus de toutes les regles de la juſtice, faire ſervir leur puiſſance à la ſpoliation, & la ſpoliation à prolonger les abus de leur puiſſance. Les bonnes loix ſe maintiennent par les bonnes mœurs ; mais les bonnes mœurs s'établiſſent par les bonnes loix. Les hommes ſont ce que le Gouvernement les fait. Pour les modifier, il eſt toujours armé d'une force irréſiſtible, celle de l'opinion publique ; & le Gouvernement deviendra toujours corrupteur quand, par ſa nature, il ſera corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Europe auront de bonnes mœurs, lorſqu'elles auront de bons Gouvernements. Finiſſons.

Peuples, je vous ai entretenus de vos plus grands

grands intérêts. J'ai mis ſous vos yeux les bienfaits de la nature & les fruits de l'induſtrie. Trop ſouvent malheureux les uns par les autres, vous avez dû ſentir que l'avarice jalouſe & l'ambitieux orgueil repouſſent loin de votre commune patrie le bonheur qui ſe préſente vous entre la paix & le commerce. Je l'ai appellé, ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'eſt élevée en faveur de tous les hommes, ſans diſtinction de ſecte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux, par le rapport des mêmes beſoins & des mêmes miſeres ; comme ils le ſont aux yeux de l'Etre ſupreme par le rapport de leur foibleſſe à ſa puiſſance.

Je n'ai pas ignoré qu'aſſujettis à des maîtres, votre ſort doit être ſur-tout leur ouvrage ; & qu'en vous parlant de vos maux, c'étoit leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le ſaint reſpect que l'on doit à l'humanité, pût jamais ne pas s'accorder avec le reſpect dû à ſes protecteurs naturels. Je me ſuis tranſporté en idée dans le conſeil des Puiſſances. J'ai parlé ſans déguiſement & ſans crainte, & je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi l'honorable cauſe que j'oſois plaider. J'ai dit aux Souverains quels étoient leurs devoirs & vos droits. Je leur ai retracé les funeſtes effets du pouvoir inhumain qui opprime, ou du pouvoir indolent & foible qui laiſſe opprimer. Je les ai environnés des tableaux de vos malheurs, & leur cœur a dû treſſaillir. Je les ai avertis que s'ils en détournoient les yeux, ces fidelles & effrayantes peintures ſeroient gravées ſur le marbre de leur tombe, & accuſeroient leur cendre que la poſtérité fouleroit aux pieds.

Mais le talent n'est pas toujours égal au zele. Il m'eût fallu sans doute beaucoup plus de cette pénétration qui apperçoit les moyens, & de cette éloquence qui persuade les vérités. Quelquefois, peut-être, mon ame a élevé mon génie. Mais je me suis senti le plus souvent accablé de mon sujet & de ma foiblesse.

Puissent des écrivains plus favorisés de la nature achever par leurs chefs-d'œuvre ce que mes essais ont commencé! Puisse, sous les auspices de la philosophie, s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre cette chaîne d'union & de bienfaisance qui doit rapprocher toutes les nations policées! Puissent-elles ne plus porter aux nations sauvages l'exemple des vices & de l'oppression! Je ne me flatte pas qu'à l'époque de cette heureuse révolution, mon nom vive encore. Ce foible Ouvrage, qui n'aura que le mérite d'en avoir produit de meilleurs, sera sans doute oublié. Mais au moins je pourrai me dire que j'ai contribué autant qu'il a été en moi, au bonheur de mes semblables, & préparé peut-être de loin l'amélioration de leur sort. Cette douce pensée me tiendra lieu de gloire. Elle sera le charme de ma vieillesse, & la consolation de mes derniers instants.

Fin du dix-neuvieme & dernier Livre.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Livre dix-neuvieme.

F.

G.

Fin de la Table des Matieres.